
Library Reg. No.
INDIA

LE MUSÉON



LE MUSÉON

ÉTUDES

PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

publié par PH. COLINET et L. DE LA VALLÉE POUSSIN

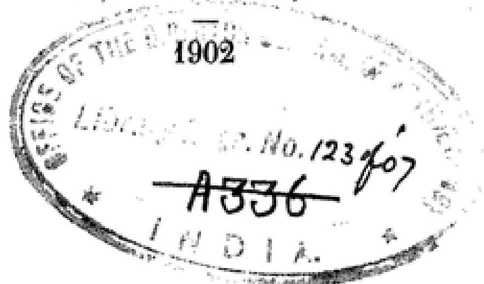
Fondé en 1881 par Ch. de HARLEZ.

NOUVELLE SÉRIE.

VOL. III.

LOUVAIN
J.-B. ISTAS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
90, rue de Bruxelles, 90

1902



LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

(*Suite.*)

§ 16. La diphtongue *au*.

au > *ō*.

closa BAH. 34 p. 417 (fin du 2e s. — Estrémadoure).
Orieses 5626 (= 2540) (Galice) = *Aurienses* ?
Oreceti ? 2723.
Olo 4070.
Olus 1450.
Clodius 50, 51 et passim. — On a aussi Κλωδιω sur une inscription grecque de Malaga.
Clodianus 1188. — Sur la même inscription, on lit *Claudiati*.
Loreius 5022, 309.
Loricius 1164 (Leç. douteuse). En Italie, on a beaucoup plus souvent les formes en ō (*Lorcia*, *Lorentia*, *Lorenia*, *Lorilana*) que celles en *au* (*Laura*, *Laurentinus*, *Laurianus*). *Laureius* et *Laurius* y sont introuvables.
Polla 3447, 386 (Polla Pollionis filia). — *Polla* est la forme ordinaire en Italie.
Poli 4970. 400.
Torius 3270. — On a *Taurius* 3468.
Plotus 194 (Olisipo) 6257. 147 (Emporiae) 3925 (Saguntum). Très ancien en Ombrie.

Inversément, on a *scauria*, *scaureis* (= σκωρία) 5181. Metal. Vipasc. (fin du 1er s.).

au > *ū.*

clusa 4550 (Barcino).
clusuris 3386 (Guadix. — Fin du 2e s.).
Fusto BAH. 34. p, 57 (Complutum).
Murus 5891. La pierre portait peut-être une ligature unissant l'A et l'V.
Plutus 4367 Comparez *Plouti* 6257. 198.
Rucius 3654 (Lecture douteuse). — *Rōcius* est fréquent en Italie dès une époque ancienne. Je ne sais s'il y a un rapport entre ces noms et *raucus*. On lit *Roucius* CIL XII 3861 mais ce nom est peut-être tiré du gaulois *Rouca*.
Cludio 4206 (Tarraco).
Pullus 442, BAH. 36 p. 7.
Pullinus 2132, EE. 8. 108.
Pulia 2788. On trouve *Pulia* à Préneste (Conway. 307). Comparez *Pouli*. 4970. 401 (Tarraco) *Pullus* n'est apparemment pas le même nom que Paulus.
Turius, *Tureus* 744, 745, 788. — *Turius* se rencontre parfois en Italie. — Le nom lusitanien *Tureus* est peut-être d'origine différente. Je le rattacherais volontiers à la même racine que *Turaius*, *Turaucicus*, noms barbares hispaniques. Il n'a pas de rapports avec *taurus*.

au > *ou.*

Poulli 4970. 407 (Tarraco).
Plouti 6257. 198.

au > *ā.*

exadi IHC. 380 (Asturies) (Anthol. du 8e s.).
Agustas IHC. 2, 26, 29, 71, 91.
Ag[ustus] 4510 (Barcino — 1e moitié du 2e s.).
Austo (= Agusto) 5728 (= 2705) 3e siècle (Astur. transmont.).
Tari 142. On lit *Tauro* sur la même inscription. Hübner pense qu'on pourrait lire [*Pul*]*tari*.
Cladio 4638 (a. 275). 432 (Leçon rejetée par Hübner).
Scarus 4970. 457. — *Scaurus* est un antique *cognomen* de la *gens Aemilia* — *Scarus* se lit dans CIL. 5. 1450.
Glacus 5038 (Italica).
Fasti 6257. 77 (Carthago nova).

Prasius 1643 (2e siècle) (Leçon douteuse). — On lit *Prausia* en Campanie (Conway II p. 580). *Prosia* est fréquent en Italie.

au > *ae*.

maesolium 214 (Olisipo).
mesoleus 4174 (Tarraco).
misolio 5144 (Faro).

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau précédent pour se rendre compte de la complication qui règne dans l'histoire de la diphtongue *au*. Ce problème n'a pas encore reçu de solution bien satisfaisante. J'ai tâché de me faire une opinion dans la question en me basant sur les longues listes d'exemples de M. Schuchardt (Vok. II 301, sqq.) et de M. Birt (Rhein. Mus. 52. Ergänzungsheft, 1-218).

1. — a *pour* au.

En Espagne, on le constate presque exclusivement dans les noms propres. L'exemple le plus fréquent est *Agustus* qui est d'ailleurs *gemeinromanisch*. On le rencontre le plus anciennement à Barcelone sur une inscription du second siècle. A l'époque visigothique, même dans la langue écrite, on ne se sert pour ainsi dire plus que d'*Agustus*. Sur les monnaies du temps, on trouve toujours *Cesaracosta, Cesaragosta*. Il n'y a pas à douter que, dès une époque fort ancienne, la diphtongue avait complètement disparu dans ce mot. On ne peut en dire autant de *Cladius*, *Glacus*, *Fastus*, *Scarus*, etc. qui se trouvent dans des colonies comme Italica, des ports fréquentés comme Carthagène et Tarragone. Deux exemples ont été trouvés en Lusitanie dont l'un sur une inscription milliaire. Tous ces noms propres qui ont de nombreux équivalents dans les différentes provinces peuvent être souvent des formes

importées ; ils ne prouvent pas que *a* par *au* ait été bien répandu dans le latin d'usage courant en Espagne.

exadi qu'on rencontre dans une anthologie du 8e siècle est plus embarrassant. C'est peut-être une simple distraction du scribe. *audire* a conservé l'élément labial de la diphtongue dans toutes les langues romanes : esp. *oir*, portug. *ouvir*, it. *udire*, roum. *aüd*, prov. *auzir*, fr. *ouïr*, etc. Il est donc difficile d'admettre que la graphie *exadi* rende réellement une prononciation populaire. C'est d'autant moins probable que *exaudire* n'ayant laissé aucun dérivé roman n'était sans doute pas en usage dans l'idiome vulgaire. *exadi* peut se rattacher à la catégorie si nombreuse des méprises entre *a* et *au* des derniers temps de la période romaine. En effet, alors que, dans les premiers siècles *a* pour *au* ne se rencontre guère que dans les noms propres et seulement dans des conditions déterminées, les copistes du bas empire écrivent souvent *a* pour *au* et aussi *au* pour *a* dans toutes espèces de mots. (Schuchardt II 306, 318.) C'est là une particularité de l'orthographe du moyen latin, qui peut être due à diverses causes, par exemple, aux variations graphiques entre *Augustus* et *Agustus*, *agurium* et *augurium*, *ascultare* et *auscultare*, etc. Celles-ci auraient eu pour résultat d'amener dans l'orthographe, peut-être jusqu'à un certain point dans la prononciation, une grande incertitude quant à la répartition d'*a* et d'*au*. Du reste, souvent *a* pour *au* est dû simplement à des confusions de mots (*adire* et *audire*, *agere* et *augere*, *actor* et *auctor*, *astris* et *austris*) ou à la substitution d'un suffixe commun à une finale rare (*hydralis* pour *hydraulis*). Cela se rencontre tout spécialement pour *audire* dont *exaudire* est précisément un composé. On trouve dans Schuchardt Vok. II 318 *audituros* = *addituros*, *audierant* =

adierant, *audierunt* = *aderunt*, *auditu* = *aditu*, *aditi* = *auditi*, *adit* = *audit*, *adibam* = *audiebam*.

Quant au processus général plus ancien auquel se rattachent *Agustus* et les autres noms propres des inscriptions ainsi que divers mots portugais et espagnols tels que port. *atuno* (Cornu, Grund. Rom. Phil. I p. 728) (= autumnus), esp. port. *agosto* (= augustus), port. *crasta* (= claustra), port. *aragem* (= auraticum), il n'a pas encore été bien élucidé. M. Meyer-Lübke I § 288 regarde *a* pour *au* comme une dissimilation de l'*au* atone devant *u*, *o*. M. Stolz p. 212 se refuse à accepter cette explication parce qu'on constate des formes telles que *latiae*, *aspicio*, où *a* sort d'*au* sans qu'il y ait d'*u* dans la syllabe suivante. Cependant elle mérite plus de considération, car elle rend compte de tous les cas romans sauf de bien rares exceptions. Il est évident toutefois qu'elle est insuffisante à expliquer les nombreuses graphies des inscriptions où *a* pour *au* se rencontre aussi bien à la tonique qu'à l'atone.

Une révision des exemples recueillis par MM. Schuchardt et Birt m'a amené à la conclusion que tous les cas latins peuvent s'expliquer par la loi de M. Meyer-Lübke, à condition de l'élargir en disant que non seulement *au* atone mais aussi, au moins en certains dialectes du latin, *au* tonique perdit l'élément labial devant une syllabe contenant un *u* ou un *o*. On admettrait, en outre, que plus tard, *a* pour *au* aurait pu s'étendre accidentellement en dehors de son domaine primitif.

Je constate, en effet, que dans les inscriptions *a* n'est omis à l'atone que devant *o* et *u* : *Arunci*, *Arunceius*, *masoleus*, *Atronius*, *Saromatae*, *Agustus*, *agurium*, *ascultare*, *arora*. Il en est de même dans les mots romans

atuno, *agosto*, *aguero*, *ascouter*, *Saône* (= Sauconna), *Taormina* (1) (= Tauromenium).

La même loi est observée quand *au* est posttonique par suite d'une accentuation préromaine spéciale à certains noms de lieux : *Métaro* (Métaurum), *Pésaro* (Písaurum), *Albénga* (= Albingaunum) et sur les monnaies gauloises : *Némasus* (= Némausus).

Il est vrai qu'on trouve *a* pour *au* dans *Gadentius*, *Larentius*, *Pallina*, *Marinus*, *Fastinianus*, *Arelius*, *Platilla*, mais dans ces dérivés et ces diminutifs, il est toujours possible que la diphtongue ait été modifiée par influence du mot simple. Cette analogie est même évidente en ce qui concerne le *Namasates* des monnaies gauloises qui est sans nul doute tiré de *Námasus* (2).

Or, les simples *gaudium*, *laurus*, *Paullus*, *Maurus*, *Faustus*, *Plautus*, qui apparaissent souvent sous la

(1) Il est vrai que, d'après M. Levi (Bol. di Filol. class. 4. 18-19), on a eu : Ταυρομίνα > Tavormina > Taormina.

(2) Les seuls cas embarassants à l'atone sont *Afidenus*, *Afidius*, *Afellius*, *axilia* attestés par plusieurs exemples et même par des transcriptions grecques (Ἀφείδιος). Comme *au* est devant *f*, je me demande si la réduction d'*au* à *a* n'a pas été favorisée par l'assimilation de la consonnante labiale *u* dans la spirante labiale *f*. Cette assimilation serait même fatale si, conformément à l'opinion de M. Birt (op. cit.), *au* se prononçait *av*. On peut douter qu'il en fût ainsi en latin, mais il est certain qu'en grec, l'élément labiale de la diphtongue αυ ne cessa de se rapprocher toujours de la spirante, puisqu'aujourd'hui en romaïque αυ, ευ se prononcent *af*, *ef*. Les débuts de cette évolution sont peut-être fort anciens (G. Meyer, *Griech. Gram.* § 121). Ἀφείδιος pourrait donc être dû à une particularité de la prononciation grecque et *Afidius*, *Afellius*, dont on trouve des exemples à Pompéi, seraient des grécismes.

Quant à *axilia* CIL. VII. 19716, on peut se demander si le groupe de consonnes a été sans influence sur la réduction de la diphtongue. Rien de plus commun que la simplification d'une diphtongue devant un groupe de consonnes. Cette réduction serait encore plus naturelle si *au* se prononçait *av*. Ce serait alors simplement la réduction d'un groupe triconsonnantique, ce qui se produit si souvent en latin.

forme : *gadium*, *larus*, etc. sont précisément tous thèmes en *o* et il en est ainsi de presque tous les exemples d'*a* pour *au* tonique : *Glacus*, *Cladius*, *Platus*, *Fastus*, *arum*, *thensarum*, *tarus*, *minotarus*, *mecattum* (= me cautum), etc. Il est remarquable que l'on ne trouve jamais dans les inscriptions *casa*, *pasa*, *calis*, *ladat*, *cladit*, *gadet*, *asat*, *paper*, *aris*, *nasea*, *fradem*, etc.

En dehors des thèmes en *o*, *a* pour *au* tonique ne se rencontre que devant *u* posttonique : *clasula*, *nacula* ou dans les dérivés de thèmes en *o* comme *cladicans*, *latiae*, cas d'ailleurs bien rares.

Il est vrai que dans les thèmes en *o*, la diphtongue se trouve souvent réduite, même devant les flexions en *i* et en *is*, mais cela tient simplement à un phénomène d'analogie des plus ordinaires.

On aura fait la proportion :

$$\frac{\text{Flaccus, carus}}{\text{Flacci \quad cari}} = \frac{\text{Glacus, \quad arum}}{\text{Glaci \quad ari}}$$

Un procédé analogue a pu exister dans les verbes, où *adio*, *adiunt* auront produit *adis*, *adit*.

Il semble donc se dessiner assez clairement que *au* tonique comme *au* atone ne devient phonétiquement *a* que devant un *u* ou un *o*. Dans ce cas, il est naturel de se demander si les langues romanes qui témoignent universellement de l'existence de ce processus à l'atone ont conservé quelque trace du phénomène analogue à la tonique.

En général, elles n'en montrent aucun vestige, mais c'est une coïncidence digne d'attention que précisément les deux plus anciennes couches du latin, celles où le *k*, devant *e*, *i* n'a pas été assibilé, à savoir, le sarde et les

éléments romans de l'albanais observent dans le traitement d'*au* absolument la même loi que celle qui parait avoir existé en latin vulgaire :

En albanais, on a *ar*, *gaszi*, *lar*, *pak* (de aurum, gaudium, laurum, paucum), tandis que *causa*, *laudem*, donnent *kafše*, *láft*. (G. Meyer, Grund. Rom. Ph. p. 811.)

En sarde, *au* accentué ou non devient *o* dans *gosare*, *orija*, *orire*, *osare*, *cosa*, *foga*, mais devant *u*, on trouve *a* aussi bien à la tonique qu'à l'atone : *asculture*, *attunziu*, *atorgare*, *aústa*, *pagu*, *laru*, *pasu*, *trau* (= *taru*) (Hofman. Logod. u Camped. Mundarten p. 24.)

Il est donc fort possible qu'en ce point comme en beaucoup d'autres, ces dialectes aient perpétué un état de chose ancien qui a péri dans les autres parlers romans sous des influences plus récentes, par exemple, celle de la langue écrite. L'illyrien et le sarde se rattachant plutôt au latin du sud de l'Italie, il est probable que c'est dans cette dernière région qu'il faut chercher le point de départ du phénomène en question (1).

Comme conclusion, on peut donc admettre que *au* devint régulièrement *a* en latin vulgaire, lorsqu'il était atone devant un *u* qu'en outre, dans certains dialectes

(1) Peut-être même aurait-on dans cette partie de l'Italie l'exemple d'un processus tout à fait analogue. Je veux parler de la chute de l'*l* vélaire (ou d'*u* issu d'*l* vélaire) devant une flexion en *u*, qui semble se constater sur la table de Bantia, (Conway. 28) où on lit le datif *altrei* à côté de l'ablatif *atrud* mais *atrud* n'est peut-être qu'une méprise accidentelle et M. Mohl y attache, je crois, trop d'importance en y voyant un phénomène de dissimilation (Chron. p. 277). — On pourrait trouver dans les parlers du Latium des évolutions fort semblables à la dissimilation d'*au* en *a* devant *u*, s'il faut en croire le même M. Mohl (Lexiq. p. 122) qui admet que *ei* se réduit régulièrement à ē et non pas à ı lorsque la syllabe suivante contient un ī tonique (p. ex. le substrat roman *vecinus* de *veicīnos*) — D'après cet auteur *ai* se changerait aussi en *a* devant ī dans certains dialectes, d'où *Cacilia* CIL. I. 833 sqq.

latins appartenant probablement au sud de l'Italie, *au* tonique subissait le même traitement. Si ce dernier phénomène n'a pas pris dans la Romania autant d'extension que le premier, s'il a même disparu complètement sauf en sarde et en albanais, cela peut tenir à diverses causes. Il est probable que la langue littéraire parvint plus facilement à rétablir la diphtongue à la tonique qu'à l'atone ; car, tandis que *au* atone avait complètement disparu, *au* tonique alternait encore avec *a* dans la déclinaison. Lorsque le paradigme fut unifié par analogie, ce fut parfois au profit de *a*, avons-nous vu, mais on comprend que, grâce à la pression de l'idiome officiel et de l'orthographe, ce fut beaucoup plus souvent au profit de *au*. On peut d'ailleurs supposer que *a* pour *au* tonique étant étranger aux dialectes du nord de l'Italie qui eurent la plus grande part d'influence sur le latin vulgaire, il n'eut jamais une très grande extension et ne passa pas dans le latin des provinces. Il est vrai que le grand nombre d'exemples qu'on peut recueillir de tous côtés jusqu'à une époque assez récente semblerait montrer que *a* pour *au* tonique fut très répandu dans le latin de tout l'empire ; mais ce dernier fait serait en évidente contradition avec la disparition absolue du phénomène en roman. Il faut remarquer, d'ailleurs, que dans neuf de ces exemples sur dix, il s'agit de noms propres qui se seront figés sous cette forme en *a* et se seront perpétués et propagés ainsi à peu près de la même manière que *Clodius*, *Plotus*, etc. persistaient à une époque et dans des régions où *o* pour *au* ne paraît pas avoir été en usage.

Il est possible aussi que *a* pour *au* ait été une licence du langage familier et badin (1), étrangère aussi bien au

(1) La diphtongue *au*, semble-t-il, paraissait lourde aux Romains,

parler vraiment populaire qu'à la langue soignée. On comprendrait alors qu'il eut été fort répandu sans laisser de traces notables en roman.

Au reste, il partage cette anomalie avec le phénomène dit du bétacisme, par lequel *v* initial et postconsonantique se change en *b* dans un nombre considérable d'inscriptions et de manuscrits du bas empire. En roman le *v* du latin classique a été bien conservé sauf dans certains mots d'une catégorie tout à fait spéciale où il est échangé avec *b*, par suite de phénomènes d'assimilation et de dissimilation. Et de même *a* pour *au*, si répandu dans les documents latins n'a subsisté en roman que dans le cas particulier d'une diphtongue atone devant *u*. Il est donc admissible que, dans l'un et dans l'autre cas, on ait affaire à une extension dans le langage relâché des gens instruits, ou dans l'idiome des demi-lettrés, d'un phénomène qui s'était produit phonétiquement en certaines conditions déterminées ou dans quelques parlers de l'Italie.

On comprendrait du même coup comment il peut se faire qu'occasionnellement on rencontre *a* pour *au* en dehors des conditions normales surtout dans les manuscrits et les glossaires de la décadence. Il s'agirait là simplement d'une extension injustifiée et arbitraire de la prononciation *a* au delà de ses limites légitimes.

Quant à l'existence d'*a* pour *au* dans la péninsule hispanique, en particulier, nous pouvons être assurés :

1° Qu'il se trouve régulièrement à l'atone devant *u* d'après les nombreux exemples épigraphiques, d'*Agustus* et plusieurs formes romanes déjà citées ;

puisque Cicéron et d'autres auteurs affectent d'user de formes en *o* quand ils prennent le ton familier. On comprendrait donc que les formes en *a* aient été admises dans le langage de la conversation.

2° Qu'à la tonique *a* pour *au* fut apporté dans quelques noms propres, au moins dans les colonies romaines et les ports, d'après *Fastus*, *Scarus* et autres formes des inscriptions qui sont tous noms d'hommes en *us*.

3° Que même dans des noms communs, *a* pour *au* tonique devant *u* ne fut pas absolument inconnu, puisque le portugais conserve *aragem* de *araticum* dérivé d'*arum* pour *aurum* (cf. alban. *ar*) et *crasta* pour *claustra*, pluriel formé d'après le singulier *clastro* (1). Ce dernier mot montre l'existence de formes en *a* pour *au* dans le latin ecclésiastique.

2°. — o *pour* au.

La substitution d'*o* à *au* a été beaucoup mieux étudiée que le phénomène dont nous venons de parler.

au se réduit à *ō* tout d'abord en Ombrie où le fait est très ancien.

Les premiers exemples apparaissent à Rome de 150 à 100 et ils se multiplient vers l'an 50. Au premier siècle de notre ère, on en trouve à Pompéi (Hammer. Lokal Verb. früh. rom. Lautwandl. im alt. Ital. p. 17). Cicéron use de *plodo*, *pollulum*, *loreola*, *oricla*. Priscien (Lindsay 41) cite *plostrum*, *ostrum*, *cotes*. Festus mentionne *orum*, l'App. Probi blâme *oricla*.

Clodius, *Plotus*, *Pollus*, *Olus* sont fréquents sur les inscriptions du premier siècle. En somme donc il est certain qu'*ō* pour *au* s'entendait fréquemment en Italie à la fin de la république et au début de l'empire, surtout dans le langage familier et je ne vois pas de bonnes raisons pour restreindre ce processus à l'atone comme le

(1) M. Schuchardt II, 317 cite aussi d'après Roquefort, *clastro* comme signifiant *presbytère*, mais je ne sais trop en quel dialecte.

fait M. Mohl p. 160 sans motifs convaincants. On trouve, en effet, aussi souvent *o* pour *au* à la tonique qu'à l'atone.

Soit que *o* pour *au* comme *a* pour *au* n'ait jamais eu une grande extension dans l'ensemble du latin vulgaire, soit que la diphtongue ait été rétablie sous l'influence de la langue écrite, le fait est que *o* pour *au* est très rare dans les substrats romans. Il est certain que dans les provinces *o* pour *au* ne fut introduit que par exception.

En Espagne, on le trouve tout d'abord dans les noms propres. *Clodius* est même plus répandu que *Claudius*. On rencontre trois fois *Plotus* dans les ports de Lisbonne, Sagonte et Ampurias. En Lusitanie, on a encore deux fois *Loreus* et une fois *Polla*. En Bétique, on trouve *Loricius*, *Olus*, *Torius*. A Carthagène et à Cazlona, on remarque *Polla* et *Torius*. Ces noms propres qui sont localisés dans les ports et les régions les plus en rapport avec Rome ont évidemment été importés tel quels. Ils ne prouvent rien quant à la fréquence d'*o* pour *au* dans le latin vulgaire de l'Espagne.

Il pourrait en être autrement du doublet : *Aurienses* : *Orieses* désignant les habitants de la petite cité d'*Orense* en Galice, mais cet exemple est loin d'être sûr. On ne sait pas positivement à quelle localité se rapporte chacun de ces ethniques. D'ailleurs *Orieses* ne serait-il pas la forme primitive ? On trouve précisément en Galice une localité du nom d'*Aquae Originae*, et il y a beaucoup de noms qui commencent par *or* dans la péninsule. On a, par exemple, *Oresis* 1044 chez les *Arvenses*, la ville d'*Orretum*, la peuplade des *Orretani*. Il n'est donc pas improbable que *Orieses* soit un nom d'origine indigène que les Romains auraient rattaché à *aurum* par *Volksetymologie* (1).

(1) Il est probable que l'hésitation entre *Orongis* et *Auringis* (MLI p. CVI) a son origine dans un phénomène analogue.

Quant à *Orecceti* 2723, ses rapports avec *aurum* sont encore plus problématiques.

Il n'y a pas à douter cependant que, dans une certaine mesure, *o* pour *au* n'ait existé dans la langue de l'Espagne au moins en Lusitanie. Dans cette province nous trouvons en effet au 1er siècle un épel inverse : *scauria* qui nous montre que la romanisation du pays se fit à l'époque où *aŭ* et *o* se disputaient le terrain. C'est un cas analogue au *cauda* de la langue classique (cf. fr. *queue* de *coda*. lithun. *kūdas* d'ind. eur. *kōdā*). L'esp. *hoto*, port. *ahouto* nous montrent que *au* pour *ō* existait encore en d'autres mots du latin de la péninsule car, tout en ayant un sens dérivé de *fotum*, ils remontent phonétiquement à *fautum*.

Au 2e siècle, on a le participe *closus* dans une inscription dont la langue a un caractère familier.

L'existence d'*o* pour *au* en Lusitanie est encore affirmée par le portugais *orelha* qui remonte à *oricla*, car *auricula* eut donné *ourelha* comme on a *ourifes* (aurifex), *ousar* (ausare), *autorgar* (auctoricare), *ouvir* (audire). Les autres succédanés romans remontent à *auricula*. fr. *oreille* (et non *oureille*) pr. *aurilho*, cat. *aurella*, sic. *aurikki*, etc. *Oricla* existait pourtant aussi en dehors de la Lusitanie, car il est blâmé dans l'App. Probi.

3. — ou *pour* au.

Nous avons sur deux vases espagnols les noms *Plouti* et *Pouli*, formes qui, je crois, n'ont été rencontrées nulle part ailleurs.

Ou à côté d'*au* se constate encore en latin dans le mot *raudus : roudus : rudus*. (Lindsay 249) et peut être

dans le nom propre *Roucius* CIL. XII. 3861, si ce nom se rapporte à *raucus*, mais il pourrait dériver aussi du nom gaulois *Rouca*.

A mon avis, on peut regarder *ou* et *au* comme des variantes dialectales et admettre avec M. Horton-Smith (1) que l'ind. eur. *ou* se change régulièrement en *au* devant voyelle (lavo, avis, aveo), comme devant consonne (raucus, Faunus), dans le latin des classes élevées au 3e siècle avant notre ère, mais seulement au 2e siècle dans la langue du peuple. Le maintien de l'ancienne diphtongue *ou* dans quelques parlers latins expliquerait donc aisément qu'à côté de certains mots en *au*, il existe des formes en *ou*.

Quant aux exemples espagnols *Poullus* et *Ploutus*, M. Horton-Smith ne les connait pas et il ne mentionne ni *Paulus* ni *Plautus* comme dérivant de primitifs en *ou*. En ce qui concerne le premier, on peut partir de l'ind. eur. √*pōu* qui se réduirait à *pō* dans le grec πῶλος et à *pŏu* dans lat. *poues* > *puer* (Conway 650) (2). L'état faible de cette racine serait *pəu* d'où en latin *pau* dans *Paulus*, et en grec αυ dans παFίς > παῖς. Une autre forme faible serait *pu* dans le sanscrit *putra* et dans l'osque : *puclo*, lat. *pullus*. *Poulus* serait donc une forme dialectale conservant l'état en *ŏu* de √*pōu*. C'est peut-être l'ancêtre de *Paulus* qui, d'après la loi de M. Horton Smith, pourrait remonter aussi bien à *poulo-* qu'à *pəulo-*.

Ploutus est plus obscur ; à ma connaissance, le vocalisme de *Plautus* n'a pas encore été bien expliqué.

(1) *The establishment and extension of the law of Thurneysen and Havet*. Cambridge. 1899.

(2) Dans l'App Probi : *puella* non *poella*, nous apprend l'existence de formes en ō pour *puer* et ses dérivés.

4. — ū *pour* au.

On admet que *ū* est sorti d'*au* comme ī d'*ae* par une réduction de la diphtongue dans la syllabe suivant l'initiale accentuée du mot. On explique ainsi *claudo* : *includo*, *fraus* : *defrudo*. Mais *u* pour *au* se rencontre dans la syllabe initiale d'un grand nombre de formes épigraphiques. (Schuchardt II 304) telles que *futor*, *cusa*, *clutus*, *lurus*, et spécialement en Espagne : *Fustus*, *Murus*, *Plutus*, *cludere*. Dans le Trinummus on a *nugae* : *naugatorias*. On lit *sed frude* (= sine fraude) dans CIL. I. 198. Malgré cela, *u* pour *au* pourrait dépendre de l'accentuation. Il se serait étendu ultérieurement à la tonique. On aurait là une évolution tout à fait analogue à celle que M. Mohl. Chron. 161 admet pour l'*ū* issu d'*oe* atone, qui se substitua peu à peu à l'*oe* tonique.[1]

Cette explication s'appliquerait fort bien à la forme *cludere* que nous avons deux fois en Espagne. L'*u* paraît, en effet, s'être étendu des composés *includo*, *recludo* au simple *claudo*. Toutefois dans beaucoup de ces mots *u* pour *au* est susceptible d'une autre interprétation. Il est intimement lié à l'existence de formes en *ou* à côté de celles en *au* dans plusieurs mots latins remontant à un primitif indo-européen en *ou*. La diphtongue *ou* devient, en effet, régulièrement *ū* dans le latin de la fin de la république.

Il s'agirait, par conséquent, d'examiner si beaucoup de ces mots en *au* qui ont des formes en *u* ne remonteraient pas à des racines en *ou*.

En ce qui concerne l'extension des phonèmes *ou* et **ū**

(1) Cf. l'ouvrage de M. Horton-Smith, cité ci-dessus.

pour *au* sur le sol hispanique, on doit admettre l'intro duction dans la péninsule d'un certain nombre de formes dialectales ou archaïques de noms propres : *Ploutus*, *Poullus*, *Fustus*, *Plutus* sans parler de *Murus* et *Cludius* qui ne peuvent s'expliquer de la même façon que les précédents. Peut-être a-t-on mal lu l'inscription. La pierre pouvait en effet porter une ligature unissant l'*a* et l'*u* comme le suggère Hübner.

Il faut constater enfin la présence en Espagne du verbe *cludere*. Il se rencontre dans deux inscriptions l'une du 2e siècle, l'autre du 1er. Cette dernière est très soignée et munie d'*apices*, ce qui prouve que *cludere* était une prononciation reçue même jusqu'à un certain point dans la langue soignée. Ce verbe *cludere* est évidemment le substrat de l'italien *chiudere* que M. Meyer-Lübke I § 282 a tort de regarder comme un radical refait sur les formes faibles.

On ne trouve pas de trace de *cludere* en espagnol où *claudere* n'a d'ailleurs laissé aucun succédané. En ancien portugais, on a *chouver* qui remonte à *claudere*.

5. — ae *pour* au.

De toutes les déformations de la diphtongue *au*, celle-ci est assurément la plus étrange. On ne la rencontre que dans quelques mots où elle apparait en revanche avec persistance (cf. Schuchardt. II. p. 324). Dans plusieurs de ces cas, je pense qu'il y a eu simplement contamination ou fausse étymologie. Ainsi, par exemple, *Aerelius*, *aereus* sont dus indubitablement à une contamination entre *aurum* et *aes*. Mais il est difficile de donner cette explication à la forme *maesoleum* attestée par de nombreux

exemples dont trois en Espagne : *maesolium*, *mesoleus*, *misolio* (1).

En effet, il n'est pas sérieux d'admettre un rapprochement avec *maestus*, et M. Stolz (p. 212) a raison de rejeter cette explication. *Mausoleum* était un mot étranger d'apparence assez singulière, et qui a subi toutes espèces de déformations dans la langue du peuple. En Afrique, par exemple, on lit *mosoleum* 3888, *musuleum* 10712, *moesoleum* 1523, 2841. M. Schuchardt cite *masoleum*, *mansoleum*, et de nombreuses formes de *musolu*, *muslie*.

Le mot *coemētērium*, de sens voisin, a subi aussi de nombreuses altérations dans la langue du peuple, et même dans le latin ecclésiastique *cymiterium*, *coemetrium*, *cimisterium*, *cementerium*, etc. ; cela généralement par *Volksetymologie* (Mem. Soc. ling. VII. 156).

Dans *maesoleum* où l'on ne peut trouver aucune trace sérieuse de contamination populaire, on aurait peut-être une déformation analogue à celle qui s'est produite dans un autre mot grec *Aesculapius* de Ἀσκληπιός.

Mausoleum devait se réduire phonétiquement à *masoleum*, et il se pourrait donc aussi que *maesoleum* soit le résultat de quelque méprise commise ultérieurement par les demi-lettrés qui s'efforçaient de rétablir la diphtongue.

*Modifications romanes d'*au.

De toutes les altérations d'*au* observées dans les inscriptions d'Espagne, il n'y en a pas une seule qui puisse être considérée comme une évolution romane. La monophtongaison d'*au* en *o* n'apparait pas encore sur les textes épigraphiques. Elle était cependant accomplie aux débuts

(1) L'*i* rend le son fermé de l'ĕ libre en syllabe atone.

de la période arabe, car on lit déjà *foz* (= falze > fauce) dans un document de l'an 804.

§ 17. — *Assimilations.*

Dans une quarantaine de mots environ, on constate qu'une voyelle atone s'est assimilée au timbre d'une tonique voisine. Suivant la situation des voyelles par rapport à la tonique, ces exemples se subdivisent en diverses catégories.

Atone pénultième assimilée à la tonique précédente.

óptomo 4291.

Stéfenus IHC. 63.

Pílides 2443. Deux raisons nous engagent à identifier ce nom avec *Pylades*. C'est que nous lisons *Pylades* sur l'inscription 2370 du même conventus (conv. bracaraugustanus) et que dans 2443, *Pilides* est précisément accolé à *Orestes*.

Camalus. — Nom barbare des plus répandus en Espagne. C'est, on ne peut guère en douter, l'hypochoristique gaulois *Camulos* que M. Stokes assimile au vieil irlandais : *cumal* (esclave femelle) cf. sansc. *çamati* gr. κάμνω, Hübner dans ses MLI regarde *Camalus* comme une modification ibérique du nom celte *Camulos*. Cette modification pourrait bien être simplement l'assimilation de l'*u* à l'*a*. Toutefois cela n'est pas sûr, car le suffixe *-alus* est fréquent dans les noms celtibères (*Bovalus*, *Burralus*, *Vabalus*, *Visalus*, *Vendalus*, etc.).

Carbala MLI. 126 : *Carbula*.

Córdoba IHC. 363. Très fréquent sur les monnaies gothiques (España sagrada X. p. 132). Cette circonstance tend à prouver qu'il ne s'agit pas ici simplement d'une confusion orthographique accidentelle entre ŭ et ō mais plutôt d'une modification phonétique due probablement à l'influence de la tonique.

subule 6353. Inscr. chrétienne.

Paradis 4970. 371. Le vase porte PARADISE MANC/////

Hübner pense qu'on peut interpréter soit *Paradises mancipium fecit*, soit *Par[i]dis Manliani*. Dans ce dernier cas l'*i* atone aurait été assimilé à l'*a* tonique.

terteo IHC. 304. *e* pour *i* + *cons* peut provenir ici de diverses causes, notamment d'un épel inverse. Cependant comme on a aussi en Espagne *Terteola* pour *Tertiola*, coïncidence curieuse, j'ai cru devoir citer ici *terteo*. Il n'est pas impossible, en effet, que l'*ĕ* ait exercé ici quelque influence.

incolomis (dans le dérivé *incolometate*) IHC. 5.

coiogi 2997.

Idovellecus, *Indovellecus* 6269. — *Endovellicus*, est la forme normale.

femena IHC. 84.

genetor ib. 76.

tegetur ib. 165.

credetur ib. 165.

Il va sans dire que les derniers de ces exemples peuvent être simplement des cas d'*e* pour *i* ou d'*o* pour *ŭ* comme on en voit si souvent dans les inscriptions tardives. Il est cependant assez curieux que l'on ait généralement un *e* dans la syllabe tonique lorsque on trouve *e* pour *i* atone. L'assimilation devait d'ailleurs se produire plus souvent entre les voyelles *ŭ* et *o*, *i* et *e* que parmi les autres, puisque ces sons étaient très voisins.

Atone finale assimilée à la tonique antécédente.

felex. IHC. 391, 295 (= felīx). Cf. § 8.

eúndum BAH. 11. p. 171 (6e s.). Il faut comparer cette forme avec *eorundum* CIL. 3. 3551.

Beaucoup plus douteux et à peine dignes d'être cités sont : *milis* EE. 8. 15, *lebes* 5742, *annoro* 3679.

Atone initiale assimilée à la tonique suivante.

enperio IHC. 24. (7e s.), 432 (douteux).
Semperusa 1329 (Συμφέρουσα).
Lemnaeus 3597, 5970 (Λιμναῖος)
Secenus 5333. Comparez le nom italique *Sicaenus*.
Pilignus 3609 = *Paelignus*.
Sinicio 3338.
Susulla 2984.
furtuna BAH. 10. p. 400. Fréquent dans les documents espagnols jusqu'au 10e siècle.
Vabalus 2700 désigne peut-être le même peuple que les *Bibali* de la Galice.

Tous ces exemples sont toutefois susceptibles d'autres explications.

Ce qui est plus remarquable, c'est l'assimilation de l'*i* prothétique à l'*e* tonique suivant dans
Estephani IHC. 175, 47,
expectara IHC. 10 (= *espectra* de *spectra*).

Partout ailleurs la voyelle prothétique est orthographiée *i* sur les inscriptions d'Espagne.

Il n'est donc pas impossible que l'*e* soit ici dû à l'influence de l'*e* tonique.

Intertonique assimilée à la tonique.

Dienensis / *Uxenensis* } 3125 = *Dianensis*, *Uxamensis*.
Ubitilde IHC. 78 = *Ubatilde*.
Aeboso[*ca*] (1) 2527. vis-à-vis des *Aebisoci* 2477.
Iluturgi MLI. 119 vis-à-vis de *Iliturgi*.
internicivum 172 (= *internecivum*). — Susceptible de plusieurs interprétations.
presedente 5728. (3e siècle)
Segedensis 988 (= *Segidensis*).

(1) Comparez aussi les deux formes *Arevaci : Aravaci* d'un même nom de peuple celtibère.

Avelensis 3050. Comparez la ville d'*Avila* mais aussi *Avelicum* 5350.

Les derniers de ces exemples exigent les remarques formulées déjà à propos de *credetur*, *tegetur*, *coiogi*.

— Ce ne sont pas seulement les toniques mais aussi les syllabes marquées de l'accent second qui peuvent exercer leur influence sur les atones. Les quelques cas d'assimilation à la contretonique et à la finale peuvent contribuer ainsi à établir l'existence du mouvement binaire dans la rythmique du discours latin.

Assimilation de l'atone posttonique à la finale.

optomo 4291. Voyez ci-dessus.
auncolo 6302.
parvolo 1088 (3e siècle).
tomolo IHC. 165.
vernolos ib. 115.
nomene ib. 136 (484) (Fort douteux).

Les raisons de croire à une assimilation dans la substitution de *olo* à *ŭlo*, ont été exposées au § 10.

Intertonique assimilée à la contretonique.

Cáparénses 883 = *Caperenses*.
Albócolensis 880. — Il s'agit d'une ville dont le nom varie entre *Albocela* et *Arbucala* (Polybe 3. 14. 1.) On a, semble-t-il, affaire au suffixe ibérique *-cala*, *-gala*, (cf. *Burdigala*). L'*o* d'*Albocolensis* ne se justifie donc que par l'assimilation.
Terteola 5893. Cf. *terteo*, ci-dessus. — Exemple douteux.
pectenarius 5812 (a. 239). — Peut être influence de *pecten* ?
Belesarius IHC. 99 (a. 662).
Emeretenses BAH. 32. p. 131 (7e s.).

Ces deux derniers sont trop tardifs pour offrir de l'intérêt.

Initiale assimilée à la contretonique.

Nascaniesi 6284. La forme ordinaire est *Nescaniensis*. (CIL. 2. p. 269, 704, 878).
Sabástiánus IHC. 90.

— Dans tous ces exemples, c'est l'atone qui cède à la tonique mais n'arrive-t-il jamais que la tonique prenne le timbre de l'atone voisine ? A priori, on peut affirmer que cela doit être beaucoup plus rare et les faits confirment cette opinion. Cependant il est possible que l'on ait un cas d'assimilation de la tonique à l'atone précédente dans

Enobolico 142.
Endovolico 6256. } = *Endovellico.*
Endovollico 6269 a.

Ce serait évident si on accentuait *Endovéllicus* à la romaine mais qui sait quelle était l'intonation de ce nom de divinité lusitanienne ? Ce même nom *Endovellicus* subit des assimilations en d'autres sens : *Endevellicus* et *Endovellecus*. (Voy. ci-dessus).

Il nous donne donc un aperçu des tendances assimilatrices qui sévissaient peut-être dans les idiomes barbares de l'Espagne.

Une circonstance qui démontre la vigueur de l'influence des toniques sur les atones dans le domaine des assimilations, c'est que si une voyelle épenthétique vient à se développer entre deux consonnes, elle prend généralement le timbre de la tonique ou contretonique adjacente. Le cas est évident pour *Celémentínus* 5350, *gimanásius* 6328, *expéctará* IHC. 10. Peut-être en est-il de même dans *cerevella* IHC. 66, si la leçon est bonne et si ce nom est bien le même que *Cervella*. L'*e* pour *i* dans *Estephanus, expectara* (voy. ci-dessus) est encore un cas analogue.

Cette règle a aussi été observée dans *Salamanca*, nom moderne de l'antique *Salmantica* et dans les quelques cas d'épenthèse de l'espagnol moderne : *guruppa*, *coronica*, *calavera*, *torozon*, *taragona*.

§ 18. — *Dissimilations.*

Les exemples en sont moins nombreux mais pas moins significatifs.

Ici encore c'est la tonique qui exerce l'action déterminante. Elle modifie le timbre de la voyelle adjacente homophone.

o - ó > e — ó.

*serór*ibus 515.

*serór*i 5342. — Tous deux près de Merida. — On y saisit sur le vif dès le latin vulgaire cette dissimilation conservée dans l'accusatif de l'ancien français *seror*, *sereur* au lieu de *soror*, *soureur*, ainsi que dans *serorge* (au lieu de *sororge*) de *serorium* pour *sororium*.

Sefronius IHC. 165, 166. — C'est absolument le même cas que *seror*. Je ne pense pas qu'on ait jamais signalé cet exemple.

Ce type de dissimilation de *o-ó* en *e-ó* n'est pas spécial à l'Espagne comme le prouve l'anc. fr. *seror*. Il faut le ranger avec les autres processus dissimilants du latin vulgaire comme *au-ú* > *a-ú*, *ei-í* > *e-í*, etc. Il est toutefois beaucoup moins répandu que ceux-ci et, sans doute, plus récent.

A considérer en particulier chacun des exemples de dissimilation et d'assimilation ci-dessus mentionnés, on en trouverait plus d'un qui serait susceptible d'une autre explication. On ne peut nier cependant que l'ensemble ne soit convaincant. On pourrait, il est vrai, se demander si, en plusieurs cas, l'assimilation ne serait pas purement graphique. Un lapicide hanté par la voyelle de la syllabe suivante l'aurait écrite trop tôt. Mais on doit bannir toute inquiétude à ce sujet car il serait vraiment curieux que ce soit toujours la tonique qui ait triomphé si le fait était dû au hasard.

Nous regarderons donc comme un point constaté que le latin d Espagne était assez sérieusement travaillé par l'assimilation vocalique.

Cette circonstance à son importance.

En effet :

1° Elle nous permet de recourir occasionnellement à cette explication pour rendre compte des changements de timbre en divers domaines.

2° Elle est à rapprocher du fait que l'espagnol offre assez bien de cas d'assimilations et de dissimilations. On cite généralement *arambre* (aeramine), *balar* (belare), *piadat* (pietatem), *secrestan* (sacristanus), *irguir*, etc., etc. La dissimilation se montrerait dans *zabullir* (subbulire), *vevir* (vivere), *decir* (dicere), *velondad* (voluntatem) etc., etc. A ces divers cas qu'on trouvera dans la grammaire de M. Meyer-Lübke I. § 359, j'ajouterai : *Tortosa* = *Dertosa*, *Tarazona* = *Turiasonem*, *Cartama* = *Cartima* (Mem. Acad. Ins. Bel. let. 1890 p. 222) et le portugais *falacha* de *foliascula* (Rev. lusitan. IV p. 267). En comparant toutes ces assimilations et dissimilations de l'espagnol moderne avec les formes des inscriptions et les variations de noms propres dans les langues indigènes constatées dans *Endovellicus*, on serait tenté d'attribuer aux idiomes hispaniques une tendance particulière à l'assimilation vocalique qui remonterait jusqu'au latin vulgaire, peut-être même jusqu'aux dialectes préromains mais dans le domaine des accidents généraux, communs au phonétisme de presque toutes les langues, tels que le svarabhakti, l'assimilation, la contraction, etc., il convient d'être très prudent.

De fait, on rencontre beaucoup de cas d'assimilation et de dissimilation dans les autres provinces. C'est ce qui résulte de la considération des listes de M. Schuchardt, nécessairement fort incomplètes. On est donc en droit de se demander si une enquête sérieuse sur les inscriptions de l'Italie et des Gaules ne révélerait pas l'existence dans ces provinces d'un nombre d'assimilations encore supérieur à celui qu'on récolte en Espagne. L'espagnol n'est d'ailleurs pas la seule langue romane où des assimilations se soient produites. M. Meyer-Lübke I, § 330, 359 en cite de

nombreux exemples surtout dans certains dialectes italiens quelques-uns même comme *aramen* de *aeramen* sont presque *gemeinromanisch*.

§ 19. — *Epenthèse.*

1. Svarabhakti posttonique.

Nous avons en Espagne *expectara* IHC. 10 (= spectra), qui est un cas des plus intéressants.

Cet exemple est précieux. Il vient s'ajouter à quelques autres cités par M. Schuchardt, Vok. II, p. 407 (*Mythirae*, *mitara*, *pateres*, *patiri*) pour affirmer un fait capital en latin vulgaire, dont l'existence est réclamée par plusieurs particularités de la phonétique romane, si bien que M. Meyer-Lübke avait même dû l'admettre en qualité d'hypothèse. Je veux parler du développement d'un élément sonore dans le groupe « muta cum liquida » posttonique, grâce auquel on rend compte de divers phénomènes, tels que le changement d'accent dans *ténebrae* > *tenébrae* > *tinieblas*, le maintien d'*e* muet en français dans *père*, *terre*, etc., (Meyer-Lübke I, § 313) le traitement des voyelles dans *pierre*, *mère*, etc.

2. Anaptyxe dans les mots grecs.

Je citerai d'abord quelques noms grecs où s'est inséré un *i* entre les éléments des groupes *pn* et *mn*.

Daphini 4970. 161.
Daphine 5155. (2d s.).
Dapinus BAH. 34. p. 519 (1er siècle).
Daphinis 4558. (Barcino, Insc. vulg.).
Pyripinus 5129. (Barcino).
Hymineus 494 (Emerita).

L'élargissement de *mn*, *pn* en *min*, *pin* est une tendance de la phonétique osque. L'existence de *Daphinus* à Pompéï confirme cette opinion. La plupart des exemples de M. Schuchardt viennent d'Italie. Les noms propres *Hymineus*, *Daphinus* furent

transportés avec les colons dans diverses provinces. Telle est l'origine de ces noms propres espagnols qui appartenaient réellement à l'usage populaire comme le prouvent les exemples des inscriptions vulgaires 5155, 4558, 5199. Hübner. (Bullet. hispaniq. II p. 75) se refuse à voir dans *Dapinus* BAH. 34. p. 519, la forme élargie *Daphinus* parce que cette dernière serait trop ancienne pour paraître encore dans cette inscription. Et pourtant il s'agit d'un texte du 1er siècle. Il conjecture que sur la pierre, P et H étaient réunis dans une ligature où disparaissait le premier jambage de l'H. Cette opinion ne peut se soutenir devant les formes plus récentes *Daphine*, *Daphini* où l'*h* est conservée. D'ailleurs il est certain que ces formes épenthétiques se maintinrent longtemps dans le peuple (Mohl. Lexiq. 5). On a la glosse : *cicinus* : *ollor*. M. Mohl. Chron. p. 50 cite *himinis*. Les langues romanes nous montrent *dáfina* (laurier) en roumain. L'espagnol *cisne* qui ne peut descendre de *cicnus*, remonte très aisément à *cicinus*.
— On a d'autres cas d'épenthèse dans les mots empruntés au grec.

gimanasius 6328 (2d ou 3e siècle) est un exemple analogue à ceux de la série précédente. On trouve, en effet, dans Varron r. r. 1. 55. 4. K. et Catulle 63, 60 la forme *guminasium* qui est du même ordre que *hymineus*. Elle a disparu sous l'action de la langue classique devant *gymnasium*, calqué soigneusement sur le grec γυμνάσιον. Ce qui distingue le mot espagnol de cette antique forme *guminasium*, c'est surtout que la voyelle anaptyctique est un *a*, non un *i*. Deux hypothèses peuvent rendre compte de cette modification. Ou bien l'*i* a été assimilé à l'*a* tonique, ou bien nous avons affaire à une épenthèse postérieure dans le mot *gymnasium*, où la voyelle adventice aurait pris, suivant la règle établie dans le paragraphe précédent le timbre de la tonique adjacente. Cette dernière explication me paraît la plus vraisemblable. L'*i* pour *u* dénote en effet que *gimanasium* appartient à une couche plus récente que *guminasium*.

Agathocules 6107. (Tarragone. 1er siècle) se rattache aussi à l'histoire de l'épenthèse dans les emprunts faits au grec par le latin à une époque ancienne. A l'époque où *poclum* devient *poculum*, les mots grecs reçoivent aussi la voyelle svarabhaktique.

Ἡρακλῆς depuis 217 est *Hercoles*, *Hercules* (CIL. I. 1503). Ἀσκληπιός passe de même à *Aesculapius*, Ἀλκμήνη est chez Plaute *Alcumena*. La forme *Agathocules* qui se trouve dans une inscription du 1ᵉʳ siècle, renfermant d'autres archaïsmes, remonte à cette couche d'emprunts. La langue classique lui à préféré *Agathocles*. *Agathocules* est donc encore un exemple de la conservation dans le latin d'Espagne, de ces formes archaïques d'emprunts grecs qui cédèrent à l'époque classique devant des transcriptions plus rigoureuses mais plus pédantes.

Nous avons le cas inverse dans *Asclepio* 2411, forme savante qui lutta contre *Aesculapius*, comme *Agathocles* contre *Agathocules* mais qui fut vaincue.

3. Cas divers d'épenthèse.

Cilaucus IHC. 198. On se demande si ce ne serait pas le nom *Glaucus*. Hübner y voit un nom ibérique, ce qui est aussi probable.

Conicodius 6330. (Inscription grossière du 2ᵈ ou du 3ᵉ s.). Il est extrêmement douteux qu'il faille y chercher une corruption de *Concordius*.

Sicinanus 3876. Hübner corrige en *Signanus*, mais plusieurs *descriptores* ont *Sicinanus*. Dans le cas où *Sicinanus* serait la bonne leçon, il faudrait y comparer *maginam*, *priviginae* cités par M. Schuchardt II, 410.

Celementinus 5350. (Inscription ancienne d'Augustobriga.) — Ce cas est plus sérieux. Il faut y comparer *Calaudianus*. *trichilino*, *chalamidem* (Schuchardt, II. p. 432).

La voyelle épenthétique a pris chaque fois le timbre de la voyelle suivante.

migeravit 5745 ne mérite aucune confiance. L'inscription est abominablement maltraitée. Hübner lit *miseravit*.

Cerevella IHC. 66. Ce nom paraît bien être un diminutif de *Cervus*, cognomen qui n'est pas inconnu en Espagne. La leçon n'est pas sûre. Hübner écrit *Cervella*, Fabretti a *Cerevella*.

Marite IHC. 175 L'inscription est détériorée. D'après M. Hübner,

on aurait ici le nom propre *Marte*. Il faudrait alors comparer *Marite* à *uberitas*, *liberitas*, χαρετουλε, πορεζονε cités par M. Schuchardt. II 399.

— Quant aux deux formes suivantes, ce serait à tort qu'on en ferait des exemples de svarabhakti :

arbiterium. 4137 est une graphie assez fréquente pour *arbitrium* dont M. Georges, 61 cite une vingtaine d'exemples dans les juristes. Il y en a même un dans les glosses d'Isidore n° 123. Peut-être *arbiterium* a-t-il été refait sur *arbiter* d'après le modèle : *minister : ministerium*.

offeret IHC. 159, 160, 161, 162, 163, se trouve sur les petites couronnes d'or du trésor des rois visigoths, datant de 621 à 631. Au lieu d'y voir un élargissement phonétique d'*offert*, il vaut mieux y reconnaître une analogie aux 3° personnes en *et* et en *it*. Les rares formes athématiques du latin (*fert*, *vult*, *est*) disparurent dans le latin tardif ou furent refaites sur les milliers de formes thématiques. C'est ainsi que l'on a *volt* > *vŏlet* > ital. *vuole* *suffert* > *sofferet* > ital. *soffre*.

Remarques générales sur les cas de svarabhakti en Espagne.

Il y avait un intérêt tout particulier à s'enquérir de l'extension des phénomènes d'épenthèse sur le sol hispanique. En effet, Diez (Wörterb. Rom. Spr. Einleit. XVI) suivi par M. Schuchardt (Vokal. I. 86, II. 398 sqq.) et par M. Gerland (Die Basken und Iberer. Grund. Rom. Phil. I 313) signale comme étant une particularité de l'espagnol due à la phonétique ibérique l'insertion de voyelles devant *r*, *l*, *n*, *m* dans le groupe *muta cum liquida*. Le basque nous montre, de fait, un traitement de ce genre dans les emprunts au latin. Diez cite *apirilla* (= aprilem) *guiristinoa* (christianum) *liburua* (librum) *khurutzea* (crucem) *porogonza* (probantia) etc., L'espagnol moderne fournit aussi quelque cas de svarabhakti : *coronica* (chro-

nica) *gurupa* (gruppa) *calavera* (calvaria) *torozon* (tortione) *taragona* (draco) *Salamanca* (Salmantica).

Si cette tendance remontait réellement à une influence des langues indigènes pré-latines, on pourrait s'attendre à ce que les inscriptions qui sont les plus anciens témoins de la langue espagnole en portassent quelques traces. Or, je ne crois pas qu'on puisse découvrir la moindre apparence sérieuse d'une particularité espagnole dans les quelques cas de svarabhakti ci-dessus énumérés. Il ne peut évidemment en être question à propos des mots grecs qui sont des formes archaïques ou dialectales venues d'Italie. En dehors de ceux-ci, on n'a guère que quelques noms propres, les uns peu sûrs (*Marite, Cerevella*, *Conicodius*), d'autres offrant réellement une épenthèse mais dont les équivalents se trouvent en dehors de l'Espagne. En parcourant la liste de 34 pages, consacrée par M. Schuchardt aux phénomènes de cet ordre, (II. p. 399 à 433) on se convaincra aisément que tout autre province de l'empire contient autant de cas de svarabhakti que l'Espagne. L'Afrique notamment en contient beaucoup plus. La tendance à l'épenthèse est bien latine. Elle sévit très fortement pour la réduction du groupe *cl* à l'époque préclassique, elle travailla dans la langue du peuple durant tout à l'empire à faciliter l'articulation de certains groupes de consonnes.

Les dialectes osques paraissent avoir poussé les choses bien plus loin encore. Les rapports entre les populations du midi de l'Italie et les colonies grecques introduisirent dans l'osque beaucoup de mots grecs qui passèrent en latin par cet intermédiaire. Ils furent ainsi munis de la voyelle épenthétique. Comme presque tous les exemples de svarabhakti en Espagne sont des noms propres, il se

peut que quelques-uns étaient été importés des régions osques.

D'ailleurs si l'espagnol a un certain nombre de formes épenthétiques dans son vocabulaire, les autres langues romanes n'en manquent pas non plus. En français *hn*, *kn* germaniques passent régulièrement à *han*, *kan* : *hanap* *harangue*, *harousse* (= hross), *canife*. En italien, *sm* passe normalement à *sim* : *biasimo*, *Cosimo*, *ansima* et les dialectes romagnols poussent cette tendance très loin. D'autre part, plusieurs des cas qu'on cite pour l'espagnol ne sont guère persuasifs, par exemple *filibote* de *flyboat* (!)

Les exemples de svarabhakti dans les emprunts faits au latin par les dialectes euskariens n'offrent pas non plus un intérêt bien particulier. Il faut, d'ailleurs, en retrancher les cas de prothèse devant *r* initiale (*erreina* de *regina*, *errenyu* de *regnum*. Sittl. Lok. Vers. 65) car c'est là tout simplement un procédé instinctif de cette langue pour éviter l'*r* initiale, qui est absolument inconnue dans les idiomes pyrénéens.

§ 20. — *Prothèse.*

La prothèse d'une voyelle devant le groupe initial s + consonne est suffisamment attestée sur les inscriptions d'Espagne. Voici les différentes formes qui s'y rapportent :

Iscolasticus		5129.
Ispumosus		5129.
Ispiritum	IHC.	2.
Istor[i]na ?	IHC	82.
ispe	»	362.
expectara	»	10 (= spectra).
Istephani	»	374.
Estephani	»	57.

E[*stefani*] „ 175.
CСТЕФАΝΟΥ „ 178.
ste IHC. 361 (8ᵉ siècle), IHC. 65.
Spanus 3262.
Spaniae 3420 (= IHC. 176.) vis-à-vis d'*Hispanus* sur la même inscription.

S'y rattachent aussi :

Isquilinus 2236 (= Esquilinus).
Ispana 2680.
Istoricus 1482.

Ces quelques formes suggèrent diverses réflexions quant à la date de la prothèse, le timbre de la voyelle adventice et les phénomènes de sandhi qui se rattachent à ce fait phonétique.

Date. On s'entend à placer l'apparition de l'*i* prothétique vers la fin du 2ᵉ siècle. Il est difficile de préciser la date de son introduction en Espagne. Toutefois il existait apparemment au 3ᵉ siècle car on en a plusieurs exemples antérieurs à l'époque chrétienne, contrairement à ce que pensait M. Sittl (Lok. Vers. p. 65).

Timbre de la voyelle prothétique. On remarquera que dans les exemples espagnols, la voyelle prothétique est toujours représentée par *i* sauf dans *expectara* et dans trois ou quatre cas d'*Estephanus*. Or dans tous ces cas, l'action de la tonique *ĕ* qui suit immédiatement la voyelle adventice est indéniable. N'avons-nous pas vu que l'assimilation s'exerçait avec une énergie toute particulière sur les voyelles dégagées en latin vulgaire par svarabhakti ou prothèse.

Il me paraît donc raisonnable d'admettre que le timbre normal de la voyelle prothétique était *ĭ*. Le témoignage de l'Espagne est confirmé, par celui des autres contrées. Parmi les exemples nombreux cités par M. Schuchardt (II, p. 338 sqq.), tous les plus anciens ont *i*. Les exemples en *e* ne sont jamais antérieurs au 5ᵉ siècle et rares sont ceux plus anciens que le 7ᵉ siècle. Encore parmi ceux-ci beaucoup ne sont-ils que d'évidentes confusions avec les composés du préfixe *ex* (comme p. ex. l'espagnol *expectara*).

Les inscriptions grecques ne connaissent pour la voyelle prothétique latine que les graphies ι, ει (ἰσπής = *spes*, εἰσταβλάρις = *stabularius*) qui sont en usage aussi dans certains mots grecs (εἰσκοτινά, εἰστρατιώτης, ἰστρατιώτης) (G. Meyer. p. 166). Or ι et ει

depuis le 1er siècle avant J.-C., s'échangent régulièrement et valent tous deux *i* (non pas ẹ comme ει en grec ancien).

Phénomènes de sandhi en rapport avec la prothèse. Si nous examinons quelle est la finale des mots précédant la voyelle prothétique, nous remarquons que trois fois elle est consonantique :

insidies expectaraque.
commendavit ispiritum.
υἱὸς Ἐστεφάνου (1).

Quatre fois le mot où se trouve la prothèse commence la phrase ou est isolé.

Iscolasticus } sont isolés.
Ispumosus }
Istorna commence la phrase.
ispe est au début du vers.

Au contraire, quand un mot qui commence normalement par *i* perd cette voyelle, c'est après une finale vocalique.

Ainsi on lit :

magister militu(m) Spaniae

vis-à-vis de *semper Hispania* sur la même inscription. Il est vrai qu'on a trois exemples où l'*i* est tombé après consonne finale :

patris ste	IHC. 361.
lapis ste	IHC. 65.
f[ilius] Spanus	CIL. 2. 3262.

mais il faut remarquer :

1° Que dans *lapis ste*, *patris ste*, on a peut-être une haplographie.

2° Que *Spanus* est un nom propre exposé à se figer dans l'orthographe sous une forme invariable.

3° Que l'*s* finale et l'*s* initiale se réduisant en latin à une seule *s*, *lapis ste*, *Filius Spanus* se prononçaient sans difficulté comme s'il y avait *lapi ste*, *filiu Spanus*. (Comp. *caru suis* = *carus suis*. CIL. II, 1876).

D'après cela on induit avec vraisemblance que l'*i* prothétique

(1) On ne trouve la prothèse après voyelle que dans SC̄I ESTEPHANI, *sancti Istephani*. Cela s'explique aisément. Le nom du saint est donné ici sous la forme qu'il revêt quand il est pris absolument. D'ailleurs le génitif précédent se terminant en *i*, il n'y avait pas de différence entre *sancti Stephani* et *sancti Istephani*.

paraît ou disparaît dans un mot suivant la finale du vocable précédent. C'est une véritable loi de sandhi créant des doublets syntactiques en *is*.... à côté d'autres en *s*.... Cette alternative est conservée en vieux français : *la spede* mais *lor espede*. L'espagnol et le français moderne ont unifié en étendant partout la prothèse,

Cette alternance *is* : *s* s'est en effet étendue à plusieurs mots où la syllabe initial *is*, *his* était primitive. Nous avons en Espagne : *Spania*, *ste*, *Spanus*. L'introduction de certains mots dans cette catégorie à laquelle ils n'appartiennent pas de droit se manifeste encore autrement. C'est ainsi que dans *Isquilinus*, l'initiale *ĕs* est devenue *ĭs* parce que ce mot a été regardé comme étant de la même nature que *ispe*, *ispumosus*. Même dans la prononciation, l'initiale rare *es* a fait place à l'initiale *is*, devenue extrêmement commune. C'est évidemment une confusion du même genre qui a favorisé l'omission de l'*h* dans l'orthographe de *istoricus* 1482, *Ispana* 2680.

L'exemple *expectara* et un grand nombre de formes des autres provinces (Schuchardt II p 341 sqq.) montrent qu'il y eut aussi fusion entre la catégorie d'*s* impur et celle des composés dont le premier membre est la préposition *ex*. Cette circonstance a amené en italien la réduction du préfixe *ex* à une simple *s* (*sviluppo*, *strapontino*, etc.).

On trouve même en hispano-portugais la substitution de l'initiale *is* + *cons* à *as* + *cons* dans esp. *escuchar*, port. *escutar* de *ascultare* (= *auscultare*).

§ 21. — *Contractions et syncopes.*

Quand deux voyelles homophones se suivent ou ne sont séparées que par une *h*, la prononciation les confond en une voyelle longue. Ce phénomène s'est manifesté parfois dans l'orthographe.

Le cas le plus intéressant est *tum*, *sus* IHC. 142. (a. 630), ib. 76 (a. 573), ib. 96. Dans tous ces exemples le possessif est atone. Ces formes sont donc les substrats des possessifs espagnols *tu*, *su*. L'*u* espagnol suppose, en effet, un *ū* qui ne peut être que le résultat de la contraction de *tŭus*, *sŭus* en *tūs*, *sūs*.

perpetum 194, *ingenus* 3688, nous montrent la fusion de l'atone finale avec la posttonique homophone, fait assez fréquent dans

l'orthographe latine. M. Schuchardt cite *aeditus*, *conspicus*, *exigus*, *promiscus*, *mortus*. L'espagnol et le portugais ont conservé de nombreuses traces de la fusion de *ŭus* et de *vus* en *us*. On a, par exemple, l'esp. *hueco* (*vocus* pour *vacuus*), le port. *fulo* de *fulvus*, etc. (cf· Parodi. Rom. 27 p. 240).

On trouve encore en Espagne les contractions beaucoup plus ordinaires :

corte = *cohorte* 3272, 4264, 4138, etc.
nil = *nihil* 1423, 1434, 3473, *mi* = *mihi* 5186.
dum = *duum* 2510, 1676.

Deux *i* se contractent souvent dans les flexions *-ii*, *-iis* et aussi dans *pissimus* 3652, BAH. 35. p. 546. (1er s.) et même au parfait des verbes en *-ire* :

obit 3566, 6109, 5238, BAH. 28 p. 524, IHC. 91, 150.
obisti 4510, *praeteristi* 4174, *posit* (= *posiit* = *posivit*) 2698, 2601, 2712. Le parfait roman en *i* sort de formes de ce genre.

Signalons enfin dans l'inscription officielle de Malaga 1964 (1er s.) les contractions assez rares : *derunt*, *praessent*, *dictarit* (= dicta erit).

Syncopes. On trouve dans les inscriptions d'Espagne comme dans celles des autres provinces beaucoup de mots où l'*ŭ* a disparu dans les finales *-culus* et *-tulus*. Ce fait n'offrant rien de bien particulier, je me dispenserai de donner la liste des exemples où on le constate.

On a aussi *domnus* 6273 (1er s.) 4442, EE. 8 260. 3, IHC. 76. (a. 573) ib. 116 (5e ou 6e s.), ib. 175. (a. 655) et même le dérivé étrange *Domnina* 1836. A l'époque chrétienne, la forme syncopée est fort en usage comme titre honorifique accolé au nom propre. Il en est de même chez Grégoire de Tours. (Bonnet, 146). C'est ainsi qu'on s'achemine vers le *dom* espagnol et le *dam* français de Dampierre, Dam[p]remy, etc.

L'*ĕ* est tombé devant *r* dans *vetranorum* 6283 (3e s.), *Aprulla* 3782.

L'*i* a disparu dans *Prepostus* 4118 (3e s.) (cf. port. *posto*, it. *posto*), dans *Restutus* 702, 5699, 5938 et *restiturus* 1964 (1er s. offic.). Ce dernier cas est analogue à *mattutinus* > *mattinus* > fr. *matin*. Ce qui prouve que *Restutus* était bien la prononciation

populaire, c'est un hexamètre de Pompéi cité par M. Skutsch (ALLG. VIII. p. 368, 621) :

Restutus multas decepit s[a]epe puellas.

Hernius pour *Herennius* 3683, *Sevrus* pour *Severus* 5500, 6290 sont obscurs. Ce qu'il y a d'étrange ici c'est que la syllabe disparue était précisément accentuée.

Plus intéressant est *posiut* 6302, réduction de *posivit*, forme vulgaire très en usage dans les Asturies pour *posuit*. Un prétérit en *iut* comme *posiut* deviendrait régulièrement en espagnol un parfait en *ió*. On pourrait ainsi expliquer phonétiquement la 3e personne *ió* sans recourrir à une analogie qui aurait son point de départ dans la 1re conjugaison (mató, llegó, llevó) où l'*o* sort d'*-aut*, contraction normale d'*-avit*, en vertu de la règle générale du latin vulgaire qui réduit partout *avi* à *au* (*flautat*, *auca*, etc.).

Quant à *vixt* EE. 8. 1., je le regarde comme une simple abréviation.

(*A continuer.*) A. CARNOY.

Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

I. Sarvadarçanasaṁgraha (Suite).

Ārhatadarçana [171].

24. 18 Les [Jainas] Digambaras protestent contre cette doctrine des [moines] au vêtement non rattaché [172] ; ils combattent la thèse de la momentanéité et affirment une sorte de permanence [173].

Si l'on n'admet, [disent-ils], une sorte de moi permanent, il est parfaitement oiseux de réaliser, même en vue d'un résultat mondain, les causes efficaces. Personne,

(171) Les premières pages de ce chapitre intéressent directement le Bouddhisme ; rappelons qu'il a été traduit par Cowell.

(172) Vivasana (*Advaitabr*. 106. $_{7}$: muktavasana), muktakaccha. — Voyez Childers, s. voc. kacchā (pracrit pour kakṣā, kakṣyā [kakṣa]) et P. W. ; Colebrooke I. 390 (cité par Cowell) ; Govindānanda 581 (P. W.) — Çaṁkara, 570. $_{6}$: raktapaṭānām (bouddhistes)... visicām (jainas), et la trad. de Pathak (J. Bombay Br. 49. $_{237}$: « sig vastraṁ vigataṁ yebhyas te visico vivasanāḥ.. ») ; *Bhām*. 390. $_{3}$. — Cowell : « the Gymnosophists », — Glose de Hésychius : γέννοι· γυμνοσοφισταί.

(173) Kathaṁ cit sthāyitvam āsthāya. Cowell : « maintaining continued existence to a certain extent ». — Cp. 34. $_{20}$:... « bhinnābhinnaḥ kathaṁ cana ». — An. giri 564. $_{14-15}$: syādasti = kathaṁ cid asti.

(173) Lire : ihalaukika, ou : tathā aihalaukika (Remarque de M. E. Leumann).

(174) Cowell : « But surely this can never be imagined as possible — that one should act.... » — Peut-être : « na hy etat (laukikaphalasādhanasaṁpādanam) saṁbhaviṣyati [yadi manyante :] anyaḥ...... iti.

certes, n'ira supposer que celui qui accomplit l'acte n'est pas celui qui goûte le fruit [175]. Par conséquent [comme les hommes constatent :] « c'est bien ce même moi, auteur antérieurement de l'acte, qui en goûte actuellement le fruit » : l'être permanent, qui persiste du temps passé au temps futur, se trouve établi par une preuve manifeste ; et la thèse de la momentanéité, à savoir que « la chose ne subsiste qu'une fraction infinitésimale de temps sans avoir de passé ni d'avenir », cette thèse, après examen, n'est pas digne d'être adoptée par les Jainas.

Que si le Bouddhiste objecte : 25. 4

« Le flux (des kṣaṇas dans une série continue) est établi par des preuves : qui pense à le nier ? [176] — et de

(175) Pour les Abhidhārmikas, les deux opinions (so karoti, so paṭisamvediyatīti ; añño karoti, añño paṭisamvediyatīti) sont pernicieuses. Elles constituent un des couples d'*antas* entre lesquels Bouddha, avant Nāgārjuna, a trouvé le chemin moyen. (*Samyutta N.* II. pp. 20, 76 ; *Kathāvatthup. a.* p. 28-31 ; *Visuddhim.* XVII (Warren, 169, 241) ; *Abhidharmak. v.* 355b ; etc.) — A dire vrai, les bouddhistes se soucient peu d'éviter Charybde ou Scylla : ils tombent dans le gouffre du nihilisme ou se laissent dévorer par l'hérésie de la permanence et du pudgala, suivant qu'ils parlent philosophie ou bon sens. — Voyez la formule si fréquente : « Pūrṇena karmāṇi kṛtāny upacitāni, ko 'nyaḥ pratyanubhaviṣyati ? » (*Div.* 54. $_{3}$; *Bodhic. ṭ.* 303. $_{23}$; Feer, *Avadānaçat.*, lieux communs bouddhiques, § 12) ; *Çikṣās.* 316. $_{17}$; etc. — Opinion contraire : *Bodhic.* VIII. 98 : « anya eva mṛto yasmād anya eva prajāyate » IX. 73 : « hetumān phalayogī dṛçyate naiṣa saṁbhavaḥ » ; *Çikṣās.* 358. $_{5}$. — *Milinda* 47. $_{13}$. — Voyez ci-dessous notes 186, 187.

(176) Atha manyethāḥ : pramāṇavattvād āyātaḥ pravāhaḥ kena vāryate ? iti nyāyena, yat sat...... — Cowell : « But the opponent can maintain : The unbroken stream (of momentary sensations) has been fairly proved by argument, so who can prevent it ? In this way, since our tenet ...., it follows that.... »

Pravāha = saṁtāna = unbroken stream..... Voyez *Bodhic. ṭ.* 255. $_{8}$: « dīrghaç cirakālāvasthitiḥ, saṁtānaḥ pravāhaḥ,.... » ; et 369. $_{3}$: « pūrvāparakṣaṇapravāhasya ca kalpanāsamāropitatvān nāsti saṁtatir vāstavī ». — *Sāṁkhyaprav. bh.* 17. $_{26}$: « pravāharūpeṇa anādir yā viṣayavāsanā ».

Le bouddhiste argumente : « Nous prouvons par un syllogisme régulier

la sorte, — la momentanéité étant d'ailleurs démontrée par notre syllogisme « yat sat tat kṣaṇikam », — on aura, parmi les [moments intellectuels] appartenant à une même série, un état de connaissance antécédent, « auteur de l'acte », et un état de connaissance subséquent qui est « le jouisseur du fruit ». — Et ne dites pas que ce système entraîne des conséquences absurdes, [que le fruit pourrait être goûté par n'importe qui, ou pourrait être quelconque] ; car l'effet est déterminé par la cause. Donnons des exemples : Quand on sème, dans un terrain préparé, des graines de manguier imprégnées d'une substance de saveur douce, [de lait par exemple], cette saveur se retrouve nécessairement dans la pousse, dans la tige, dans le tronc, dans les branches, dans les bourgeons, etc., et par leur intermédiaire médiatement dans le fruit ; — ou bien encore, quand on asperge de laque des graines de coton, la couleur rouge se retrouve nécessairement, par l'intermédiaire de la pousse, etc., dans les filaments cotonneux. [Un de nos auteurs] l'a dit :

« L'acte et l'impression [qu'il crée], déterminent le

la momentanéité (kṣaṇikatā) ; mais les « kṣaṇas » forment une série continue. « Cette série s'impose, car elle est prouvée [par la mémoire, etc.] : nous ne pensons pas à la nier » : ces deux points établis, le rapport de l'acte et du fruit est fixé ».

La phrase quasi-métrique : « pramāṇavattvād.... vāryate », peut être appelée un *nyāya* ; et l'expression : « iti nyāyena » est justifiée.

Toutefois M. Leumann m'écrit : « With Cowell, you overlook the word *nyāyena* which always alludes to a simile. So the sentence means nothing than : « On the strength of the fact that nobody can resist to a flood a proofs (= to a flood that approaches on account of its being proved) ».

Le sens technique de « pravāha », si convenable à la présente discussion, rend douteuse cette exégèse, — quelque soit sa supériorité au point de vue de la syntaxe.

fruit dans la même série où l'impression a été placée : de même la couleur rouge dont la graine de coton fut imprégnée [177].

« Quand la fleur du citronnier ou d'une autre plante est aspergée de laque ou d'une autre substance, une certaine virtualité s'y trouve ajoutée : ne le constatez-vous pas ? » [178]

(177) Cette stance est citée *Bodhic. ṭ.* IX. 73 (p. 306. ₁₂ = fol. 169ᵇ) : « yathā ca lākṣārasaparibhāvitaṁ mātuluṅgādibījam uptaṁ tatsaṁskāraparaṁparāpravṛttes tatpuṣpādiṣu raktatām utpādayati : na ca tatra kaç cit pūrvāparakālayor eko 'nugāmī samasti ;.... tad uktam : *yasminn eva saṁtāne.... karpāse raktatā yathā*, iti ; tasmād, yathā bījādiṣv ātmānam antareṇāpi pratiniyamena kāryaṁ tadutpattiç ca krameṇa bhavati, tathā prakṛte 'pi paralokagāminam ekaṁ vināpi kāryakāraṇabhāvasya niyāmakatvāt pratiniyatam eva phalam. Kleçakarmābhisaṁskṛtasya saṁtānasyāvicchedena pravartanāt paraloke phalapratilambho 'bhidhīyata, iti na *akṛtābhyāgamo* na *kṛtavipraṇāço* bādhakaḥ.

Cp. Anandagiri, p. 552, ₁ : « anādisaṁtatipatitam asaṁviditarūpaṁ jñānam eva vāsanā, tadvaçād anekavyavadhānenāpi nīlādivāsitam eva jñānam utpadyate *kārpāsaraktatāvad*.... »

Voyez aussi *Atmatattvav.* 102. ₁₃ : yathā kṣīrāvaṣekād amlatvaṁ parihṛtya mādhuryam upādāyānuvartamānāmalakī .... ; lākṣārasāvasekād vā...

(178) Lire : yal lākṣādy *upasicyate*. — Voyez pour cette stance et en général pour la doctrine de la vāsanā, *Çlokavārtika* pp. 262 et 267.

« Ce que dit [Kumārila] : « [seuls] des êtres qui durent [avasthita] peuvent être impressionnés [vāsyante] par des êtres qui durent » est inadmissible. Pour qu'il y ait durée, il faut que l'être garde la même essence dans le moment antérieur et dans le moment postérieur : sinon il n'y a pas durée (avasthitatva). Par conséquent il ne peut y avoir impression (vāsanā) d'un être dont l'essence est permanente, puisque cette essence demeure la même. Direz-vous : « un caractère nouveau, qu'on appelle impression, est produit dans l'être qui dure et seulement dans l'être qui dure », nous demandons : ce caractère (viçeṣa) est-il distinct de l'être ? dans ce cas, l'être demeure ce qu'il était ; — n'en est-il pas distinct ? dans ce cas, à la naissance de ce caractère, il faut que l'être, non distinct de ce caractère, naisse aussi : par conséquent il ne dure pas.

Dans le momentané (bhaṅgura), au contraire, l'impression est possible. [Kumārila, exposant la thèse adverse,] le dit :

« Dans l'hypothèse de la momentanéité, il y a *vāsanā* parce que le

25. 17 — [Nous répondons] : Vous vous accrochez à une poignée d'herbe ! [179] [car, pour réfuter votre fameux syllogisme], soit le dilemme : La momentanéité du nuage ou de tout autre [objet] donné comme exemple est-elle prouvée par ce même argument [sattvāt], ou par un autre argument ? Vous ne voudrez pas de la première hypothèse : [car cela reviendrait à dire que] votre prétendue momentanéité n'est visible nulle part : l'exemple n'est pas établi, et votre raisonnement n'a même pas de point de départ ;

moment postérieur ressemble au moment antérieur et en est distinct. »

Dans l'hypothèse de la durée, il est impossible qu'un être, dont la nature reste identique dans le passé et dans l'avenir, prenne une nature nouvelle ; mais dans notre système, la vāsanā est justifiée, car le moment intellectuel subséquent est distinct du moment intellectuel antécédent, et lui ressemble : *de même que de la fleur du citronnier aspergée de laque* nait un fruit de même nature que l'on dit impressionné par cette [laque]. Par conséquent, du [moment] antécédent, engendrant le [moment] subséquent, on dit qu'il impressionne (vāsayati), et du moment subséquent, on dit qu'il est impressionné (vāsyate). — Mais ne dites pas que l'impression dépend d'une activité proprement dite (vyāpāra), de telle sorte qu'elle ne pourrait appartenir au momentané, car la relation d'impressionné à impressionnant (vāsyavāsakayoḥ saṁbandha) est une relation d'effet à cause. Il n'y a donc pas défaut de non-relation.

[Kumārila] répond : On ne peut attribuer au momentané la faculté d'engendrer, et encore moins d'engendrer son semblable.. »

— Réfutation, p. 267 : « Ce que disent [les bouddhistes] : « la fleur aspergée (avasikta) de laque produit un fruit de même nature » n'est pas démonstratif (ayukta), car certaines parties subtiles de la laque passent (saṁkrānti) de la fleur dans le fruit ; — mais il n'en est pas de même ici : aucune partie de la connaissance antécédente ne persiste (anu-vart) dans les connaissances subséquentes. [Kumārila] le dit :

Kusume bījapurāder yal lākṣādy upasicyate
tad rūpasyaiva saṁkrāntiḥ phale tasyety avāsanā

« Pour la laque dont on asperge la fleur du citronnier, il y a transmission dans le fruit de la substance même de la laque, et non pas impression ».

(179) Sur ce proverbe, cité Eggeling, *Cat. India Office* 660a 1. voyez Col Jacob, *Laukikanyāyāñjali*, p. 13 (Références à *Sarvadarç.* 142, 11 et *Naiṣkarmyasiddhi* I. 76.)

— si vous vous en tenez à la deuxième réponse, servez-vous donc pour établir la momentanéité universelle de l'argument que vous appliquerez au nuage ! votre raisonnement, « parce qu'il existe », est parfaitement oiseux [180].

Vous définissez l'existence : « la capacité de produire un effet » [181] : j'en conclus à l'existence des dents [182] d'un d'un serpent imaginaire, à l'existence du [mirage, etc.] ; car ces choses imaginaires produisent un effet. Aussi définissons-nous : « Existe, ce qui a origine, fin et durée ».

Vous répondrez sans doute : « La [momentanéité] est 26. 2
établie par le fait que votre être permanent devra posséder des qualités contradictoires, à savoir la capacité et l'incapacité [de produire ses effets] » [183]. Mauvais argument, car nous sommes des « possibilistes », nous sommes partisans de la doctrine de la relativité : et cette contradiction [de la capacité et de l'incapacité] ne peut être établie [contre nous] [184].

[Deuxième point] : ce que vous racontez [de la couleur rouge transmise dans] le coton [de la graine aux filaments] et tous vos autres exemples : vaines paroles. Vous ne justifiez pas [l'application que vous en faites] ; et, même dans les cas que vous présentez, nous n'admettons pas « la destruction sans reste » [185].

D'ailleurs l'hypothèse d'une série continue existant indépendamment des membres qui la composent, ne peut

(180) Voyez 9. $_{9}$

(181) Voyez 12. $_{17}$.

(182) Cowell : «... even the *bite* of a snake imagined in the rope » ; — damça = *Zahn (P. W.) ; mais voyez Apte, s. voc.

(183) Voyez note 34.

(184) Lire anekāntatā°. — Cp. la doctrine du Saptabhañgīnaya, Sarvadarç. 41. $_{7}$; Çaṁkara, II. 2. 33 (535. $_{2}$), etc.

(185) Niranvayanāça, cp. *Çlokavārt.* 265 $_{1}$ et ci-dessus note 178, in fine.

s'aventurer sur le chemin de la démonstration. Il est dit :

« Soient des individus de même espèce, successivement produits, [en contact comme les anneaux d'une chaine,] C en contact avec B et D, D avec C et E, etc. : dans ces [individus réside] la série continue : il est déclaré qu'elle constitue une unité ». [186]

(186) D'après Cowell : « And again, your supposed continued series cannot be demonstrated without some subject to give it coherence, as had been said : « In individual things which are of the same class or successively produced or in mutual contact, there may be a continued series ; and this series is held to be one [throughout all »] ».

La discussion de Kumārila établit que *saṁtānin* = un membre de la série : la doctrine du saṁtāna, ou plus exactement du [kṣaṇika]jñānasaṁtāna, dans ses rapports avec le dogme de la rétribution de l'acte, est étudiée *Çlokavārt.*, Chap. de l'Atmavāda, 33 et suiv (p. 696).

Les *jñānamātra-ātma-vādins* (d'après lesquels l'ātman n'est que la connaissance successive) ont beau admettre la renaissance [du vijñāna] (janmāntara) : la momentanéité des connaissances fait que l'agent est autre que le jouisseur du fruit ; l'inactivité (niṣkriyatva) et la non-diffusion (avibhutva) [du jñāna] font que le jñāna ne peut se réincarner (dehāntarāçritiḥ).

[Les bouddhistes répondent :] Le *saṁtāna* qui est auteur de l'acte n'est-il pas pour nous le même saṁtāna qui jouit du fruit ? [certes les vijñānas sont distincts], mais à la distinction des divers moments intellectuels [vijñāna-kṣaṇa] correspond dans votre système la distinction des divers états de votre [ātman] (tvadavasthāntaraiḥ samaḥ).

[Kumārila :] La qualité d'agent, quand il s'agit d'une action prolongée, peut difficilement être attribuée [à votre jñāna] : vos jñānas se comptent par milliers : cette action est comme l'œuvre collective d'une dynastie ! (kulakalpopamam) (a).

Si vous n'admettez pas l'existence d'un *saṁtāna* distinct [des saṁtānins], les membres de la série (saṁtānins) sont momentanés : il n'existe pas d'agent, auteur de l'acte (b).

(a) Comm. : yad ekenārabdhaṁ putrapautrādibhiḥ samāpyate sa kulakalpa iti.

(b) Comm. : « Pardon ! l'auteur de l'acte c'est le saṁtāna, qui est permanent ». L'auteur répond : « Si vous n'admettez pas... » Les bouddhistes en effet n'admettent pas l'existence d'un « saṁtāna » distinct des jñānas (jñānātirikta) : par conséquent [le saṁtāna] n'étant que « saṁtānins » (saṁtānimātrāpātāt), il existe pas d'agent.

[N'est-il pas évident qu'il y a contradiction dans les termes ?]

Le jouisseur du fruit étant absolument distinct [de l'agent], il y a « akṛtāgama » (a) ; nous ne disons pas qu'il y ait « kṛtanāça », car aucun acte n'a été accompli par qui que ce soit.

[Donc] si le saṁtāna n'est pas autre chose [que les saṁtānins], dire « saṁtāna » ce n'est qu'une autre façon dire les [saṁtānins] : et nous avons réfuté ce système ; — [mais si le saṁtāna est distinct des saṁtānins et permanent, n'affirmez-vous pas la momentanéité de tout ce qui existe ? Le saṁtāna est donc une irréalité (avastu = être de raison = prajñaptisat, par opposition à vastusat)], et le saṁtāna étant irréel (avastu) ne peut être agent.

Direz-vous que le saṁtāna [quoique distinct des saṁtānins] est momentané ? la même [objection demeure : tout acte est un acte collectif]. Direz-vous [qu'il existe réellement] et qu'il n'est pas momentané ? Vous renoncez au dogme [bouddhique de la momentanéité] — et ce saṁtāna sera un être différent [des jñānas : ce qui est directement contraire à la thèse des Yogācāras — Vijñānavādins].

Que si la *saṁtati* est à la fois une et non séparable des saṁtānins, il en résultera que la saṁtati est multiple ou que les saṁtānins sont uns ; — de même [quand nous avons discuté cette thèse que la connaissance n'est pas séparable de] l'objet et du sujet de la connaissance, [il nous est apparu que l'objet et le sujet de la connaissance, dans cette hypothèse, n'étaient pas distincts, étant respectivement identiques à la connaissance qui est une ; — ou bien que la connaissance elle-même était double, puisque non séparée de l'objet et du sujet de la connaissance qui sont distincts] (b).

Parconséquent si le saṁtāna est absolument distinct ou distinct en quelque façon que ce soit [des saṁtānins], ce saṁtāna c'est l'ātman des Vaiçeṣikas et des Sāṁkhyas.......

La doctrine que Kumārila prête aux Bouddhistes : « Kartā ya eva saṁtāno nanu bhoktā sa eva naḥ », « ekā.... saṁtatiḥ », est bien la doctrine de l'école : voyez *Bodhic.* IX. 73.

« saṁtānasyaikyam āçritya kartā bhokteti deçitam » = « [Bouddha]

(a) Voir ci-dessous note 187.

(b) Ekā cāvyatiriktā ca saṁtānibhyo 'tha saṁtatiḥ
bhedābhedau prasaktavyau grāhyagrāhakayor yathā.

Comm. : yadi tu saṁtānibhir abhinnā ekā ca saṁtatiḥ, tato grāhyagrāhakayor jñānāvyatireke yad uktam : « ekajñānād ananyatvād anayor apy abhedo, bhinnābhyām abhedād vā jñānasyāpi bheda » iti, tad evāpādayitavyam ity āha : ekā ceti.

Voyez cette discussion du grāhyagrāhaka, *Çlokavārt.* p. 303.

26. 9 Enfin notre objection d'*atiprasaṅga* demeure en dépit de la détermination de l'effet par la cause : car, [s'il faut

a enseigné : l'auteur de l'acte [est] le jouisseur du fruit, en raison de l'unité [apparente] du saṁtāna ». — Prajñākaramati commente : « En raison de l'unité du saṁtāna, c'est-à-dire de la série des moments [intellectuels] successifs qui se succèdent comme cause et effet, en raison de l'unité attribuée à des membres multiples par concession à l'opinion des hommes, il a été enseigné : « L'agent [est] le jouisseur = celui-là même qui est l'auteur de l'acte est celui qui jouit du fruit de cet acte » (a).

Au point de vue de la vérité vraie le saṁtāna n'existe pas : « L'acte existe, Bhikṣus !, le fruit existe ; mais il n'existe pas d'agent (kāraka) qui abandonne ces skandhas pour prendre d'autres skandhas... » (b)

Mais si le saṁtāna est irréel les saṁtānins existent : « yady api na saṁtāno nāma vastu, tathāpi saṁtānino vastubhūtāḥ » (c).

Nous pouvons maintenant encadrer la citation du *Sarvadarç.* d'un commentaire plus autorisé ; nous reprenons, pour plus de clarté, la version proposée :

« L'hypothèse d'un saṁtāna distinct des saṁtānins n'est pas soutenable [car ce saṁtāna sera, ou a-kṣaṇika, auquel cas il n'existe pas ; ou kṣaṇika, auquel cas il ne sert de rien pour l'explication du rapport de l'acte et du fruit (karmakriyāsaṁbandha)].

Et vous admettez vous-même que le saṁtāna n'est pas distinct des saṁtānins : un de nos (?) docteurs résume votre système :

(a) « saṁtānasya, uttarottarakṣaṇaparaṁparālakṣaṇasya kāryakāraṇabhāvena pravartamānasya, aikyam āçritya, anekeṣv ekatvaṁ lokādhyavasāyavaçād āropitam eva nimittīkṛtya, kartā bhokteti deçitam, ya eva karmaṇaḥ kartā sa eva tatphalasyopabhokteti......

(b) *Bodhic.* 307, 7 ; ibid. l. 12 : saṁtānavacanena idaṁpratyayatāmātrasyābhyupagamād, anyathā saṁtāna eva na syāt.

Voyez les passages indiqués à l'index sous les mots : kartā svatantraḥ, kartṛtva, karmakartṛkriyābheda, kāraka, saṁtāna.

Irréalité du saṁtāna : voyez *Çikṣās.* 358. 19, 359. 14

avasthābhiç ca saṁbandhaḥ saṁvṛtyā caiva dṛçyate
āgamāc ca tadastitvaṁ yuktyāgamanivāritam ...
saṁtānaḥ samudāyaç ca paṅktisenādivan mṛṣā (= *Bodhic.* VIII. 100)

Comp. Warren, 238, 247 : « he sees that behind the action, there is no actor, and that, although actions bear their fruit, there is no one that experiences that fruit ».

Saṁtati = upacayo, *Dh. saṅgaṇi*, 643.

(c) *Nyāyabinduṭ.* 73. 7.

admettre votre doctrine de la série], l'intelligence de l'élève se souviendra des impressions ressenties par l'intelligence du maître ; l'élève goûtera le fruit des actes accomplis par le maitre : d'où, par conclusion logique, destruction [pour l'agent] de l'œuvre accomplie, fécondité [pour celui qui goûtera le fruit] de l'œuvre inaccomplie [187] ; — c'est ce qu'a dit Siddhasena : [188]

« Destruction de [l'œuvre] accomplie, jouissance de l'œuvre inaccomplie, délivrance [pour tous les êtres] de l'existence [189], abolition de la mémoire : ces difficultés, notre adversaire les méprise ouvertement et il affirme le kṣaṇabhaṅga : c'est d'une témérité inouie ! »

— Poursuivons : dans l'hypothèse de la momentanéité 26. 15
l'objet de la connaissance n'existe [plus] quand la connaissance a lieu, la connaissance n'existe pas [encore] quand existe l'objet de la connaissance : il ne peut donc

« Le saṁtāna existe dans [les saṁtānins, dans] les vyaktis .... ; et [bouddhistes] affirment qu'il est un ». [Or cette opinion n'est pas soutenable ; s'il est un, il est distinct des membres de la série ; s'il n'existe pas indépendamment des membres de la série, il n'est pas un....] (a).

(187) Kṛtābhyāgama (*Sarvadarç.* 54, $_{3}$). Cp. *Çlokavārt* 691. Comm. l. $_{11}$: « kim idaṁ kṛtanāçākṛtāgamāv iti ? kartuḥ kṛte karmaṇi nāço ; bhoktuç cākṛte karmaṇy āgama iti. » — La réponse des bouddhistes nous est connue notamment par *Bodhic.* 305, $_{3}$. 306, $_{18}$ (voir note 186) et *Madhyamakavrtti*, chap. XVII (karmaphalaparīkṣā).

L'argument : ..Çiṣyabuddhiḥ.. = *Atmatattvav.* 97. $_{6}$.

(188) Siddhasena-vākya-kāreṇa. Cowell : author of the Siddhasena-vākya. Il est difficile de donner une traduction certaine car la littérature relative à Siddhasena est encore inconnue en Europe (E. Leumann).

(189) Bhavamokṣa. — Cowell : the dissolution of all existence.

(a) Je crois que M. Garbe s'est mépris sur le sens de *Sāṁkhyas. vṛtti* ad I 28 ; il faut lire (p. 17. $_{4}$) saṁtānivyatiriktaḥ avec les Mss. A et C et non saṁtānī v° ; — et nous avons : [bandhaḥ], saṁtānasya cet yadi saṁtānivyatiriktaḥ siddhāntahāniḥ ; athāvyatiriktas, tathāpi tena kiṁ cid ādheyam : ādhānaṁ tv açakyaṁ kṣaṇikatvāt.

être question ni d'objet ni de connaissance ; d'où disparition de tout le train des choses humaines.

Supposera-t-on que [l'objet et la connaissance] sont simultanés ? [189] ils ne pourront, telles les deux cornes [du bœuf], être en relation de cause à effet ; votre prétendu objet [simultané à la connaissance] ne pourra être la « cause objective » de la connaissance [190].

Direz-vous [avec les Sautrāntikas] : « La [chose], bien que non simultanée [à la connaissance], est perçue en raison de la qualité qu'elle possède d'imprimer sa forme [à la connaissance] » ? — C'est également inadmissible ; car vous ne pourrez expliquer comment une connaissance momentanée sera le lieu où s'exerce la puissance [attribuée à l'objet] d'imprimer sa forme [191]. — Reste d'ailleurs cette objection que les diverses manières d'être [de la connaissance] n'ont pas plus de raison d'être dans [votre] théorie du *nirākārajñāna* que dans la théorie [propre aux Vijñānavādins] [192] du *sākārajñāna*. [Nous observons] en effet

(190) Cowell lit *grāhyasya*, correction très vraisemblable : « consequently the *ālambana*, or the object 's data, would be abolished as one of the four concurrent causes ». Si le *grāhya* est simultané à la connaissance, il n'y aura pas en fait de grāhya, puisque le grāhya est par définition l'ālambanapratyaya (n. 123), et qu'étant simultané à la connaissance il ne peut en être le pratyaya.

Peut-être faut-il lire : °pratyaya[tv]ānupapatteḥ.

L'exemple : savyetara°, cp. par exemple *Sāṁkhyas. v.* I. 38.

Le « janyajanakayoḥ sahotpannatva » est défendu *Abhidharmak. v.* 242a : discussion intéressante.

(191) ākārārpakatāçrayatā : la qualité d'être l'āçraya de la qualité d'imprimer sa forme. — Cowell : « the impossibility of explaining how a momentary perception can possess the power of impressing a form » : ceci cadre mieux avec la valeur du mot āçraya ; mais c'est le jñāna qui reçoit la forme et force nous est de traduire : āçrayatā = viṣayatā.

Sur cette doctrine des Sautrāntikas, voir notes 109 et suiv. La même argumentation *S. s. v.* I. 28.

(192) Le texte porte : « tad apy apeçalam : kṣaṇikasya jñānasyākārār-

[que] l'intellect, [d'abord] exempt de toute forme d'objet, est, du fait de la perception, intérieurement aperçu comme connaissance, rapportée à un sujet déterminé, d'une chose

pakatāçrayatāyā durvacastvena sākārajñānavāde pratyadeçena nirākārajñānavāde 'pi yogyatāvaçena pratikarmavyavasthāyāḥ sthitatvāt. tathā hi .. » Cowell : For if you maintain that the knowledge acquired by perception has a certain form impressed upon it, you are met by the impossibility... ; and if you say that it has no form impressed upon it, you are equally met by the fact that, if we are to avoid incongruity, there must be some definite condition to determine the perception and knowledge in each several case. Thus... »

Cette version à l'avantage de respecter le texte ; la nôtre le violente et réclame des explications : celles que nous donnerons sont peut-être suffisantes.

Le sens des termes sākārajñānavāda, nirākārajñāna° est éclairé par les passages suivants.

« ke cid āhuḥ : na jñānadharmo nīlādiḥ, na cārthasya ; nirākārayoḥ saṁsṛṣṭayor ākāro niṣpadyate... (*Çlokavārt*. 280. 9).

« saṁsargadharmākāravādināṁ prāk saṁsargān nirākāro 'rtho jñānaṁ ca, tat kathaṁ tatsaṁsargād ākāro niṣpadyate, kathaṁtarāṁ ca tadvaicitryam ... » (282. 13).

« yad apy āhuḥ : nāyam ākāraḥ saṁsṛṣṭayor ubhayoḥ, sarvadaivārtho nirākāraḥ, jñānam eva sākāram (283. 6) (II).

« Sautrāntikās tu jñānavaicitryasiddhyartham artham api ... vicitrākāraṁ kalpayanti na nirākāram (283. 15) (I).

« svabhāvataḥ svaccham eva jñānaṁ samanantarapratyayākhyavāsanāsaṁsargād vicitrākāram upajāyate (284. 12) (II).

I. Les Sautrāntikas soutiennent que l'objet imprime sa forme à la connaissance par elle-même « non informée » ; c'est ainsi que s'explique aisément la variété (vaicitrya) de la connaissance. On peut les appeler « nirākārajñānavādinas » ; le jñāna, dans leur système, ne faisant que recevoir la forme de l'objet (pratibimbākrānta, viṣayākāradhārin).

II. Les Vijñānavādins tiennent que la connaissance est informée par la vāsanā ou trace laissée par la connaissance antérieure. Leur système est appelé « sākārajñānanaya » *Tātp. ṭ.* 467. 7.

Le Jaina discute ici avec les Sautrāntikas, la chose n'est pas douteuse ; et nous supposons qu'il argumente : « De même que, d'après vous, la doctrine du sākārajñāna ne rend pas compte de la variété et de l' « occasionnalité » (kādācitkatva) de la connaissance (cp. p. 19) ; de même, dans votre système, il n'est pas de raison suffisante des diverses modalités de la connaissance ». En d'autres termes : ni les Vijñānavādins n'expliquent le caractère objectif de la connaissance, ni les Sautrāntikas son caractère

[extérieure], cruche, etc. : son activité ne consiste pas [simplement] comme celle du miroir, à refléter l'objet ; — et si l'intellect a [seulement] pour nature de prendre la forme de l'objet [193], dites un éternel adieu à ces expressions appliquées à l'objet : « proche, éloigné » et à toutes celles [qui entrainent un rapport subjectif]. — Ne dites pas : « Soit ; c'est d'accord avec nos principes » ; car ces expressions : « La montagne est plus loin, plus près, longue, grande » ont la vie dure. — Ne dites pas : « On s'exprime ainsi parce que la [montagne], qui impose sa forme à la connaissance, possède la qualité d'être plus éloignée, etc. » ; car nous n'observons rien d'analogue dans le miroir [où tous les objets, éloignés ou proches, sont reflétés dans un même plan] [194].

27. 7 Autre objection. La connaissance engendrée par l'objet imite l'objet en tant qu'il est bleu : soit ; nous demandons si elle l'imite aussi en tant qu'il est inconscient ? Si oui, la connaissance est inconsciente comme est l'objet ; et voilà une facheuse difficulté : « tu veux grandir et ta racine est détruite ! » [195]

subjectif : « La connaissance, en effet, est aperçue intérieurement (anubhūyate) comme connaissance rapportée à un sujet déterminé... »

Il semble que les idées soient logiquement enchainées. Nous traduisons comme si le texte portait : « durvacastvena ; sākārajñānavāda iva nirākāra°..... sthitatvāc ca ».. — ou « ... ; sākārajñānavādapratyādeçena [ca], nir° : « et en raison de [votre] réfutation du sākārajñānavāda, parce que dans le système du nirākārajñāna aussi se présente l'objection... . »

(193) viṣayākāradhārin, cp. *Sāṁkhyas. v.* I. 89, cité note 115.

(194) Cowell : Nor may you say that « it is the object (which supplies the form) that really possesses these qualities of being further, etc., and they are applied by a fashion of speech to the perception [though not really belonging to it »] — because we do not find that it is the case in a mirror [*i. e.*, it does not become a *far* reflection because it represents a far object].

(195) Voyez Col. Jacob, *Laukikanyāyāñjali*, p. 35 : « *Wishing to*

Si vous nous répondez, pour éviter cette difficulté, que « la connaissance n'imite pas [l'objet] en tant qu'il est inconscient », comment l'[inconscience de l'objet] peut-elle être connue ? Appliquons la maxime : « Pour sauver l'un, perdre l'autre » [196].

Mais notre adversaire réplique : « Qu'est-ce que cela nous fait que l'inconscience [de l'objet] ne soit pas perçue ? » [Répondons :] Si l'inconscience [de l'objet] n'est pas perçue tandis que la couleur bleue est perçue, il s'ensuit ou que l'inconscience et la couleur bleue n'ont pas un commun réceptacle, ou que la question demeure indéterminée [197] ; on perçoit la couleur bleue, on ne perçoit pas l'inconscience : pourquoi l'inconscience serait-elle associée à la couleur bleue ? Vous ne voyez pas le triple monde quand vous voyez un poteau : voulez-vous que le triple monde constitue l'essence du poteau ? [198]

Tous ces points de doctrine ont été développés par les docteurs Jainas, par Prabhācandra [199] notamment dans le

grow, you have destroyed your root. This is Prof. Cowell's rendering of the saying..... According to Tārānātha it means : Whilst seeking to obtain interest, the creditor loses [that and] the capital too ».

(196) *Ibid.*, p. 9 (Références à *Sarvadarç.* 118, $_{16}$ et à *Khaṇḍanakhaṇḍakhādya* : ekaṁ saṁ°). — Cowell corrige : tasyā (= jaḍatāyā) grahaṇam.

(197) Si la jaḍatā est supposée : « upalabdhilakṣaṇaprāpta », il y a bheda : si elle est supposée « adṛçya », il y a anekāntatā.

(198) L'argument tiré de la « jaḍatā » de l'objet est développé *Tātp. ṭ.* 463. $_{21}$ (Réfutation de la doctrine du « sārūpya », cp. *Nyāyabinduṭ.* 18 $_{22}$) : kiṁ sarvātmanā sārūpyabhāvād viṣayabhāvaḥ ? āho kathaṁ cit sārūpyabhāvāt ? na tāvad arthasya jaḍātmano jñānena prakāçātmanā sarvathā sārūpyaṁ, sārūpye jñānam api jaḍaṁ bhaved iti jñānatvahāniḥ ; ekadeçena ca sārūpye « tat kva nāma nāsti ? » iti sarvaṁ jñānaṁ sarvaṁ vedayet.

(199) L'édition porte : Pratāpacandra ; la correction est de Pathak, J. Bombay, 49, $_{230}$. Prabhācandra est l'auteur du *Nyāyacandrodaya* (ibid. p. 232) — Voyez ibid. 49A, p. LXXXI.

Prameyakamalamārtaṇḍa et dans d'autres ouvrages : nous n'insisterons pas par souci de brièveté.

27. 19 Conclusion : les hommes qui désirent réaliser leurs fins doivent rejeter la doctrine des Saugatas et adopter celle des Jainas.

L. de la Vallée Poussin.

BASQUE ET GAULOIS.

Les ancêtres de la nation Basque s'étant trouvés de bonne heure en relation avec les Gaulois, ont naturellement fait des emprunts à la langue de ces derniers. On en retrouve aujourd'hui encore la preuve dans le vocabulaire Euskara. Il contient un nombre assez respectable d'éléments d'origine certainement celtique, sans en compter quelques uns dont la provenance reste obscure. Plusieurs, du reste, constituent de ces termes usuels qui passent moins aisément d'un idiôme à l'autre et leur présence en Basque prouve combien a été profonde sur cette langue l'influence Celtique. Parmi eux figurent notamment, comme on le verra tout à l'heure, non seulement divers noms de nombre et prépositions, ou mieux, postpositions, mais encore les mots servant à rendre l'idée du verbe être et celle du pronom relatif. Nous ne jugerions pas trop téméraire d'admettre qu'à l'origine, l'Euskara tout aussi bien que divers dialectes aujourd'hui encore en vigueur chez des populations plus ou moins sauvages, manquait de termes pour exprimer ces notions. On ne saurait guères douter d'ailleurs que jadis, avant qu'il n'ait pu s'imprégner d'éléments pris soit au Latin, soit aux dialectes Romans, le lexique Basque n'ait contenu une bien plus grande quantité d'éléments Celtiques et, à cet égard, peut-

être aurait-il mérité d'être regardé comme un dialecte Celtibère plutôt que purement Ibérien. Enfin nous verrons que le système de numération en vigueur chez les Populations Celtes s'est inspiré en quelque sorte, de celui de l'Euskara. Quoiqu'il en soit, donnons la liste des termes de ce dernier idiôme dont la provenance Gauloise semblerait difficilement contestable.

A

A, « vers, à ». Voy. AT.

AARI, A ; « Mouton ». Voy. AHARI, A.

ADAR, RA ; « Corne, branche d'arbre » ; Gaëlique d'Écosse : *Adharc,* « Corne », d'où *Adarcach*, « Cornu » et *Adarcog* ; « Cornette, petite corne ». — Erse ou Irlandais, (Dialecte de Galway), *Ayarc*, « Corne », peut-être bien de la racine gauloise (*P*)*ete* ; « Étendre, s'étendre » conf. Latin *Patere* — Grec, πετάννυμι, πέταω ; « déployer, étendre ».

La transition de l'idée de corne à celle de bois se conçoit facilement. Ne disons-nous pas les bois d'un cerf, pour « ses cornes, sa ramure » ?

En tout cas, le mot Basque n'offre qu'une ressemblance phonétique purement fortuite avec le terme signifiant « Jambe, pied » dans divers dialectes Berbers. Ex. Kabyle de Bougie, *At'ar* ; « Pied » — Néfousa, *T'ar*, même sens — Chelh'a (du Maroc), *Adhar* : « Jambe, pied » — Harakta, *dhar*, « Pied » — Zenaga *Ad'ar*, même sens — Boti'oua, *idhar*, idem — Ahaggar, id.— Gouélaia, *Izar*, id. — Sergou *Atar*. Nous ne pensons pas non plus qu'il ait rien à faire avec le Gallois *Ederyn*, « Oiseau ».

ADARZU, A ; « Garni de mauvais nœuds », en parlant du

bois, littéralement « muni de cornes, de branches », du précédent et de la finale *zu* « garni de, muni de, doué de » ; Ex. *Indarzu,* « fort, doué de force » de *Indar, ra* : « Force ».

Ahal ; « Pouvoir, puissance » ; est visiblement pris pour un primitif *Al* (voy. plus loin), de même que *Ahari* « Mouton » pour *Ari* ; et *Ahaide* « Parent » pour un archaïque *Aide.* En tout cas, *Ahal, Al* sont indubitablement apparentés au Gallois *Gallou, gallael,* « Pouvoir » et *Gall,* « force ». — Cornique, *Gallos,* « force, puissance » — Bas Breton, *Galloud* ; « Pouvoir, autorité, efficacité, privilège », *Gallout* (dial. Vanetais) « Pouvoir, avoir la faculté de » — Écossais, *galach* :« courage, ». Tout ceci nous ramène à une forme gauloise hypothétique *Galno,* « Possum », à rapprocher du Lithuanien, *Galĕti, Galieti* : « Pouvoir, avoir le moyen de » et Vieux Slavon, *golĕmu* « grand » et, peut-être même du grec Ἀποφωλιος, « vain, sans effet, monstrueux ».

Le *g* initial sera tombé ici comme il l'a fait p. ex. dans *Abar, ra* ; « Branche propre à faire du feu », du Béarnais *Gabarre,* « sorte de gros ajonc » = *Oporra,* « Coupe, écuelle », forme dialectique pour *Gophorra.*

Faisons observer que le *g* initial de ce mot a aussi disparu ou s'est transformé en *h* dans plusieurs dialectes Néo-celtiques. Citons p. ex. le Bas Breton *Hallout, hellout, allout, ellout* : « Posse » conf. le Cornique *May hallo* ; « qu'il puisse » et *Hellyn,* « we may ». Mais il s'agit là d'un phénomène lequel visiblement n'offre pas un caractère primitif et n'a rien à faire avec celui qui s'est produit en Basque.

Le terme Euskarien ne présente d'ailleurs qu'une ressemblance purement fortuite avec le *Al* : « fortis,

strenuus » et, comme substantif, « Potestas, facultas » de l'Hébreu, d'où *Eloh* « Dieu », litt. « le fort, le puissant » et le pluriel révérentiel *Elohim*.

Ahalge, a ; « Honte », litt. « Sinè vi, Sinè robore » du précédent et de la postposition caritive *ge*.

Ahalge, tu ; « Devenir, devenu honteux » ; cf. le précédent et *Tu*, suffixe du participe passé.

Ahalgegabe, a ; « Impertinent », litt. « Sinè Verecundiâ » ; cf. le préc. et *gabe*, signe du caritif.

Ahalgegarri, a ; « Honteux par sa faute » ; cf. *Ahalge* et *garri*, suffixe adjective.

Ahalgekor, ra ; « Honteux, timide » ; cf. *Ahalge* et *kor*, suffixe adject.

Ahalke ; « Honte », forme Souletine pour *Ahalge*, voy. plus haut.

Ahalkor, ra ; « Honteux », forme Souletine abrégée pour *Ahalgekor*, voy. ce mot.

Akher, ra ; « Bouc », sans aucun doute à rapprocher de l'Irlandais *Ag* et au pluriel *Aige*, d'où les composés *Agallaid* ; « çervus » — Ecossais *Oigh*, « Cerf », *Oighe*, « Biche » et *Agadh* « Bœuf » Gallois *Ewig*, « Cerva », d'un archaïque *agîko* — Cornique, *euhic*, pour *eugic*, « cerva » et *loch euhic*, « Hinnulus » d'une forme gauloise *Agos*, « Bouc ».

Le Basque a ajouté au radical gaulois, une finale intensive ou dérivative *er*, *er-ra* comme dans *Eder*, *ra*, « Beau », pris lui-même au Béarnais *bèt*, « Beau », du Latin *bellus*, du Roman *bel*, mais avec transformation normale du *l* final en *t*. L'Euskara a ici comme il arrive souvent adouci ce *t* en *d* et laissé tomber la labiale initiale.

C'est encore visiblement le même mot que nous

rencontrons dans le grec Αἴξ, αἴγος, « Chèvre » — Lithuanien *ožys* ; « Bouc » — Letton *ahsis*, même sens et *ozká*, « Chèvre » — Persan moderne, *Azarick* — idem — Zend *Aze* (d'après Anquetil) Arménien, *Aidz*, *aic* — Sanskrit *Agâ*, *aja*, « Bouc » et *Ajâ*, *ágâ*, Chèvre « litt. « l'animal agile, remuant », de la racine *Ag*, movere, ire » cf. Latin *Ago* ; grec Ἄγω.

Ce nom de la chèvre n'aurait-il point passé dans certains idiômes étrangers à la famille Indo-Européenne ? Tel pourrait bien être, par exemple, le cas pour le Kotte (dialecte de la Sibérie Orientale) *Èg*, « chèvre », au pluriel *Ag*.

Pictet, de son côté, s'étayant sur l'autorité de Gésenius, compare au Sanskrit *Aga*, l'Hébreu *'Ez* ; « chèvre » — Syriaque *'Ezo* — Arabe *'Anz* et même le Ἄζα Phénicien auquel Étienne de Byzance attribue le sens de « chèvre » cf. encore le vieux Sémite *'Inzu* — Sumérien, *úz*, « capra ».

Ajoutons, toutefois, que ces derniers rapprochements pourraient donner lieu à certaines objections. La première serait que ces termes sémitiques semblent bien provenir d'une racine indigène et dont le sens serait notablement différent, à savoir *'Azâz*, « Valuit, robustus fuit ».

Tout bien considéré, on ne saurait, croyons-nous, songer à un rapprochement du terme Basque avec le gallois *Caer*, « Bouc », d'où *Caer-iwrch*, « Chevreuil », d'un gaulois *Ca(p)eros*, « Bouc ».

C'est bien évidemment ce dernier que nous retrouvons dans le Latin *Caper*, « Chevreau » et *Capra* ; « Chèvre », *Capreolus*, « Chevreuil » — Etrusque ou Tyrrhénien κάπρα ; « Chèvre » d'après Hérychius.

M. Schrader en rapproche également le grec κάπρος, « sanglier », malgré un changement de sens assez marqué. Rattachez à la même souche le Live *Kabr*, même sens, d'où vraisemblablement, le Suomi ou Finlandais *Kauris*, « Bouc », aussi bien que le Vieux Norrain *Hafr*, « Bouc », lequel a, sans aucun doute, donné naissance au Lapon *Habrès* — l'Anglo-Saxon, *Haefer*, « Bouc ».

Dans tous ces termes, Pictet reconnait, et son opinion, à cet égard, nous paraitrait, pour le moins, assez plausible, la racine Sanskrite *Cap*, *camp*, « Ire, movere » ; primitivement *kap*, *kamp* et dont la gutturale primitive s'est conservée dans quelques dérivés du Sanskrit, tels p. ex. que *kampa*, *kampana*, « Tremblement, agitation ».

Elle reparaitrait, au dire du docte Génévois dans certains noms Indo-Européens du cheval et du singe ; cf. p. ex. le grec καβαλλης, sorte de cheval — Latin, *Caballus* — Polonais *kobyla* « Cavale, jument : » etc. et, peut-être même, jusque dans le Kawi, *Kapala* etc. Le Sanskrit *Kapi* « Singe », d'où les Grecs post-Alexandrins ont tiré leur κῆπος, (même sens), n'a pas une autre origine. Ainsi singes, chevaux, chevreaux et boucs auraient été désignés par nos premiers ancêtres comme animaux particulièrement mobiles et remuants.

Que dire maintenant d'un mot à peu près synonyme du précédent et que nous présente le lexique sémitique ? Citons, p. ex. l'Hébreu *'Apher*, *'opher*, *'âphrah* ; « chevreau, faon » — Arabe *Ghafr*, *Ghifr*, *Ghufr* (même sens).

A la vérité, comme le remarque Pictet, si pas de mal de noms d'animaux dans les dialectes des Sémites rappellent au point de vue phonétique, leurs synonymes Indo-Européens, ils se ramènent d'ordinaire à des raci-

nes absolument irréductibles les unes aux autres. Ainsi, les érudits dérivent d'ordinaire *'Apher*, *ghafr* soit de la racine sémitique *'Aphar* (Hébraïque) ; *Afirah* (Arabe), « Subalbus, subrubicundus fuit » soit de *ghafara*, « Villosus fuit ».

Peut-être sera-t-on tenté de se tirer d'affaire et d'expliquer cette sorte d'anomalie en admettant que ces vocables appartenaient à un idiôme tout à fait primitif et aujourd'hui perdu et qu'ils sont beaucoup plus anciens que les racines dont on prétend les faire dériver. Du reste, nous allons rencontrer tout à l'heure d'autres formes sémitiques, nous rappelant encore davantage le Basque *akher, ra*. Par exemple, là où nous aurions peine à partager la façon de voir du savant Génévois, c'est dans sa tentative de rapprochement entre le grec κάπρος « sanglier » et le latin *Aper* — Allemand *Eber* — Moyen-haut-Allemand *Eber* — Vieux-haut-Allemand *Ebur* — Anglo-Saxon, *Eofor*, d'où le nom de ville *Eoforwic* ; « ville du sanglier », aujourd'hui « York — gothique *Ibrus*, *Iburus*. En effet, le *k* ou *c* dur initial, ne tombe guère et sa disparition dans le cas présent serait malaisée à expliquer. De plus, le *b* médial de l'Allemand semblerait supposer un *bh* primordial, lequel n'aurait guère pu donner un *p* en latin. Admettons donc comme l'hypothèse la plus vraisemblable que le grec aurait appliqué purement et simplement au sanglier, le nom primitivement réservé au chevreau ou au bouc.

Quant au germanique *Eber*, *ibrus*, mieux vaudra le tenir pour apparenté au Vieux Slavon et Russe *Věpru*, « sanglier » — Polonais *wieprz* — Illyrien *vepar*, d'après Miklosich, de la racine *vap*, « semen spargere, procreare ».

Signalons la ressemblance de ces mots avec l'Arabe, *'Ifr*, « sanglier, verrat, » que l'on explique par la racine *'Afara*, « il s'est jeté, roulé dans la poussière » ou bien « subalbus fuit », peut-être de *'Afar*, « Pulvis ».

Ce qui au premier coup d'œil peut paraître étrange, c'est que le Bas-Breton *garr*, *gaour* ; « chèvre » — Cornique, *gauar* — gallois *gafr*, *gabr* ; « chevreau, chèvre » — Irlandais, *gabar*, du vieux gaulois *gabro-s* « chèvre » n'a rien à faire étymologiquement avec le Latin *Capra*. Ce terme qui se rencontre dans certains noms de localités tels que *Gabromagus*, litt. « Hirci campus » aujourd'hui *Crems* ou *Krems*, petite ville de la Basse-Autriche à environ 15 lieues O. de Vienne — *Gabrosenti* (en Britonnique) et Γαβρῆτα ὕλη etc. suppose d'apres M. Ch. Whitley-Stokes une forme primitive *gam-ro*, dont le radical est *gam*. Du reste, le terme celtique n'offre qu'une ressemblance fortuite avec le grec Χίμαρος, « Bouc, chèvre né en hiver » ; χίμαιρα ; « Chimère, chèvre née en hiver, » de χεῖμα, « Hiems, tempestas », ainsi qu'avec le Vieux-Norrain *gymr*, « Agneau ».

Nous avions cru d'abord à une parenté de *Akher*, *ra* avec un terme désignant un animal domestique du même genre dans les dialectes Berbers : Ex :

1° De la racine Krr, le Taïtoq et Ahaggar tirent *Ekrar*, « Bélier, mouton », au pluriel *Ekraren* — Sergou, *Akrar* ; « mouton » — Azguer, *Akerer*, idem, d'où *Akerer ajalbi* ; « mouton à laine » et *Akerer emmohar* ; « mouton Imoukhar » ou à poil. — Zouaoua, *Ikerri*, « mouton », au pluriel *Akraren* — Harakta et Aït-kalfoun, *Ikerri*, idem. — Ouarglais, *Ikerrouan*, « Oves ».

2° De la racine Schrr. — Béni-Ménacer et Rifféen, *Schérri* « mouton » — Haraoua, *Ischerri* idem. Le *sch*

figure ici le son chuintant du *ch* Allemand dans *Ich*, « Je ».

3° De la racine Grr. — Zénaga, *Gérer*, mouton.

4° De la racine contractée Kr ou Khr — Aouélimidden, *Akar*, « Ovis » — Chaouïa, *Iker*, idem — Halima *Tichéri*, « Bélier ».

5° De la racine K, Kk, Kélouï, *Akka*, « mouton », au pluriel, *Ikiouan*, etc.

Toutefois, comme nous l'a fait observer le docte berbérisant M. R. Basset, il faut tenir compte de la différence de sens nettement marquée puisqu'*Akher* ne signifie en Basque que bouc, tandis le *Akrar* du Sergou, *gerer* du Zénaga possédant pour seule valeur celle de « mouton, bélier ». D'ailleurs, la forme Kabyle la plus ancienne contient visiblement un *k* suivi de deux R. En Euskara, au contraire, le double R n'apparait que devant l'article final, en vertu d'une loi phonétique bien connue. Quant à l'indéfini, il ne possède qu'une seule gutturale liquide. Enfin, nous venons de le voir, le Basque s'explique bien plus facilement par un rapprochement avec l'Irlandais *Ag* que de toute autre façon.

Tout ceci nous amène à tenir l'affinité sur ce point entre le dialecte des Pyrénées et ceux de l'Atlas pour purement fortuite. Il nous paraitrait également assez téméraire de supposer que le Zouaoua *Ighid* « chevreau » — Nouba *Éged*, « mouton » puisse rien avoir à démêler avec le Basque *Akher*, le vieux gaulois *Agos*, « Bouc ».

Que dire maintenant du Phénicien *Khar*, « Bélier », visiblement apparenté à l'Assyrien, *Kirou*, « Bouc, bélier, étalon mâle du menu bétail » ? Y faut-il recon-

naître une forme adoucie de la racine Berbère KRR, comme dans l'Aouélimidden *Akar* ? Laissons aux sémitisants le soin de se prononcer.

En tout cas, malgré une ressemblance à peu près absolue de sens et de son, nous hésiterons beaucoup à soupçonner une parenté possible entre le terme Assyrien dont il vient d'être question et le Béarnais *Quirou*, « Bouc ». Ce dernier usité seulement, paraît-il, dans quelques localités, ne constituerait-il pas simplement un dérivé du gaulois *Kaeros*, *Kaperos ?* Il n'y aurait rien d'étonnant à retrouver dans plusieurs dialectes de notre pays, quelques termes d'origine Celtique non en usage dans le Français classique.

AKHETCH, A ; « verrat » est visiblement formé du précédent avec remplacement de la finale *r*, *ra* par *tch*, *tcha* qui semble avoir le plus souvent une valeur dérivative ou diminutive, Cf. *Ulitcha*, « Moucheron », de *Uli*, « mouche » — *Belatcha*, « Corneille », de *Bele*, « corbeau » — *Phagatcha*, « faine, fruit du hêtre », de *Phago*, « Hêtre ». *Aketcha* serait donc littéralement le petit bouc (Cf. le précédent), peut-être simplement parce qu'il est plus bas sur jambes, ou l'animal « semblable au bouc », celui qui dans l'espèce porcine joue le même rôle que le bouc dans l'espèce caprine.

AL, « Pouvoir », forme dialectale pour *Ahal*, voy. plus haut.

ALE, A ; « grain » parait offrir une ressemblance toute spéciale avec l'Irlandais *Ail*, « esca », d'une forme gauloise restituée *Ali*, (même sens). M. Whitey-Stokes cite encore en vieux gaulois, le verbe restitué *Alô*, identique pour le sens au Latin *Alo*, « Je nourris » et qui se retrouve dans l'Irlandais *Alim*, « Nutrio. »

Cf. encore Irlandais *Altram* « nutritio » — Gothique, *Alja*, « s'élever, apparaitre » ; *Ala*, « croître, se développer, » — Vieux norrain, *Ala*, « nourrir, entretenir. » — Grec Ἄναλτος, « Insatiable ».

A coup sûr, bien qu'on ait pu supposer une chûte de la labiale initiale, *Ale* n'a certainement rien de commun, comme nous l'avions supposé d'abord, avec l'Espagnol et Portugais *Bala*, « Balle » — Italien *Palla, balla* dont l'origine doit être cherchée soit dans le Celtique, soit dans le Germanique ; conf. d'une part, Écossais *Balle*. (même sens) et, de l'autre, Allemand, *Ball*, « Balle ». — Vieux-haut-Allemand, *Palla*. — Vieux norrain, *Bœltr*, *bœlr* — Suédois *băll*. Il suffit de signaler une ressemblance purement fortuite avec le Zouaoua (dial. kabyle). *Alim*, paille.

Alhor, ra ; « Champ, pièce de terre en labour », visiblement formé du précédent et de la finale dérivative *or*, *ra* Cf. *Chikor*, *ra* ; « Petit son », de *Chiki*, « Parvus » — *gophor*, *ra*, « gobelet », du Bas latin *Cupa*. Le mot Basque signifiera donc litt. « Endroit où il y a du grain, qui produit du grain. »

Anderauren, a ; « femme de chambre » nous semble bien d'origine gauloise, au moins par son élément radical, *Andere* « demoiselle, maîtresse de maison » dont il va être question tout-à-l'heure.

Quant à la finale *uren*, *urren* ou *auren*, reconnaissons-y une altération de *Aurren* « Devant, en face » et, par extension, « Premier. » On la retrouve p. ex. dans certains mots tels que *Atzlodiurren*, *Beatzlodiurren* ; « Index », litt. « qui est devant le pouce, » opposé au pouce de *Atzlodi* ou *Beatzlodi*, « Pouce ». *Anderaurrena* se rendra donc littéralement par quelque chose comme

« contre-maitresse, » « celle qui se tient en présence de la maitresse de maison. »

Altra ; « nourricier », litt. « qui est ad escam, ad granum » ; cf. le précédent et *tra* final, « ad, pro ».

Andere, a ; « Demoiselle », parait avoir eu pour sens primitif, celui de « dame » ; conf. *Andre* et la locution *Etchekandere* ou mieux *Etcheko-andere*, « Maitresse de maison », de *Etche*, « domus » et *ko*, signe du prolatif. Nous avions cru devoir retrouver dans ce mot, l'Espagnol *Randera*, « Dentellière ». Néanmoins, la chûte du R initial semblerait un phénomène assez anormal ; et puis cette épithète de dentellière prise pour désigner une demoiselle, une dame *in genere* ne semblerait-elle pas, suivant l'expression vulgaire, un peu tirée par les cheveux ? Est-ce que toute personne appartenant au beau sexe, fait nécessairement de la dentelle ? Ce n'est l'occupation que d'un petit nombre.

Le Prince Louis-Lucien Bonaparte voulait faire venir ce mot du grec Ανὴρ, ἀνδρος ; « Homme ». Il faisait valoir à l'appui de son hypothèse, que les termes sont sujets à changer de genre en passant d'une langue à l'autre, à preuve p. ex. : le Latin *Jumentum* qui a donné notre mot « *Jument* ». — *Hase*, « Lièvre » en Allemand, d'où notre féminin *Hase*.

On aurait pu être tenté d'expliquer ici le changement par des raisons, en quelque sorte, juridiques. Chez les habitants des Pyrénées, en effet, le droit d'ainesse semble, de tout temps, s'être exercé de la façon la plus rigoureuse, mais sans distinction de sexe. Déjà Strabon fait allusion à cette pratique. En tout cas, le droit pour l'ainée des filles à la totalité de l'héritage de ses parents subsista dans le pays Basque Français jusqu'au temps

de Louis XIV. C'est ce monarque qui décida que dorénavant, l'aîné des garçons serait seul héritier. Une chanson du temps, sorte de complainte, déplore le sort fait aux ci-devant héritières.

En tout cas, un vestige de l'état de choses primitives s'est maintenu dans le vocabulaire Basque, où *Primu*, litt. « Premier », signifie « Héritier » et *Prima*, « Héritière ».

Ajoutons, pour être complet, que d'après la coutume immémoriale de ces régions, jamais un héritier et une héritière ne se devaient marier ensemble.

D'ailleurs, le régime successoral, n'était point absolument spécial au pays Basque. On le rencontrait également en vigueur, d'une façon plus ou moins complète dans diverses portions du midi de la France, et peut-être même dans la république d'Andorre. L'on peut affirmer qu'il constituait biens moins une affaire de race que le résultat de conditions économiques d'un caractère spécial. (1)

On observera, qu'aujourd'hui encore, la plupart des familles du pays Basque s'arrangent de façon à éluder le plus possible, les dispositions égalitaires du code civile. Chacun dans la famille s'y prête, les cadets tous les premiers.

Nous voyons que la femme, la jeune fille se trouvaient parfois en ce pays, appelées à jouer un rôle dévolu presque partout ailleurs au mâle et l'on peut se demander *à priori*, si cette circonstance n'aurait pas contribué à faire, pour ainsi dire, changer le sexe du terme de *Andere*.

(1) C. CORDIER, *De l'organisation de la famille chez les Basques* ; chap. 1er ; p. 12, chap. II, p. 40 et chap. IV, p. 104 (Paris, 1869).

Néanmoins, une comparaison avec le Celtique suffira à nous démontrer combien de tels raisonnements pêchent par la base. On ne saurait guère douter de l'origine gauloise du mot Basque. Cf. en effet, Irlandais, *Ainder*, *aindear* ; « Jeune fille nubile, jeune femme. » — Gallois *anner*, « génisse » — Vieux Gallois, *Enderic*, « Jeune veau » — Bas Breton, (dial. de Léon), *Ounner* « génisse » ; (dial. Vannetais), *Anner*, *anuer*, *annoer* ; (dial. de Cornouailles), *Iner*, idem. M. Withley-Stokes se montre disposé à rapprocher de ces mots, le grec Ἀνθηρός, « florissant », de Ἄνθος, « fleur » et ἀθαρής, idest ἄφθορος ἐπὶ γυναικός, d'après Hésychius.

Que du sens de génisse, les Celtes aient passé à celui de jeune fille ou de jeune femme, cela n'offre rien d'étrange. Rappelons-nous la double acception du Latin *Juvencus*, « Taurillon, jeune taureau, jeune homme » et *Juvenca*, « génisse ou jeune fille. » Cette confusion de terme, s'explique jusqu'à un certain point chez des populations pastorales. N'est-ce pas par une métaphore assez analogue que dans certains dialectes Turks, on désigne la vache d'un nom signifiant littéralement « Petite mère » ?

Le *e* final de *Andere* pourrait bien être purement euphonique. Ne l'est-il pas, p. ex. dans *Arbole*, « Arbre », de l'Espagnol *Arbol*.

C'est encore visiblement le même terme employé comme nom de femme sous la double forme *Andere* et *Anderesne*, dans les inscriptions Ibéro-latines d'Aquitaine que cite M. Luchaire, d'après Roschach. Le fait qu'il apparait dans des monuments sans aucun doute postérieurs à notre ère ne prouve rien contre son ori-

gine Gauloise. Le contact premier entre Celtes et Ibères remonte pour le moins au VI[e] siècle avant notre ère, si tant est qu'il ne faille pas le tenir pour notablement plus ancien encore.

Andereder, ra ; « Belette », d'après M. Van Eys, litt. « Jolie demoiselle », de *Andere* déjà vu et de *Eder, ra,* « Beau ». C'est à peu près l'équivalent de notre mot « Belette », c'est-à-dire « Petite belle », aussi bien que du Bas Breton *Kaerell*, ou (dial. Vannetais), *Karell,* « Belette », litt. « Petite jolie » de *Kaer*, « Beau, joli ». Ce même idiôme emploie encore pour désigner l'animal en question, l'adjectif *Buhan* ou *Buan*, lit. « vif, agile » et, poëtiquement, la locution *Mac'harit koânt*, litt. « Marguerite gentille. » Ajoutons que le Portugais connait ce carnassier sous le nom de *Doninha*, « Petite Dame » et l'Espagnol, pour celui de *Comadréja*, « Petite commère ». C'est visiblement l'élégance de son port, l'agilité de ses mouvements qui lui ont valu toutes ces dénominations. Ajoutons, par parenthèse, qu'en Bas-Breton encore, la fouine est appelée *Kaerell-Vraz*, litt. « Grande belette », de *Braz*, « magnus ». Nous avons ici une association de mots dans le goût du *magnus lepusculus* latin.

Anderi, a. « dame, demoiselle », forme Bisayenne pour *Andere*, (cf. plus haut.)

Andi, a : « Grand », n'a sans doute pas plus affaire avec notre mot « grand », ou le latin *grandis* que *Apho*, « crapaud » avec son synonyme français. La provenance gauloise de ce mot ne semble pas douteuse. Nous trouvons dans l'ancienne langue des Gaules, la préfixe *Ande*, *ando* dont le sens spécial a dû être celui de « contre, à l'opposite ».

Parfois, comme le remarque M. Holder, elle prenait une valeur intensive et correspondait assez exactement, par suite, à notre adjectif « Grand ». Aussi, M. d'Arbois de Jubainville n'hésite-t-il pas à rendre le nom propre *Andebrogius* par « Habitant d'un grand pays. » Cf. Gaulois *brŏg, brŏgi* ; « district, pays, région ». — Irlandais *Bruig* — Gallois et Bas-Breton, *Bro* — Cornique *brou* — Latin, *margo*, « Bord, limite, extrémité ». — Vieux Norrain *Mœrk* — Moyen-Haut Allemand, *Marc* — Vieux Haut Allemand, *Marcha* ; « Limite, frontière » — Vieux saxon, *Marca* — Vieux français « marche, frontière, « Territoire » — Zend *Merezu* — Persan moderne *Merz*, d'où *Mirza* qui correspond à notre terme de « Marquis ». Remarquons que le Français a juste ici le même sens littéral que le mot Persan. Marquis ne veut dire, en définitive, autre chose que « Gardien de la frontière. »

Ajoutons, par parenthèse, qu'il a dû exister un Vieux Gaulois *Mrog*, comme l'établit le datif pluriel Irlandais *Mrogaib*, naturellement plus rapprochée des autres formes Indo-Européennes. Toutefois, celle en *b* initial n'en est évidemment pas moins ancienne non plus et peut-être se trouvait-elle employée concurremment avec la précédente. *Brogae galli, agrum vocant*, nous dit, en effet, le scholiaste de Juvénal.

Nous retrouverons encore la même dissylabe employée en sens de grand, p. ex. dans le nom de divinité *Andarta*, litt. « grande Ourse ». Elle était adorée à Dié (département de la Drôme) ; voy. dailleurs *Artza*.

Serait-ce le vieux mot gaulois qui reparait en Anglo-Saxon, *Ante, anti, enta* au sens de « géant », d'où p. ex. *Enta geveorc*, « gigantum opus » ? De là, le nom d'*Antes* ou Ἄνται, donné, d'après Jornandès, par les Germains

aux plus belliqueux d'entre les Slaves. La chose peut sembler tout au moins douteuse.

En tout cas, nous serions bien tentés de rendre les noms de divinités des inscriptions Aquitaniques *Andosus*, *Andosso* par « Très Grand », de *Andi* ou mieux, sous sa forme primordiale, *Ando* et de la finale *zu*, *so* marquant « abondance, supériorité. » Ex. *Odolzu*, « sanguin », de *Odol*, « sang » — *Aitaso*, « Grand père », de *Aita*, « Pater ». Dans cette hypothèse, le nom d'*Andossus* correspondrait on ne peut mieux au Français « Maxime ».

Andi, tu ; « Grandir, i » ; Cf. le précédent.

Andiro, « grandement », de *Andi* déjà vu, et de *ro* final qui marque le plus souvent l'adverbe et parfois l'adjectif ; Ex : *Nazkagarri*, « Horrible » et *Nazkagarrirō*, « Horriblement » — *chikiro*, « Mouton », litt. « Le coupé, le diminué », de *chiki*, « Petit ».

Anditasun, a : « Grandeur », de *Andi* et *Tasun*, abréviation pour *Tarzun*, suffixe servant à former des noms abstraits : cf. *Asitasun* ; « Lenteur », de *Asti*, « Loisir » de même que *Behartarzun* « pauvreté, indigence » de *Behar* « Pauvre, nécessiteux. »

Andiuste, a : « Orgueil », en dialecte Guipuskoan, litt. « Magna opinio », de *Andi*, déjà vu et *uste*, « croyance, opinion. »

Andizkiro, « grandement » en dial. Guipuscoan, doublet de *Andiro* (Voy. plus haut).

Angereder, ra ; « Belette », en dial. Labourdin, d'après M. Van Eys. C'est une altération de *Andereder*, *ra*, voy. plus haut.

Anhitz, « Beaucoup », forme dialectale pour *Anitz* (voy. le suivant).

Anitz ; « Beaucoup », litt. « Per magnum ». C'est une corruption pour *Anditz* ou mieux *Andiz*. La finale *z* qui marque ici le médiatif s'est, comme il arrive souvent, transformé en *tz* ; Ex : *Laphitz*, « Pierre », du Latin *Lapis* — *Gorphitz*, Corps, de *Corpus*.

Anre, a ; « demoiselle », forme dialectale contractée pour *Andere* (voy. plus haut).

Antuste ; « Orgueil », forme dialectale pour *Andiuste* (voy. plus haut).

Anyereder, ra ; « Belette », forme dialectale pour *Andereder, ra* ; (voy. ce mot).

Anyereyer, ra ; « Belette », forme dialectale pour *Andereder, ra* ; (voy. plus haut).

Argi, a ; « Lumière, jour » et, par extension, « Chandelle, éclairage », d'un viel adjectif gaulois *argios*, « Blanchâtre, lumière », signalé par M. Holder, tiré lui-même d'une racine *Arg*, « briller ». De là, les noms propres *Argiotalos*, litt. « Au front brillant, au visage serein » et, par suite d'une interversion dans l'ordre des composants, le Picte *Talorg* (pour un archaïque *Talarg*) et l'Irlandais *Talarg* qui ont le même sens.

Du reste, il devait exister également en vieux gaulois, un autre thême *Argo*, dérivé de la même racine et que nous retrouvons p. ex. dans *Argilla*, « Argille », litt. « Terre blanche » ou « brillante », aussi bien que dans le grec Ἄργος, « Blanc, brillant » ; d'où sans doute le nom de la ville d'Argos — Ἀργήεις, même sens — Ἄργιλλος ; « Argile », litt. « La blanche ». A cette forme *Argo* rattachons le radical dérivé *Argento* qui primitivement signifiait non pas « Argent », mais bien « Blanc, brillant » ; de là, les noms de villes *Argentonium*, « Argentan », (Orne) — *Argentolium*, « Argenteuil »,

dépt. de Seine-et-Oise — *Argentovaria* ou aujourd'hui « Arzenheim » — *Argentoratum ;* « Strassbourg », litt. « Palais blanc » ou « brillant » ; voy. Irlandais, *Ráth, raith*, « Forteresse royale, château-fort » ; pour *Argentomagus*, aujourd'hui Argenton-sur-Creuse, dans le département d'Indre et Loire. Peut-être faut-il le traduire plutôt par « Champ d'Argentus », nom d'homme signifiant « brillant » que par *Campus splendens.*

Du reste, ce dérivé *argent* n'est pas spécial aux langues celtiques et on a lieu de croire qu'il faisait partie du vocabulaire primitif de la famille Indo-Européenne. Citons p. ex. le grec Ἀργᾶς, ἀργαντος ; « Brillant, de couleur blanche » et le Latin *argentum* qui, lui, se prend dans lesens d'Argent, litt. « Métal brillant », aussi bien que l'Osque *Aragetud*, sans doute pour *Aragentud.*

On peut se demander si les noms de l'argent dérivés dans les langues Néo-Celtiques de la même racine sont indigènes ou pris au Latin. Nous inclinerions d'autant plus pour la seconde hypothèse qu'en définitive, les mines d'argent semblent avoir de tout temps été rares dans les pays occupés par les tribus de race Celtique.

Au contraire, l'or était jadis commun dans les Gaules et cela n'empêche pas que le nom de ce métal tant en Breton *Aour* qu'en Gallois, *aror* ou en Irlandais *or* ne fût pris au Latin. C'est ce que paraît démontrer la présence du *r* dans ces termes tout comme dans *Aurum* lequel provient, comme l'on sait, d'un primitif *Ausum.*

Quoiqu'il en soit, nous avons pour « Argent », *Argat, arget* en Vieil-Irlandais ; *Ariant*, en Gallois ; *Arc'hânt* en Bas Breton, et *Arhant*, en Cornique.

Le Schypétar ou Albanais ἔργιεντι, « Argent » semble bien, lui-aussi, pris au Latin.

Dans quel rapport le terme *Argentum* se trouve-t-il au Sanskrit *Rajatam*, « Argent » — Zend *Erezatu* — Arménien *Artsath*. Les uns ont voulu qu'il y ait eu transmission du nom aussi bien que de la connaissance de ce métal, de l'Iran ou de l'Arménie en Occident. Un savant Allemand nous rappelle à ce propos que précisément les environs du Caucase ont été de tout temps riches en mines d'argent. Ce qui est certain, c'est qu'au temps de Marco-Polo, on en exploitait d'abondantes aux environs de Trapézunte. Au commencement de ce siècle encore, malgré l'imperfection des procédés d'extraction, on tirait chaque jour pour cinquante mille piastres du minéral en question, de la montagne dite *Gumish-dagh*, près la cité de *Gumish-khana* ou « ville de l'argent », au nord-ouest de Beiburt.

Ce qui en effet militerait en faveur de l'hypothèse d'un emprunt relativement récent, c'est qu'aucune trace de ce métal n'a été signalée dans les cités lacustres de de la vallée du Pau que l'on regarde d'ordinaire comme ayant servi de demeures aux premiers Italiotes (1).

D'autres, au contraire, fesant valoir que la racine *rag* signifie simplement « régir, être roi, gouverner » traduisent le Sanskrit *Ragatam*, « Argent » par « Le métal royal » et proclament purement fortuite la ressemblance de ce mot avec le latin *Argentum*, l'Osque *Aragetud*.

Cela ne nous parait guère soutenable. Une telle coïncidence, à la fois morphologique et sémantique si elle n'était due qu'au pur hasard, constituerait un fait bien étrange. Et puis que signifierait cette épithète

(1) M. Schræder, *Sprachvergleichniss und urgeschichte*, kap. V. p. 261 (Iéna, 1890).

de « Royal, princier » appliquée à la substance en question ? N'est-ce pas plutôt à l'or, considéré comme le roi des métaux qu'on devrait s'attendre à la voir appliquée ? Au contraire, ce qui frappe le plus dans l'argent, n'est-ce pas précisément, sa teinte claire ? Aussi, en Egyptien *hat*, en copte *Khat*, « Argent » a-t-il précisément le sens primordial de *Hell*, *weissgrau*, et cependant ces idiômes n'ont certainement pas sur le point en question, subi d'influence Indo-Européenne. Aussi, préférons-nous de beaucoup nous ranger à l'opinion émise par Pictet et voir dans *Ragata*, un thême augmenté du participe présent *Ragant*, « Brillant, blanchissant » et qui s'emploie comme épithète pour l'ivoire, l'or et même le sang, à cause de la couleur éclatante de ces substances.

(A suivre.) Cte DE CHARENCEY.

MÉLANGES

F. Max Müller.

M. Cecil Bendall, dans l'Athenæum (3 nov. 1900), consacre au célèbre écrivain une remarquable notice dont voici les principaux passages : Friedrich Max Müller, naquit à Dessau le 6 déc. 1823. Son père était le poète Wilhelm Müller, dont Schubert a mis en musique plusieurs compositions ; son parrain était Carl Maria von Weber : aussi fut-il « destiné à devenir un musicien » ; mais Mendelssohn lui donna le conseil de s'en tenir au grec et au latin. Il étudia à Leipzig et à Berlin, où il prit ses degrés en 1843. Ses maîtres furent Fleischer pour l'arabe et le persan, Brockhaus et Bopp pour le sanscrit. En 1844 il publia une traduction du Hitopadeça « zum ersten Male in das Deutsch übersetzt » : c'étaient ses débuts ; l'année suivante, il suivait les cours de Burnouf qui lui conseilla de travailler à l'édition du Rig-véda avec le commentaire : ce devait être l'œuvre caractéristique de sa vie. En Angleterre où l'appelaient les Mss. de la Bodleyenne et de la « Compagnie des Indes Orientales », il trouva l'appui de Wilson, bibliothécaire de la Compagnie, et de Bunsen, son ami et dévoué protecteur. Installé à Oxford depuis 1848, il faisait paraître l'année suivante le 1er volume du Rig-Veda (2me édition 1890-2). De 1850 à 1858 il fut successivement nommé Deputy Taylorian Professor, Taylorian Professor, Curateur de la Bodleyenne et « Fellow of All Souls ». En 1860, il réclama en vain la chaire de Sanscrit... ; en 1868, il accepta la chaire de Philologie comparée récemment créée ; en 1872, il refusa la chaire de Sanscrit à Strasbourg, mais il y donna une série de conférences. En 1875, il aban-

donna la chaire de Philologie comparée et une partie de son traitement : M. Sayce fut son « député » (ou remplaçant). Vers la même époque, avec l'aide de l'Université et du gouvernement indien, il fonda la grande collection de traductions orientales « Les livres sacrés de l'Orient » collection dont il demeura l'éditeur, traduisant lui-même quelques volumes. Le choix des livres et des traducteurs a été judicieux, mais M. Müller pécha souvent contre ses devoirs d'éditeur en apportant peu de soin à la correction de l'anglais de ses collaborateurs étrangers.

C'est aussi de la même époque que datent ses premiers grands succès de conférencier à la « Royal Institution » et à la « Westminster Chapterhouse » (Hilbert Lectures 1878). Beaucoup de ses livres les plus populaires ne sont que des conférences réimprimées : La science du langage (1861-4), Introduction à la science de la religion (1873), Gifford Lectures (1888, 4 séries). Ses Essais populaires sont réunis dans les « Chips from a German Workshop » (1865-1875).

Outre son grand travail, l'édition du Rig, il a mérité la reconnaissance des spécialistes en fondant la série des « Anecdota Oxoniensia ». Son « Histoire de l'ancienne littérature sanscrite » (1859) conserva longtemps toute sa valeur. Il faut espérer que la collection des « Livres sacrés des Bouddhistes », que l'amitié du roi de Siam l'avait mis à même de publier, ne sera pas fâcheusement interrompue.

Faire justice à Max Müller comme spécialiste (scholar) n'est pas chose aisée : le génie de la manière du conférencier, la clarté de style de l'écrivain, lui ont conquis une armée d'admirateurs enthousiastes depuis 40 ans ; tandis que dans l'Inde son nom est de ceux qu'on invoque, et que dans ces derniers temps Max Müller a montré pour le caractère indien une sympathie et une intelligence dont beaucoup d'Anglo-indiens devraient s'inspirer.... D'autre part les sévères condamnations formulées par ses collègues et ses égaux demeurent difficiles à expliquer. Admit-on même que l'attitude de M. Müller vis-à-vis de ses confrères laissât quelque fois à désirer, les orientalistes au moins savent qu'on ne peut regarder les critiques d'hommes comme Böhtlingk ou Whitney (qui tous deux consacrèrent un mémoire à la réfutation détaillée

des opinions (statements) de M. Müller) comme des diatribes de rivaux désappointés.

Cette opposition fut provoquée sans aucun doute par le caractère conservateur de sa méthode scientifique : on s'en rend compte en observant son attitude vis-à-vis des contributions apportées à l'interprétation védique par l'école anthropologique. Le contraste est grand entre Max Müller et M. Oldenberg, son ami et collaborateur, qui a récemment caractérisé les informations dues à cette école comme « des découvertes de la plus haute importance ». — Dans le domaine de l'histoire de la pensée, la plupart des spécialistes croient que Max Müller a exagéré l'influence du langage. — Un de ses plus grands mérites était la clarté, la lucidité, le charme du style dont il savait revêtir sa pensée : il était assez artiste pour rendre intéressant un sujet ennuyeux ; beaucoup de ses détracteurs rendent ennuyeux des sujets intéressants.

Dans les derniers temps, il sacrifia trop de temps à la composition de livres purement populaires : par exemple, ses lectures de Cambridge, publiées en 1882-3 sous ce titre : « L'Inde, que peut-elle nous apprendre ? » Le style est « fascinant » et il s'y trouve pas mal de choses de nature à intéresser les indianistes, bien qu'une des thèses les plus importantes, celle de la « Renaissance de la littérature sanscrite au VIe siècle » aît eu la destinée de beaucoup d'autres théories. — Eh bien, dans la réédition de 1892, Max Müller supprimait un des appendices vraiment précieux et contenant des extraits d'un texte inédit.

Nous avons parlé de son édition du Rig-veda avec le commentaire. Ceux-là seuls qui ont essayé d'établir un texte critique dans une branche inexplorée de la littérature, peuvent se rendre compte combien il était difficile d'éditer en 1848 Sāyaṇa et les hymnes. P. Peterson, en 1892, trouva beaucoup à corriger, mais parfois les conjectures de M. Müller se trouvent confirmées par l'examen de nouveaux Mss. — Quant aux traductions, celles qu'a laissées Max Müller, déplorablement (disappointingly) peu nombreuses, sont éloquentes et soigneusement méditées ; mais les explications justificatives pèchent par cette « excessive prolixité » que condamnent les Hindous eux-mêmes.

Il était à la fois un « scholar » et un homme du monde ; il possédait une influence sociale considérable ; il s'en servit pour le progrès de la science, qu'il s'adressât « à des têtes couronnées ou à des mendiants. » — Deux de ses qualités d'homme privé doivent être signalées : hôte gracieux et « genial », correspondant clair et merveilleusement rapide. — Sa vie a été celle d'un homme qui trouvait le temps de tout faire.

COMPTE-RENDU

Syntax of Classical Greek, from Homer to Demosthenes. First Part: the syntax of the simple sentence, embracing the doctrine of moods and tenses, by Basil Lanneau Gildersleeve, with the cooperation of Charles W. E. Miller, of the Johns Hopkins University. In-12, 190 pp., 1 dol. 50.

Voici le plan de cet important ouvrage. Les règles sont formulées d'une manière brève et claire. Suivent des exemples nombreux tirés d'abord des orateurs attiques que l'auteur prend comme norme de l'usage littéraire; puis — en remontant les siècles — des philosophes, des historiens et des poètes comiques, tragiques, lyriques et épiques. L'auteur n'a pas voulu nous donner une syntaxe historique ni même un recueil d'exemples destinés à montrer l'évolution historique de la syntaxe grecque. De fait cependant il fournit d'abondants matériaux qui pourraient être utilisés dans ce but. Plus d'une fois aussi il intercale un essai d'explication ou mentionne les explications historiques qui ont été mises en avant. Ce qu'il a voulu avant tout et ce qu'il nous donne réellement, c'est un exposé des faits exact, méthodique et lucide. L'utilité pratique de l'ouvrage est encore augmentée par la disposition typographique qui permet de se rendre compte, d'un coup d'œil, du contenu de chaque paragraphe.

En résumé la « Syntax of Classical Greek » est un excellent instrument pour l'étude approfondie des auteurs attiques, qui est la base indispensable de toute étude littéraire. M. Gildersleeve ne se trompe pas lorsqu'il dit dans sa préface : « Le professeur Miller, tout comme moi, est absolument convaincu que l'étude de la syntaxe est de la plus haute importance au point de vue de l'étude de la forme littéraire. Nous croyons l'un et l'autre qu'on trouvera instructive et surtout suggestive la disposition qui consiste à présenter les phénomènes syntactiques dans l'ordre des genres littéraires ».

C.

CHRONIQUE.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. Tome Ier, n° 1. 1901.

Cette nouvelle et importante revue consacrée à l'étude philologique de l'Asie Orientale est publiée par les soins de l'École française d'Extrême-Orient, créée par le gouvernement français en 1895 sous le nom de « Mission archéologique permanente d'Indo-Chine » et rebaptisée en 1900 de son nom actuel.

Le premier numéro fait son apparition sous les auspices de MM. Barth, Bréal et Senart, qui l'introduisent dans le monde savant, chacun dans une lettre, où ils se présentent (comme dit M. Bréal) comme « parrains d'un enfant nouvellement venu au monde », et tracent les grandes lignes à suivre dans une revue qui semble appelée à un brillant avenir.

La Religion des Chams d'après les monuments, étude suivie d'un Inventaire sommaire des monuments chams de l'Annam, le seul article de fond de ce numéro, est dû à la plume de L. Finot, directeur de la nouvelle École. — L'ancien royaume de Champa (Campā, Mahācampa), l'Annam actuel, qui existait au moins dès le IIe et IIIe siècle de notre ère, possédait une religion laquelle était principalement une forme de l'hindouisme, l'adoration, exclusive ou combinée, des trois dieux de la *trimūrti*, Brahmā, Viṣṇu, Siva, et de leurs *saktis*, Umā et Lakṣmī. Le bouddhisme existait à côté ; les Chams étaient éclectiques et tolérants. M. L.-F. décrit beaucoup de monuments de ces cultes, en donnant des gravures de quelques-uns. Comme style c'est tout à fait indien.

L'inventaire porte 229 monuments différents, avec ou sans inscriptions.

— Bibliographie des livres et des périodiques et chronique très complètes. Aussi des documents officiels concernant la nouvelle école.

* * *

Bulletin de l'École française de l'Extrême-Orient. Tome Ier, nº 2. 1901.

1º *Étude sur les Tonkinois : l'habitation, la sculpture, l'incrustation*, par G. Dumoutier.

La vie troglodytique a laissé au Tonkin des traces curieuses. La case dite *Mu'ò'ng* nous a vraisemblablement conservé la tradition exacte des premières habitations construites avec les matériaux de la forêt, qui y ont succédé. L'architecture annamite est simplement l'architecture chinoise modifiée dans le sens de la décadence. Aux Xe et XIe siècle l'influence des Chams se fit sentir dans les arts annamites. Les seuls matériaux employés dans la construction par les Annamites sont la terre cuite et le bois. L'Annamite est sculpteur de nature : on rencontre au Tonkin une proportion de sculpteurs plus considérable que dans n'importe quel pays d'Europe. La sculpture y est un art surtout hiératique.

2º *Vieng-Chan*, par le Capitaine Lunet de Lajonquière.

Vieng-Chan était la capitale d'un royaume prospère (Lan-xang) dans la vallée du Mékong. Au XVIIe siècle les Hollandais y envoyèrent un ambassadeur Van Wusthoff, qui raconte les splendeurs de la capitale. Plus tard royaume et capitale furent détruits par les Siamois. Cette dernière vient de renaître comme par miracle : elle est devenue le siège du Résident supérieur du Laos. L'auteur décrit en détail ce qui reste de l'ancienne ville et de ses monuments, surtout les pagodes.

3º *Croyances et Dictons populaires de la vallée du Nguon Son*, par le R. P. Cadière, missionnaire.

Le peuple dont il s'agit vit dans la province de Quang-binh (Annam). Ce premier article étudie les croyances sur le monde

surnaturel, qui — à part quelques idées assez confuses sur le Ciel, *Trò'i* — se réduit aux *Thâns*, génies bienfaisants, et aux *Mas*, démons malfaisants et très nombreux, (*Ma-rà*, génies dans les eaux ; *Ma-xó*, génies sur la terre ; *Ma-moi*, esprits des sauvages, etc.). Les *animaux* jouent un grand rôle surnaturel, surtout le tigre, qui est le roi des animaux (appelé *thây* « le maître », *mê* « son altesse, prince », *ngài* « Lui — par excellencce » : même *trò'i* « Ciel »). Le P. C. nous donne plusieurs légendes curieuses sur ces animaux, dont quelques-uns mythiques.

— Dans la *Bibliographie*, l'auteur que nous venons de citer dit beaucoup de bien, à part certaines critiques de détail, du nouveau *dictionnaire Annamite-français*, de M. J. Bonet.

* * *

The American Journal of Philology Vol. XXI, n°. 4. 1900.

1° *The Athenian Democracy in the Light of Greek Literature*, by Abby Leach.

Basé surtout sur des citations d'Aristophane, Thucydide, Aristote, Démosthène. « La démocratie athénienne est peut-être le meilleur exemple que nous possédons d'une vraie démocratie, — gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ».

2° *The Ocean in Sanskrit Epic Poetry*, by Washburn Hopkins.

Les deux épopées, le Rāmāyaṇa et le Mahābhārata, emploient presque les mêmes similes et figures en parlant de l'océan — figures tirées des naufrages, monstres marins (*makara*), eau salée, bâteau de mer (*nāus*, *plava*) par opposition au bâteau de fleuve (*nāukā*), marée sous l'influence de la lune, etc. « No copy of nature in any epic surpasses the splendid description of the flood of people whose uproar in R. II. 6, 27 G. 5, 27, is rendered in the magnificent verse *parvasū 'dīrṇavegasya sāgarasye 'va niḥsvanaḥ* ».

3° *The Greek in Cicero's Epistles*, by R. B. Steele.

Cicéron cite, parmi les poètes, Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide, quelques autres moins connus ou anonymes ; parmi les prosateurs seulement trois : Platon, Thucydide, Epicure ; mais aussi beaucoup de proverbes,

et bon nombre de phrases composées par lui-même. En tout il emploie 324 substantifs, et 134 verbes grecs, dont plusieurs ne se trouvent pas ailleurs.

4° *On the Wedding Stanza, Rig-Veda X, 40. 10*, by MAURICE BLOOMFIELD.

Jīvám rudanti : « there is no longer any doubt in my mind that the words must be rendered by ‚they bewail the living one'. » Mais pourquoi plaint-t-on ainsi le mari pendant les noces ? Voilà la question à trancher.

5° *The MSS. of the Letters of Cicero to Atticus in the Vatican Library*, by S. B. PLATNER.

On décrit en détail 14 codices.

6° *Note on Acharnians 947*, by CAMPBELL BONNER.

Sens du mot θερίδδεν.

7° *The æ-a-v of ‚are', ‚father', ‚rather'*, by GEORG HEMPL.

Notes : On Greek and Latin Negatives, by FRANK H. FOWLER.

haud, οὐ ; nihil, nīl.

On the Septuagint text of I Samuel 20. 3 etc., by J. W. RICE.

I Rois XX. 3 au lieu de μὴ οὐ βούληται à lire μὴ λυπῆται.

* * *

The American Journal of Philology. Vol. XXII, n° 1. 1901.

1° *A Further Collection of Latin Proverbs*, by M. C. SUTPHEN.

Suite des collections d'Otto (1890), Szelinski (1892), et de Weyman und Sonny. *Abire* à *cycnus*.

2° *A Study of the Leyden Ms. of Nonius Marcellus*, by W. M. LINDSAY.

3° *The 'ΙΕΡΕΙΑΙ of Hellanicus and the burning of the Argive Heraeum*, by B. PERRIN.

4° *Mutare pulices*, by KIRBY F. SMITH.

Lucilius, Non. 351 M. La leçon *pulices* est correcte. Le proverbe équivaut à l'Anglais : « Out of the frying-pan into the fire ».

5° *The Parentage of Juvenal*, by FRANK I. MERCHANT.

Né à Aquin, de parents libres (non pas libertini) mais pauvres,

« a thorough Roman of humble birth but proud of his nationality ».

6° *An Epic Fragment from Oxyrhynchus*, by G. M. Bolling.

M. B. essaie de reconstituer et traduire les 43 lignes hexamétriques mutilées du papyrus CCXIV, qui est probablement du IIIe siècle. Le style rappelle Quintus ; le poème ne serait guère plus ancien que le papyrus lui-même.

7° *MS. Copies of printed German Bibles*, by W. Kurrelmayer.

Les deux Mss. ici décrits (à Wolfenbüttel et à Munich) furent achevés le premier en 1481 à Memmingen, l'autre en 1472-3.

Notes : Soph. Ajax 143, by H. N. Sanders.

Est-ce que 'ἱππομανῆ (λειμῶνα) veut dire ‚aux eaux folles' (mad rills)? comme Il. IV, 500 où on a voulu traduire ἵππων par ‚eaux' ; (confusion de *ékwe* et *aqa (* ákwa)*.

Controverse entre MM. Clement et Elmer sur les « Prohibitives in Latin ».

* * *

The American Journal of Philology. Vol. XXII. n° 2. 1901.

1° *Further Collection of Latin Proverbs*, by M. C. Sutphen.

Suite. *Daedalus* à *lutum*.

2° *Aristotle's De Anima*, by Paul Shorey.

Critique très élogieuse de G. Rodier « Aristote, Traité de l'Ame, traduit et annoté », Paris, 1900.

3° *Some irregular forms of the Elegiac Distich*, by K. F. Smith.

4° *Indian Glosses in the Lexicon of Hesychius*, by L G. Gray and M. Schuyler.

17 mots sanscrits et pālis cités par H. On essaie de reconstituer leurs formes primitives. [En passant relevons δωροφορικὴ (ἐσθής) par rapport aux rois persans qui révèle peut-être un mot éranien perdu * dāθrabāra].

Recension très élogieuse du monumental *Thesaurus linguae Latinae auctoritate et consilio Academiarum quinque Germanicarum*, 1er fascicule, par K. F. Smith.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, tome XLIII. I. 1901.

1° *Islamisme et Parsisme*, par J. GOLDZIHER.

Très intéressante étude où G. montre combien l'Islamisme doit au système mazdéen « sous les deux formes de l'*emprunt* et de la *réaction* », subissant ainsi « une influence déterminante sur sa formation et son caractère ». Parmi les éléments de cette influence, citons : la signification interne du Califat (tradition du royaume *bâghi* persan) ; valeur de la récitation des textes sacrés ; doctrine eschatologique de la balance *(mîzân)* ; caractères formels des relations numériques ; les cinq *gâhs* (temps de prières) ; par contre, réaction contre l'estime des Persans pour le chien.

2° *Des Rapports historiques entre la Religion et la morale*, par GOBLET D'ALVIELLA.

3° *Le Zeus Stratios de Mithridate*, par FR. CUMONT.

Peut-être à l'origine une divinité locale de la vallée de l'Iris ; plus tard transformée par les colons grecs en un Zeus guerrier ; puis sous une maison royale d'origine éranienne assimilée avec Ahura-Mazda. M. C. a découvert récemment dans le Pont des inscriptions curieuses qui l'ont aidé à reconstituer la physionomie de ce dieu.

3° *La Situation actuelle de l'Enseignement de l'Histoire des Religions*, par J. RÉVILLE.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIII, n° 2. 1901.

1° *Le Dieu du Sol dans l'ancienne Religion chinoise*, par ED. CHAVANNES.

Le dieu du sol était à l'origine une divinité essentiellement locale — un tel dieu pour chaque groupe de 25 familles. Ces dieux étaient fort nombreux. Dans le cours de l'histoire nous voyons ce dieu formant l'un des deux termes dans deux couples distincts, l'un plus ancien de l'autre, (a) le couple dieu du sol-dieu ancêtre, (b) ciel-dieu du sol.

2° *Coup d'œil sur l'histoire du Bouddhisme au Japon*, par J. Tchicadzumi.

3° *L'État actuel du Bouddhisme japonais*, par R. Fujishima.

Ces articles par deux savants japonais font suite l'un à l'autre. M. Tch. trace l'histoire du Bouddhisme dans sa patrie pendant les 1349 ans écoulés depuis son introduction en 552, en distinguant cinq périodes : (1) Enfance, 552-793, (2) Jeunesse, 798-1178, (3) Virilité, 1174-1331, (4) Maturité, 1332-1602, (5) Vieillesse, 1602-1867. Il estime que dès 1868 le Bouddhisme est entré dans une période de renaissance. Il nous invite à étudier le Bouddhisme non pas « comme une ancienne religion .. mais comme une religion vivante ». M. F. (l'auteur du livre bien connu sur les sectes bouddhistes du Japon) nous assure au contraire que, à l'exception de sa secte (le Shin Shû), qui est florissante, « toutes les sectes tombent de jour en jour ».

4° *Le Folk-lore et la Science des Religions*, par L. Marillier.

M. M. trouve dans le Folk-lore, « le *missing link* qui nous permet de rattacher à leurs lointaines origines les grands systèmes religieux... des peuples de langue aryenne ou sémitique ».

Dans les Comptes-rendus, long examen par J. Reville des livres de M. Cumont sur le Mithriacisme.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIII, n° 3. 1901.

1° *La fête de frapper les Anou*, par Jean Capart.

La représentation de cette fête, destinée à célébrer la victoire des Egyptiens sur les *Anou*, peuple primitif du pays, a été trouvée par M. C. sur le verso d'une palette découverte en 1898 par M. Quibell dans le temple de Hieraconpolis « incontestablement le plus ancien de ceux qui ont été conservés sur le sol de l'Egypte ». M. de Rougé a voulu identifier ces *Anou* avec les *'Anamim* du Genèse, X.

2° *Sur la religion des Babyloniens 2000 ans avant J.-C.*, par Th. Pinches.

L'assyriologue anglais essaie de reconstruire le système religieux de la Babylonie primitive d'après les nouvelles tablettes du temps

de la dynastie de Hammurabi dernièrement publiées. A cette époque reculée les B. possédaient une religion bien développée qui avait déjà subi beaucoup de changements.

3° *Le Panthéon de Goudea*, par Ira M. Price.

Vingt-cinq divinités se trouvent énumérées dans les documents de cette époque, dont 18 sur la statue B³. Les trois grandes divinités Anu, Bel, Ea sont la source et l'origine de tout ce panthéon.

4° *Sur le IXe Mandala du Rig-véda*, par P. Regnaud.

5° *Bouddhisme et Positivisme*, par V. Henry.

Ni dans son principe, ni dans sa méthode, ni dans son ultime aboutissant, le bouddhisme ne ressemble à aucun des systèmes de positivisme de l'Occident, bien qu'il ait été incontestablement une tentative positiviste contre la métaphysique brâhmanique.

6° *Sur les Sālagrāmas*, par G. Oppert.

Ces pierres sacrées, adorées anciennement par les aborigènes de l'Inde, sont dans l'hindouisme des emblèmes de Viṣṇu.

7° *Le Bâbisme en Perse*, par H. Arakelian.

N'ajoute rien à ce que nous savons par les écrits d'E. G. Browne.

8° *La légende d'Alexandre-le-Grand chez les Arméniens*, par Minas Tcheraz.

L'auteur a recueilli la légende sur les lèvres et dans la presse ethnographique de ses compatriotes arméniens ; surtout d'un très vieux Arménien illettré à Constantinople et de M. Lalayan.

9° *Les sanctuaires de la région chananéenne qui furent fréquentés par les Israélites et les nations voisines*, par M. Vernes.

10° *Sur les variations de certains dogmes de l'Islamisme aux trois premiers siècles de l'hégire*, par Cl. Huart.

La création, le ciel, l'enfer, « la balance » (mizan), le jugement dernier.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIV, n° 1. 1901.

1° *De l'emploi de la méthode comparative dans l'étude des phénomènes religieux*, par Goblet d'Alviella.

L'emploi de la méthode comparative est universellement admis pour l'étude de l'évolution du droit, du langage, de l'art, de la

morale : pourquoi pas dans celle des phénomènes religieux ? Voilà la thèse de l'auteur.

2° *Du rôle social du sacrifice religieux*, par RAOUL DE LA GRASSERIE.

Les trois sens successifs du sacrifice ont été : 1° *alimentaire* pour les dieux ; 2° *social* et *cosmo-social* pour l'homme ; 3° *expiatoire* pour l'individu et le genre humain. Mais tous ces sacrifices étaient sanglants : le Christ a « aboli le sacrifice par le sacrifice même » : « le sacrifice expiatoire non sanglant continue à exister chez les catholiques à la fois comme expiation et comme communication divine ».

3° *Sur le culte des statues funéraires dans l'ancienne Egypte*, par G. FOUCART.

Dans ce premier article M. F. étudie l'inventaire du temple de Kahoun et la statue royale de Dathour.

4° *Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus* : 1° partie, par C. PIEPENBRING.

Quelques phrases caractérisent suffisamment le point de vue de M. P. « [Jésus] a cru que l'avènement du royaume de Dieu était très proche... Pendant une partie de son ministère, il semble avoir espéré qu'il le verrait encore de son vivant » (p. 76). « Il appert de ce qui précède que Jésus s'est cru le Messie » (p. 89). « Le récit du baptême et de la tentation montrent que sa messianité apparut à Jésus comme une révélation divine et qu'elle lui causa d'abord de grandes luttes intérieures » (p. 107).

5° *Les sacrifices d'animaux dans les anciennes Eglises chrétiennes*, par FR. CONYBEARE.

On trouve des traces de ces sacrifices parmi les premiers chrétiens. Un codex du VIII° siècle à la bibliothèque Barberini, ancien *euchologion*, contient plusieurs prières pour ces sacrifices. Les Arméniens ont dans leurs anciens rituels plusieurs Canons réglant les sacrifices des brebis, des chèvres, des oiseaux. Ils avaient aussi un sacrifice de l'agneau pascal. Les Géorgiens conservent aussi des rites de sacrifice. S[t] Boniface reprochait aux missionnaires celtes d'avoir laissé à leurs convertis leurs sacrifices d'animaux.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIV, n° 2. 1901.

1° *Léon Marillier*, par J. Reville.

Nécrologe sympathique du jeune savant, mort à l'âge de 38 ans à la suite d'un sinistre maritime.

2° *L'évolutionisme et l'histoire des religions*, par Paul Oltramare.

3° *Note sur la méthode à suivre en mythologie grecque*, par J. Toutain.

La science de la mythologie grecque n'est encore qu'à ses débuts ; elle doit se cantonner pour longtemps encore dans le domaine strictement *historique*.

4° *De la notion de la divinité contenue dans les mots Elohim, Eloah, El ; Iahewch*, par E. Montet.

Les trois premiers noms se rattachent à un *El* qui se retrouve partout dans la mythologie sémitique. Dans l'A. T. *Elohim* se rencontre (d'après Nestle) 2,570 fois, appliqué dans la plupart des cas au Dieu unique ; *Eloah*, 57 fois, à peu près exclusivement dans les écrits postérieurs ; *El*, pl *Elim*, 235 fois. Ces dérivés de la racine איל expriment vraisemblablement l'idée de force, grandeur. Le tétragramme sacré יהוה ne saurait dériver du verbe היה. Tandis qu'*El* a été à l'origine un dieu naturiste, *Iahewch* au contraire est un dieu moral.

5° *Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus*, 2e partie, par C. Piepenbring.

Suite et fin. « Le Père céleste et ses enfants ».

6° *Les premiers témoignages de l'introduction du christianisme en Russie*, par G. Bonet-Maury.

Le christianisme byzantin a été porté aux Russes certainement un siècle avant Olga, — en 853 ou peut-être même dans la première moitié du IXe siècle ; il est entré par quatre voies différentes ; la première église fut fondée à Kiev.

7° *Les nombres sacrés et les signes cruciformes dans la Moyenne-Amérique précolombienne*, par G. Raynaud.

Les nombres sacrés étaient 4, 7, 13, 9 ; dont 13 est le plus saint. La croix est le symbole des points cardinaux ; le *svastika* n'est qu'une croix inscrite dans le carré ou le cercle mais dessinée partiellement.

8° *Les confréries religieuses, la Mecque et le Panislamisme*, par Snouck Hurgronje.

Etudie le grand mouvement panislamique actuel, dont le centre est à La Mecque, où l'on se sent complètement libre du contrôle européen. Le rôle des confréries n'y est pas particulièrement important.

— Petite note à relever dans la *Chronique* de ce numéro : M. Speyer, dans les *Mélanges* en l'honneur du professeur Boot, explique le jurement *edepol* comme déformation de *(m)edepol*, c'est-à-dire : « [ita]med Apollo[amet] », (cf. *mehercle*).

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIV, n° 3. 1901.

1° *Sur le culte des Statues funéraires dans l'ancienne Egypte II*, par G. Foucart.

M. F. dans ce second article étudie les statues en bois dans les hypogées de Beni-Hasan. Il y a eu une évolution presqu'insensible dans les idées attachées aux statues funéraires : d'un culte primitif, où l'on entretenait de la façon la plus réaliste la vie du défunt dans un corps de bois, on a abouti à un culte à peu près purement révérentiel et bien près de nos conceptions modernes.

2° *Hagbard et Signe, une forme nordique du mythe de Jupiter et Danaë*, par Léon Pineau.

Étude qui nous semble en grande partie œuvre de pure fantaisie. Nous nous trouvons ici au milieu des mythes solaires si chers à feu Max Müller.

3° *Y a-t-il eu un Averroïsme populaire au XIIIe et XIVe siècle?* par P. Alphandéry.

Examine l'ouvrage de P. Mandonnet, de Fribourg (Suisse) sur *Siger de Brabant et l'Averroïsme au XIIIe siècle* et l'*History of the Inquisition* de Lea. M. A. répond à sa question dans le sens négatif.

4° *Hermann l'Allemand*, par G. H. Luquet.

M. L. croit avoir établi que cet Hermann (autrefois confondu avec Hermannus Contractus !) a vécu à Tolède 1240 1256, et y a traduit

des œuvres d'Averroès ; qu'il est mort en 1272 évêque d'Astorga.

5° *L'Histoire des Religions et les facultés de théologie*, par J. Réville.

Essai de réfutation de Harnack (*Die Aufgabe der theologischen Facultäten und die allgemeine Religionsgeschichte*).

* * *

— Le dernier tome des « Annales du Musée Guimet » est une étude de M. Alexandre Bénazet, attaché au Musée d'Ethnographie, intitulée *Le Théâtre au Japon, ses rapports avec les Cultes locaux* (302 p., Paris, Leroux, 1901). La première moitié de cet intéressant ouvrage est historique : M. B. y traite en trois sections : 1° les *matzouri* et mystères, comparés avec les spectacles populaires et religieux des autres peuples ; 2° le drame sacré, son origine légendaire, son développement, les masques, la langue dramatique ; 3° le drame profane dès le XVIIe siècle jusqu'à nos jours.

Dans la seconde moitié, l'auteur nous décrit : 1° les procédés littéraires du théâtre japonais, et 2° la pratique du théâtre. Son livre est d'une lecture très agréable et son traitement du sujet est fort complet. Le volume a aussi l'avantage d'être orné de nombreuses belles illustrations dues à la plume d'artistes indigènes et dont les clichés ont été prêtés par M. Bing.

— En même temps nous recevons la 2e édition du joli livre du R. P. Claudius Ferrand, de Tōkiō, *Fables et Légendes du Japon*, (155 p., Tōkiō, typ. Tsukiji Type Foundry, 1901), imprimé sur papier japonais avec nombreuses illustrations des artistes indigènes, dont quelques-unes en couleur. Bien que ce soit un livre populaire de vulgarisation, néanmoins cette collection de treize curieuses fables ou *folk-tales* du peuple japonais n'est pas sans intérêt scientifique. C'est une contribution de valeur au *folk-lore* de l'Extrême-Orient. Ce sont pour la plupart des légendes d'animaux réels ou fabuleux : on y voit surtout le rôle joué dans la superstition populaire par le blaireau.

* * *

— *De l'authenticité de la légende de St François dite des trois*

Compagnons, par PAUL SABATIER (43 p., Paris, extrait de la Revue Historique, 1901) : petite brochure en réponse à la critique du P. Van Ortroy, bollandiste.

— *Notice d'un Légendier français conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, par M. PAUL MEYER (49 p., Paris, Imp. Nat. 1900). Description du fort beau ms. : français 35 de la Bibl. Imp. contenant six recueils distincts des légendes des Saints.

— *Stockholms Stads privilegiebref 1423-1400 :* Andra häftet (pp. 161-320, Stockholm, Wahlström et Widstrand) est la suite du premier volume des documents relatifs à l'histoire de la capitale suédoise publié par K. HILDEBRAND. Il contient le cartulaire de cette ville depuis 1614 jusqu'à 1660.

* * *

P. SUAU. — *L'Inde Tamoule*, Paris 1901.

Le P. P. Suau a réuni dans un beau volume illustré les impressions que lui a laissées son voyage dans le sud de l'Hindoustan. Signalons spécialement les chapitres sur l'*Inde religieuse* d'aujourd'hui, la *littérature et l'art tamoule*, les *castes* et particulièrement les *Brahmes*.

Eranica.

— Nous réservons au prochain numéro une notice plus détaillée de l'important ouvrage de M. NATHAN SÖDERBLOM, *La Vie future d'après le Mazdéisme à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions : Étude d'Eschatologie comparée* (VIII + 448 p., Annales du Musée Guimet, Paris, Leroux, 1901.) Nous en donnons le titre en plein, car ce n'est pas une étude proprement dite de Mazdéisme, mais plutôt un traité d'Eschatologie comparée de toutes les religions, tant civilisées que non-civilisées. M. Söderblom y avait déjà préludé dans son mémoire *Les Fravashis* (1899) dont il résume la thèse dans la première section de son nouveau livre. Nous nous bornons pour le moment à indiquer le plan que M. S. s'y est tracé en décrivant l'évolution des idées sur la vie future.

Son étude est divisée en cinq chapitres, chacun ayant deux parties, dont la première dédiée aux croyances mazdéennes, tant avestiques, que postérieures, et la deuxième aux croyances des autres religions. Voici la série de ces chapitres : 1° croyance en la *continuation de la vie* ; 2° doctrine de la *rétribution ;* 3° *fin et renouvellement physique* du monde ; 4° eschatologie, i. e. fin et renouvellement tant *du monde* que de l'*humanité* au point de vue *moral* ; 5° vie éternelle obtenue par *l'union avec Dieu.* Ces cinq idées représentent selon M. S. des étapes d'une évolution religieuse et morale qui trouve son couronnement dans le christianisme.

— C'était une excellente idée de MM. Eugen Wilhelm de Jena et Bomonji Byramji Patel de Bombay, de compiler (sur l'invitation du « Parsi Punchayet ») un *Catalogue of Books on Irânian Literature published in Europe and India* (61 + 64 p., Bombay, Education Society's Press, 1901.) Cette liste comprend non seulement les livres et les brochures, mais aussi les articles de revue, publiés jusqu'en 1898 sur les religions, les langues et les littératures, l'histoire et les antiquités des peuples éraniens. Dans la première partie nous trouvons les ouvrages écrits en langues européennes et qui ont paru en Europe et en Amérique : cette liste est due à M. Wilhelm. La deuxième partie, qui est de M. B. B. Patel, donne les ouvrages en Gujerati et aussi en Anglais, écrits par des savants parsis et publiés aux Indes. Bien que l on note ça et là quelques omissions, on doit louer le caractère complet de ce catalogue extrêmement utile et clairement arrangé en quinze chapitres d'après les divers sujets. L'impression cependant pourrait être meilleure, et nous désirerions voir une nouvelle édition, de la première partie au moins, faite en Europe avec tous les ressources de la typographie européenne et surtout avec un index.

— Le *K. R. Cama Memorial Volume* (XXVI + 323 p., Bombay, Fort Printing Press, A. Y. 1270 = A. D. 1900) est, autant que nous savons, un livre unique. On connait bien en Europe les *Festschrifts* allemands en honneur des maîtres scientifiques, comme aussi les *Mélanges Ch. de Harlez* en Belgique Mais voici la première occasion, croyons-nous, où des savants tant européens qu'indigènes s'associent à rendre honneur de la même façon à un maître parsi. M. Kharshedji Rustamji Cama, dont le beau portrait

orne ce volume, a été le grand réformateur social, religieux et pédagogique de son peuple. Il a surtout encouragé l'étude scientifique des langues et littératures avestiques et pehlevies par ses compatriotes, d'après les méthodes européennes qu'il a lui-même apprises en Europe sous Mohl, Oppert et Spiegel. Ainsi a-t-il été le père du mouvement littéraire actuel parmi les Zoroastriens de l'Inde. Ces mérites lui ont valu, à l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance, l'honneur de ce remarquable hommage. Six Eranistes européens ou américains, — MM. Wilhelm, de Jena, E. W. West, Williams Jackson, de New-York, L. H. Mills, d'Oxford, Casartelli, de Louvain, et Geldner, de Berlin, ont contribué des articles au recueil. MM. de Harlez et Menant avaient aussi promis leur coopération, mais la mort est venue les empêcher de tenir leur promesse. Tous les autres articles, et ils sont nombreux, sont écrits en anglais par des savants parsis ; plusieurs sont signés par le docte et sympathique « editor », M. J. J. Modi. Il serait trop long de donner la liste de ces nombreux mémoires : mais signalons comme le plus important la remarquable étude de E. W. West « On the transliteration of Pahlavi » (pp. 98-121), qui est le dernier mot sur ce sujet si difficile.

— Bien que daté de 1900, le nouveau volume du professeur L. H. Mills, d'Oxford, intitulé *The Gâthas of Zarathustra (Zoroaster) in metre and rhythm* (xix + 196 p., Leipzig, Brockhaus) n'a fait son apparition que tout dernièrement. Le docte auteur donne de chaque gâtha deux traductions anglaises, la première « in metre and rhythm », la seconde mot-à-mot. Elles ne sont qu'une édition nouvelle des versions déjà parues dans son grand volume sur les Gâthas (1892-4). Quelqu'opinion que l'on puisse avoir sur l'interprétation de M. H. de ces morceaux difficiles, on ne saurait certes trouver dans sa version métrique aucun souffle de poésie. En effet, quoique le nombre des syllabes etc. soit exactement observé, la diction est à la fois très obscure et peu coulante. Ce n'est donc nullement une œuvre de vulgarisation.

L. C. C.

LA
VIE GRECQUE
DE
S. JEAN LE PSICHAÏTE

confesseur sous le règne de Léon l'Arménien (813-820).

Au tome VI de Mai des *Acta Sanctorum* (1), le P. Daniel Papebroch a consacré à S. Jean le Psichaïte un article très succinct, où il s'est borné à reproduire les notices, absolument dénuées d'intérêt, que fournissent sur ce personnage les ménées et les synaxaires de l'Église grecque. Il est aisé aujourd'hui de combler cette lacune, car une biographie complète a été signalée par Mgr Ehrhard (2) dans le *Baroccianus* 240 de la Bodléenne d'Oxford et le ms. grec 366 de la bibliothèque de Munich. Nous la publions ici.

C'est, sans nul doute, au rôle qu'il joua dans la querelle des Iconoclastes que Jean doit la bonne fortune d'avoir trouvé un biographe. Celui-ci ne nous a pas laissé son nom, pas plus qu'il ne mentionne les sources auxquelles il a puisé. Ce ne peut être qu'un moine du couvent que le saint dirigeait en qualité d'higoumène. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'invocation qui termine le mor-

(1) Page 100.

(2) Dans Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*², 1897, p. 197.

ceau (n° 13) : Σὺ μέν, ὦ θειότατε πάτερ.... μὴ ἐπιλάθῃ ὑπὲρ τῆς ποίμνης σου πρεσβεύειν πρὸς τὸν ἁπάντων δεσπότην· ἀλλ' ὡς ἔτι περιὼν ἐν τῷ βίῳ ταύτης ἐφρόντιζες, οὕτω καὶ μεταστὰς ἐκ τοῦ βίου ταύτην περιτείχισον κτλ. Personne, auparavant, n'avait entrepris d'écrire la Vie du saint, car le dessein de l'auteur est de conserver à la postérité la mémoire d'un héros dont le souvenir s'était déjà perdu : ὡς ἂν μὴ ζημιώσω τοὺς ἔπειτα τὴν ὠφέλειαν παριδὼν ἀνιστόρητον πόλιν ἀρετῶν ἐπ' ὄρους κειμένην καὶ τῷ τῆς λήθης νέφει εἰσαεὶ καλυπτομένην (n° 1). Le narrateur s'excuse de prendre la plume, malgré sa jeunesse : βραχύτερα δὲ τῆς ἡλικίας ἀπολογησάμενος (n° 1). Il n'est pas bien éloigné des évènements qu'il raconte, puisque le manuscrit de Munich remonte au Xe siècle, si même pas au IXe ; mais rien, dans son récit, ne permet d'affirmer qu'il ait connu personnellement le saint (1). D'autre part, son œuvre est postérieure au rétablissement du culte des images (842), car au sujet de la mort de Jean, on y lit la remarque suivante (n° 12) : καὶ γὰρ μέχρι τότε τὸ τῆς αἱρέσεως ἄγος κατεκράτει ; ce qui indique que la persécution avait pris fin au moment où écrivait l'auteur anonyme et ce que corrobore cet autre passage déjà cité, témoignant de l'oubli des contemporains à l'égard du saint confesseur.

La Vie de Jean le Psichaïte ne présente ni plus ni moins d'intérêt que la plupart des textes hagiographiques de l'époque des Iconoclastes. Bien que la logomachie s'y donne libre carrière et que l'auteur fasse preuve çà et là de cette crédulité qui est pour ainsi dire le caractère distinctifs des écrits de ce genre, on y trouve une description assez vivante de la persécution de Léon l'Arménien,

(1) A moins que l'on veuille considérer comme originale la leçon du manuscrit d'Oxford (n° 13) : ὡς ἔτι περιὼν ἐν τῷ βίῳ ἡ μ ῶ ν ἐφρόντιζες, οὕτω καὶ μεταστὰς ἐκ τοῦ βίου ἡ μ ᾶ ς περιτείχιζε.

dont l'historien ne négligera pas de tenir compte, au même titre que des autres documents relatifs à la querelle des images. En outre, le rédacteur anonyme fournit quelques détails sur deux monastères peu connus de la capitale et met en lumière les principaux traits de l'existence d'un moine et confesseur du IX[e] siècle dont on ne possédait jusqu'ici que le nom.

Voici, d'après sa biographie, le *curriculum vitae* de Jean le Psichaïte. Originaire du thème des Bucellaires en Asie Mineure, il quitta bientôt ce pays et s'établit avec sa famille dans la province de Nicomédie. Parvenu à l'âge adulte, il embrassa la vie monastique, ainsi que son père, le prêtre Léon, sa mère Chionie, ses frères Théodore et Philippe et sa sœur Euphrosyne. Après s'être placés pendant quelque temps sous la direction d'un moine nommé Antoine, Euphrosyne et Chionie entrèrent dans un couvent, tandis que Léon et ses fils se rendaient au célèbre monastère de la Source, à Constantinople, où ils reçurent l'habit monastique des mains de l'higoumène Georges. Ordonné diacre par le patriarche Tarasius (784-806), Jean fut appelé au poste d'économe du monastère, qu'il résigna sous le règne de l'impératrice Irène (780-790, 797-802), pour remplir la même fonction dans un autre couvent de la ville, fondé tout récemment par un patrice du nom de Michel (1). Lorsque son frère Théodore fut élevé à l'épiscopat, il lui succéda dans la charge d'higoumène du nouveau monastère ; c'est alors qu'il reconstruisit l'église et une partie des bâtiments incendiés par les Bulgares

(1) D'après le ménologe de Basile, *P. G.*, t. CXVII, col. 473, Jean aurait même pris l'habit monastique dans ce couvent. C'est évidemment une de ces nombreuses erreurs causées par la hâte des synaxaristes dans leur travail de compilation.

(juillet 813). Pendant la persécution de Léon l'Arménien (813-820), l'attachement du saint au culte des images lui valut plusieurs fois le supplice du fouet, la prison et l'exil (1). Après l'assassinat du souverain, Jean se fixa à Cherson, dans la Chersonèse Taurique ; il ne quitta cette ville que pour aller mourir à Constantinople, probablement sous le règne de l'empereur Michel le Bègue (820-829).

Un mot au sujet des monastères où s'écoula une partie de l'existence du saint. Le monastère de la Mère de Dieu de la Source, fondé probablement par l'empereur Justinien, était un des plus fameux de la capitale. Situé « tout près de la grande muraille terrestre, à 600 mètres environ de la porte de Sélymbria (Silivri-Kapou) » (2), il compte parmi les rares couvents de Constantinople dont on n'ait pas à déplorer la complète disparition. L'histoire de l'église qui en dépendait est mieux connue que celle du monastère lui-même ; à part les noms de quelques higoumènes et un petit nombre de détails d'assez peu d'intérêt, que l'on trouvera réunis dans une récente étude de S. Bénay (3), nous en sommes réduits à ignorer totalement le sort du couvent durant les dix premiers siècles qui suivirent sa fondation. Sur le monastère de la Mère de Dieu τῶν Ψιχᾶ, dont Jean devint higoumène après son frère Théodore, les écrivains byzantins n'ont transmis, à notre connaissance, aucune indication. Il est à remarquer

(1) Cette partie de la biographie est à rapprocher des récits du même genre, qui se lisent dans les textes hagiographiques de l'époque des Iconoclastes. Voir, par exemple, la Vie de S. Macaire, higoumène du monastère τῆς Πελεκητῆς en Bithynie (*Anal. Boll.*, t. XVI, p. 153 sqq.).

(2) S. Bénay, *Le Monastère de la Source à Constantinople*, Échos d'Orient, t. III (1900), p. 295. Voir le plan annexé à l'ouvrage de Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

(3) *Loc. cit.*, pp. 223-228, 295-300.

que le nom de ce monastère est cité seulement dans le titre de la pièce : Βίος... τοῦ ὁσίου... Ἰωάννου, γενομένου ἡγουμένου μονῆς τῆς παναγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου τῶν Ψιχᾶ. Si les rares textes où il est fait mention du quartier τῶν Ψιχῶν, ne permettent pas d'en fixer la position exacte, il est hors de doute qu'il se trouvait en dehors de l'enceinte de la capitale (1).

Le manuscrit grec 366 de la bibliothèque de Munich et le *Baroccianus* 240 de la Bodléenne d'Oxford, d'après lesquels est publiée la Vie de Jean le Psichaïte, sont deux ménologes du mois de mai, étrangers à la compilation de Syméon Métaphraste (2). Le ms. de Munich (= M), dont on trouvera ailleurs la description détaillée (3), forme un volume in-quarto (0m, 333 × 0m, 240) de 243 feuillets, écrits à deux colonnes de 33 à 36 lignes. La Vie de Jean remplit les feuillets 214 à 224. L'écriture du manuscrit est d'une main du Xe siècle, mais qui pourrait appartenir aussi à la seconde moitié du IXe (4). Une seconde main, qui doit être à peu près contemporaine de la première, a écrit dans la marge un certain nombre de gloses en onciales (5), destinées à expliquer les mots difficiles, et intro-

(1) Voir, en effet, *Theophanes continuatus*, éd. Bonn, p. 151 ; SYMEON MAGISTER, éd. Bonn, p. 649 ; le texte ci-dessous, p. 113, l. 1-2. Il faut noter cependant que le récit des chroniqueurs rapporté par DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, l. II, ch. 16, nº LXXVI et MORDTMANN, *op. cit.*, p. 68, place plutôt le quartier τῶν Ψιχῶν aux environs du Forum de Constantin.

(2) Cf. A. EHRHARD, *Forschungen zur Hagiographie der griechischen Kirche*, RÖMISCHE QUARTALSCHRIFT, t. XI (1897), pp. 123-127.

(3) HARDT, *Catal. codd. mss. graec. biblioth. reg. Bavaricae*, t. IV, pp. 76-87 ; EHRHARD, *loc. cit.*

(4) HARDT, *op. cit.*, p. 77, attribue le manuscrit au XIe siècle, date qu'un examen attentif ne permet certainement pas d'accepter. M. REITZENSTEIN se prononce pour le Xe siècle (B. VIOLET, *Die Palestinischen Märtyrer des Eusebius von Cäsarea*, 1895, p. 122). Enfin Mgr EHRHARD, *art. cité*, p. 123, incline à ramener le manuscrit à la fin du IXe siècle.

(5) On trouvera ci-dessous, à la suite du texte grec, les gloses qui accompagnent la Vie de S. Jean.

duit, en caractères minuscules, un certain nombre de corrections. Enfin, à une date récente, un lecteur indiscret s'est permis de faire çà et là quelques retouches sans valeur.

Le *Baroccianus* 240 d'Oxford (= B), comprenant 268 feuillets (0m, 395 × 0m, 305) à deux colonnes, a été exécuté par le moine Ignace, ainsi qu'il ressort de la souscription tracée en lettres rouges au fol. 268v. Le manuscrit, qui date du XIe siècle, est précédé d'une table des matières, écrite de première main, qui permet de constater la disparition des trois pièces suivantes : Βίος καὶ μερικὴ θαυμάτων διήγησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Θεράποντος ἐπισκόπου Κύπρου (27 Mai), Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μάρκου μοναχοῦ τοῦ Μαρκοδιαδόχου (28 Mai), Ἄθλησις τῶν ἁγίων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων Ἀρχίππου μαθητοῦ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Παύλου, Φιλήμονος καὶ Ἀμφίας ἐν Κολα[σσαῖς] (30 Mai). La Vie de Jean se lit f. 258v-264. L'analyse du contenu du volume a été faite, non sans inexactitudes, par Coxe, dans le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Bodléenne (1).

Les deux copies de la Vie de S. Jean le Psichaïte conservées dans le *Baroccianus* et le *Monacensis* diffèrent l'une de l'autre d'une manière très notable. Le texte M offre, notamment, un grand nombre de développements qui ne se retrouvent pas dans la recension B. Il semble bien qu'il faille mettre au compte de l'auteur de B la suppression de beaucoup de détails qui, malgré leur caractère souvent banal, ne sauraient être détachés de la biographie sans détruire l'harmonie de ses diverses parties. Nous avons donc reproduit le texte M et rejeté dans l'apparat critique les nombreuses variantes de la rédaction B, tout en négligeant les particularités bien connues de l'orthographe byzantine.

(1) *Catal. cod. manuscript. bibl. Bodleianae*, pars prima, col. 409-413.

Μηνὶ τῷ αὐτῷ κε′ (1).

Βίος ἤτοι πολιτεία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Ἰωάννου, γενομένου ἡγουμένου μονῆς τῆς παναγίας δεσποίνης ἡμῶν[1] Θεοτόκου τῶν Ψιχᾶ[2]. Εὐλόγησον, πάτερ[3].

1. Νῖκαι μὲν καὶ τρόπαια πολέμων καὶ ἀριστέων ἀνδραγαθήματα ταῖς[1] ποιητικαῖς τε καὶ λογογραφικαῖς ἐμφερόμενα ἱστορίαις, μικρὸν σχεδὸν ἢ οὐδὲν πρὸς ζῆλον τῶν τοιούτων[2] τοὺς ἀκούοντας διανιστῶντα, τὸ μὴ συναποβιῶναι τῷ χρόνῳ τὴν τῶν γεγενημένων πραγμάτων ἐμφανίζουσιν ἐργασίαν· αἱ δέ γε πράξεις τῶν εὖ βεβιωκότων ἀνδρῶν σάλπιγγος γεγωνοτέραν διὰ τῆς γραφῆς ἀφιεῖσαι φωνήν, πρὸς τοὺς ὁμοίους ἀγῶνας διεγείρουσι τοὺς ἐντυγχάνοντας[3] καὶ πείθουσαι[4] | f. 214v. περιφρονεῖν τῶν ὁρωμένων, τὴν εἰς τοὺς ἀοράτους καθοπλίζουσι πολεμίους μάχην[5]. Ἐντεῦθεν οὖν ἐμοὶ τὸ τῆς ὑποθέσεως ταύτης ὑπέστη ἐγχείρημα, ὡς ἂν μὴ ζημιώσω τοὺς ἔπειτα[6] τὴν ὠφέλειαν παριδὼν ἀνιστόρητον πόλιν ἀρετῶν ἐπ' ὄρους κειμένην καὶ τῷ τῆς λήθης νέφει εἰσαεὶ καλυπτομένην (2). Διδασκαλίας τοίνυν μεγίστης κανών ἐστιν ὁ τῆς τοῦ προκειμένου ἀνδρὸς ἀρετῆς ἔπαινος. Δεῖ οὖν καὶ λόγων ἐξαρκούντων συμμετρεῖσθαι τῷ πλήθει τῶν κατορθωμάτων, εἰ καὶ παρὰ τοῖς ἀκούουσι δεύτερος ὁ ἡμέτερος λόγος σὺν τῷ βίῳ καὶ τῇ ἡλικίᾳ κριθείη τοῦ ἐγκωμιαζομένου. Εἰ μὲν οὖν γυμνασίας ἕνεκα τῆς τῶν λόγων ἐμαυτὸν καθῆκα[7] εἰς τοὺς τοιούτους ἀγῶνας, ἔδει μοι τῆς ἀπολογίας

Tit. — [1] (ἤτοι — δεσποίνης ἡμῶν) καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Ἰωάννου ἡγουμένου μονῆς τῆς ὑπεραγίας B. — [2] Ψικᾶ M, *sed* Ψιχᾶ *in indice cod. praefixo*. — [3] (Εὐλ. πάτ.) *manu recenti* M.

1. — [1] *litt.* ι *manu 2a in ras. litt. unius* M. — [2] τὸν τοιοῦτον M. — [3] εν... *manu 1a? in ras. duar. litt.* M. — [4] *in* πείθοντες *corr. manu recenti* M. — [5] (καθοπλίζουσι — μάχην) μάχην ἀναλαμβάνειν τούτους παρασκευάζουσιν B. — [6] μετέπειτα B. — [7] καθῆκον M.

(1) Le ménologe de Basile fixe également au 25 Mai la fête du saint. Dans les autres ménées et synaxaires cités par le P. Papebroch, *Act. SS.*, Maii t. VI, p. 100, la commémoraison se fait le 7, le 23, le 24, le 26 et le 28 Mai. Cf. aussi Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, pp. 124, 137, 138, 139, 142.

(2) *Matth.*, V, 14.

τὸν καιρὸν[8] ἀποκεκλεῖσθαι, σφοδρότερόν τε τῶν σκωπτόντων τὸν ψόγον γεγενῆσθαι. Ἐπεὶ δὲ οὐ τούτου χάριν, ἀλλ' οὐ προεθέμην τήν τε ἀρετὴν αἰδούμενος τοῦ πατρικῶς[9] παρακελευομένου καὶ χρεωστικῶς ἀπαιτοῦντος τὸ τοιοῦτον, βραχέα μὲν τοῦ λόγου, βραχύτερα δὲ τῆς ἡλικίας ἀπολογησάμενος (1), ἐπ' αὐτὴν βαδιοῦμαι τῆς ὑποθέσεως τὴν ἀρχήν. Ἡγείσθω τοίνυν ἀρχὴ τοῦ λόγου καὶ πέρας ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος χειραγωγῶν ἡμᾶς ἐπὶ τὴν ἀληθῆ τῶν πραγμάτων ἔρευναν, καὶ τὸ σκῶλον[10] τῆς ἀγνωσίας ἀποκαθαίρων ἄγοιτο διὰ λείας ἐπὶ τὴν τῶν αὐτοῦ θαυμασίων[10] ἐξήγησιν. Πατρίδος μὲν οὖν φύσιν καὶ θέσιν καὶ τὸ τῶν παιδίων[11] εὐήλατον, τήν τε γειτνίασιν τῆς θαλάττης[12] καὶ τὸ τοῖς αἰγιαλοῖς αὐτὴν ἐπιτέρπεσθαι[13], οἰκοδομῶν τε[14] μεγέθη καὶ τόπων εὐφορίας καὶ ἀέρων εὐκρασίας[15] τοῖς ἔξω καταλιπὼν ἐγκωμιάζειν καὶ ταῖς ἐπιδεικτικαῖς
f. 215. αὐτῶν[16] χαίρειν[17] εἰπὼν μεθόδοις, τὴν τοῦ ἀνδρὸς | ἀρετὴν εἰς μέσον προθείς, ὡς οἷόν τέ ἐστι τοῦ λόγου τῷ χρώματι ταύτην διαζωγραφήσας ἐναργῆ[18] τὴν εἰκόνα τῶν πραγμάτων παραστήσω τοῖς φιλοθέοις. Ἑλλήνων μὲν οὖν σοφισταὶ καὶ ξυγγραφεῖς οὐκ ἔχοντες ὅθεν ἐπαινεῖν τοὺς παρ' αὐτοῖς τιμωμένους, ὡς ὕλην ταῦτα τῷ λόγῳ εἰσφέροντες δι' αὐτῶν τοὺς ἐγκωμιαζομένους περικαλλύνειν πειρῶνται, ὅμοιόν τι ποιοῦντες τοῖς τὴν εὐπρέπειαν τοῦ φυσικοῦ μὴ κεκτημένοις κάλλους[19], ταῖς ἐπεισάκτοις δὲ[20] τῶν χρωμάτων βαφαῖς φανταζομένοις τὸ τοιοῦτον εἰσάγειν· ἡμῖν δὲ παρ' οἷς τὰ τῆς ψυχῆς ἀγαθὰ πλεονεκτοῦντα φαίνεται, καὶ γὰρ τοῦτο μέγιστόν ἐστιν ἐγκώμιον τὸ περιττεύειν τὴν ἀρετὴν τῶν ἐπαίνων[21], οὐδεὶς τῶν χαμαὶ κειμένων πεποίηται λόγος, ἐκεῖνα δὲ μόνα ἐπαινεῖται καὶ θαυμάζεται ὧν τὸ κάλλος εἰσαεὶ διαμένει. Ἀλλ' ἵνα μὴ δόξω παραλιμπάνειν πατρίδα καὶ γένος καὶ ἀνατροφὴν τοῦ ὁσίου, διὰ βραχέων τούτων ἐπιμνησθεὶς ἐπ' αὐτὰ μεταβήσομαι τοῦ ἀνδρὸς τὰ ἐγκώμια.

2. Πατρὶς τοίνυν τῷ θεσπεσίῳ τούτῳ ὑπῆρξεν [ἡ] ἡ πρὸς τῇ Γαλατίᾳ

— [8] (τῆς ἀπολ. τὸν καιρὸν) τὰ τῆς ἀπολογίας (ἀπολογίας *add. in marg.*) B. — [9] *om.* B. — [10] (τὸ σκῶλον — θαυμασίων) τὴν τοῦ ἐγκωμιασθησομένου τῶν θαυμάτων B. — [11] πεδίων B. — [12] θαλάσσης B. — [13] (καὶ τὸ τοῖς — ἐπιτέρπ.) *om.* B. — [14] τε // M (*fortasse* ς *eras.*). — [15] εὐφρασίας M. — [16] αὐτὸν M. — [17] (αὐτ. χαίρ.) χαίρ. αὐτ. B. — [18] ἐν ἀρχῇ B. — [19] καὶ *add.* B. — [20] *om.* B. — [21] (καὶ γὰρ τοῦτο — τῶν ἐπαίνων) *om.* B.

(1) Voir ci-dessus, p. 98.

κειμένη χώρα, ἣν δὴ Βουκελλαρίους[1] (1) ὀνομάζουσιν. Χωρίου δὲ οὐκ ἀσήμου ὤν, τοσοῦτον εὐσημότερον δι' ἑαυτοῦ τοῦτο πεποίηκεν ὡς τὰς παλαιτάτας[2] οὔσας ἐν εὐδοξίᾳ πόλεις ὑπερβαλεῖν τῇ φήμῃ. Πατὴρ δὲ αὐτῷ γενναῖος καὶ ἱερεὺς γενναιοτέρους ἐκφὺς βλαστοὺς[3] μιμεῖται τὸν Ἀβραὰμ ὁλοκάρπωμα τούτους Θεῷ προσάγων, καὶ τὴν ἀναίμακτον[4] ἐπιτελῶν θυσίαν τὰς ἐναίμους προστίθησιν, οὐ διὰ ξίφους, ἀλλὰ νομοθεσίᾳ τῆς τῶν μελῶν νεκρώσεως[4]. Οὗτος γοῦν μετανάστης σὺν τοῖς τέκνοις γίνεται, δυεῖν[5] ἕνεκα τούτοιν[6]· τοῦ μέν, τὴν τοῦ σώματος πορίζων διατροφήν, καὶ γὰρ ἐκ τῶν οἰκείων πόνων ταύτην εἶχεν οἰκοδομῶν οἰκίας καὶ τεμένη μαρτύρων· ἑτέρου δὲ μείζονος, τῆς ψυχικῆς εὐεξίας | ἐπιμελούμενος καὶ ἀρετῆς μᾶλλον φροντίζων ἢ ἐκείνου[6]. Κα- f. 215v.
ταχθεὶς οὖν[7] ἔν τινι χωρίῳ τῆς Νικομηδέων ἐπαρχίας, κατῴκει ἐν αὐτῷ τῶν ἐπιτηδείων ὄντι πλήρης τῶν ἐκεῖσε[8]· οὕτω δὲ συναύξων τῇ ἡλικίᾳ τῶν παίδων τὴν εὐσέβειαν διετέλει, μαθήμασι καὶ θείαις διδασκαλίαις παραθήγων καὶ[9] γυμνάζων τῶν νέων τὸ φρόνημα. Ἤδη δὲ προσηβασάντων τῶν παίδων[10], καιρὸν αὐτοῖς ἔφησεν εἶναι τοῦ γάμου ὁ πατήρ, καὶ δὴ τούτῳ[11] ὑπουργεῖν τῆς θείας ἐντολῆς μὴ κωλυούσης. Οἱ δὲ[12] νέοι τὸν τοιοῦτον εἰς τέλος ἀποσεισάμενοι λόγον ἑτέραν, ἔφησαν, ὦ πάτερ, διδασκαλίαν[13] ἡμῖν πρότεινε[14], ἐπεὶ ταύτης οὐδὲ ψιλὴν τὴν ῥῆσιν αἱρούμεθα[15]. Λέων δὲ τὰ τοιαῦτα ἀκούσας, καὶ γὰρ τούτῳ τῷ ὀνόματι ὁ πατὴρ τῶν κυριωτάτων ἐκέκλητο, προσκαλεσάμενος[16] τοὺς

2. — [1] Βουκελαρίους M. — [2] πάλαι B. — [3] ὃς *add.* B. — [4] (καὶ τὴν ἀναίμακτον — νεκρώσεως) *om.* B. — [5] δυὶν M. — [6] (δυεῖν ἕνεκα τούτοιν — ἐκείνου) *om.* B. — [7] (καταχθεὶς οὖν) καὶ καταχθεὶς B. — [8] (τῶν ἐπιτηδείων — ἐκεῖσε) ὄντι πλήρει τῶν ἐκεῖ ἐπιτηδείων B. — [9] (παραθ. καὶ) *om.* B. — [10] (προσηβ. τῶν παίδ.) προσήβων τῶν παίδων γεγονότων B. — [11] (δὴ τούτῳ) δεῖ τοῦτο M. — [12] *om.* B. — [13] ὁδὸν B. — [14] προύτεινε M. — [15] (ταύτης — αἱρούμεθα) τούτων οὐδ' ὅλως λόγον ποιούμεθα B. — [16] (Λέων — προσκαλεσάμενος) ὁ τοίνυν τούτων πατὴρ Λέων, οὕτω γὰρ ἐκέκλητο, τὰ τοιαῦτα ἀκούσας προσκαλεῖται B.

(1) Le θέμα Βουκελλαρίων était une des circonscriptions militaires de l'empire byzantin. Constantin Porphyrogénète, *De thematibus Orientis*, éd. Bonn, p. 27-29, indique les limites de la province et cite les villes principales : Ancyre, Claudiopolis, Héraclée, Pruse et Tieum. Voir M. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, 1890, passim et H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Abhandl. der phil.-hist. Classe der königl. sächs. Gesellsch. der Wissensch., t. XVIII, nº 5, 1899, passim et la carte.

ἑαυτοῦ παῖδας Θεόδωρόν τε καὶ Ἰωάννην, Φίλιππόν τε[17] καὶ Εὐφροσύνην σὺν τῇ μητρὶ Χιονίᾳ βουλὴν ἀρίστην προβάλλεται[18] τοῦ τὸν μονήρη ἐπανήρησθαι[19] βίον. Τοῦτο δὲ εὑρὼν[20] προπεπηγὸς ἐν αὐτοῖς τὸ φρόνημα, θείας εἶναι κρίνας ψήφου τὸ τοιοῦτον ἐπισφραγίζει καὶ βεβαιοῖ ὡς οὐκ ἄλλοθεν ἤ, τῆς ἀνωτάτω ὄντως ῥοπῆς τεκμήριον· ἐνταῦθα θαυμάζειν ἔπεισιν τὴν αὐτῶν συμψυχίαν, πῶς ἐν διαφόροις ὄντες σώμασιν οὐ διέστησάν τῇ γνώμῃ. Τοῦτο ἔργον τοῦ κατοικίζοντος Θεοῦ μονοτρόπους ἐν οἴκῳ· τοῦτο σύμβολον πρῶτον τῆς περὶ τὸ θεῖον αὐτῶν ὁμονοίας. Ἕνα μὲν γὰρ θαυμάζειν ἐστὶν ἴσως οὐ μέγα, ὁπόταν εἰς πέρας ἀγάγοι ὃν ἐπ᾽ ἀγαθῷ προβεβούλευται σκοπόν· τὸ δὲ χορὸν τοσοῦτον παίδων τε καὶ γονέων ἐπὶ ταὐτὸ τοῖς τῆς εὐσεβείας ἀγῶσι προσδραμεῖν ὑπερβαίνει παντὸς λόγου καὶ ἐγκωμίου τοὺς ὅρους[20]. Κραταιωθείσης[21] δὲ τῆς τοιαύτης βουλῆς ἐν αὐτοῖς, μόνων δὲ τῶν ἀσκητικῶν f. 216. τύπων ἀγνοουμένων, θεόθεν αὐτοῖς πέμπεται Φιλιπ|πός τις ἄλλος (1), εἰ μὴ τολμηρὸν εἰπεῖν· καὶ γὰρ οὐδὲ τολμηρὸν ἐμοὶ τοῦτο ἐννοοῦντι τῆς ἀρετῆς τοῦ ἀνδρὸς τὸ μέγεθος· Ἀντώνιος δὲ αὐτῷ τοὔνομα ἐτύγχανεν ὤν· ὃς τὴν κοινωνίαν τῆς κλήσεως τοῦ μεγάλου Ἀντωνίου λαχὼν συνῆψε τῇ ὁμωνυμίᾳ τῆς συνωνυμίας[21]. Οὗτος οὖν παραδίδωσιν αὐτοῖς ἐν βραχεῖ καιρῷ[22] πᾶσαν ἀκολουθίαν τε καὶ τάξιν τῆς τῶν μοναχῶν καταστάσεως. Οἱ δὲ τάχει φύσεως καὶ σπουδῇ τῆς[23] προαιρέσεως ἐπέτεινον μᾶλλον τὰ δοθέντα[24] ἢ παρελίμπανον.

3. Ὁ τοίνυν[1] πατὴρ τὸ ἀσθενὲς τῶν γυναίων σκοπήσας καὶ ὅτι οὐχ οἷαί τε ἦσαν[2] συνέπεσθαι ἀνδράσιν, οὐδὲ γὰρ θέμις τοῦτο, ἐν ἀσκητηρίῳ ταύτας παρακαταθέμενος σὺν ᾧ ἐκέκτητο χωρίῳ πρὸς τὸ Βυζάντιον σὺν[3] τοῖς τρισὶ παισὶν ὥρμησεν[4]. Καὶ δὴ καταλαβὼν τὸν τόπον ἐν ᾧ τὸ σεπτὸν τέμενος τῆς παναχράντου δεσποίνης ἡμῶν ἵδρυ-

— [17] *om.* B. — [18] (βουλ. ἀρ. προβάλλ.) καὶ βουλεύεται βουλὴν ἀρίστην B. — [19] ἐπανήρασθαι M, ἐπαναλαβεῖν B. — [20] (Τοῦτο δὲ εὑρὼν — ἐγκωμίου τοὺς ὅρους) *om.* B. — [21] (Κραταιωθείσης — τῆς συνωνυμίας) καὶ δὴ ταύτης τῆς γνώμης κρατυνθείσης ἐν αὐτοῖς καὶ τῶν ἀσκητικῶν τύπων παρὰ τούτοις ἀγνοουμένων, θεόθεν τοῖς θείοις τούτοις πέμπεται Φίλιππός τις ἄλλος, Ἀντώνιος ὄνομα τῷ ἀνδρί, ὃς εἰς ἄκρον ἀρετῆς ἐληλάκει B. — [22] (οὖν παραδίδωσιν — καιρῷ) τοίνυν ὁ Ἀντώνιος ἐν βραχεῖ καιρῷ παραδίδωσιν αὐτοῖς B. — [23] *om.* B. — [24] (μᾶλλ. τὰ δοθ.) τὰ δοθ. μᾶλλ. B

3. — [1] (Ὁ τοίνυν) ἀλλ᾽ ὁ B. — [2] εἰσι B. — [3] ἅμα B. — [4] ᾤχετο B.

(1) Cf. *Act. Apost.*, VIII, 26-38.

ται, Πηγή[5] ἀξίως ὀνομαζόμενον (1) διὰ τὸ τῆς χάριτος εὔροον[6] καὶ πᾶσιν ὁμοίως εἰς ἀπόλαυσιν προκείμενον, μοναστῶν τε πλήθεσιν ἀρετῇ κομώντων ὄντι ἐμπλέῳ[6], ξεναγεῖται ὑπὸ Γεωργίῳ τῷ τηνικαῦτα τὴν ἡγεμονίαν διέποντι τῆς μονῆς (2). Ἦν δὲ ὁ[7] ἀνὴρ οὗτος τά τε ἄλλα ἐπαινετός, τῷ μεγίστῳ δὲ[8] τῇ κατὰ Θεὸν πολιτείᾳ διαλάμπων· ὅστις Γεώργιος[9] διὰ τὸ τῆς ἀρετῆς ἐξάκουστον πάσῃ μικροῦ δεῖν τῇ οἰκουμένῃ κατάδηλος ἦν[10]. Λαβόντες δὲ ὑπ' αὐτοῦ[11] τὸ πάλαι ποθούμενον αὐτοῖς ἅγιον σχῆμα[12], διετέλουν[13] ἐν τούτῳ παροτρύνοντες ἀλλήλους καὶ[14] πρὸς τοὺς πνευματικοὺς ἐπαλείφοντες[15] ἀγῶνας· οὐ μόνον δὲ[16] τὸ μὴ κατόπιν ἔρχεσθαι τῶν λοιπῶν ἔσπευδον, ἀλλὰ καὶ τὸ μὴ προβαίνειν αὐτοὺς ἐπιζήμιον ἡγοῦντο[16]. Μετ' οὐ πολὺ δὲ ὁ πατὴρ τὸν βίον ἀπολιπὼν[17] προσετέθη[18] τοῖς ἁγίοις πατράσιν, ἀξίαν κομισάμενος τῶν πόνων αὐτοῦ ἀμοιβὴν τὴν αἰωνίαν ἀπόλαυσιν[18]. Ὡσαύτως δὲ μικρὸν ὕστερον[19] καὶ Φίλιππος ὁ νεώτερος τῶν παίδων, πλήρης | ὢν ἀρετῆς, μετέστη f. 216v. πρὸς τὴν ἀμείνω μακαριότητα[20]. Θεόδωρος δὲ καὶ Ἰωάννης ἅτε στέρησιν πατρικήν τε καὶ ἀδελφικὴν ὑποστάντες, τό τε[21] τοῦ βίου ἄπιστον διὰ τούτου καταμαθόντες, καὶ γὰρ τὰ οἰκεῖα[22] πάθη βεβαιοτέραν ἡμῖν

— 5 Πηγὴ // M (*v evux. ?*). — 6 (εὔροον — ἐμπλέῳ) ἀέναον καὶ πᾶσιν ὁμοίως εἰς ἀπόλαυσιν εἶναι μεταδοτικόν, ὅπερ δὴ μοναστῶν ἀρετῇ κομώντων ἔμπλεων ἦν B. — 7 (Ἦν δὲ ὁ) ὃς ἦν B. — 8 (τῷ μεγίστῳ δὲ) καὶ τῷ μεγίστῳ τῶν ὅλων B. — 9 Γεώργιος //////////////// M. — 10 (ὅστις Γέωργιος — κατάδηλος ἦν) καὶ τῷ τῆς ἀρετῆς περιόντι κατάδηλος σχεδὸν πάσῃ τῇ οἰκουμένῃ B. — 11 (Λαβόντες δὲ ὑπ 'αὐτοῦ) παρ' οὗ λαμβάνουσιν οὗτοι B — 12 τῶν μοναχῶν *add.* B. — 13 καὶ διατελοῦσιν B. — 14 *om.* B. — 15 *om.* B. — 16 (οὐ μόνον δὲ — ἡγοῦντο) *om.* B. — 17 ἀπολείπει B. — 18 (προσετέθη — ἀπόλαυσιν) *om.* B. — 19 (δὲ μικρὸν ὕστερον) μετ' αὐτὸν B. — 20 (μετέστη — μακαριότητα) καὶ μετατίθενται ἄμφω πρὸς τὴν ἀγήρω μακαριότητα, ἀξίας ἐκεῖ τῶν τε πόνων καὶ τῆς προθέσεως ἀποληψόμενοι τὰς ἀμοιβάς B. — 21 (τό τε) καὶ τὸ B. — 22 (καὶ γὰρ τὰ οἰκεῖα — ποιησάμενοι) *om.* B.

(1) Il s'agit du célèbre sanctuaire, encore existant, qui fut construit vers 560 par l'empereur Justinien en l'honneur de la Vierge de la Source (Θεοτόκος ἐν τῇ Πηγῇ). Sur l'histoire de cette église, à côté de laquelle s'éleva de bonne heure le monastère du même nom, voir S. Bénay, *art. cité*.

(2) Au sujet du monastère de la Source, voir plus haut, introduction. Les Actes du concile tenu à Nicée en 787 citent l'higoumène Georges parmi ceux qui firent profession de foi envers les images ; Labbe et Cossart, *Concilia*, t. VII, p. 154 : Γεώργιος ὁ εὐλαβέστατος ἡγούμενος τῆς Πηγῆς ἐξεφώνησεν ὁμοίως. Ce personnage n'est pas mentionné dans la liste des higoumènes de la Source qu'a dressée le P. Bénay, *art. cité*, p. 295. Cf. E. Marin, *Les Moines de Constantinople*, p. 348.

τὴν πεῖραν παρέχουσιν ἢ τὰ ἀλλότρια, τῶν παρόντων ἀλογήσαντες καὶ πρὸς τὸ μέλλον τὴν ἅπασαν ὁρμὴν ποιησάμενοι[22] ἐπιπονωτέρους τοὺς τῆς ἀσκήσεως διήνυον ἀγῶνας. Ὁρῶν γοῦν αὐτῶν[23] τὸ σπουδαῖον καὶ στερέμνιον τῆς καρτερίας[24] ὁ προῤῥηθεὶς σεβάσμιος ἀνὴρ ἐκλιπαρῶν ἀναλαβεῖν παρῄνει[25] τὴν τῆς σεπτῆς[26] ἱερωσύνης λειτουργίαν, καὶ δὴ πείθει τούς[27] εὐπειθεῖς· οὐ γὰρ οἷόν τε ἦν ἀντιτείνειν ἐν τούτῳ τοὺς ἐν ἅπασι πειθηνίους αὐτῷ τυγχάνοντας[28]. Λαβὼν δὲ[29] αὐτοὺς ἄνεισι πρὸς τὸν ἱεράρχην· Ταράσιος δὲ[30] ἦν ὁ θειότατος οὗτος (1)· ὃς θείᾳ προγνώσει μυσταγωγούμενος τὰ τῆς ἱερωσύνης πρεσβεῖα Ἰωάννῃ ἐγχειρίζειν ἐκέλευσεν. Τοῦ δὲ ποιμένος οὐχ οὕτως ἔχειν εἰπόντος, ἀλλὰ τῷ μέτρῳ[31] τῆς ἡλικίας ἀνάλογον καὶ τὴν λειτουργίαν διδόναι[32], εἴξας ὁ ἀρχιερεὺς Θεοδώρῳ μὲν τὴν τοῦ πρεσβυτέρου χειροτονίαν, Ἰωάννῃ δὲ τὴν τοῦ διακόνου δίδωσιν.

4. Μέχρι μὲν οὖν τούτου προβαίνων ὁ λόγος κοινῇ τοῦ γένους τὴν μνήμην ἐποιήσατο, δέον ψιλὸν ἡμῖν[1] εἰς μέσον προθέντας τὸν ἄνδρα εἰς αὐτὸν περιστῆσαι τὸν λόγον· τοῦτο[2] δὴ καὶ ποιήσω. Καὶ μή τις[3] ταῖς καταστατικαῖς τῶν διηγήσεων ἀκολουθῶν[4] κατασκευαῖς ἀνάρμοστα τὰ λεγόμενα ἡγοῖτο[5] εἶναι· οὐ γὰρ κατασκευάζειν ἡμῖν πρόκειται νῦν, ἀλλὰ τὰ τῆς ἀληθείας ἀκριβῶς ἐξετάζειν, κρεῖττον ἡγουμένοις ἐν συλλαβαῖς πταίειν ἢ τούτων διαμαρτάνειν[3]. Ἰωάννης τοίνυν[6] κομιδῇ νέος ὢν ἔτι ἐκ προοιμίων ἐδείκνυε τὴν ἐπανθοῦσαν ἐν[7] αὐτῷ χάριν τῇ τε τῆς ψυχῆς καταστάσει καὶ τῇ τοῦ σώματος εὐταξίᾳ· τεκμήριον[8] γὰρ τῆς
f. 217. ἔνδον διαθέσεως ἡ τῶν ἐκτὸς πολλάκις ἐμφαίνει σημείωσις[8]. | Τοιοῦτος δὲ ὢν ἴσον ἑαυτὸν τοῖς πᾶσι παρεῖχεν, πρᾷον, συμπαθῆ, ὁμιλητικόν, ἐπιχαρῆ, μέτριον· ταπεινώσεως[9] δὲ ὑπερβολὴν οὐ κατέλιπε τοῖς μετ' αὐτόν, πάντων ἑαυτὸν ἐλάττω ἡγούμενος καὶ πᾶσι τῶν πρωτείων

— [23] (Ὁρῶν γοῦν αὐτῶν) ὧν B. — [24] ὁρῶν *add.* B. — [25] (ἀναλ. παρ) παρ. ἀναλ. B. — [26] *om.* B. — [27] (πείθει τοὺς) πείθονται οἱ ὄντως B. — [28] (οὐ γὰρ οἷόν — τυγχάνοντας) *om.* B. — [29] (Λαβὼν δὲ) καὶ λαβὼν B. — [30] *om.* B. — [31] τὸ μέτρον B. — [32] δέχεσθαι B.

4. — [1] (ψιλὸν ἡμῖν) δὲ ἡμᾶς B. — [2] ὃ B. — [3] (Καὶ μή τις — διαμαρτάνειν) *om.* B. — [4] ἀκο//λουθῶν M. — [5] ἡγῆτο M. — [6] (Ἰωάννης τοίνυν) οὕτω τοίνυν Ἰωάννης B. — [7] *om.* B. — [8] (τεκμήριον — σημείωσις) *om.* B. — [9] (ταπεινώσεως — παραχωρῶν) ταπεινόν, πρὸς τούτοις B.

(1) Tarasius occupa le siège patriarcal de Constantinople du 25 Décembre 784 au 25 Février 806.

παραχωρῶν[9]. Μαθήμασι δὲ[10] θείοις ἐπαγρυπνῶν οὐ διέλιπεν[11] ἡμέρας καὶ νυκτὸς μελετῶν ἐν νόμῳ Κυρίου, καὶ τὸν ἀτίμητον[12] ἐκ τῶν Γραφῶν ἀνιμώμενος[13] μαργαρίτην τὸν ἄσυλον δι' αὐτοῦ ὠνεῖται πλοῦτον, οὐ δεόμενος τῆς τῶν ὀνομάτων καὶ ῥημάτων τάξεως καὶ διαλέκτων ἰδιώματα καὶ τὸ συλλαβαῖς ἐμφιλοχωρεῖν, οὐδὲ τῆς Ὁμήρου φλυαρίας[14] ἢ τῆς χρυσῆς αὐτοῦ σειρᾶς (1) ἢ τοῦ ζευγνύειν καὶ ἀποζευγνύειν ἅρματα. Τίς γὰρ ἐντεῦθεν ὄνησις[15] τῆς τῶν μύθων καὶ πλασμάτων καὶ δαιμονίων σεβασμάτων εἰδήσεως προσγένηται τοῖς ἐν τούτοις φυσιουμένοις ; Ῥητορικῆς δὲ οὐκ ἐδεήθη ψευδολογίας, οὐδὲ τὸ εἰς στοχασμοὺς ἀνάγειν τὰ μήτε συστῆναι δυνάμενα τῶν ζητημάτων, οὐδὲ δεινότητι καὶ ἰδέαις καταποικίλλειν τὴν λέξιν, τὸ φυσικὸν δὲ τοῦ λόγου κάλλος φέρων τῇ ἀληθεῖ τῶν πραγμάτων ἐκβάσει τὸ πείθειν ἔχειν ἢ τῷ πιθανῷ τῆς φράσεως[12]. Φιλοσοφίαν δὲ[16] τὴν ἀνωτάτω ἀσκῶν ὡμοιοῦτο Θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν, ἓν μόνον[17] συλλογιζόμενος τὸ τὸν Θεὸν ἁπάντων εἶναι ποιητήν, τὸν ποιητὴν κριτήν, τὸν Θεὸν πάντως κριτὴν εἶναι. Τὰς δὲ προτάσεις καὶ τοὺς συλλογισμοὺς καὶ τὰ σοφίσματα ὡς ἀραχνῶν ὄντα ὑφάσματα τοῖς ἐπὶ κοπρίας κειμένοις παρῆκεν. Ἀστρονομίας δὲ καὶ γεωμετρίας καὶ ἀριθμητικῆς κατεφρόνησεν ὡς ἀνυπάρκτων ὄντων. Πῶς γὰρ ἂν ὑποσταίη ἀκαριαῖα καὶ γραμμαὶ ἄρτιοί τε καὶ περισσάρτιοι καθ' ἑαυτὰ ἐν ὑποστάσει μὴ ὄντα ; Πῶς δαὶ καὶ Πλάτων ὁ τούτων ἐπιστήμων δι' αὐτῶν ἐπὶ τὰ νοητὰ ἀνάγεται, ὁ τοῖς ὄφεσιν ὁμοίως ἐν τῇ τῶν παθῶν | ἰλυσπώμενος ἰλύι f. 217v.
καὶ ἀποπληθούσης γαστρὸς καὶ γνάθων ἀποφαινόμενος[17] ; Τούτῳ μὲν οὖν τοῖς εὐσεβῶς μετέχειν βουλομένοις ὑπεχώρει, καὶ πάντα Θεοῦ ἐδίδασκεν[18] εἶναι καὶ εἰς αὐτὸν τὴν εὐχαριστίαν ἀνατείνειν καὶ τῶν νοημάτων τὸ κάλλος τῇ τῶν ἔργων σπεύδειν ἐπιδείκνυσθαι τελειώσει[19], τά τε ἀνόθευτα τῶν θεωρημάτων συλλέγειν[20] καὶ τὰ διεφθορότα τῶν δογμάτων ἀποτρέπεσθαι. Τοῖς δέ γε ἀφορμὴν[21] τύφου ταῦτα ποιουμέ-

— [10] *om.* B. — [11] διέλειπεν B. — [12] (καὶ τὸν ἀτίμητον — τῆς φράσεως) *om.* B. — [13] ἀνειμώμενος M. — [14] φλυ//αρίας (υ *manu 2a in ras.*) M. — [15] ὄνησις ////////////// M. — [16] τὲ B. — [17] (ἓν μόνον — ἀποφαινόμενος) *om.* B. — [18] (Τούτῳ μὲν οὖν — ἐδίδασκεν) οὐ δὴ μόνου μετέχειν τοὺς εὐσεβεῖν βουλομένους ἐδίδασκε καὶ πάντα αὐτοῦ B. — [19] (καὶ τῶν νοημάτων — τελειώσει) *om.* B. — [20] ἔσπευδε *add.* B. — [21] (Τοῖς δέ γε ἀφορμὴν — καταπλουτίζεσθαι) *om.* B.

(1) Cf. Homère, *Iliade*, VIII, 19, et la note correspondante de W. Leaf, *The Iliad*, 2e éd., t. I, p. 334.

νοις καὶ τῇ τῶν οὐρανίων κινήσει τὴν τῶν γινομένων ἐξάπτουσι πρόνοιαν ἐπιτιμῶν ἀναγκαίως, διήγειρε λίαν ὀρθῶς συμβουλεύων λόγων μετριότητι τὴν εὐσέβειαν μετιέναι ἢ ποικίλῃ στωμυλίᾳ[22] τοῦ ψεύδους καταπλουτίζεσθαι[21]. Αὐτὸς μὲν τούτων[23] οὐδενὸς ἐδεήθη, ἀμέσως δὲ γενόμενος[24] πρὸς τὰ θεῖα οὐκ ἀπέκαμεν μέχρις ἂν τὸ ὕψος τῆς ἀπαθείας ἔφθασεν[25]. Τίς ἂν λόγος ἐξισχύσει ἐν γραφῇ παραδοῦναι τῶν ἀμέτρων ἀγώνων αὐτοῦ τὰ παλαίσματα ; Τίς τῆς ἀγρυπνίας αὐτοῦ διηγήσαιτο τὸ ὑπερόγκον[26] ; Ποία γλῶσσα παραστήσει τῶν πόνων αὐτοῦ τὸ μέγεθος, οὐ μόνον τῶν ἐν ἐκκλησίαις καὶ εὐχαῖς ἐπιτελουμένων, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐν ταῖς χρείαις τῆς μονῆς ἐπιτηδευομένων ; Τίς γυμνότητα οὕτως ἐκαρτέρησε κρύει καὶ θάλπει ταλαιπωρούμενος[27], τίς ἐλεημοσύνην καὶ συμπάθειαν οὕτως ἐκτήσατο, τίς σωφροσύνην καὶ καθαρότητα οὕτως ἠσπάσατο ὡς ἐντεῦθεν φοβερὸν[28] ὀφθῆναι τοῖς δαίμοσιν καὶ ἀριδήλως τούτους ἀποδιώκειν ; Ἐν τούτοις γοῦν αὐτοῦ διακαρτεροῦντος, ὁρῶν ὁ προεστὼς τὸ γενναῖον αὐτοῦ καὶ ἀκαταμάχητον τὴν τοῦ οἰκονόμου αὐτῷ ἐγχειρίζεται[29] διακονίαν· ἔπειτα καὶ τῆς τοῦ πρεσβυτέρου ἀξιοῦται
f. 218. πρεπόντως ἱερωσύνης[30]· ἐν ταύτῃ δὲ καταστὰς | ἐδείκνυε τὴν ἀξίαν ἀληθεύουσαν τῇ τοῦ φρονήματος παλαιότητι[31]. Ἐπεὶ δὲ[32] οὐκ ἔδει[33] ὑπὸ τῷ μοδίῳ κρύπτεσθαι τὸν λύχνον, ἀλλ' ἐν ὑψηλῷ τεθέντα πλείονας αὐγάζειν τῇ ἑαυτοῦ λαμπηδόνι (1) καὶ πρὸς ἑαυτὸν ἕλκειν τοὺς ἐν σκότῳ τῆς ἀπραξίας[34] τῶν καλῶν πλανωμένους[35], καὶ τοῦτο θεόθεν συνέβαινεν[36].

5. Μιχαὴλ γάρ τις τῶν ἐπιφανῶν τὴν ἀξίαν πατρίκιος τὸν μονήρη ἀσπασάμενος βίον[1], τήν τε ἅπασαν αὐτοῦ ὕπαρξιν[2] εἰς κατασκευὴν μοναστηρίου προθέμενος, αἰτεῖται τοὺς τηνικαῦτα κρατοῦντας τῶν σκήπτρων, Εἰρήνη δὲ ἦν ἡ θειοτάτη δέσποινα (2), Θεόδωρον μὲν ἡγού-

— [22] στομυλία (υ *manu 2a in ras. un. vel duar. litt.*) M. — [23] (Αὐτὸς μὲν τούτων) τῶν μὲν οὖν ἐπὶ τῇ θύραθεν σοφίᾳ κομψῶν B. — [24] γινόμενος B. — [25] (τῆς ἀπαθ. ἔφθ.) ἔφθ. τῆς ἀπαθ. B. — [26] (διηγήσ. τὸ ὑπερ.) διηγήσεται τὸ ὑπέρμετρον B. — [27] (κρύει — ταλαιπωρούμενος) ἢ θάλπει τεταλαιπώρηκε B. — [28] τοῦτον *add.* B. — [29] ἐγχειρίζει B. — [30] (ἀξιοῦται — ἱερωσύνης) ἀξίας ἀξίως ἀξιοῦται B. — [31] (ἐν ταύτῃ — παλαιότητι) *om.* B. — [32] (Ἐπεὶ δὲ) *manu 2a in marg.* M. — [33] (οὐκ ἔδει) *manu 2a in ras.* M. — [34] ἀγνωσίας B. — [35] (τῶν καλ. πλαν.) *om.* B. — [36] ἐδίδοτο B.

5. — [1] (ἀσπ. βίον) βίον ἀσπ. B. — [2] (αὐτ. ὑπ.) ὑπ. αὐτ. B.

(1) *Matth.*, V, 15 ; *Marc.*, IV, 21 ; *Luc.*, VIII, 16 et XI, 33.

(2) L'impératrice Irène gouverna de 780 à 790 au nom de son fils mineur, Constantin VI ; plus tard, elle régna seule, de 797 à 802.

μενον Ἰωάννην τε[3] οἰκονόμον τῆς ὑπ' αὐτοῦ καινουργηθείσης μονῆς. Καὶ δὴ τῆς αἰτήσεως μὴ διαμαρτών, λαμβάνει Θεόδωρον καὶ Ἰωάννην καὶ[4] καθίστησιν αὐτοὺς[5] ὥσπερ τινὰς πολιούχους ἐν τῇ μονῇ ἀντιμαχοῦντας τῶν ἐναντίων[6] καὶ τὴν ποίμνην ἀλώβητον διατηροῦντας[7]. Ἰωάννης μὲν οὖν ὡς ἤδη ἀρχὴν ἐπιτιθέμενος[8] τοῖς πόνοις ἀεὶ διετέλει ἐπιτείνων τοὺς ἀγῶνας, καὶ τοῦτο ἦν[9] αὐτῷ τὸ σπουδαζόμενον ὁσημέραι αὔξησιν λαμβάνειν τοὺς κόπους αὐτοῦ. Καὶ ἀργίαν μὲν ἡγεῖτο τὸ μὴ προσθεῖναι τοῖς οὖσιν, παρανομίαν δὲ τὸ τῶν προστεθέντων ἀφελεῖν[9]. Ἐνταῦθα ἄξιον αὐτοῦ καταπλαγῆναι τὸ ἀκαταγώνιστον, πῶς ἀμφοτέρων ἐχόμενος τῶν πραγμάτων οὐδετέρου ἀπελιμπάνετο, πῶς ὁμοίως ἑαυτὸν παρεῖχεν τοῖς τε πνευματικοῖς κανόσιν καὶ ταῖς κοσμικαῖς φροντίσιν. Τοῦτο δηλαδὴ τῆς τοῦ Θεοῦ δυνάμεως ἔργον, τῆς κρατυνούσης[10] τὴν ἀνθρωπείαν ἀσθένειαν τὰ ὑπὲρ φύσιν ἑλέσθαι καὶ ἑλομένην εἰς πέρας ἄγειν· αὕτη καὶ τὸν γενναῖον τοῦτον ἀγωνιστὴν ἐνίσχυσεν ὑπερβῆναι τῆς τῶν βροτῶν δυνάμεως τὸ μέτρον[10], ταύτην ὁδηγὸν ἀπλανῆ κτησάμενος οὐ προσέκοψεν[11] εἰς λίθον προσκόμματος τῶν | συνεχῶν ἐπιβουλῶν τοῦ ἐχθροῦ· καὶ τοῦτο εὔδηλον ἐξ ὧν αὐτὸν f. 218v.
τῶν τοιούτων ἀπείραστον διετήρει παγίδων[11]. Χρείας γάρ ποτε κατεπειγούσης αὐτὸν ἧς ἐφρόντιζε διακονίας, ἀναστὰς ἀωρίας οὔσης νυκτερινῆς[12] ἵππῳ τε ἐπιβὰς εἴχετο τῆς ὁδοιπορίας τὸν συνήθη κανόνα διατελῶν. Σκοτίας δὲ οὔσης βαθείας, ἐκκλίνει τῆς εὐθείας καὶ πρὸς τὸ εὐώνυμον φέρεται. Εἶτα, ἱκανὸν διαστήσας τῆς λεωφόρου[13] ὁρᾷ κατενώπιον αὐτοῦ αὐγὴν τὰς ἡλιακὰς ὑπερβαίνουσαν ἀκτῖνας· καὶ τὸ μὲν φῶς ἥνωτο τῇ αἴγλῃ, διῄρητο δὲ τρισὶ τοῖς προσώποις, καὶ ἦν τὸ θέαμα φοβερόν. Ἔντρομος οὖν γενόμενος, ἐπὶ τὴν γῆν αὐτίκ' ἐκ τοῦ ἵππου[14] ἥλατο[15]. Στὰς δὲ καὶ τὸ πολὺ τῆς ἀγωνίας ὑποτεμών, πάλιν τῆς αὐτῆς ὑμνολογίας εἴχετο· πέρας οὖν εἰληφυίας καὶ ταύτης, ἀρχῆθεν ἐπαναλαμβάνει τὸ ψαλτήριον ἠρέμα στιχολογεῖν[16], τέως

— [3] δὲ B. — [4] (λαμβάνει — Ἰωάννην καὶ) *om.* B. — [5] ὡς ἤρητο *add.* B. — [6] (ἀντιμ. τῶν ἐναντ.) ἀντιπαρατασσομένους τοῖς ἐναντίοις B. — [7] (καὶ τὴν ποίμνην — διατηροῦντας) *om.* B. — [8] ἐπιθέμενος B. — [9] (καὶ τοῦτο ἦν — ἀφελεῖν) *om.* B. — [10] (τῆς κρατυνούσης — τὸ μέτρον) *om.* B. — [11] (οὐ προσέκοψεν — παγίδων) τῶν συνεχῶν ἐπιβουλῶν τοῦ ἐχθροῦ ἀπείραστος διετηρεῖτο B. — [12] (ἀωρ. οὔσ. νυκτ.) ἀωρὶ τῶν νυκτῶν B. — [13] *ex* λαοφόρου *? manu 2a corr.* M. — [14] *tres prim. litt. manu recenti in ras.* M. — [15] (ἐπὶ τὴν γῆν — ἥλατο) αὐτίκα ἐκ τοῦ ἵππου ἐπὶ τὴν γῆν ἥλλατο B. — [16] στιχολογῶν B.

ἀτενῶς ἔχων πρὸς τὴν παράδοξον λαμπηδόνα. Ἤδη δὲ τῆς νυκτὸς προκοπτούσης τῆς τε ἡμέρας διαφαινομένης, ἡ μὲν αἴγλη καταβραχὺ ἀπεκρύπτετο, ἡ δὲ θέσις τοῦ χωρίου ἐπιπλεῖον[17] ἀπεκαλύπτετο· τέλος, ἀνίσχοντος τοῦ ἡλίου, ἀπογίνεται καὶ τοῦ ὀραθέντος ἡ ἀκτίς[18]. Μικρὸν δὲ ὑποβάς, ἔνθα ἡ ὀφθεῖσα ὀπτασία, ἐλθὼν εἶδεν τὸ[19] ἐναντίον τῇ ἐλπίδι, τόπον κρημνώδη[20] καὶ χάος βαθύτατον ὅσον τοῖς ὄμμασι περιλαμβάνων κατοπτεύειν ἠδύνατο. Ὑποτοπάσας δὲ θείαν εἶναι τὴν ἐπιφάνειαν καὶ εἰς φυλακὴν αὐτοῦ ἐληλυθέναι τὴν ἐπὶ τὸ πρόσω πορείαν κωλύουσαν, ἀξίας τὰς ἐπινικίους φωνὰς τῷ σεσωκότι Θεῷ ἀνετίθετο[21]. Τί τούτου παραδοξοτέρα[22] ἡ κατὰ τὸν Ἰσραὴλ πεφωτισμένη νεφέλη, ὅτε πύρινος στύλος προπορευόμενος αὐτοῦ εἰς ὁδηγίαν (1) ; τοῦτο τοῖς εὖ[23] συγκρίνουσιν οὐκ ἔλαττον· τοῦτο τοῦ ἐν Θαβὼρ φωτὸς τοῖς μαθηταῖς ὀφθέντος (2) ἀπαύγασμα[23]· τοῦτο τῆς ἑνιαίας αἴγλης τῆς ἁγίας Τριάδος
f. 219 τεκμήριον. | Τίς λαλήσει[24] τὰς δυναστείας σου, Κύριε, ἀκουστὰς ποιήσει πάσας τὰς αἰνέσεις σου, τοῦ μὴ διδόντος σου εἰς σάλον τὸν πόδα τῶν σῶν δικαίων (3), τοῦ ἓν ὀστοῦν ἐξ αὐτῶν συντριβῆναι μὴ συγχωροῦντος[24] (4) ; Ὄντως θαυμάσια τὰ ἔργα τοῦ Θεοῦ ἡμῶν (5) καὶ πάντα νοῦν ὑπερβαίνοντα[25]. Οὕτω τοίνυν ποδηγούμενος τῇ συνεργίᾳ τοῦ παναγίου πνεύματος αὐτοῦ Ἰωάννης[26] τῶν ἐπηρεαζόντων ὤφθη ἀνώτερος, βέλη νηπίων ἡγούμενος τοὺς εἰσφερομένους αὐτῷ παρὰ τοῦ ἀντικειμένου πολέμους[27].

6. Ἐπεὶ δὲ Θεόδωρον προχειρίζεται ὁ κρατῶν εἰς ἐπίσκοπον, Ἰωάννης τὴν ἡγεμονίαν διαδέχεται, ὁ καὶ πρὸ[1] ταύτης τῶν αὐτῆς ἀντεχόμενος φροντίδων καὶ τἀληθὲς εἰπεῖν τὸν ἡγεμόνα σὺν τοῖς προβάτοις ποιμαίνων[1]. Ἐντεῦθεν ἀρχὴν ἄλλην καὶ ἄλλο σπούδασμα τίθησιν, διεγεί-

— [17] ἐπὶ πλέον B. — [18] ἡ τοῦ ὀραθέντος ἀκτίς B. — [19] τὸν B. — [20] κριμνώδη M. — [21] ἐδίδου B. — [22] παραδοξότερον B. — [23] (τοῦτο τοῖς εὖ — ἀπαύγασμα) *om.* B. — [24] (Τίς λαλήσει — συγχωροῦντος) *om.* B. — [25] (καὶ πάντα νοῦν ὑπερβ.) *om.* B. — [26] (τῇ συνεργίᾳ — Ἰωάννης) Ἰωάννης τῇ συνεργίᾳ τοῦ ἁγίου πνεύματος B. — [27] (βέλη — πολέμους) *om.* B.

6. — [1] (ὁ καὶ πρὸ — ποιμαίνων) *om.* B.

(1) *Exod.*, XIII, 21-22.
(2) *Matth.*, XVII, 1 ; *Marc.*, IX, 1 ; *Luc.*, IX, 28.
(3) *Ps.*, CXX, 3.
(4) *IV Reg.*, XXIII, 18.
(5) *Apoc.*, XV, 3.

ρειν τόν τε σεβάσμιον ναὸν καὶ τὰ πεπτωκότα τῶν οἰκοδομιῶν[2]· ἐν ἐρειπίοις (1) γὰρ τότε ὑπῆρχεν[3], ὑπὸ βαρβαρικῆς ἐφόδου ἐμπεπρησμένα[4] (2). Ταῦτα τοίνυν εἰς τὸ μηδὲν χωρήσαντα οἰκείοις πόνοις ἀνίστησι, λαμπροτέραν ποιησάμενος ἐπιμέλειαν τῆς προτέρας κατασκευῆς. Τούτων μὲν οὕτως αὐτῷ φροντιζομένων, ἐπιφύεται ἡμῖν μονιὸς ἄγριος ἀπὸ τῆς ἐρήμου τῶν ἑαυτοῦ παθῶν ἥκων, ὗς ἐν βορβόρῳ[5] τῆς ἀσεβείας ἐγκαλινδούμενος· οὐ γάρ ἐστιν ἄξιος τῇ τοῦ Λέοντος τιμᾶσθαι προσηγορίᾳ (3)· τιμή γ' ἂν μᾶλλον αὐτῷ τοῦτο εἴη τῇ συγκρίσει παραβαλλόμενον τῶν ἀτοπημάτων· καὶ γὰρ εἰ καὶ δραστικώτατόν ἐστιν ἐκεῖνο τὸ ζῶον, ὅμως φύσεως νόμοις ὑπείκει[6], καὶ τοῦτο αὐτῷ ὅρος[7] σὺν ἀξιώματι γίνεται τὸ μὴ βαίνειν περαιτέρω τῆς φύσεως[5]. Οὗτος δὲ[8] ὑπερβὰς τὰ μέτρα τῆς ἀταξίας τολμᾷ[9] κατὰ τῆς εἰκόνος Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν καὶ τῶν ἁγίων αὐτοῦ[10] διᾶραι βλασφήμως τὴν γλῶσσαν, ὁ τὸ κατ' εἰκόνα Θεοῦ εἰς ἵππειον μεταβαλὼν εἶδος καὶ τοῖς κτήνεσιν ὁμοίως τροφῆς ἐμφορούμενος ἀλόγου[11] (4). Καὶ τὰ μὲν πρῶτα τὴν κακίαν | ἔνδον f. 219v. ὑποσμύχουσαν εἶχεν, τὴν ἐπικράτειαν, ὡς οἶμαι, τῆς ἀρχῆς πραγματευόμενος[12]· ἔπειτα εἰς τοὐμφανὲς ταύτην προαγαγών (5), μίξας

— [2] οἰκοδομημάτων B. — [3] (ἐν ἐρ. γὰρ τότε ὑπ.) *om.* B. — [4] ὄντα *add.* B. — [5] (ὃς ἐν βορβόρῳ — φύσεως) ὁ τῷ ὄντι ἀνήμερος Λέων, ὁ τότε κρίμασιν οἷς οἶδε Κύριος τῶν ἀρχικῶν ἐπιλαμβανόμενος σκήπτρων B. — [6] ὑπήκει M. — [7] ὅρος M. — [8] (Οὗτος δὲ) ὃς B. — [9] φεῦ *add.* B. — [10] (ἁγίων αὐτοῦ) αὐτοῦ ἁγίων B. — — [11] (τὸ κατ' εἰκόνα — ἀλόγου) τοῖς κτήνεσιν ὁμοίως τὸ κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἀτιμάσας καὶ ἀξίως τούτοις παραβληθείς B. — [12] πρατευόμενος M.

(1) Le ms. M porte ἐριπίοις, forme qui se rencontre encore dans d'autres textes. Voir *Anal. Boll.*, t. XVI (1897), p. 160, note 1.

(2) L'an 813 en effet, au milieu du mois de juillet, Croum, roi des Bulgares, vint assiéger Constantinople et fit ensuite incendier par son armée un grand nombre des églises, des monastères et des palais situés hors de l'enceinte de la ville. Cf. SYMEON MAGISTER, *Annales*, éd. Bonn, p. 614, nº 9 et les autres chroniqueurs cités par E. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, t. I, p. 401.

(3) Les expressions dont se sert ici l'hagiographe pour désigner l'empereur iconoclaste Léon V l'Arménien (813-820) sont à rapprocher de celles qu'emploient souvent les écrivains byzantins au sujet de ce prince. Voir, par exemple, GEORGES LE MOINE, *Vitae recentiorum imperatorum*, éd. Bonn, p. 770, l. 2-4 ; *Acta S. Macarii, hegumeni monasterii Pelecetes*, ANAL. BOLL., t. XVI, p. 153, l. 13 ; *Acta SS. Davidis, Symeonis et Georgii*, IBID., t. XVIII, p. 227, l. 3 ; *Vita S. Theodori Studitae, P. G.*, t. XCIX, col. 275.

(4) Cf. *Daniel.*, IV, 29-30.

(5) Plus d'un historien byzantin a exprimé le même jugement sur Léon

βασιλείας σχῆμα τυραννίδος ὠμότητι κατάγει τὸν πρόεδρον ἀπὸ[13] τοῦ θρόνου (1), τούς τε ἱερεῖς ὠμῶς ἀπελαύνει, μοναστήριά τε[14] καὶ ἀσκητήρια ληΐζεται· καὶ οὐδὲ μέχρι τούτων ἔστησε τὴν ἀσέβειαν, ἀλλ' ἐρευνῶνται[15] ὄρη καὶ σπήλαια, ἀγοραί τε καὶ πύλαι πόλεων στενοχωροῦνται[16] στρατιωτῶν ἐνόπλων περιφέρουσαι πλήθη ὡς ἐχθροὺς δή τινας[17] θηρωμένων τοὺς τῆς εὐσεβείας ἀγωνιστάς (2). Οὐδὲ τοὺς[18] ἐν παρατάξει μιμεῖσθαι εἵλετο ὁ τύραννος, οἵ ὁπόταν λαμπρῶς κατακρατήσωσι τῆς μάχης ὑπενδιδόασι τοῖς ἡττηθεῖσι, τοὺς ἀνθρωπίνους αἰδούμενοι νόμους[18].

7. Τούτου τοίνυν τὸ ἀπηνὲς ὁ ἀοίδιμος οὗτος ἰδὼν σοφώτατα[1] διανοεῖται δικαίᾳ κρίσει οἰκονομῆσαι τὸ ποίμνιον, κρίνας τε ἄριστα ὡς οὐχ οἷόν τέ ἐστιν ὁμοίως ἅπαντας τὸ μαρτύριον εἰς πέρας ἄγειν, ἀφθονίαν[2] τῶν ἀναγκαίων παρασχών, εὐχαῖς τε καὶ διδασκαλίαις ἐπιστηρίξας τὴν ποίμνην πέμπει ὅπῃ[3] Θεῷ φίλον εἴη πορεύεσθαι. Τότε δή τινες τὸν τοῦ Ἰούδα ἀσπασάμενοι[4] κλῆρον, τοῦ χοροῦ τῶν ἁγίων ἑαυτοὺς ἀποῤῥήξαντες[5] κατήγοροι ἀπαραίτητοι κατὰ τοῦ ἁγίου καθίστανται, διαβάλλουσί τε αὐτὸν πρὸς τὸν παρανόμως ἐπειλημμένον τοῦ θρόνου τῆς ἱερωσύνης[6] (3) ὡς τῆς ἀληθείας ἀντιποιούμενος[7] Ἰωάννης τὴν κοινωνίαν ὑμῶν ὡς μύσος[8] ἀποβδελύττεται. Ὁ δὲ μὴ μελλήσας[9] τῷ βασιλεῖ τάχιστα[10] τὰ λεχθέντα καταμηνύει. Λαβὼν οὖν ἐξ

— [13] *om.* B. — [14] *om.* B. — [15] (καὶ οὐδὲ μέχρι — ἐρευνῶνται) ἐρευνᾷ B. — [16] πλήθει *add.* B. — [17] (περιφέρουσαι — δή τινας) *om.* B. — [18] (Οὐδὲ τοὺς — νόμους) *om.* B.

7. — [1] σοφόν τι B. — [2] *alt.* α *monu recenti in ras. litt. un.* M. — [3] ὅποι B. — [4] σπασάμενοι M. — [5] (τοῦ χοροῦ — ἀποῤῥήξαντες) *om.* B. — [6] (ἐπειλημμένον — ἱερωσύνης) τοῦ τῆς ἐκκλησίας θρόνου ἐπειλημμένον B. — [7] φάσκοντες *add.* B. — [8] *post prim.* σ *manus 2a add.* σ *sup. lin.* M. — [9] *alt.* λ *manu 2a* M. — [10] (τῷ βασ. τάχ.) τάχ. τῷ βασ. B.

l'Arménien : par exemple Georges le Moine, *Vitae recentiorum imperatorum*, éd. Bonn, p. 770. Cf. L. Maimbourg, *Histoire de l'hérésie des Iconoclastes*, 1679, t. II, p. 95 sqq.

(1) Le patriarche Nicéphore fut déposé en 815.

(2) Voir un tableau tout semblable de la persécution de Léon l'Arménien dans la Vie de S. Joannice par le moine Sabas, *Act. SS.*, Novembris t. II, pars I, p. 348 C.

(3) Ce patriarche intrus est Théodote Cassiteras (815-821). Cf. E. Gedeon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, p. 272-273.

αὐτοῦ τοῦ πράττειν τὴν ἐξουσίαν καὶ συνεργὸν ἔχων τὴν ὑπάρχου (1) θρασύτητα, εἰς βῆμα ἀντὶ θρόνου καθέζεται καὶ τὸν ὅσιον συλληφθέντα εἰς τὸ δικαστήριον κελεύει εἰσάγεσθαι. Εἰσήει[11] τοίνυν εἰς τὸ κριτήριον ὁ δίκαιος, μιερέως καὶ ἄρχοντος προκαθημένων[12], ὡς Ἰησοῦς | Ἄννα f. 220. καὶ Πιλάτου τῶν ὁμοτρόπων[13] (2). Καὶ[14] λέγε, φησίν, τίνος χάριν τὸ βασιλικὸν δόγμα παριδὼν δρασμὸν ὑπενόεις, καταφρονήσας τοῦ μεγέθους[15] τῆς ἐξουσίας αὐτοῦ[16] ; Δόγμα μέν, φησίν, παρ' ἡμῖν, ὁ ὅσιος, ἀσάλευτον ἐκεῖνό ἐστι τὸ παλαιότητι[17] διαφέρον καὶ τῷ ὀρθῷ λόγῳ καλῶς ἔχειν κεκριμένον· τὸ γὰρ παρ' ὑμῖν καινοτομούμενον οὐ δόγμα δίκαιον καλεῖν μᾶλλον ἢ ἀνόμημα. Τί οὖν ἀνομεῖν σοι δοκοῦμεν ἡμεῖς, φησί, συνεκβάλλοντες ταῖς εἰκόσι τὴν τῶν εἰδώλων προσκύνησιν ; Οὐ τὴν τῶν εἰδώλων, ἔφη ὁ δίκαιος, ἀλλὰ τὴν τοῦ Χριστοῦ. Πῶς ; ἔφησαν[18]. Ὅτι[19] ὁ τὸ εἴδωλον εἰσάγων καὶ οὗ ἐστιν εἴδωλον[20] τὴν τιμὴν συνεισφέρει, οὕτω καὶ ὁ τὴν εἰκόνα τοῦ Χριστοῦ ἐξωθῶν συναπωθεῖται ταύτῃ[21] τὸ σέβας αὐτοῦ. Ἀπορησάντων δὲ αὐτῶν[22] πρὸς ταῦτα, καταπλαγέντων τε ὁμοῦ τὸ θαρσαλέον τῆς ὁμολογίας τοῦ ἀνδρός[23], ἐφ' ἕτερον ἔγκλημα πειρῶνται τοῦτον ἐνάγειν[24], ἱεροσυλίαν

— [11] εἰσείη M. — [12] προκαθημένου M. — [13] (Εἰσήει — ὁμοτρόπων) *om.* B. — [14] εἰσαχθέντος οὖν B. — [15] (καταφρ. τοῦ μεγ.) τοῦ μεγ. καταφρ. B. — [16] *om.* B. — [17] παλαιότητι ///////// M. — [18] (Πῶς ; ἔφ.) *om.* B. — [19] ἐπεὶ B. — [20] (καὶ οὗ ἐστ. εἴδ.) *om.* B. — [21] πάντη B. — [22] (Ἀπορ. δὲ αὐτ.) ἀπορήσαντες δὲ οὗτοι B. — [23] (καταπλαγέντων — ἀνδρός) *om.* B. — [24] (πειρ. τοῦτ. ἐνάγ.) τρέπονται B.

(1) Selon toute vraisemblance, le biographe a ici en vue le gouverneur de la ville, appelé généralement ἔπαρχος τῆς πόλεως, mais quelquefois aussi ὕπαρχος τῆς πόλεως ou simplement ὕπαρχος. Voir, en effet, Constantin Porphyrogénète, *De cerimoniis*, éd. Bonn, p. 6, l. 12, et la note correspondante de Reiske, *Commentarii*, éd. Bonn, p. 37-38 ; *Vita Theodori Studitae, P. G.*, t. XCIX, col. 283 ; Sophokles, *Greek lexicon*, s. v. ὕπαρχος ; Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 510, où sont signalés deux sceaux d'ex-préfets de Constantinople, qui s'intitulent ἀπὸ ὑπάρχων. L'hypothèse est confirmée par la comparaison introduite quelques lignes plus loin entre l'ὕπαρχος et Ponce-Pilate, et par le rôle que joue ce personnage dans le procès de Jean. Le gouverneur de Constantinople était pourvu, en effet, d'attributions judiciaires très étendues. Cf. Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, t. I, p. 296, 28, p. 501, 13 ; *Theophanes continuatus*, éd. Bonn, p. 86 (ὕπαρχος), p. 470 ; Georges le Moine, éd. Bonn, p. 791 (ὕπαρχος). C'est ce qui explique que le patriarche n'ait pu se passer de sa complicité pour juger le saint higoumène.

(2) *Joann.*, XVIII, 13-24, 28-XIX, 16.

κατηγοροῦντες αὐτοῦ καὶ νοσφισμὸν ἀργυρίου. Καὶ τούτου[25] δὲ ἐναργῶς ὑπὸ τῆς ἀληθείας ἐλεγχθέντος μὴ οὕτως ἔχειν, ἀπάτης προσωπεῖον πλασάμενοι[25] χρήματα ὑπισχνοῦντο διδόναι καὶ κάκωσιν συγχωρεῖν τῶν διαβαλλόντων, μόνον[26] εἰ τῷ δόγματι τοῦ βασιλέως ὑποκύψας κοινωνὸς γένηται τῆς ἀσεβείας αὐτῶν. Ὁ δὲ καταπαίζων[27] τῇ ἀνοίᾳ αὐτῶν ἔφη· Τὰ μὲν χρήματα ἔστωσαν ὑπεκκαύματα τοῦ πυρὸς ὑμῶν, οὗ ἐξεκαύσατε τῇ ὕλῃ τῆς ἀπειθείας ὑμῶν· ἡ δὲ τῶν διαβαλόντων ἀδικία παρ' ἐμοὶ συγκεχώρηται, παρὰ Θεῷ δὲ τετήρηται τῷ τῆς μετανοίας καιρῷ, εἰ δὲ μὴ ἕλοιτο τῷ τῆς κρίσεως. Ταύτην οὖν τὴν ἀπόκρισιν παρὰ τοῦ δικαίου λαβόντες[27], εἰς θυμὸν τὴν μακροθυμίαν τρέψαντες[28] παραδιδόασιν αὐτὸν[29] ἀνδρὶ ἀνόμῳ καὶ ἀπηνεῖ, βαρβάρῳ καὶ τὴν προσηγορίαν καὶ τὴν γνώμην[30], ὃς ταῖς ἀπειλαῖς μὴ δυνάμενος f. 220v. αὐτὸν κατα|πλῆξαι ἐπ' αὐτὸ χωρεῖ τὸ εἶδος τῶν βασάνων[31]. Καὶ δὴ[32] γυμνώσας αὐτοῦ τὸ αἰδέσιμον[33] σῶμα ξέεσθαι[34] προσέταξε ταῖς μάστιξιν. Ὁ δέ, ὡς ἑτέρου τεμνομένου ἢ ὡς αἰσθήσεως ἀμοιρῶν, γενναίως ὑπέφερεν τὰς ἐπαγομένας πληγάς, μέχρις ἂν τοὔδαφος τῷ αἵματι[34] περιεῤῥάνθη. Ὀψὲ γοῦν[35] ποτε ὁ ἀνήμερος βάρβαρος ἀνεθῆναι αὐτὸν ἐκέλευσεν, ταύτην αὐτῷ φιλανθρωπίας ἀπόφασιν δοὺς ὅτι εἰ μὴ τῷ προστάγματι τοῦ βασιλέως εἴξῃς[36], τῶν αὐτῶν πειραθήσῃ κατὰ ἑβδόμην ἡμερῶν περίοδον καὶ οὐ πρότερον ἀφεθήσῃ πρὶν ἂν τὸ δοκοῦν ἡμῖν ἀποπληρώσῃς. Χάριν εἴσομαί σοι, φησὶν ὁ γενναῖος, εἰ καθ' ἑκάστην με τῶν τοιούτων ἀξιώσῃς· τρυφὴ γάρ μοι τοῦτό ἐστιν, οὐ τιμωρία[35]. Καταπλαγεὶς οὖν ὁ ἀπάνθρωπος τὴν ὑπεράνθρωπον τοῦ δικαίου ἔνστασιν ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ αὐτὸν ἐκέλευσεν ἀσφαλῶς καθειρχθῆναι[37]. Τοιαῦτα τοῦ γενναίου τὰ παλαίσματα, τοῦτο τῶν πάλαι ἀθλησάντων οὐδὲν ἔλαττον τὸ μαρτύριον· εἰ γὰρ καὶ[38] ὁ χρόνος τῇ τάξει προτερεύει, ἀλλ' ἡ τοῦ Θεοῦ χάρις παραπλησίως τὰς ἀμοιβὰς

— 25 (Καὶ τούτου — πλασάμενοι) ἀλλὰ καὶ οὕτως ἐλεγχθέντες B. — 26 (καὶ κάκωσιν — μόνον) *om.* B. — 27 (Ὁ δὲ καταπαίζων — λαβόντες) ὡς δὲ καταγελῶν ὁ ἅγιος ἦν αὐτῶν B, (λαβόντες) λαλόντες M. — 28 (μακρ. τρέψ.) δοκοῦσαν μακροθυμίαν τρέπουσι καὶ B. — 29 αὐτῷ M. — 30 (βαρβάρῳ — γνώμην) *om.* B. — 31 (ἐπ' αὐτὸ — βασάνων) πρὸς βασάνους χωρεῖ B. — 32 *om.* B. — 33 (αὐτ. τὸ αἰδέσ.) τὸ ἱερὸν αὐτοῦ B. — 34 (ξέεσθαι — αἵματι) μάστιξιν ἀφειδῶς κατέκοπτεν· οὕτως δὲ τὰς πληγὰς ἔφερεν ὁ γεννάδας ὡς ἕτερον ὁρῶν πάσχοντα, μέχρις ἂν ἡ γῆ τῷ αἵματι πᾶσα B. — 35 (Ὀψὲ γοῦν — τιμωρία) *om.* B. — 36 ἥξῃς M. — 37 (αὐτὸν — καθειρχθῆναι) καθεῖρξεν αὐτὸν B. — 38 (εἰ γὰρ καὶ — μάρτυσιν) *om.* B.

διανέμει τοῖς μάρτυσιν[38], ἐπεὶ καὶ ἡ ὁμολογία κοινή· ὑπὲρ εὐσεβείας γάρ. Εἶτα διαδέχεται τὸ δεσμωτήριον ἐξορία, καὶ ἀπὸ ταύτης ἄλλη, καὶ πάλιν τὸ δικαστήριον αὐστηρότερον[39]. Οὐκέτι γὰρ κριτὴς καὶ ὕπαρχος προκαθέζονται[40], ἀλλ' αὐτὸς ὁ ἀλιτήριος (1) βροντῶν ἀπὸ θώρακος, καὶ τῷ μεγέθει τῆς ἀξίας καὶ τῇ τῶν λόγων σφοδρότητι ἐδόκει[41] καταπλήττειν τὸν ἀκατάπληκτον. Ὁ δὲ κώνωπος[42] ἐπαΐειν μᾶλλον ἡγεῖτο ἢ τῶν σοβαρωτέρων αὐτοῦ φωνῶν. Βρύξας οὖν ἐν θυμῷ βίαιον ὁ δράκων κελεύει τὸν ἅγιον γυμνωθέντα γενναιοτέρας τοὺς αἰκίζοντας ἐπιφέρειν πληγάς. Ἐπὶ πολὺ οὖν τοῦ ὁσίου τεμνομένου ταῖς μάστιξι, μόλις κόρον εἴληφε τῶν ἀποίων σαρκῶν ὁ αἱμοβόρος θήρ· πάλιν δὲ κελεύει αὐτὸν ἐν ἀσφαλεστάτῃ | φρουρᾷ κατακλείεσθαι, f. 221.
τῶν τε ἀναγκαίων προστάττει στερεῖσθαι ὡς ἂν ἀπὸ τούτων ἀγχόμενος τάχιον ἀπαυδήσῃ. Ἀλλ' εἰσπηδᾷ εἰς μέσον ὁ πρόδρομος τοῦ ἀντιχρίστου, ὁ τὴν Ἰαννοῦ ὑπερβὰς πλάνην ταῖς μαγικαῖς ἐπινοίαις (2), ὁ τῶν κυνῶν τὴν ἀναίδειαν ὑπερακοντίσας· πείθειν τε ἐπαγγέλλεται τοῖς ὁμοτρόποις τὸν ὅσιον, εἰ τούτου κατακρατήσειεν. Δὴ λαβὼν αὐτὸν ὁ γόης ἐν ὑψηλοτέρῳ δωματίῳ αὐτὸν καθείργνυσιν ἐν ᾧ τοῖς κάτω πῦρ ἐκαίετο ταῖς αὐτοῦ χρείαις ὑπηρετοῦν, οἰόμενος τῇ τε τῆς πείνης ἀνάγκῃ καὶ τῇ τοῦ καπνοῦ βίᾳ πρὸς ἑαυτὸν ἕλκειν τὸν ἅγιον· οὐ γὰρ ᾔδει ὁ φιλόσαρκος ὅτι πρὸς ἄσαρκον αὐτῷ καὶ ἀναίμονα περιέστη τὰ τῆς μάχης, ἀλλὰ τοῖς καθ' ἑαυτοῦ συγκρίνων τὰ τοῦ δικαίου πειρᾶται διὰ τούτων αὐτὸν ὑπάγειν τῇ παρανομίᾳ, ὁ τῶν ὑείων[43] κρεῶν ἀκόρεστος φάγος, ὁ ταῖς νυξὶ τὴν κοιλίαν ἐμπιπλῶν καὶ πρὸς ἡμέραν ἐγκρατὴς προερχόμενος, ὁ τῆς γαστρὸς ἀπαραίτητος οἰκέτης, ὁ πάντα δι' αὐτὴν ἐνεργῶν καὶ πράττων καὶ ἀλλοτρίαν δόξαν σφετεριζόμενος, ὁ τὴν ἀσέβειαν ἕνεκα ταύτης ἑλόμενος καὶ μηδὲν τιμιώτερον ταύτης

— [39] (καὶ πάλιν — αὐστηρότερον) εἶτα πάλιν αὐστηρότερον δικαστήριον B. — [40] προκαθέζεται M, τούτου *add*. B. — [41] (τῷ μεγέθει — ἐδόκει) οἰόμενος μάτην ὁ ἀνόσιος B. — [42] (Ὁ δὲ κώνωπος — ἡγούμενος) *om*. B. — [43] ὑΐων M.

(1) C'est-à-dire l'empereur lui-même, Léon l'Arménien.

(2) Il s'agit évidemment du fameux iconoclaste Jean Morocharzanios, surnommé Ἰαννής par les écrivains byzantins à cause de son goût pour la magie ; higoumène du monastère des SS. Serge et Bacchus, il fut créé patriarche (832-842) par l'empereur Théophile. Cf. E. Gedeon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, p. 274-277.

ἡγούμενος[43]. Ἔγνω οὖν[44] διὰ τῆς πείρας ὁποίῳ[45] ἀδάμαντι προσέβαλεν[46], καὶ ἀμηχανήσας τοῖς κατ' αὐτοῦ[47] εἰς τὴν προτέραν αὐτὸν ἐξορίαν παραπέμπεται. Ἔνθα πάλιν πληγαὶ ἀφόρητοι καὶ βασανιστηρίων εἴδη πρὸς αὐτὸν[48] ἐπενοεῖτο τοῖς παρανόμοις[49]. Τίς ἂν λόγος[50] γραφῇ παραδοίη τῶν ἀμέτρων ἄθλων τοῦ δικαίου τὸ πλῆθος ; οὐδὲ γὰρ εἰ πᾶς ὁ βίος ἡμῶν εἰς τοῦτο ἠσχολεῖτο, ἠδύνατο ἂν πρὸς ἀξίαν ἀφικέσθαι τῆς διηγήσεως. Ὁρῶ γοῦν ἐμαυτὸν εἰς πέλαγος ἀπείρων κατορθωμάτων νηχόμενον καὶ οἷα σχεδίᾳ λεπτῇ τῇ τοῦ λόγου ἀδρανείᾳ ὧδε κἀκεῖσε περιφερόμενον, καὶ τοῦ τέλους τῆς ὑποθέσεως ἀπαγορεύειν μοι ἔπεισιν. Οἶδα δὲ σαφῶς ὡς χεῖρα προτείνας ὁ νῦν εὐφημούμενος f. 221v. ἐπιλήψεται τῆς ἀπειρίας καὶ τοῦ προθύμου τῆς προ|αιρέσεως δραξάμενος πρὸς ἑαυτὸν ἄξοι ἐπὶ χρηστὸν πέρας ἰθύνων τὸν λόγον[50].

8. Οὕτω τοίνυν[1] ἐγκαρτεροῦντος αὐτοῦ τῷ μαρτυρίῳ, ἐπῆλθεν ἡ θεία δίκη τὸν ἀλιτήριον, ἀξίαν αὐτῷ τῶν ἀνομηθέντων ἐπάξασα τὴν τιμωρίαν (1). Ἀδείας γοῦν ἐπειλημμένος ὁ ἅγιος καὶ τὰ καθ' ἑαυτὸν[2] εὖ διαθέμενος ἐπὶ Χερσῶνα τὴν πόλιν χωρεῖ τὴν παρακειμένην τῇ Βοσπόρῳ[3] (2), καὶ ταύτην[4] καταλαβὼν εἰς ἀνάψυξιν τῶν ὀχλούντων πάλιν τῶν ἀσκητικῶν εἴχετο πόνων, οὐκ ἐνδιδοὺς τῇ προθυμίᾳ, οὐδ' ὑφειμένος τῷ τόνῳ τοῦ σώματος[5] οὐδὲ τοῦτο[6] λογιζόμενος ὡς τοῖς ἄθλοις τοῦ μαρτυρίου τελειωθεὶς περιττὸς αὐτῷ ἂν γένοιτο[7] ὁ τῆς ἀσκήσεως δρόμος, ἀλλ' ὡς ἀρχὴν ἀεὶ προβαλλόμενος νεαρωτέρως τῶν πόνων ἐφήπτετο, νηστείαις[8] καὶ δεήσεσιν ἐπαγρυπνῶν, παννυχὶ ὄρθιος ἱστάμενος ἐν ἀέρι τὰς χεῖρας ἔχων· οὐ πρότερον δὲ αὐτὰς κατῆγεν, ἕως ἂν ὁ τοῦ συνήθους κανόνος ἐφίστατο καιρός[8]. Ἐν μιᾷ οὖν τῶν νυκτῶν εὐχομένου αὐτοῦ καὶ διηρμένας ἔχοντος τὰς χεῖρας, ὁρᾷ τις τῶν σύνεγγυς κειμένων αὐτῷ λαμπάδα πυρὸς ἐξιοῦσαν ἀπὸ[9] τοῦ στό-

— 44 (Ἔγνω οὖν) ἀλλ' ἔγνω B. — 45 οἵῳ B. — 46 προσβάλλων ἦν, ἐφ' ᾧ B. — 47 (τοῖς κατ' αὐτοῦ) *om.* B. — 48 (πρὸς αὐτὸν) *om.* B. — 49 ἀσεβέσιν εἰς τιμωρίαν τοῦ ἱερέως καὶ μάρτυρος B. — 50 (Τίς ἂν λόγος — τὸν λόγον) *om.* B.

8. — 1 (Οὕτω τοίνυν) καὶ οὕτω B. — 2 κατ' αὐτὸν B. — 3 (τὴν παραχ. τῇ Βοσπ.) *om.* B. — 4 (καὶ ταύτην) ἣν δὴ B. — 5 (οὐδ' ὑφ. τῷ τόνῳ τοῦ σώμ.) *om.* B. — 6 *om.* B. — 7 (ἂν γένοιτο) γένοιτο ἂν B. — 8 (νηστείαις — καιρός) *om.* B. — 9 *om.* B.

(1) Léon l'Arménien périt de mort violente le 24 Décembre 820. Cf. E. de Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, t. I, p. 406.

(2) Cherson et Bosphore, villes de la Chersonèse Taurique ; cf. Pape-Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3e éd., 1884, s. vv.

ματος αὐτοῦ καὶ μέχρι τοῦ αἰθέρος διικνουμένην[10]. Ἔμφοβος δὲ γενόμενος, πρηνὴς ἐπὶ τὴν γῆν κατεκλίθη, μηδὲν τότε τὸ σύμπαν φθεγξάμενος[11]· ἕωθεν δὲ διηγεῖτο ταῦτα[12] τοῖς συνοῦσι μετ' εὐλαβείας. Ὄντως οὗτος ὁ θεῖος[13] ἀνὴρ τὴν γεώδη φύσιν εἰς τὴν θείαν μετασκευάσας διὰ τῆς τῶν παθῶν νεκρώσεως πῦρ φλέγον ἀνεδείχθη, συγκαῖον δαιμόνων στίφη καὶ παθῶν ποικιλίαν[14]. Ἤδη δὲ εἰς πᾶσαν τὴν κατ' ἐκείνην[15] περίχωρον τῆς αὐτοῦ φήμης διαδραμούσης, πάντες συνέθεον πρὸς αὐτὸν κομίζοντες τοὺς ἀσθενοῦντας[16] τούς τε ὑπὸ πνευμάτων ὀχλουμένους ἀκαθάρτων[17]· θείᾳ δὲ χάριτι ἐνεργούμενος ὁ ἅγιος τῇ ἐπιθέσει τῶν χειρῶν αὐτοῦ ἅπαντας[18] ὑγιεῖς οἴκαδε παρεπέμπετο. | f. 222.

9. Ἄξιον δὲ ὀλίγα ἐκ πολλῶν εἰς μέσον προθεῖναι τῶν αὐτοῦ θαυματουργιῶν[1], ἵν' εὐπιστότερα γένηται τοῖς ἀκούουσι καὶ τὰ περὶ αὐτοῦ ἀδιορίστως λεγόμενα[2]. Προσάγεται τοίνυν[3] αὐτῷ γύναιον πεπληγμένην[4] ὑπὸ δαίμονος ἔχον[5] τὴν χεῖρα· ὁ δὲ μακάριος ἐπευξάμενος καὶ τῆς τοῦ γυναίου[6] χειρὸς ἀψάμενος[7] ὑγιῆ ταύτην ἀπεκατέστησε παραυτίκα[8]. Νεανίας[9] δέ τις ὑπὸ δαιμόνων συνεργίας ἐξ ὀχήματος κατὰ κρημνοῦ[10] ὠσθεὶς ἄλαλος ἔτι ἔμεινε καὶ τὸ σύμπαν τῷ σώματι ἀκίνητος· καὶ τούτῳ γοῦν ὁ ὅσιος χάριτι θείᾳ τὴν ὑγείαν βραβεύσας λάλον καὶ σῶον[9] τοῖς γονεῦσιν ἀπέδοτο. Τὴν δὲ Ἀναστασίου[11] τοῦ χαλκέως πῶς ἂν παραλίποιμι θαυματουργίαν ; Οὗτος γοῦν Ἀναστάσιος χαλεπῷ ἐντυχὼν δαίμονι παραπλησίαν ἔχοντι τῇ τέχνῃ καὶ γενναίαν

— [10] (μέχρι τοῦ αἰθ. διικν.) διικν. μέχρι τοῦ αἰθ. B. — [11] (Ἔμφοβος — φθεγξάμενος) *om.* B. — [12] (ἕωθ. δὲ διηγ. ταῦτα) ὃς ἕωθ. ταῦτα διηγ. B. — [13] (οὗτ. ὁ θ.) ὁ θ. οὗτ. B. — [14] (καὶ παθ. ποικ.) *om.* B. — [15] (τὴν κατ' ἐκείνην) ἐκείνην τὴν B. — [16] αὐτῶν *add.* B. — [17] (τούς τε ὑπὸ — ἀκαθάρτων) *om.* B. — [18] (θείᾳ δὲ — ἅπαντας) οὓς δὴ θείᾳ χάριτι ὁ ἅγιος ἐνεργούμενος τῇ ἐπιθέσει μόνῃ τῶν ἑαυτοῦ χειρῶν B.

9. — [1] (ἐκ πολλῶν — θαυματουργιῶν) εἰς μέσον τῶν αὐτοῦ προθεῖναι θαυμάτων B. — [2] (ἵν' εὐπιστότερα — λεγόμενα) *om.* B. — [3] *om.* B. — [4] ἐκπεπληγμένην B. — [5] ο *ex* ω ? *corr.* B, ἔχων M. — [6] (ὁ δὲ μακάριος — γυναίου) οὗ τῆς B. — [7] ὁ μακάριος *add.* B. — [8] (ἀπεκατ. παραυτ.) αὐτίκα ἀπέδειξε B. — [9] (Νεανίας — σῶον) καὶ νεανίαν δέ τινα ἐξ ὀχήματος συνεργίᾳ δαιμόνων κατακρημνισθέντα καὶ ἄλαλον καὶ ἀκίνητον πάντῃ γενόμενον ὑγιᾶ διὰ προσευχῆς B. — [10] κριμνοῦ M. — [11] (Τὴν δὲ Ἀναστασίου — εἴχετο τέχνης) καὶ Ἀναστάσιόν τινα χαλκέα ὑπὸ δαίμονος τὰς σάρκας αὐτοῦ ἐσθίοντα καὶ τὰ τὴν βρῶσιν καὶ πόσιν αὐτῷ κομίζοντα σκεύη συνθλῶντα καὶ οὐδὲ τῆς νενομισμένης τροφῆς μεταλαμβάνοντα τούς τε ἐγγίζοντας ἀφειδῶς διασπαράττοντα τοῦ τοιούτου χαλεποῦ δαίμονος ἀπήλλαξε καὶ τῆς χαλκευτικῆς ἀνενοχλήτως πεποίηκε τὸ ἀπὸ τοῦδε τέχνης ἔχεσθαι B.

τὴν ἀταξίαν οὐδὲ τῆς νενομισμένης τροφῆς ἐλευθερίως μετεῖχεν, σκεύη συνθλῶν τὰ τὴν βρῶσιν καὶ πόσιν κομίζοντα, τάς τε οἰκείας σάρκας κατήσθιεν καὶ τοὺς ἐγγίζοντας ἀφειδῶς διεσπάραττεν. Κινεῖται τοίνυν ὑπὸ τῶν τούτου συγγενῶν εἰς τὴν αὐτοῦ ἄμυναν ὁ ἅγιος, καὶ δὴ παραγενόμενος ἐν ᾧ τόπῳ ἁλύσεσιν ἐδέδετο ἐπηρμένῃ βοῇ κύπτειν αὐτῷ προσέταττεν. Ὁ δὲ προβάτου δίκην τὸν αὐχένα κλίνας κατασφραγίζεται τῇ χειρὶ τοῦ ὁσίου τὴν κεφαλήν. Ἐπὶ πολὺ οὖν εὐξαμένου τοῦ ἁγίου, κεκυφότος τοῦ πάσχοντος, λῦσαι τὰς ἁλύσεις τοῖς παρεστῶσιν ἐκέλευσεν. Οἱ δὲ τὴν τοῦ δαίμονος δεδιότες ἀπήνειαν καὶ ἔτι αὐτὸν ἐν αὐτῷ λογιζόμενοι ἐνεργεῖν παρῃτοῦντο τὴν τοῦ ἁγίου κέλευσιν. Ὁ δὲ μακάριος αὐτοὺς διεβεβαιοῦτο μηδὲν ἀηδὲς ὑπ' αὐτοῦ πάσχειν· ὁ γὰρ ἐν αὐτῷ ἐνεργῶν ἀπελήλαται. Λυθεὶς τοιγαροῦν Ἀναστάσιος παρείπετο τῷ ἁγίῳ μέχρι τοῦ δωματίου, ἐν ᾧ καὶ σὺν αὐτῷ διατρίψας χρόνον οὐ
f. 222v. βραχὺν πάλιν τῆς χαλκευτικῆς ἀνενοχλή|τως εἴχετο τέχνης[11]. Ἄλλος δέ τις[12] Ἰσίδωρος τοὔνομα, ἁλιεὺς τὴν τέχνην, ἐναλίου ὑπὸ δαίμονος κατεχόμενος ὡς ἐδείκνυτο τοῖς σχήμασι, τοῖς ποσὶ τοῦ ἁγίου προσπεσὼν βοηθείας δεόμενος αὐτίκα τῆς ἰάσεως[12] ἔτυχεν. Τίς δ' ἂν λόγος[13] ἐξείποι κατὰ μέρος τῶν ὁσημέραι θεραπευομένων ὑπ' αὐτοῦ τὸ πλῆθος ; Τοῦτο γοῦν ὑπεθέμην ἐν τοῖς φθάσασιν ὡς ἀπορεῖ ἀνθρωπεία φύσις τὰ κατ' αὐτὸν πρὸς ἀκρίβειαν γραφῇ παραδοῦναι· ἡμῖν δὲ συντομίας φροντίζουσι καὶ τὸ μὴ προσκορεῖς εἶναι ἐπιμελουμένοις καὶ ἃ δυνάμεως λέγειν ἔχομεν παρορᾶται[13].

10. Οὕτω γοῦν συῤῥεόντων τῶν παρακειμένων ἐθνῶν τῇ Βοσπόρῳ θύραθέν τε τοῦ ἁγίου καθεζομένων, ζημίαν εἶναι[1] τὴν αὐτῶν συνδρομὴν ἡγεῖτο καὶ τοὺς αὐτῶν ἐπαίνους ἐλάττωσιν τῆς ἑαυτοῦ ἀρετῆς ἐτίθετο. Προσκαλεσάμενος δέ τινα τῶν αὐτοῦ μαθητῶν Παρθένιον τοὔνομα, τὴν ἐπὶ τὸ Βυζάντιον αὐτῷ βουλεύεται συμπράττειν ἐπιστροφήν. Τοῦ δὲ μὴ δυνατὸν[2] φήσαντος εἶναι ἐαθῆναι ἡμᾶς ὑπὸ τοῦ πλήθους εἰς ἔργον τοῦτο προαγαγεῖν, παλινδρομεῖν, ὁ σοφώτατός φησιν, αὐτοῖς ὑποθώμεθα καὶ αὐτὸ τέλος ἡμῖν τοῦ σκοποῦ γένοιτο. Τούτῳ γοῦν τῷ τρόπῳ

— [12] (Ἄλλος δέ τις — τῆς ἰάσεως) καὶ ἄλλος πάλιν Ἰσίδωρος ὄνομα, τὴν τέχνην ἁλιεύς, δαίμονι κάτοχος εἰναλίῳ θεραπείας τῆς παρ' αὐτοῦ B. — [13] (Τίς δ' ἂν λόγος — παρορᾶται) *om.* B.

10. — [1] ἰδίαν *add.* B. — [2] (μὴ δυνατὸν — Καταλαβὼν τοίνυν) πεισθέντος τῷ διδασκάλῳ καταλαμβάνει οὗτος ὁ τρισόσιος μετ' αὐτοῦ B.

ψυχαγωγήσας τοὺς ἄνδρας, ἐξῄει τῆς πόλεως τὴν ἐπὶ τὸ Βυζάντιον πορείαν ποιούμενος· ἦν δὲ θεάσασθαι τότε κοινὸν ἅπασι πένθος γινόμενον τὴν τοῦ ἁγίου ἐξέλευσιν τὸν αὐτῶν σωτῆρα ὀδυρομένων καὶ ὡς σὺν αὐτῷ τὴν τοῦ Θεοῦ ἐπικουρίαν συνεξιέναι λογιζομένων, πλὴν ἔδει τὴν τοῦ Θεοῦ κατακρατῆσαι βουλὴν καὶ τὸν δίκαιον τῇ βασιλίδι ἀποδοθῆναι. Καταλαβὼν τοίνυν[2] τὸ Βυζάντιον καὶ ἐν βραχεῖ τοὺς σεβασμίους προσκυνήσας ναοὺς τοῖς τε φίλοις ἀποδοὺς τὴν ὀφειλομένην ἀγάπην, πρὸς τὸ ὁρισθὲν[3] καταγώγιον ἐχώρει. Ἐπειγομένου δὲ αὐτοῦ[4], φησὶ πρὸς τὸν παρεπόμενον μαθητήν· Ἰωάννης ἤδη τοῦ βίου μεθίσταται καὶ δεῖ τὰ | τῆς ἐξόδου προευτρεπίζειν. Ὁ δὲ Παρθένιος προφητείαν ἡγού- f. 223 μενος εἶναι[5] τῆς ἑαυτοῦ τελευτῆς τὸν τοῦ ἁγίου λόγον ἔφη· Πάντως τὰ[6] κατ' ἐμέ, πάτερ[7]; Ὁ δὲ μακάριος τρανοτέρως αὐτῷ ἔφη τὴν τοῦ τέλους ἑαυτοῦ ἐληλυθέναι ἡμέραν. Κατειληφότες οὖν τὸ δωμάτιον[8] τῆς τε[9] νόσου τῷ σώματι ἤδη ὀχλούσης[10], προσκαλεσάμενος τοὺς μαθητὰς εἰς τὴν συνήθη διδασκαλίαν τρέπει τὸν λόγον.

11. Ἐγκαρτερεῖτε, φησίν, ὦ τεκνία, τοῖς ὑπὲρ εὐσεβείας ἀγῶσι· τὴν πίστιν ἀσάλευτον μέχρι τέλους διατηρεῖτε, μὴ προτιμῶντες[1] τὴν τοῦ σώματος εὐεξίαν τῆς εἰς Χριστὸν ὁμολογίας· πάντα πάσχειν ἕτοιμοι ὑπὲρ αὐτῆς γίνεσθε. Τοῦτο πρῶτον ἔστω ὑμῶν τῶν κατορθωμάτων τὸ σπούδασμα, τοῦτο ὑμῶν ἡ κεφαλή, ταύτης ὑγιαινούσης ῥᾳδίως καὶ τὴν λοιπὴν ἀρετὴν μετελεύσεσθε. Ἔπειτα[1] ξένους ἑαυτοὺς ἡγεῖσθε[2] τοῦ κόσμου[3] καὶ μηδὲν κοινὸν[4] ἔχειν πρὸς τὰ παρόντα λογίζεσθε, ἀλλ' ὡς πάροικοι ὄντες ἐν τῇ γῇ οὕτω διανοεῖσθε, εἰδότες ὅτι πατρὶς ἡμῶν ἐστι καὶ πόλις ἡ ἄνωθεν Ἱερουσαλήμ· πρὸς ταύτην ἐπείγεσθε, ταύτην οἰκῆσαι σπουδάσατε. Μὴ ἡ τῶν παρόντων διατριβὴ τῆς αἰωνίου ὑμᾶς χωρίσῃ μακαριότητος· ἀδύνατον γὰρ τὸν πρὸς τὰ ἐνταῦθα κεχηνότα ταύτην ἀπολαβεῖν, ὥσπερ οὖν ἀδύνατον κατοικῆσαί τινα πρὸς ἑτέραν πόλιν πρὶν ἂν τῆς ἑαυτοῦ ἀποξενωθῇ. Ἐπὶ τούτοις[4] ἀγάπην πρὸς

— [3] οἰκεῖον B. — [4] (Ἐπειγ. δὲ αὐτ.) ἐπειγόμενος δὲ οὗτος B. — [5] (ἡγούμ. εἶν.) εἶν. ἡγούμ. B. — [6] τὴν B. — [7] ἀμελοῦντα δεῖ τὰ τοῦ θανάτου προευτρεπίζειν καθότι τοῖς ἀμελῶς βιοῦσι φοβερὰ ἡ τούτου ἐπέλευσις *add.* B. — [8] (Κατειλ. οὖν τὸ δωμ.) *om.* B. — [9] γοῦν B. — [10] (σώμ. ἤδη ὀχλ.) τούτου σώματι παρενοχλούσης καὶ πρὸς τὸ θανεῖν ἐπειγούσης B

11. — [1] (μὴ προτιμῶντες — Ἔπειτα) *om.* B. — [2] (ἑαυτ. ἡγ.) ἡγ. ἑαυτ. B. — [3] τούτου *add.* B. — [4] (καὶ μηδὲν κοινὸν — Ἐπὶ τούτοις) *om.* B.

ἀλλήλους φυλάττετε, γινώσκοντες[5] ὅτι σύνδεσμός ἐστι τῶν ἀρετῶν, κατὰ τὸν θεῖον ἀπόστολον (1)· τοῦ οὖν συνδέσμου μὴ ὄντος, ἀνάγκη τὴν οἰκοδομὴν σαθρὰν εἶναι, οὐ μόνον δὲ σαθράν, ἀλλὰ καὶ συμπεπτωκυῖαν· οἰκοδομαί εἰσιν αἱ ἀρεταί· εἴ τις γάρ, φησίν, οἰκοδομεῖ ἐπὶ τὸν θεμέλιον τοῦτον, σύνδεσμός ἐστιν ἡ ἀγάπη συνδέουσα καὶ ἑνοποιοῦσα αὐτὰς καὶ μὴ ἐῶσα διαλύεσθαι[5]. Τὴν σωφροσύνην ἀμείωτον διατηρεῖτε,
f. 223v. δι' ἧς οἰκειούμεθα Θεῷ· ταύτην ἄσπιλον | εἰς τέλος διαφυλάξατε[6]· αὕτη ναοὺς Θεοῦ ὑμᾶς[7] ἀπεργάζεται (2)· αὕτη παῤῥησία[8] ὑμῶν πρὸς αὐτόν· ταύτης μὴ οὔσης, ἀκάθαρτόν ἐστι τὸ λοιπὸν ἔργον κἂν ἐπαινούμενον εἴη. Εἰρήνην γὰρ διώκετε, φησίν, καὶ τὸν ἁγιασμόν, οὗ χωρὶς οὐδεὶς ὄψεται τὸν Κύριον[8] (3). Ἐλεημοσύνην πρὸς πένητας[9], ταπείνωσιν, πραότητα, ἐγκράτειαν, ἀγρυπνίαν ἐν ταῖς προσευχαῖς, ταῦτα μέχρι τέλους διαφυλάττετε, ἵνα τέλειοι γενόμενοι τέλειον τοῦ δρόμου τὸν στέφανον κομίσησθε.

12. Ἤδη δὲ τῆς νόσου ὑπερισχυσάσης, ἀσθενέστερος[1] ὁ λόγος προήρχετο[2]. Τέλος[3], καὶ τὴν ἀμώμητον αὐτοῦ ψυχὴν[4] ἐν ταῖς χερσὶ τοῦ Θεοῦ[5] παρατίθησιν. Γίνεται δὴ τότε[6] θέαμα ξένον καὶ παράδοξον. Γύναιον γὰρ ὑπὸ δαίμονος ὀχλούμενον εἰσπηδᾷ ἔνθα ὁ ἅγιος ἔκειτο, βοαῖς τε συνταράσσει τοὺς πέριξ οἱονεὶ τὴν τοῦ ἁγίου κατασημαῖνον κοίμησιν· καὶ δὴ πάντες πρὸς τὴν φωνὴν συνέτρεχον. Καταδήλου δὲ τούτου τοῖς πᾶσι γενομένου, συνδρομὴ μία τοῦ ἄστεος[7] ἐπὶ τὸ αὐτὸ γίνεται[8], ὡς πάντας τὸν φόβον ἀποθεμένους τοῦ βασιλέως (4) σπεύδειν ὅπως τῆς τοῦ σεβασμίου λειψάνου θέας ἀξιωθῶσι· καὶ γὰρ μέχρι τότε τὸ τῆς αἱρέσεως ἄγος κατεκράτει καὶ ὁ διωγμὸς ἦν κατὰ τῶν ἁγίων σφοδρότερος[9]. Τότε τοίνυν χάριτι θείᾳ, ἁπάντων ὁρώντων, τὸ μὲν

— [5] (γινώσκοντες — διαλύεσθαι) *om.* B. — [6] (ταύτην ἄσπιλον — διαφυλάξατε) *om.* B. — [7] *in* ἡμᾶς *corr.* B. — [8] (αὕτη παῤῥησία — τὸν Κύριον) *om.* B. — [9] κτήσασθε *add.* B.

12. — [1] καὶ *add.* B. — [2] προείρχετο M. — [3] εἶτα B. — [4] *manu recenti add. in marg.* M. — [5] (ἐν ταῖς χερσὶ τοῦ Θεοῦ) ταῖς τοῦ Θεοῦ χερσὶ B. — [6] (Γίνεται δὴ τότε) τότε δὴ τότε γίνεται B. — [7] ο *manu 1a ? in ras. litt. un.* M. — [8] (Καταδήλου — γίνεται) *om.* B. — [9] (καὶ ὁ διωγμὸς — σφοδρότερος) *om.* B.

(1) *Col.*, III, 14.
(2) Cf. *1 Cor.*, VI, 19.
(3) *Hébr.*, XII, 14.
(4) Probablement Michel le Bègue (820-829).

δαιμόνιον ἀπελαύνεται[10] τοῦ γυναίου. Ἑτέρα δέ τις γυνὴ τυφλὸν ἐκ γενετῆς[11] ἔχουσα νήπιον θεόθεν ὁδηγουμένη εἰσήει, βαστάζουσα τοῦτο ἐν ἀγκάλαις, καὶ δὴ τοῦτο ῥίψασα[12] πρὸς τοῖς ποσὶ τοῦ ἁγίου, αὐτίκα τὸ νήπιον ἀνέβλεψε. Πάντων οὖν ἐξισταμένων ἐπὶ τοῖς παραδόξως ὑπὸ τοῦ ἁγίου ἐνεργουμένοις[12], μόλις οἱ παρόντες τῷ πλήθει στενοχωρούμενοι ἴσχυσαν παραδοῦναι τῇ γῇ[13] τὸ τίμιον αὐτοῦ σῶμα, καὶ προσετέθη τοῖς ἱερεῦσιν ὡς[14] ἱερεύς, τοῖς μάρτυσιν ὡς[15] μάρτυς, τοῖς ὁσίοις ὁ ὅσιος, ἄξια κομισάμενος τῶν ἀγώνων αὐτοῦ τὰ γέρα, ἄξια τῶν πόνων τὰ θαύματα, | ἄξια τῶν στεφάνων τὰ βραβεῖα[16]. f. 224.

13. Σὺ μέν[1], ὦ θειότατε πάτερ, οὐρανοὺς[2] περιπολεύων καὶ τοῦ ἀμηχάνου[3] κάλλους τῆς ἁγίας Τριάδος τρανότερον σὺν ἀγγέλοις ἐπαπολαύων, μὴ ἐπιλάθῃ ὑπὲρ τῆς ποίμνης σου πρεσβεύειν πρὸς τὸν ἁπάντων δεσπότην· ἀλλ'[3] ὡς ἔτι περιὼν ἐν τῷ βίῳ ταύτης[4] ἐφρόντιζες, οὕτω καὶ μεταστὰς ἐκ τοῦ βίου ταύτην περιτείχισον[5]. Μὴ θηριάλωτον[6] ἐκ ταύτης γένηται θρέμμα, μὴ λύκος δορὰν προβάτου περικείμενος εἰσδὺς ἐν αὐτῇ διασπαράξῃ ταύτην, μὴ τὸ πονηρὸν ἐργαστήριον ὁ φθόνος ταύτην διαμερίσῃ. Στῆθι καὶ ἀντιμάχησον ὑπὲρ αὐτῆς, μνήσθητι τῶν πόνων ὧν ὑπὲρ αὐτῆς ἐκακοπάθησας, μνήσθητι τῆς διδασκαλίας ἧς κατέβαλλου πρὸς αὐτήν, μνήσθητι τῶν κοινῶν δεήσεων ὧν σὺν αὐτῇ ὑπὲρ ταύτης πρὸς Κύριον ἀνέπεμπες. Οἶδας τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀσθένειαν, οἶδας τὴν τῶν παθῶν ἐπανάστασιν, οἶδας τοῦ ἐχθροῦ τὸν ἀκατάπαυστον πόλεμον· μὴ ἐάσῃς ἐπὶ πολὺ τούτῳ ἀντιμάχεσθαι, ἀλλ' αὐτὸς τὴν μάχην ἀναδεξάμενος πάταξον ἐν μυριάσι τὴν αὐτοῦ ὑπερήφανον δύναμιν[6], ὅπως τοῦτον[7] τῇ συμμαχίᾳ σου νικήσασα[8] κατόπιν ἔλθοι[9] τῶν σῶν κατορθωμάτων καὶ σὺν σοὶ τῆς αἰωνίου ἀπολαύσοιμεν μακαριότητος, χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, μεθ' οὗ πρέπει τῷ Πατρὶ ἅμα τῷ ἁγίῳ Πνεύματι δόξα, τιμή, κράτος[10] καὶ ἡ[11] προσκύνησις, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

— [10] (τὸ μὲν δαιμ. ἀπελ.) ἀπελ. τὸ δαιμ. B. — [11] γεννητῆς BM. — [12] (τοῦτο ῥίψασα — ἐνεργουμένοις) ῥιφὲν πρὸς τῆς μητρὸς πρὸς τοῖς ποσὶ τοῦ ἁγίου τὸ νήπιον αὐτίκα ἀνέβλεψεν, ἐφ' ᾧ B. — [13] (παραδ. τῇ γῇ) τῇ γῇ παραδ. B. — [14] ὁ B. — [15] ὁ B. — [16] (ἄξια τῶν πόνων — βραβεῖα) *om* B.

13. — [1] (Σὺ μέν) ἀλλὰ σὺ B. — [2] τοὺς οὐρανοὺς B. — [3] (καὶ τοῦ ἀμηχάνου — ἀλλ') *om*. B. — [4] ἡμῶν B. — [5] (ταύτ. περιτείχ.) ἡμᾶς περιτείχιζε B. — [6] (Μὴ θηριάλωτον — δύναμιν) *om*. B. — [7] *om* B. — [8] τὸν ἐχθρὸν νικήσαντες B. — [9] ἔλθοιμεν B. — [10] (τιμή, κράτος) κράτος τιμή B. — [11] *om*. B.

GLOSES MARGINALES DU MS. M.

103, 8 σχεδὸν : παραμικρόν
10 εὖ : καλῶς
11 γεγωνοτέραν : ἐκφωνοτέραν
ἀφιεῖσαι : ἐκπέμπουσαι
18 δεῖ : πρέπει
21 ἕνεκα : χάριν
104, 7 σκῶλον : σκανδαλίζον
14 ὡς οἷόν (1) τέ ἐστι : ὡς δυνατὸν ὑπάρχει
15 ἐναργῆ : λαμπράν
105, 8 δυεῖν ἕνεκα τούτοιν : χάριν δύο τούτων
10 τεμένη : ναούς
15 παραθήγων : προσακονῶν
106, 5 τεκμήριον : στοχασμὸς ἢ σημεῖον
6 ἔπεισιν : ἐπέρχεται
23 οὐχ οἷαί : οὐ δυναταί
συνέπεσθαι : συνακολουθεῖν
θέμις : πρέπον ἢ δίκαιον
26 τέμενος : ναόν
107, 4 διέποντι : διοικοῦντι ἢ διακρατοῦντι
8 παροτρύνοντες : παροξύνοντες
13 ἀμοιβὴν : μεταλλαγήν
ὡσαύτως : ὁμοίως
108, 3 τὸ σπουδαῖον καὶ στερέμνιον : τὸ πυκνὸν καὶ στερέον
24 ἶσον : ὅμοιον
109, 3 ὠνεῖται : ἀγοράζει
7 ὄνησις : ὠφέλια ἢ ἀπόλαυσις
19 ἀκαριαῖα : ὀλίγα καὶ λεπτά
22 ὁ ... ἐν τῇ ... ἰλυσπώμενος ἰλύϊ : ὁ κυλιόμενος ἐν βορβόρῳ
110, 3 στωμυλίᾳ : πειθανολογία ἢ εὐτραπελία
13 ἀριδήλως : φανερῶς
111, 4 ἀλώβητον : ἀβλαβῆ
6 ὁσημέραι : καθ'ἡμέραν
16 προσκόμματος : ζημία, σκάνδαλον
22 λεωφόρου : ὁδὸς δι' ἧς φέρεται πρὸς τὴν πόλιν ὁ λαός
113, 6 ἥκων : ἐρχόμενος
ἐγκαλινδούμενος : κυλιούμενος
114, 3 ληΐζεται : αἰχμαλωτίζεται
10 τὸ ἀπηνὲς : τὸ σκληρος καὶ μωρος
19 μὴ μελλήσας : μὴ βραδύνας
116, 11 ἀπηνεῖ : σκληρῷ καὶ μωρῷ
14 αἰδέσιμον : ἔντιμον
117, 4 ἀλιτήριος : ἄθεος ἁμαρτωλός
10 ἀποίων : ἀνηδόνων, ἀνόστων
13 ἀπαυδήσῃ : ἀποφωνήσῃ, ὁ γὰρ ἀποθανὼν οὐκ ἔχει φωνήν
22 ὑείων : χοιρινῶν
ἀκόρεστος : ἀχόρταστος
25 σφετεριζόμενος : ἰδιοποιούμενος
118, 8 νηχόμενον : κολυμβοῦντα ἢ πλέοντα
σχεδίᾳ λεπτῇ : μικρὰ ναῦς
ἀδρανείᾳ : ἀσθενεία ἢ ἀδυναμία
14 ἀλιτήριον : ἁμαρτωλὸν ἢ ἄθεον
15 ἀδείας : ἀφοβίας
119, 2 πρηνὴς : ἐπὶ πρόσωπον
8 συνέθεον : συνέτρεχον
10 οἴκαδε : εἰς τὰς οἰκίας
120, 9 δεδιότες : φοβούμενοι
ἀπήνειαν : μωρίαν
18 τῶν ὁσημέραι : τῶν καθ' ἡμέραν
21 προσκορεῖς : ἀηδεῖς ἢ ἀχαρεῖς.

---

(1) On a imprimé en caractères espacés le mot qui, dans le texte du manuscrit, est surmonté du signe de renvoi.

TABLE DES NOMS PROPRES.

BASQUE ET GAULOIS.

(*Suite.*)

Argi, tu ; « Briller, é » ; cf. le précédent.

Artza ; « Ours » ; en Guipuscoan et en Labourdin, présente certaines difficultés d'interprétation. M. Van Eys se demande s'il ne conviendrait pas d'y voir le Latin *Ursa*. Nous croyons difficile de ne pas le tenir pour Celtique d'origine ; cf. Irlandais, *Art*, (même sens) — Gallois *Arth*, « Ours » et *Arthal*, « Murmurer, gronder à la façon des ours. » — Bas Breton, *Harzal*, « murmurer, japper, glapir », d'un Archaïque *Harza*. Ces formes néo-celtiques nous ramènent d'ailleurs à un ancien Gaulois *Artos*. Le Bas-Breton *Ourz*, le Cornique *Ors* constituent, de leur côté, des emprunts évidents au Latin *Ursus*. Par un phénomène phonétique qui se produit assez rarement, mais n'est pas, cependant, absolument sans exemple, le *t* primitif sera devenu *tz* en Basque. N'est-ce pas ce qui a lieu pour le Gaulois *Ratis*, « fougère », devenu *Iratze* (même sens) en Euskara ?

Malgré quelques anomalies au point de vue phonétique, M. Withley-Stokes n'hésite pas à rapprocher le terme Basque du Latin *Ursus*, — Grec Ἄρκτος — Sanskrit *Ṛksha* — Ossète *Ars* — Arménien *Arji* — Schypétar ou Albanais *Ari*.

On n'est pas d'ailleurs trop d'accord sur la racine à assigner à ce mot. Boehtlingk et Roth le dérivent de *Riç*, « Ferire, laedere ». Kuhn, nous dit Pictet, partant du sens d' « Astre, constellation » qui appartient également à *Ṛksha* fait dériver ce nom de *Ṛsh*, *arsh* « Lucere ». C'est là, du reste, un point sur lequel nous ne croyons pas avoir d'avis à donner.

Ajoutons que le nom de l'ours, en raison de la force et du caractère belliqueux de cet animal, a volontiers été employé métaphoriquement pour désigner soit des hommes, soit même des déités. Sans rappeler ici l'exemple de la déesse gauloise *Andarta*, litt. « Grande Ourse », de *Andi*, « Magna » et *Arta*, « Ursa », nous pouvons citer l'exemple du dieu *Artaios*, litt. « Ursinus » assimilé à Mercure et vraisemblablement aussi *Artogenos*, litt. « Ursi filius ». N'oublions pas non plus la déesse *Artio* (1). Enfin, en très Vieil Irlandais, *Art*, « Ours » était si bien devenu synonyme de « divinité » qu'on ne craignait pas de désigner ainsi N. S. Jésus-Christ lui-même.

Passons maintenant aux noms propres d'hommes et de femmes où ce substantif figure soit comme élément unique, soit comme composant. Les inscriptions de la Gaule nous donnent ceux de *Artos*, *Artios*, *Artius*. L'on trouvera en Gallois *Arthbiu*, litt. « Vif comme l'ours » ; *Arthmaël*, « Roi, prince des ours ».

(1) M. d'Arbois de Jubainville, *des gentilices en ius* dans la *Revue Celtique* ; T. X ; pp. 164 et 174.

C'est par un procédé analogue que le Latin a fait de *Ursula*, diminutif de *Ursa*, un nom de femme ; que les anciens Germains ont employé le substantif *Biorn*, « Ours » comme épithète de Thor, le dieu de la foudre.

Il ne sera pas inutile de faire observer qu'en ancien Gaulois, un autre terme désignant le même plantigrade, à savoir *Matus*, d'où l'Irlandais *Math*, a joui d'une fortune presque aussi brillante. L'on adorait dans notre pays, un dieu *Matunus*, litt. « Ursinus » qui laissa son nom à la cité d'*Andematunnum*, aujourd'hui Langres et qui ne constitue, sans doute, qu'une abréviation pour *Andematunnodunum*, litt. « Forteresse du Grand (Dieu) Matunnus. » Mentionnons encore les noms propres *Matuos*, *Matua*, *Matucus*, *Matuco*, *Matuconius*, *Matucenus* et *Matugenos* litt. « Fils de l'ours » ainsi que *Matugenia*, « Ursi filia. »

Que l'on n'oublie pas, enfin, l'Irlandais *Mathghamuin* ou *Mathgambuin*, « Ourson », litt. « Veau de l'ours » d'où le nom de famille *Mac-mathghamna*, « Fils de l'ourson », qui est devenu *Mac-Mahon*.

Pour en revenir au Basque *Artza*, rappelons que M. Luchaire pense le retrouver dans le nom d'homme *Harsus* des inscriptions Aquitaniques. Ne se rencontre-t-il pas dans des textes beaucoup plus récents. Ainsi, il est question, dans une charte de 1119, d'un certain *Harse*, « Ours », fils de Garcia belce, litt. « Le noir » ; cf. *Belza*, « Niger ». Un autre document en date de 1314, mentionne comme citoyen de Pampelune, *Arsa* Miguel. Enfin, l'on nous parle dans un troisième écrit du nommé *Wilhelmus Arz*. C'est, du reste, le seul où *Artz* apparaisse comme nom de famille. Dans les précédents, il joue visiblement le rôle de prénom.

BERO ; « Chaud » ; à rapprocher visiblement de l'Irlandais *berbaim*, *bervaim* ; « Je cuis, liquéfie, fais fondre. » — Gallois, *berwi*, « Bullire » — Bas Breton, *bero*, *berv*, *beru*, « Bouillant, bouilli à l'eau, un bouillon » ; *bervi*, *birvi*, *birfi*, *berfi*, *berudenn* ; « Un bouillon, temps d'ébullition » ; *Birvidik* ; « Ardent, pétulant, zélé. »

Le primitif se devait rencontrer sous une forme *Borv*, *borvon* en Gaulois, comme l'établirait la dédicace *Borvoni deo* de l'inscription conservée dans le salon de l'établissement thermal de Bourbonne-les-bains. M. Holder traduit ce mot par « Fervens, Bulliens » et regarde *Borvo* comme un surnom d'Apollon, vénéré en qualité de patron des sources Thermales. Son culte semble avoir été associé à celui d'une déesse appelée *Damona* et dont il serait difficile de déterminer les attributions.

La racine *Borv* apparait dans les noms de plusieurs localités gauloises. Citons p. ex. *Borvocetum*, aujourd'hui *Burscheid*, près d'Aix-la-Chapelle — *Borvoialum*, actuellement « La Bourboule », localité du Puy-de-dôme, renommée pour ses eaux thermales — *Borvius*, à présent Entrains ou Antrain, dans le département d'Ile-et-Vilaine, sur les bords de la rivière de Coësnon, à 6 lieues sud d'Avranches.

Reconnaissons encore cette même racine *borv* dans le nom de la province de Bourbonnais d'où celui de la famille royale des Bourbons et vraisemblablement aussi dans l'Espagnol *borbolhar*, *borbotar*, « Bouilloner » et *Borbollante*, « Bouillonant » — Portugais, *Borbulhar*, *berbulhar*, *borbotar*, « Jeter des bouillons », et *borbulhante* « qui jette des bouillons ». Il serait, en effet, malaisé de tirer ces termes du Latin *bullire*.

Du reste, le latin *fervere*, *fervidus* doit, sans aucun

doute, être tenu pour apparenté au Gaulois *berbaim*. Ce dernier, non plus que le Basque *bero* n'ont donc rien à faire avec le Latin *bullire*, litt. « Produire des bulles », de *bulla*, « bulle » et dont proviennent l'Espagnol *bullir* ; le Vieux Béarnais *Borir*, « bouillir » et *borent*, « Bouillant » ; le Béarnais moderne, *Bouri* (même sens).

Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que le *v* médial du Celtique soit tombé en Basque. Un phénomène identique ne s'est-il point passé pour *Prootchu*, « Profit », de l'Espagnol *Provecho*, aussi bien que pour *Ohe*, « Lit », du latin *Fovea* et sans doute aussi *Bihotz*, « Cœur », litt. « Le Vivant » du Gaulois *Bivos*, « Vivus ». Effectivement, le *h* médial de ces derniers termes doit certainement être tenu pour adventice et d'introduction plus récente.

Nous ne parlons pas de la transformation du *o* primordial en *e* dans *Bero*. Cette mutation semble assez fréquente en Basque ; cf. *Mendi*, « Montagne », du Latin, *Mons*, *montem* — *Leku*, « lieu », de *locum* — *Gezur*, « Mensonge », du Français « Gosse » etc.

Phénomène bizarre, les termes Gaulois et Euskariens semblent sur ce point offrir avec les dialectes Sémitiques aussi bien que Chamitiques, une affinité que nous n'hésitons pas à attribuer au seul hasard. On a p. ex. en Hébreu, *Ba'ar*, « Arsit, exarsit » ; en Kopte, (dial. Thébain) *bôr* et avec redoublement, *Berber*, *brbr*, « Expellere, ebullire » ; (dialecte memphitique), *berber*, « Ebullire » ; *Berbôr*, *bôrber*, « Ejicere ».

Bero, tu ; « Bouillir, i ; faire bouillir » ; cf. le précédent.

Berro, a ; « Cresson », d'après Larramendi. Il y a tout lieu de le regarder comme apparenté au thême du

vieux Gaulois *beruro*, « Cresson de fontaine ». — Irlandais *biror*, *bilor* — Cornique et Bas-Breton, *beler*.

Un doublet de cette forme, à savoir *berula* « Cresson » nous est indiqué comme Gaulois par Marcellus, *de medicam*. d'où le vieux Français *berle*.

Un second enfin nous serait fourni par l'Espagnol *berro*, « Cresson »; visiblement pris au Basque ou tout au moins à un dialecte Ibérique, à rapprocher sans doute, du Gallois *berw*, (dial. septentrional) et *berwy*, (dial. du Sud).

La présence du double *r* dans l'Euskara et Espagnol *berro* présente quelqu'obscurité, au point de vue étymologique. Ne pourrait-on pas l'expliquer d'une façon satisfaisante, en admettant la chûte du *u* dans le Gaulois *beruro* ? C'est ainsi que l'Espagnol *Guerilla* est devenu *Gerla* « Guerre » en Basque.

Beso, a ; « Bras », sans doute apparenté au Bas-Breton *Biz*, « doigt » — Cornique *bis*, *bys*, *bes* — Gallois *bys*, « même sens » — Irlandais, *Bissi* (idem, en composition), d'un thème Gaulois *bissi* à rapprocher du vieux-Norrain *Kvistr*, « Rejeton, branche » d'où *Il-Kvistr*, litt. « Rejeton du pied » pour « doigt du pied ».

Toutefois une double objection pourra nous être opposée. La différence de sens est bien considérable entre ceux de « Doigt » et de « Bras ». Comment est-on passé de l'un à l'autre ? En outre, de quelle façon expliquer le *o* final de Beso, qui, sûrement, ne saurait provenir du Gaulois *Bissi*, *bissis* ? La réponse à cette dernière question s'appliquera à la précédente. Cette voyelle terminale de *Beso* nous fait tout l'effet de n'être autre chose que la désinence augmentative *on* du Néo-latin, mais avec chute du *n* final comme dans *Gereño*,

« Étalon » de l'Espagnol *Garañon*, même sens — *Alo*, de l'Espagnol *Alon* — *Bekhokia*, « Audace », de l'Espagnol *becoquin*, « Bonnet ». Nous traduisons donc litt. le mot Basque par « Grand doigt », ce qui n'offre, comme toute, rien de bien étrange.

Au reste, il nous semblerait difficile de repousser toute idée d'affinité entre le Breton *biz* et le Kurde *Bâzou*, « Bras » — Persan, *bâsou*, « même sens ». Sans doute, l'on doit admettre que le Celtique a fait subir à ce mot, une déviation sémantique considérable puisque de la notion de « Bras », il en est arrivé à celle de « Doigt », mais des exemples de mutations semblables ne se rencontrent pas à chaque instant dans l'étude des langues ? Est-ce que le Français « Paume » a juste la même signification que le Latin *Palma* dont il dérive ? On ne niera pas, sans doute, l'étroite parenté du Basque *Zango*, « Jambe » avec le Landais *Chanque*, « Échasse » ?

Il serait curieux, en tout cas, de constater que le terme en question ne s'est plus conservé que dans deux des groupes les plus éloignés géographiquement, de la souche Indo-Européenne. Ce n'est pas la seule fois, à coup sûr, que ce phénomène se produit ; voyez p. ex. *Zakhurra*, « Chien ».

Enfin, l'on vient d'expliquer en vertu de quel procédé de dérivation, le Basque *beso* a fini par reprendre sa valeur primitive de « Bras » qu'il avait perdue en Gaulois.

Besogain, a ; « Mouvement du bras par dessus l'épaule » ; litt. « Sommité du bras, au-dessus du bras » ; cf. *Beso* et *Gain* ; « Super, pars superior ».

Besope, a ; « Mouvement du bras par dessous l'épaule », litt. « Sub brachio » ; cf. *Pe*, « Sub ».

Besoz-Beso ; « Bras dessus bras dessous », litt. « Brachium par Brachium », la finale *z* marquant ici le médiatif comme dans *Mendiz mendi ;* « de montagne en montagne », litt. « Mons per montem » — *Parrez par ;* « En position égale », litt. « Par per parem ». N'avons-nous pas des procédés de formation très analogues, p. ex. dans nos locutions Dos-à-dos — Vis-à-vis — Terre-à-terre — Tête-à-tête, etc. Il est bon d'observer d'ailleurs que l'Euskara ne forme guères de composés par simple redoublement, ainsi que le fait le Français p. ex. dans Pousse-pousse, Coupe-coupe, Tam-tam.

Bidal, i ; « Trouver, é ; procurer, é », litt. « *Facere* ad viam » ; cf. *Bide ;* « Chemin. ».

Bidaro, a ; « Occasion, temps, moment favorable » Ex. *Bidaro onetan ibilten niz aise, bena bidaro gaichtoetan nekez yalgiten niz etchetik ;* « Dans le temps favorable *aux voyages*, je marche facilement ; mais, quand le temps est mauvais, j'ai peine à sortir. » *Bidaro* se peut traduire littéralement par « Opportunitas via », de *Bide*, « Chemin, voie ». Voy. plus bas et *Aro*, « Saison, temps propice ».

Bidarri, a ; « Pavé » ; litt. « Pierre de chemin », de *Bide ;* « Via » et *Harri*, « Petra », voy. ces mots.

M. Van Eys estime que, correctement, on aurait dû écrire *Harribide* et cite, à ce propos, l'Allemand *Steinweg*, qui signifie quelquefois pavé. Nous aurions peine à nous ranger à son avis. Le sens littéral et sans doute aussi le plus fréquent de *Steinweg* est celui de « Voie empierrée ». Ce n'est que par extension qu'il revêt celui de « Pavé ». Le Basque *Harribide* aurait lui aussi la valeur de « Chemin empierré » et nullement celui de « pavé ». Le composé *Bidarri* est parfaitement cor-

rect, tant au point de vue de la syntaxe qu'à celui du sens.

BIDE, A ; « Chemin, voie, passage », visiblement à rapprocher de l'Irlandais *bith* qui se rencontre dans des composés tels que *Fo-bith ;* « A cause de, parce que », litt. « Sur le chemin ». Ceci suppose une forme gauloise *Bêti-s ;* « Via, iter » dont la racine se retrouve dans le Latin archaïque *betere*, « Aller » et, sans doute aussi, dans la seconde partie du composé Grec (dialecte Dorien), Βουβῆτις ; « Passage pour le bétail », de Βοῦς, « Bos ».

Le Basque *Bide* n'a visiblement rien à faire malgré une ressemblance phonétique et sémantique incontestable avec le Russe *Pyt,* « Chemin », non plus que le Zend *Petho* (même sens) ». Laissons également de côté, le Béarnais *bie*, « Chemin, voie », d'où le diminutif *Biot*, « Sentier, petit chemin », ce que dans la Loire-inférieure, on appelle une « Voyette », ainsi que le Vieux-Béarnais *Bia* du Latin *Via*, qui se retrouve sous une forme identique en Espagnol, Portugais et Italien. Du reste, le Latin *Via* est lui-même pour un archaïque *Veia*, *vehia* qui nous offre la même racine que *Vehere*, « Voiturer, transporter ». En effet, le chemin n'est-il pas la partie du sol spécialement consacrée aux transports ?

En tout cas, l'on ne saurait douter que ce mot *Bide* n'existât déjà sous une forme très peu différente dans l'Ancien Ibérien ; citons à preuve les noms des deux chaînes de montagnes, dont la première et la plus importante n'est autre que l'*Idubeda*, litt. « Chemin des bœufs », en Basque moderne *Idibidea*, de *Idi* « Bos » et *Bide*. Du pays des Cantabres, au Nord, elle con-

tinue vers le Midi jusqu'au pays des Celtibères en traversant la région occupée par les Pélendons.

Quant à la seconde, c'est l'*Orospeda*, litt. « Chemin, passage des veaux », en Basque d'aujourd'hui *Orox-bide ;* cf. *Orox*, « Vitulus ». Cette dernière conserve encore à présent, son nom antique. Elle forme comme un cercle enveloppant les sources du *Baetis* ou Guadalquivir, lequel, comme on sait, arrose l'Andalousies pour se jeter dans la Méditerranée.

L'on conçoit le nom de gros animaux donné à des éminences du sol. Une chaine de montagne a fort bien pu être comparée à un troupeau de ruminants ; *Montes exultaverunt sicut arietes et colles sicut agni ovium* (1). Par exemple, ce qui s'expliquerait moins, ce serait l'épithète de « Chemin » appliqué à une chaine montagneuse ; ce serait plutôt celle de « Barrière » qui lui semblerait mieux convenir. Nous pouvons donc être certains que dans les locutions *Idubeda*, *Orospeda*, le terme *Beda* ou *Peda*, « Chemin, passage » se trouve pris dans un sens métaphorique. Lorsque nous disons p. ex. « Un passage de ramiers, de palombes », ce terme signifie spécialement « la troupe qui passe » et non la direction par elle suivie.

Du reste, les termes *Idi*, *orox* semblent aussi bien d'origine Celtique que *Bide* lui-même. Rien d'étonnant à ce que les Romains, à leur arrivée en Espagne, aient trouvé la carte de ce pays, chargée de noms gaulois.

Nous donnerons plus loin d'autres exemples du même phénomène linguistique. Est-ce qu'à ce moment là, les conquérants venus de la Gaule ne s'étaient pas, depuis

(1) Voyez Psaume CXIII, verset 4.

un certain temps déjà, établis en vainqueurs dans une grande partie de la Péninsule ?

Ajoutons que *Bide*, « Chemin » n'a certainement rien de commun avec son homophone, marquant doute, interrogation, comme, par exemple, dans la locution *Ethorri bide da ;* « Il est peut-être venu », par opposition à *Ethorri da* ; « Il est venu ».

Bidegabe, a ; « Tort, préjudice », litt. « Sinè viâ » ou « ce qui en est dehors de la droite voie », cf. *Bide* et *Gabe*, « Sinè ».

Bihotz, a ; « Cœur », tout bien considéré, nous fait assez l'effet de n'être autre chose que le Gaulois *Bivos ;* « Vif, vivant » ; rapprochez-en le Latin *Vivus*, d'un archaïque *Gvivus ;* cf. le Grec Βίος, « Vie », lui-même pour un primitif ΓFιός — Gothique, *Quius*, « Vivant ». — Anglais *Quick*, « Vif, prompt, animé » — Allemand, *Queck, keck ;* « Eveillé, doué de vie, ayant de la vivacité » — Moyen-haut-Allemand, *Quëc, këc,* même sens. — Vieux-haut-Allemand, *Quëc, quëkh, chëc* — Vieux-Slavon *Jivo* — Lithuanien, *Gywas*, « Vivant », d'une racine Indo-Européenne *Giv, giv*, d'où le Sanskrit *Djivami,* « Vivo ».

Ce passage du sens abstrait de « Vivant » à celui de « Cœur » nous semble assez dans le génie de la langue Basque. Est-ce que, comme nous nous sommes efforcés de l'établir dans un précédent travail, on n'a pas tout lieu de considérer le mot *Beharri*, « Oreille » comme une contraction de *Behagarri*, litt. « L'attentive, celle qui entend », de *bea* ou *beha*, « Audire » ?

Quant au *s* final devenant *tz*, nous savons que l'on a plus d'un exemple de ce phénomène phonétique ; voyez ce qui a été dit à propos d'*Anitz*.

Enfin si le *v* médial est devenu ici *h*, c'est exactement ce qui a eu lieu pour *Prootchu*, « Profit » de l'Espagnol *Provecho* ; *Ohe*, « Lit » du Latin *Fovea*.

Nous demandera-t-on maintenant pourquoi nous préferons pour *Bihotz* l'étymologie gauloise à la latine, pourquoi nous le faisons dériver plutôt de *Bivos* que de son synonyme *Vivus*. C'est qu'un dérivé de ce mot semble se retrouver dans le nom propre *Bihoxus* des inscriptions Aquitaniques que M. Luchaire tient pour synonyme du Latin *Cordatus* « Sensé, prudent, judicieux », de *Cor*, *cordis*. Cette circonstance semblerait de nature à faire remonter l'introduction du terme *Bihotz* en Basque et le remplacement du *v* médial par *h*, à une époque assez ancienne, sans doute antérieure à la conquête Romaine.

Bihotzka, tu ; « Chagriner se, chagriné, éprouver, é une vive contrariété », litt. « Per cordem *facere* », de *Bihotz* déjà vu et de la suffixe allative-instrumentale *ka*.

Bil, du ; « Amadouer, é ; flatter, é », ne doit-il pas être rapproché de l'Irlandais *Bil*, « Bon, sûr, heureux, fort, bien portant », lequel devait exister en Gaulois sous une forme *bilos*, *bilis* « Bon, sûr, aimable » comme le prouvent les noms propres *Mandubilos* que l'on a rendu par « Celui qui réfléchit bien » (1) — *Bilicatus*, litt. « Bon combattant », etc.

Ce serait la variante *bili*, *bilis* qui aurait donné, par voie de redoublement, naissance au nom de ville *Bilbilis ;* litt. « La très forte, la très sûre », située près de Calatayud, dans la province de Saragosse.

Peut-être enfin serait-ce le même radical *Bil* que

(1) M. d'Arbois de Jubainville, *Les noms Gaulois chez César et Hirtius*, pp. 128 et suiv.

nous retrouvons dans la seconde partie du nom du chef Celtibère *Intibilis*. Il est vrai que l'origine du dissyllabe initial *Inti* n'est pas très claire. Serait-ce une altération pour *Ande*, préfixe d'intensité (Voy. *Andi*) et qui en Irlandais, devient *Ind* ou *int*, lorsqu'il est infecté par le *s* qui suit ? Nous n'oserions trop le supposer. Dans cette hypothèse, le nom entier d'*Intibilis* serait tout Celtique et signifierait litt. « Grandement fort, le très sûr ».

Rappelons, en tout cas, que l'explication que l'on avait voulu en donner par le Basque actuel n'est point acceptable. Quelques uns prétendaient, en effet, y voir un composé pour *Mendi-bil*, litt. « Amas de montagnes ». Outre qu'on ne concevrait guères une telle dénomination affectée à un homme, observons que *Mendi* « Montagne » vient, sans conteste, du Latin *Mons*, *tis* et n'existait pas, à coup sûr, en vieil Ibérien. Même observation au sujet de *Bil*, synonyme d' « Amas, réunir, amasser » ce dernier parait se devoir rattacher au Latin *Pila*. En Français du XIVe siècle, on disait encore *belle pile* pour « Beaucoup ». Il n'a donc rien à faire avec son homophone au sens de « Bon, amadouer ».

En tout cas, le terme Gaulois ne saurait être rapproché du Latin *Bellus* « Joli », pour un primitif *Benlus* qui dérive lui-même d'une forme archaïque *benus*, *dvenus*, sorte de doublet de *Bonus*, *dvonus*.

Aurait-il, en revanche, quelque lien de parenté avec le grec φίλος, « Ami » — vieux Norrain, *Bileygr* — Allemand, *Billig*, « Juste, équitable, raisonnable » — Moyen et Haut-Allemand, *Billewit*, « Simple, innocent » ? M. Kluge attribuerait volontiers à tous ces termes Germaniques, une origine Celtique. Peut-être convient-

il également d'en rapprocher le Lithuanien *Gailùs*, « Compatissant, miséricordieux »,

C

CHIPI, A ; « Petit » en dial. Labourdin. M. Van Eys voit dans ce mot, une altération de *Chiki ;* « Petit » dérivé lui-même, vraisemblablement de l'Espagnol *Chiquin*. Voy. Béarnais, *Chic* ; « Petit ».

Nous préférerions, pour notre part, lui attribuer une origine Celtique ; Voy. *Ttipia* ; « Petit ».

CHIPITASUN, A ; « Petitesse », du précédent et de la finale substantive *Tasun ;* voy. *Anditasun*.

E

ELE, A ; « Gros bétail », en dial. Labourdin, d'après Larramendi, nous semble, lui aussi, de provenance Celtique.

Sans doute, nous ne songerons pas à le rapprocher de l'Écossais *Allaid*, p. ex. dans *Ag-allaid*, « Chèvre » mais serait-ce téméraire de lui supposer une parenté avec le Gallois *Eilon*, « Cerf » et *Elain*, « Faon » ? Le même terme se retrouve, sans aucune doute, dans le Lithuanien *Élnis*, « Élan », le Vieux Slavon *Jéleni*, « Cerf ». Il devait faire partie du lexique Indo-Européen primitif, mais aura disparu du Vieux Germanique pour être remplacé par un synonyme dans lequel une gutturale ou spirante se trouve substituée à l'ancien *n* médial ; cf. Vieux-Haut-Allemand, *Ëlaho* — Moyen-Haut-Allemand, *Ëlch*, *ëlhe* — Allemand, *Elch* — Anglo-Saxon, *Eolh* — Vieux-Norrain *Elgr* — Anglais *Elk*, d'où le terme de *Alces* employé par César pour désigner le

grand cervidé de la forêt hercynienne. M. Kluge estime que le doublet de l'Allemand, *Elen*, *elend*, *elenthier* a pu être pris au Lithuanien. Son introduction relativement récente dans la langue, ne permet guères, en effet, de supposer qu'il y soit entré par l'intermédiaire du Celtique.

Phonétiquement, *Ele* constitue donc, comme on le verra plus loin, une sorte de doublet d'*Oreña*, « Cerf ». La chûte du *n* final primitif dans le premier de ces deux mots est un phénomène très fréquent en Basque ; cf. par exemple, *Gereño*, « Étalon », de l'Espagnol *Garañon* — *Mazkaro* ; « Mouton ayant le museau bigarré », encore de l'Espagnol *Mascaron*, « Mascaron, masque grotesque » etc.

Signalons l'affinité que, jusqu'à nouvel ordre, nous devons tenir pour fortuite, du terme Basque avec certains correspondants dans les dialectes Sémitiques et Chamitiques. L'on a p. ex. en Assyrien *Aile*, « Bélier » — Kopte (dial. Baschmourique), *Ail*, « Bélier » ; (dial. Memphitique), *Oili* ; (dial. Thébain), *Oile*, *oeilé* idem et (dial. Memphitique), *eioul*, *eoul* ; « Cerf », (dial. Thébain *ieoul*, *eeieoul*, *eioul*, *eieoul*, *eei-eioul*, (même sens).

Ez ; « Non, ne pas » pourrait être regardé comme d'origine Latine aussi bien que d'origine Gauloise. Nous verrons tout à l'heure ce qui nous déciderait à préférer cette dernière. La particule souvent accolée en Gaulois avait le plus souvent une valeur privative ou négative ; Ex. : *Exomnus*, *exsomnus*, *exobnus*, *exsobnus*, au féminin *Exomna*, *exsomna*, *exomnia*, *exona* ; litt. « Sans peur, brave », parfois employé comme nom propre, de *obnus*, *obnos*, « Peur, crainte » — *Exacos*, *exacon* ou

Eks-âko-s, « Fade, sans saveur » de *Ako-s* ; « Aigre, piquant », cf. Latin *Acer*. Ce terme servait à désigner une plante dont Pline nous donne la forme latinisée *Exacum*, litt. « La fade ». Le vieux naturaliste nous la représente comme douée de vertus médicinales. C'était une espèce de *Centaurium*, connue aussi sous le nom de « Fiel de terre ».

En tout cas, cet *ex* ou *eks* de l'ancien Gaulois perd souvent sa gutturale dans les dialectes Néo-Celtiques ; cf. Vieil-Irlandais *Éss*, *ess*, *ass*, *as*, d'où le nom propre *Esomu(i)n*, *Essamin*, qui correspond parfaitement pour le sens au Gaulois *Exobnos*. Nous le retrouvons en Gallois sous les formes *Ehofyn*, « Intrépide », *Éhouyn*, *éhofn* et même, en dialecte du sud, *echon*. C'est le *Choffn* (même sens), du Moyen-Breton.

Cet *ex*, *eks* du Gaulois devient parfois *a* en Cornique. Le Bas-Breton le connaît sous la double forme *e* et *ez* ; cf. *Eaug*, « Roué, le chanvre ou le lin » litt. « Sans saveur, sans parfum », parce que les fibres de ces textiles sentent fort mauvais, quand on les fait macérer dans l'eau. Ce mot, aussi bien que *Eog*, « Mûri, le fruit ; amolli ; qui a perdu son piquant naturel », comme le fait observer M. E. Ernault, se rattache au Gaulois *Éxacon*, déjà étudié.

Maintenant, le Bas-Breton spécialement dans les dialectes de Trégrier, Vannes et Cornouailles nous montrera *Ex*, *ez*, *es* jouant le rôle d'une particule aussi bien négative que privative, p. ex. dans *Ezvezeff* « Être absent », de *Bezeff*, « Adesse » — *Exparex* ; « Extraordinaire », de *Par*, « Pareil » où le son primitif du *ks* s'est conservé — *Espledet*, « Distrait », de *Pled*, *plet*, « Attention ».

Avant de quitter le domaine Celtique, citons à titre de pure curiosité, le déchiffrement proposé par M. Monin, pour l'inscription tumulaire *Sdaib sda* trouvée en Touraine. Il propose de la rendre par le latin « Malis malus » ou « Mauvais aux méchants » (1). Nous y retrouverions le *s* initial, abréviation de *ex*, *eks* pris avec une valeur négative. D'autre part *da* « Bonus » serait pour le terme Gaulois *Dagos*, « Bon », d'où le Bas-Breton archaïque *Da*, « Agréable, bon ». C'est encore de là que vient notre locution *Oui-da* pour « Oui bien », équivalent parfait de l'Allemand *Ja wohl*. Toutefois, on s'expliquerait difficilement qu'à l'époque où l'inscription a dû être gravée, les vieilles formes Celtiques fussent déjà si altérées.

En tout cas, la particule *ex* reparait encore en Latin et quelquefois avec le même sens de négation, de cessation ; cf. p. ex. : *Exsanguis*, *exanimus*, *exarmatus*, *exhaeredo*, *excalceo*, *excludo*. Le plus souvent, toutefois, *e* ou *ex* préfixe possède dans cette langue, des valeurs notablement différentes, voy. p. ex. *Effugio*, « Je m'enfuis » pour *Ex-fugio* — *Egredior*, « Je sors » de *Gradior*, « Marcher » — *Emitto*, « Je lance » etc. Aussi devons-nous constater qu'au point de vue de la sémantique et sans doute aussi de l'étymologie, c'est du Gaulois plus que du Latin que se rapproche le terme Basque.

Ajoutons par parenthèse, qu'en général, lorsqu'un terme de cette dernière langue se peut expliquer à la fois par l'une ou l'autre des deux précédents idiômes, c'est l'étymologie Gauloise qui a le plus de chance d'être la vraie.

(1) M. Monin, *Monuments des anciens idiômes Gaulois*; chap. IV, p. 99 (Paris 1861).

Il convient du reste de rapprocher sans hésiter de la préposition Celto-latine *ex*, l'Osque *Eh* — Grec, ἐκ, ἐξ — Lithuanien, *Isz* — Vieux-Slavon *Izu*. Sans doute, elle existait dans la langue Indo-Européenne primitive.

Que le *Ex* primordial soit devenu *Ez* en Basque, cela semble tout naturel. La gutturale forte n'est-elle pas sujette à y tomber devant une autre consonne ; ex. : *Izit*, « Effrayer » de « Excitare » — *Frutu* de « Fructus » — *Efetu* de « Effectus », effet. — *Eliza*, « Église » de « Ecclesia » — *Onzione*, « Onction — *Errespetu*, « Respect ».

Ez, A ; « Refus, négation, le non » ; Ex. *Eza edo baia behar dut* ; « Il me faut le oui ou le non », *id est* « que vous répondiez oui ou non ». Ce n'est autre chose que la particule précédente prise substantivement.

Ezapen, A ; « Impossibilité », litt. « La partie négative, ce qui est nul ou négatif ». Cf. *Ez*, *a* binde vocal et *Pen* finale comme dans *Beherapen* ; « Période décroissante de la lune », de *Behere*, « Inférieur, en dessous » *Gorapen* ; « Période croissante de la lune », de *Gora* ; « En haut, en dessus » — *Hastepen*, « Commencement » de *Has*, *haste* « Incipere » etc., etc.

Ezbai, A ; « Doute, incertitude », litt. « Est-ce oui, est-ce non ? » de *Ezet* et de *Bai* particule affirmative.

Ezdeus, A ; « Vaurien » semble formé d'une façon assez singulière. Reconnaissons-y d'abord, la particule *ez* ; « Non, sans » déjà vue. Quant à la partie finale *Deus*, « Rien », le prince Louis-Lucien Bonaparte y reconnaissait le Latin *Deus*, « Dieu ». La locution *Deus ezta*, *deus ezda* ; « Il n'y a rien », correspondait littéralement à « Il n'y a pas même Dieu », lequel est partout. Deus a donc fini par prendre le sens d'une négation renforcée

comme notre mot « Rien », du Latin *Rem*, p. ex. dans « Il n'y a rien, je n'ai rien dit » ; comme « Goutte », du Latin *Gutta* dans « Je n'y vois goutte ».

Ezdeus constituerait donc un terme hybride puisqu'il se compose de deux éléments pris à des idiômes différents, à savoir au Gaulois et au Latin. N'est-ce pas ainsi que nous avons formé en Français « Théodicée » du Grec Θέος et du Latin *dicere* — « Pyroligneux », de Πῦρ, « Feu » et de « *lignum* » — « Décimètre », de *Decem* et du Grec Μέτρον, « Mesure » etc. » ?

Au point de vue sémantique, *Ezdeus* ne répondrait pas mal à notre expression vulgaire « Un rien du tout » pour « un drôle ».

Ezdeus, tu ; « Anéantir, i », litt. « *Facere* ad nihilum » cf. le préc.

Ezdeuskeri, a ; « Acte nuisible, chose faite de travers », litt. « Un rien, une inutilité » cf. *Ezdeus* et *Keri*, suffixe substantive.

Ezezta, tu ; « Anéantir, i ; détruire, détruit » est d'une explication assez difficile. Nous avions d'abord cru y retrouver la particule négative redoublée, cette répétition n'ayant d'ailleurs qu'une valeur purement intensive. Au point de vue du sens, une pareille explication ne laisserait pas que de se heurter à certaines difficultés. Et puis que signifierait le *Ta* final ? Mieux vaut, croyons-nous, tenir le mot Basque pour formé de *Ez* « Non, sans » et de l'Espagnol *Estar*, du Latin *Stare* et rendre le tout litt. par « *Facere* ut non sit, ut non stet ».

Ezin, a ; « Impossibilité, impuissance » de *Ez*, « Non » et d'une finale substantive ou adjective *in* que nous retrouvons p. ex. dans *Chotin*, « Hoquet », de l'Espagnol *Chotar*, « Têter » — *Urdin*, « Gris » litt. « Porcinus *Colon* », de *Urde*, « Porcus ».

EZEN, DU ; « Devenir, devenu impuissant » ; cf. le préc.

EZINBESTE, A ; « Impossibilité », forme de *Ezin* déjà vu et de *Beste*, « Autre », forme archaïque conservée en Guipuscoan, mais qui en Bas Navarrais, se trouve généralement remplacée par *Bertze*. Le terme en question, formant en quelque sorte redondance pour le sens nous parait devoir se traduire litt. par *Aliud impossibile*.

G

GAL, DU ; « Perdre, perdu ; de perdre » ; Ex. : *Ene molxa galdu dut ;* « J'ai perdu ma bourse ». — *Bizioek galtzen dute gizona* ; « Les vices perdent l'homme ». Ce mot nous fait tout l'effet d'être d'origine Gauloise. Cf. Bas Breton, *Koll*, « Padre » et (dial. Vannetain *Kollein* — Ecossais *Caill*. La gutturale forte initiale a parfaitement pu s'adoucir en *g* comme dans *Gaztiga*, « Châtier », de *Castigare* — *Gela*, « Chambre » de *Cella*, « Office, cellier » — *Gorte*, « Cour », de l'Espagnol *Corte* etc.

Du reste, la différence de sens est trop considérable pour que nous songeions à rapprocher le mot Basque du Français *Galer*, « Égratigner », d'où, sans doute, l'Anglais *To gall*, « Excorier » et qui paraissent se rattacher à notre mot « Gale », dont l'origine reste si obscure.

On ne saurait davantage lui attribuer une parenté avec l'Espagnol *Calar*, « Percer, pénétrer, sonder, abaisser ». — Italien, *Calare*, « Baisser, descendre, diminuer », d'où le Français « Caler », synonyme de céder, p. ex. dans la locution « Caler doux ». Tous les mots dont il vient d'être question en dernier lieu se rattachent, sans aucun doute, au Latin *Chalare*, tiré

lui-même du Grec Χαλᾷν. Laissons de côté également le Vieux Provençal et Vieux Béarnais *Caler*, « Falloir, importer » — Béarnais, *Calle*, « Falloir ». — Vieux Français *Chaloir*, du Latin *Calere*, « Être chaud ».

Encore moins pourrait-il être ici question du Latin *Callere*, « Pouvoir, avoir, posséder » dont le double *l* ne se retrouve point en Basque.

GARAGAR, RA ; « Orge » nous avait, à première vue, fait l'effet de dériver de l'Espagnol *Gragea*, « Dragée » — Portugais, *Grangeia*. Au moins dans ces deux derniers mots, le *g* tient la place d'une dentale primitive ; cf. Vieux Provençal, *Dragea* — Italien *Traggea*. Ces termes, d'ailleurs, sont tirés du Bas-Latin *Dragata*, *tragemata*, dérivés eux-mêmes du Grec Τραγήματα, « Friandises », racine Τραχεῖν ou Τράγειν, « Manger ».

M. Psichari a très heureusement expliqué la substitution de la gutturale douce à la forte dans *Dragea* par l'adoucissement normal en grec moderne des dentales muettes, lorsque le mot qui précède est terminé par un *n*. Précisément, ce phénomène a dû forcément se produire dans des locutions telles que la suivante Φέρουσιν Τραγήματα, « On apporte le dessert ».

Sans doute, le grain d'orge dépouillé de son enveloppe a bien l'air d'une petite dragée et, d'autre part, l'intercalation d'un *a* entre le *g* initial et le *r* qui suit, se constate p. ex. dans *Garhiña*, « Cri de désespoir » à rapprocher du Français « Grogner » ; Espagnol *Gruñir* — Latin, *Grunnire* — *Garailla*, « Gravier » ; du Vieux-Français « Graille ». Quant à la finale *ar*, *ra*, on pourrait la considérer comme une simple dérivative comme dans *Othar*, *ra*, « Champs d'ajoncs », de *Othe*, « Ajonc » et rendre litt. le mot entier par « qui ressemble à la dragée ».

Néanmoins, outre qu'un telle dénomination aurait quelque chose de bien recherché, on s'expliquerait difficilement que le nom Basque d'un végétal aussi répandu que l'orge n'ait été emprunté qu'à une époque relativement moderne aux dialectes Néo-Latins. Enfin, comment admettre que le second *g* de *Grage* qui représente un son légèrement aspiré soit redevenu gutturale forte en Euskara ? L'inverse se concevrait plus aisément, à coup sûr.

Aussi, avons-nous jugé plus prudent de chercher l'origine de ce mot dans le domaine Celtique. D'abord, nous pensâmes la trouver dans l'Irlandais *Calg*, *colg* ; « Barbe de l'orge », mais toujours avec la même finale *ar*, *ra*. Alors, l'appellation donnée à ce végétal constituerait un véritable pléonasme et pourrait se rendre au pied de la lettre par « Qui a la barbe de l'orge ». De plus, on ne concevrait guères la voyelle intercalée entre le *l* et le *g* et qui aurait amené la transformation de la liquide dentale en *r*, car la diphtongue consonnantique ne parait rien offrir de contraire aux exigences de la phonétique Basque ; cf. *Galgarri*, « Pernicieux » — *Bilgi*, « Resserre, endroit où l'on ramasse les objets » — *Elgar*, « L'un et l'autre » — *Halga*, « Bruyère » — *Bilgora*, suif, etc., etc.

Mieux vaut en définitive, tenir le substantif *Garagarra* pour formé de *Gari*, « Blé », terme de provenance Celtique ainsi que nous l'allons exposer tout à l'heure et d'une finale *gar* où nous verrons une abréviation de *Garratz* ; « Aigre, piquant ». Le sens du mot entier serait donc quelque chose comme « Blé piquant ». Impossible, on en conviendra, de désigner d'une façon plus exacte, la céréale en question, puisqu'elle se distingue précisément par des barbillons. Rappelons nous

qu'en Sanskrit, *Çituçâka* ou « Orge » signifie proprement « Épi acéré », pour opposition à *Çitasûka*, litt. « Épi blanc », c'est-à-dire « Blé, froment ».

Le *tz* final de *Garratz* serait tombé comme l'a fait la sifflante dans *Baberruma*, « Haricot », litt. « Fève inférieure », de *Baba*, « Faba » et *Errumes*, « Abject de peu de valeur ». Quant au *i* finale de *Gari*, il sera tombé, comme le font souvent les voyelles terminatives.

Garagarilla ; « Mois de juin », litt. « Mois de l'orge », de *Garagarra* déjà vu et *Ila* ou *Hila*, « mois, lune ».

Garau, a ; « Grain » en Guipuscoan et Bas-Navarrais. Ce mot nous semble formé de *Gari*, « Blé », mais avec remplacement du *i* final par la désinence *au* laquelle indique « Généralisation, réunion » ; ex. : *Alzau*, *a* ; « Tas de foin, de fougère » de l'Espagnol *Alza*, « Hausse » litt. « Ce qui forme hauteur ». *Garau* se devrait donc rendre par « ensemble des objets qui ressemblent au froment », et, par suite, « Grain » en général. La provenance du mot serait donc encore Celtique ; Voy. le suivant.

Gari, a ; « Blé, froment » en dial. Guipuscoan est rapproché par Pictet de l'Irlandais *Gart* ou mieux *Gort* « Moisson encore sur pied » et par suite « Blé » — Gallois *Garth*, et, au pluriel *Girth*. — Bas-Breton, *Garz*, « Haie » et *Gorz*, dans *li-orz ;* « Courtil, jardin » d'une forme gauloise *Gortos ;* « Jardin, champ ».

On serait donc, par une transition facile à comprendre, passé de l'idée « d'Enclos, jardin » à celle de « Récolte, moisson », puis à celle de « Blé, grain récolté ». Quant au *i* final du Basque, il tiendrait la place d'une dentale primitive, comme dans *Zori* « Sort », synonyme de *Chorthe* plus spécialement employé en Basse Navarre, du Latin, *Sors*, *sortem*. D'ailleurs,

cette finale *i* possède par elle-même une valeur de participe passé ; cf. *Gazi.* « Salé » de *Gatz* « Sel ». *Gari*, tiré de *Gart*, *gort* voudrait donc dire, au pied de la lettre « Moissonné, ce qui a été moissonné ». N'est-ce pas, somme toute, à peu près le sens de notre mot « Blé, bled », de *Ablata* (sous-entendu *Messis*).

Par exemple, là où nous aurions peine à adopter la façon de voir du savant Génèvois, c'est dans l'explication qu'il donne du terme en question. Il la fait venir d'une racine *gr* « Deglutire », d'où le sanskrit *Gâritra* « Riz » — Kurde, *Garez*, « Millet » — Arménien, *Goreag*.

Pictet regarde, en quelque sorte, la racine *gr̄*, « Confici, concoqui Stomacho » et, par extension « Senescere » comme un doublet de la précédente. C'est d'elle que dériveraient le Latin *Granum* — Irlandais *Grán* — Gallois *Grawn* — Cornique *Gronen* — Bas-Breton *Greunen* et Singulier Singularissime *Greun*, d'un Vieux Gaulois *Grânon*, « Blé », à rapprocher visiblement de l'Allemand, Vieux Norrain et Suédois. Moyen haut Allemand *Korn* — Vieux Haut Allemand *Chorn*, « Blé » — Gothique *Káurn* — Anglais et Anglo-Saxon, *Corn ;* « Blé » — Hollandais, *Graan* (sans doute pris au Latin ou au Français) et *Koren*, « Blé, grain » — Vieux Slavon *Zrŭno*, *zrino*, « Grain » — Russe, *Zerno* (même sens) — Polonais, *Ziarno*, idem — Tchèque, *Zrno* — Illyrien, *Zarno* — Lithuanien, *Žirnis*, « Pois » — Afghan, *Zaṛai*, *zar̄ai* et peut-être même Grec Γῦρις, « Fleur de farine » Dans cette hypothèse, il y aurait entre le Latin *Granum* et le Basque *Gari*, une sorte de parenté, à la vérité des plus éloignées.

Que l'étymologie de *Garez*, *zrĭno* soit bien celle qui vient d'être dite, nous n'y contredirons pas, mais d'un

autre côté, la présence du *t* final dans les formes Irlandaise et Galloise *Gort*, *garth* ne se prête guères à une pareille dérivation. Si, comme nous l'admettons volontiers sur l'autorité de Pictet, le Basque *Gari* doit être rapproché de *Gort*, il ne saurait rien avoir à faire avec le Latin *Granum*, l'Allemand *Korn*.

On doit, au contraire, le rapprocher du Latin *Hortus*, « Jardin » — Osque, *Hurtum* — Grec, Χόρτος ; « Herbe », foin, gazon, herbe, pâture, fourrage, jardin potager, clos, haie d'une basse-cour — Allemand, *Garten* (d'où notre mot « Jardin », archaïque *Gardin*. — Moyen Haut Allemand, *Garte* — Vieux Haut Allemand *Garto* — Vieux Saxon, *Gardo* — Vieux Frison et Gothique, *Garda* — Gothique, *Gardso*, « Cour, maison, famille » — Vieux Norrain, *Gardr*, « Clos, enclos, haie, maison » — Suédois, *Gaord*, « Cour, maison, habitation », d'où le composé *Kirken-gaord*, « Cimetière », litt. « Cour de l'église ». Peut-être y a-t-il une parenté à établir entre tous ces mots et le Vieux Slavon *Gradu*, « Ville, forteresse, enceinte » — Russe *Gorod*, « Ville » — Lithuanien, *Gárdas*, « Parc, enceinte ». En tout cas, M. Kluge regarde ces termes Letto-Slaves comme pouvant fort bien avoir été pris au Germanique. Il repousse d'autre part, l'opinion qui consisterait à chercher la racine de *Garten*, *garden* dans l'Allemand *Gürten*, « Environner, ceindre, sangler ». Effectivement, ce dernier terme est purement Germanique et, d'autre part, la comparaison avec le Grec Χόρτος ; le Latin, *Hortus* visiblement apparenté au substantif Allemand *Garten* semble bien démontrer que ce dernier remonte à la période Indo-Européenne.

Pour se rendre compte d'ailleurs des diverses significations d' « Enclos, maison, famille, prairie » revêtus

par le Grec Χόρτος aussi bien que par le Vieux Norrain, *Gardr* ou le Gothique, *Gards*, il faut, comme le remarque M. Kluge nous reporter à cette époque antique où chaque division de la tribu détenait à titre éphémère d'abord, puis, plus tard en toute propriété, une portion du sol environnée de haies ou de barrières. Ce qui n'était pas clos n'appartenait à personne en particulier et restait le bien commun de tous les membres de la peuplade. Tout clos supposait par là-même une habitation et des champs cultivés ou des pâtures dont le public n'avait plus droit de jouir.

Ajoutons, en terminant, que *Gari* dans l'hypothèse par nous adoptée comme la plus probable, ne saurait non plus rien avoir malgré une ressemblance incontestable sous les deux rapports morphologique et sémantique avec l'Allemand *Gerste*, « Orge » — Moyen Haut Allemand, *Gërste* — Vieux Haut Allemand, *Gërsta* — Hollandais, *Gerst*. C'est, comme le fait observer M. Kluge, nne dénomination spéciale dans le groupe Germanique aux seuls dialectes Allemands. Elle n'en doit pas moins être considérée comme primitive, puisqu'elle présente une parenté bien qu'éloignée avec le Latin *Hordeum* — Arménien, *Gaṛi* — Géorgien, *Keri* — Ossêli, *Chor* — Pehlevi, *Jurd-âk*, « Grain, blé » — Beloutchi, *Zurthâni*, même sens.

Pictet croit devoir rapprocher tous ces mots du Persan *Ch'ur*, « nourriture » ; *Ch'urdan*, « Manger ». Voyez Zend *qĕrĕ*, *qar* « Edere », mais il en sépare nettement *Hordeum* auquel il assigne pour source le sanskrit *hṛdya* « Aimé, désiré, agréable » d'où au féminin *hṛdyâ*, sorte de plante médicinale, de la racine *hṛd*, « Cœur ». Dans cette hypothèse, toutefois, on aurait dû s'attendre plutôt à une forme Latine *Cordeum*. Mieux vaut donc

admettre comme le font aujourd'hui la plupart des étymologistes, la parenté de *Hordeum* et de *Gerste* dont la racine se retrouverait dans le sanskrit *Ghrs* ; « Être raide, hérissé ». Cf. le Latin *horrere* pour un primitif *Horsere*. Cette épithète de « hérissé, épineux » ne convient-elle pas en effet d'une façon toute particulière à l'orge ?

En tout cas, il est plus que douteux qu'aucun des mots que nous venons d'étudier ait rien à faire avec le Grec Κριθή, « Orge » et (dial. *Homérique*) Κρῖ où Pictet pense retrouver la racine sanskrite *Çri*, « Richesse, bonheur, beauté » appliquée comme épithète, ajoute cet auteur à divers végétaux, tels que le *Pinus longifolia* et le clou de girofle. Laissons-lui toute la responsabilité d'une pareille étymologie.

Garicha ; « Verrue » en dialecte Biscayen, litt. « Petit grain », ce qui ressemble à un grain. Voy. le précédent et pour la finale *tch*, cf. *Akhetcha*, « Verrat ».

Garichu, a ; Synonyme du précédent, de *Gari* et de *Chu*, suffixe dont *ch* ne semble être qu'une contraction.

Gariela ; « Mois de juillet », litt. « Lune du blé, moment où on le fauche ». Cf. *Gari* et *ela* pour *Ila* ou *hila*, « Lune, mois ».

Garilla ; Synonyme et doublet du précédent ; cf.

Go, particule répondant à nos prépositions « A, pour » et servant parfois à former le futur ; Ex. : *Izango dot ;* « Je serai » de *Izan* ; « Été, qui a été » et *dot*, « Habeo » Voy. *Ko*.

(*A suivre.*) Cte de Charencey.

ZOROASTRIAN ELEMENTS

IN MUḤAMMEDAN ESCHATOLOGY

The influence of Persia on her Arab conquerors was profound and lasting. In literature especially the current of Iranian thought is manifest, and theology most of all is imbued with Persian elements (Brockelmann, Gesch. der arab. Lit., i. 71-72). Even before the defeat of Yezdegerd III, the last of the Sassanids, in 642, this innovation had begun, for Muḥammad himself had incorporated, whether consciously or not, certain features of Zoroastrianism, doubtless already current among the Arabians, into the teachings of Islâm.

Traces of Persia are to be seen with special clearness in the Islamitic eschatology, a combination of Judaeo-Christian, pre-Muḥammedan, and Parsi elements (Rüling, Beiträge zur Eschatologie des Islam, Leipzig, 1895, 3, 63 ; Wolff, Muhammedanische Eschatologie, Leipzig, 1872, Introd. xi., 193 n.). Speculations on the future life play a most important part in Muḥammedan theology (1), so that there is scarcely a religious treatise in

(1) The chronological development of Muḥammedan eschatology is well sketched by Rüling, *op. cit.* The oldest Iranian documents may probably be referred to the seventh century B. C. The later Pahlavi texts, which contain chiefly old material amplified, extend from the sixth to the eleventh century A. D. (West, Grundr der iran Phil., ii, 80).

Arabic which does not deal more or less fully with problems of this nature.

The Indo-Iranians, like the Assyro-Babylonians, the Hebrews, and the Egyptians, possessed a highly developed eschatology (Scherman, Materialien zur indischen Visionsliteratur, Leipzig, 1892, Jackson, Iranische Religion, chap. ix., in Geiger and Kuhn's Grundriss der iran. Philologie, ii.). The Iranians especially would naturally influence the faith of Muḥammad by their belief in the resurrection of the body, in the day of judgment, and in heaven and hell. It is here my aim to discuss as concisely as possible the principal traces of such Persian modifications in popular Muḥammedan eschatology. I shall begin in all cases with the Iranian belief, as being the earlier, and shall then proceed to the modified form as it appears in Islâm.

According to the Parsi view as it is stated in the Pahlavi texts (1), which give more detailed information on the eschatology than the Avesta itself, the soul remains for three days after death near the body, in joy or in pain according to its deeds. At the dawning of the fourth day it departs on its journey to its future home. If it has been righteous, it enjoys the sweetest perfumes wafted « from the more southern side, from the direction of God ». Here a maiden of surpassing beauty meets it, and in

(1) The Iranian texts cited are the following: Avestan, Ys. = Yasna, Yt. = Yasht, Vd. = Vendîdâd, ed. Geldner, Stuttgart, 1886-1896, Aog. = Aogemadaêcâ, ed. Geiger, Erlangen, 1878, frag. Tahm. = fragments Tahmuras, ed. Darmesteter, Le ZA. iii. 53-77; Pahlavi, AV. = Arṭâ-î Virâf, ed. Haug and West, Bombay and London, 1872, Bd. = Bûndahishn, Dd. = Dâṭistân-î Dînik, Dk. = Dinkarṭ, Mkh. = Dinâ-î Mainôg-î Khraṭ, Sd. = Saddar, Sg. = Shikand-Gûmânîk Vijâr, Sls. = Shâyast lâ-Shâyast, all tr. West. SBE. v., xviii., xxiv., xxxvii., xlvii.

answer to its enquiries declares that she is the impersonation of its good deeds (Yt. xxii. 6-13, 19-36; AV. iv. 9-12, xvii. 2, Dd. viii. 4, xx. 2, xxiv. 2, 4, xxv. 2, 4, Mkh. ii. 114, 158).

The Avesta gives us a vivid picture of the good soul's journey to its heavenly life in the following words (Vd. xix. 28-34, cf. Yt. xxiv. 53-64, Aog. 5-18): « After a man hath died, after a man hath passed away, afterward the wicked, malignant demons burst the bond (?) asunder. The dawn of the third night cometh, the morning shineth. Unto the mountains all glorious with Righteousness cometh the well armed Mithra. The sun riseth.

« The demon named Vizaresha, O Spitama Zarathushtra, draggeth bound the soul of wicked, demon-worshipping men of evil life. He goeth over the paths created by Time both for the wicked and for the good. At the Chinvat bridge created by Mazda he demandeth both of consciousness and soul the use of his possessions which he hath made in the material world.

« The fair, well-formed, sturdy, beautiful (maiden) cometh, beneficent (?) stout (?), keen-sighted (?) (1) endowed with (good) qualities, virtuous. She draggeth the evil soul of the wicked to darkness. She conveyeth the souls of the righteous beyond Hara Berezaiti. Beyond the Chinvat bridge she placeth them on the bridge (?) of the heavenly angels.

(1) Av. *spánavant* is, I think, to be connected with the root *spā*, cf. *spánah* « increase » *spána* as the tenth name of Ormazd, Yt. x. 1, and *śvántasya* RV. x. 61, 21 glossed by Sâyaṇa as *pravṛddhasya śrâmtasya vá*. The second word, *nivavaiti*, should be compared with *nīv* or *ṇīv* « *sthāulyē* » of the Dhâtup., and with Xenophon, Anab., iii. 2, 25, Μήδων δὲ καὶ Περσῶν καλαῖς καὶ μεγίσταις γυναιξὶ καὶ παρθένοις. The third word *pasvaiti* seems to be from the root *pas* « to see », Skt. (*s*)*pas*. The tradition renders « attended by her dogs, quick of insight, rich in children ».

« Up riseth Vohu Manah from his golden throne. Saith Vohu Manah : Whence art thou come, thou righteous one, from the corruptible world to the incorruptible world ?

« Well pleased the souls of the righteous pass before Ahura Mazda, before the Amshaspands, before the golden throne, before the House of Song, the abode of Ahura Mazda, the abode of the Amshaspands, the abode of the other righteous ones.

« When the righteous man hath been purified after death, the wicked, malignant demons fear the perfume even as a sheep hunted by a wolf feareth the wolf.

« The righteous dwell together ».

The fate of the evil soul is the precise reverse of that of the righteous one (Yt. xxii., AV. iv., xvii., Dd. xxv. 1-5, Mkh. ii. 114-144, 158-181, and see Jackson, Biblical World, viii. 149-163, Casartelli, Philosophy of the Mazdayasnian Religion under the Sassanids, tr. Firoz Jamaspji Dastur Jamasp Asa, Bombay, 1889, §§ 273-275, Cama Memorial Volume, Bombay, 1900, 74-78).

The account of the fortunes of the soul as taught in Islâm shows unmistakable evidences of Zoroastrian influence. The soul departs from the body at once, however, instead of remaining near it for three days, and journeys either to the presence of God or to hell. It then returns to the body. So quickly is this trip made, that the washers are still busy with the corpse (al-Ghazâlî, Perle préc., ed. L. Gautier, Genève, 1878, 9-17). The soul then seems to stay for a month near the building in which the man had lived, after which it remains a year near its grave, departing then to the place where spirits must remain until the Last Day (Wolff, 76-79). One must, however, bear in

mind that Muḥammedan accounts concerning the state of the soul from the time of death until the Resurrection are exceedingly unclear and contradictory (Rüling, 43-44).

The contrast between this vagueness and the exactness of Zoroastrianism is very marked.

The two faiths are very much alike in their belief that the soul shortly after death meets an incarnation of its deeds done in the body. The passage already quoted from the Vendidâd gives an idea of the Iranian concept of the embodiment of a righteous life. Contrast with this the horrible evil soul described by Arṭâ-î Vîrâf, xvii. 12 « as a profligate woman, naked, decayed, gaping (?) (*vašâṭak*) bandy-legged, lean-hipped, and unlimitedly spotted (?) (*akanârak-darîm*), so that spot was joined to spot, like the most hideous, noxious creature, most filthy and most stinking » whose greeting to the miserable soul is : « On account of thy will and actions I am hideous and vile, iniquitous and diseased, rotten and foul-smelling, unfortunate and distressed, as appears to thee » (AV. xvii. 15).

So too when the soul of the Muslim has returned to his grave, which « is made broad about him », « there cometh to him a man (1) with the fairest robes and sweetest perfumes and saith : I shall tell thee the glad tidings which thy Lord desireth to have told thee on this thy day which was promised thee. Then saith the man to him : Who art thou, God's benison upon thee ! I have seen no fairer man on earth than thou art. And he answereth : I am thy pious deeds. »

(1) It is worth noting that the Avestan fravashi is always feminine, and that three archangels, Spenta Armaiti, Haurvatât, and Ameretât are female. Muḥammedanism, on the contrary has only male angels.

But the Kâfir sees his wickedness appear before him in his narrowed tomb as a hideous man of evil odor (قبيح الوجه منتن الريح), whose first words are a curse (جزاك الله شرًا) (Wolff, 64-65, de Vaux, Fragments d'eschatologie musulmane, CR. du III. Congrès sc. int. des Cath., II. Sect., 17, 18, 21). Al-Gazâli's Perle précieuse, 21-22, says that this incarnation of the evil soul is a dog or a pig.

The parallelism here noted seems to show clearly that the Muḥammedan idea is borrowed from Irân. Haug, Arṭâ-î Vîrâf, Introd., 61-62 and n., has already observed this, but his view that « this beautiful maid [the incarnation of the soul of the righteous Mazdayasnian] has probably given origin to the Huris, or celestial virgins, of the Mohamedan paradise » is, in my judgment, incorrect, although she is, as he adds, « probably identical with the Fravashi » (cf. Casartelli, § 275, Hübschmann, Jahrb. f. prot. Theol., v. 241-242, and see for Indian parallels Scherman, 120). The Zoroastrian fravashi is practically « nothing else but the good deeds of animate beings and good products and properties of the inanimate » (Madan, Fravashis, 14, see Casartelli, §§ 112-120, Söderblom, Rev. de l'hist. des rel., xxxix, 229-260, 373-418, Jackson, Iran. Relig., p. 643, read in proof), and her relations with the soul are pure. The Ḥûri has nothing to do with the Muslim's earthly career, and exists merely for his gratification after death.

It is possible also that we have in the two angels of the grave in the Muḥammedan system, Munkar and Nakîr, a trace of the Iranian demon Vîzaresha, « who struggles with the souls of men which have departed, those days and nights when they remain in the world ; he carries them on terror-stricken, and sits at the gate of hell »

(Bd. xxviii. 18, cf. Vd. xix. 29, and see the picture of Vîzaresha in the Persian painting representing the last judgment given by M. D. Conway in the Cosmopolitan, May, 1888, p. 178). Munkar and Nakîr, who are not personified in the Qu'rân, appear before the dead in his grave in terrifying aspect and question him concerning his belief or unbelief (Wolff, 65, 71-73). The analogue here suggested is not very strong, but should be cited for the sake of completeness.

Between the Muḥammedan and Iranian systems of religion a fundamental difference exists which causes a wide divergence of development. Zoroastrianism teaches that the soul goes to heaven, Hamêstagân (the abode of souls whose good and evil deeds exactly counterbalance), or hell, on the morning of the fourth day after death, und that they remain there until the Last Day. On that great day, according to the later Iranian scriptures, hell is purified when a stream of molten metal covers the earth, and the unhappy inhabitants of the inferno, excepting the actual creations of the Evil One, are joined to the company of the blessed. Then there will be a new heaven and a new earth.

Such teachings find no place in Islâm, for the rewards of heaven and the agonies of hell begin in reality only on the day of Resurrection (Rüling, 8-9, 27, 35).

This distinction between the two religions must be kept constantly in mind.

According to Zoroastrianism as well as Muḥammedanism the soul of each man must appear before a judge and be weighed in the balance after his life-book has been read, and then pass over the terrible bridge from which the wicked fall to hell. Here Islâm seems evidently

indebted to Irân. Some of these doctrines are common to the Iranian and Egyptian religions (J. J. Modi, J. Bo. Br. RAS., xix. 365-374), while the bridge of judgment is found not only in Irân but in India, mediaeval Europe, and elsewhere (Scherman, 117-119, 102-110, Becker, Contribution to the comparative study of the mediaeval visions of heaven and hell, with special reference to the Middle-English versions, Johns Hopkins Diss., Baltimore, 1899, 18, 44, 76, 83, 90, 97). The recording angels are found also in Tâoism, see Kan Ying Phien, 2, tr. Legge, SBE. xl., 235-236, Julien, Livre des récompenses et des peines, Paris, 1835, 10-16).

In the Parsî doctrine of the future life the soul, after meeting the incarnation of his earthly deeds, as has been described, proceeds to the place of judgment. This is the famous Chinvat bridge which stretches from the « Peak of Judgment » (*Čakâṭ-î Dâitîh*) in Airân-vêj to Alburz (Dd. xxi. 1-2). Here his judges have their station. They are Mithra, Sraosha, and Rashnu (Mkh. ii. 118, Dd. xiv. 3-4, Great Bd., tr. Darmesteter, Le ZA. ii. 321, Casartelli, §§ 103-108).

Their duties are clearly defined in the Pahlavi texts. Mithra acts as the keeper of the accounts which Vohu Manah prepares by recording thrice daily the deeds of the soul, and he may thus be compared with Thoth in the Egyptian eschatology. The Avesta has a few allusione to the final account, as Ys. xxxi. 14 :

« therefore I ask thee, O Ahura, what is coming and is to come, — what claims in the entries above shall be made upon the righteous, and what upon the wicked, and how these will stand when the entries are balanced » (tr. Jackson, A Hymn, 11, cf. his notes to the passage, ibid., 45-47). A similar idea is found in Ys. LV. 4 (cf. Jackson, Proc. A. O. S., Oct., 1887, 215) :

« every righteous man that comes,
making his absolution with this in a benediction,
mayest thou (O Asha) credit
with good thoughts, good words, and good deeds. »

With these accounts of the book of the soul we at once compare the Muḥammedan life-book, which two angels are writing for each man day by day, one spirit recording his good deeds and the other his evil. The Qu'rân has many allusions to the book of life (Rüling, 18-19), of which a few passages will suffice. Sûr. LXXXII. 10-12 we read : وان عليكم لحافظين كراما كاتبين يعلمون ما تفعلون « verily over you are guardians, mighty scribes, knowing what ye do ». Sûr. XLV. 27-28 : وترى كل امة جاثية كل امة تدعى

الى كتابها اليوم تجزون ما كنتم تعملون هذا كتابنا ينطق عليكم بالحق انا كنا نستنسخ ما كنتم تعملون « and thou shalt see all people kneeling. All people shall be called unto their book. That day ye shall be recompensed for what ye have done. This our book will speak truth concerning you. Verily we have transcribed what ye have done. » Sûr. LXXXIV. 7-12: فاما من أوتى كتابه بيمينه فسوف يحاسب حسابا يسيرا وينقلب الى أهله مسرورا وأما من أوتى كتابه وراء ظهره فسوف يدعوا ثبورا ويصلى سعيرا انه كان فى أهله مسرورا « and as for him whose book shall be given him in his right hand, he shall have an easy account, and shall return to his people merrily; and as for him whose book shall be given him behind his back, he shall invoke destruction, and be burned in hell, for verily he was merry with his people. » On these teachings the later popular writings enlarged, as was almost inevitable (Wolff, 56, 69-71, 139-141, 144-145, Perle préc., 87-88).

Rashnu the just (*Rašn-i râst*) in the Zoroastrian teaching, like the Egyptian Anubis, holds the yellow golden scales (*tarâčûk-i zarṭ-i zarîn*) in which the good deeds of the soul are weighed against his evil deeds. This golden balance is mentioned time and again in the Pahlavi texts, and it « renders no favor on any side, neither for the righteous nor yet for the wicked, neither for the lords nor yet the monarchs. As much as a hair's breadth it will not turn and has no partiality, and him who is a lord and a monarch it considers equally, in its decision, with him who is the least of mankind » (Mkh. ii. 120-122, cf. AV. v. 5, Dd. viii. 1, and consult Casartelli, § 277).

The duty of Sraosha here is to assist the righteous soul across the Chinvat bridge to Heaven (AV. iv. 6-7, v. 2, Mkh. ii. 124, Casartelli, § 105), and he is often aided in this by Atar (the Fire) and the Good Wind (*Vâi-i šapîr*, Great Bd., tr. Darmesteter, Le ZA. ii, 309-310).

The Chinvat bridge is mentioned repeatedly in the Iranian scriptures. Thus a Gâthâ passage says (Ys. xlvi. 11):

« The Karaps and Kavis did unite themselves with the powers to destroy man's life by evil deeds, whom their own soul and own religion is to make howl, when they are to come where the Chinvat bridge is, members for all eternity of the household of the Lie » (cf. also Ys. xix. 6, li. 13, Vd. xviii. 6, AV. iv. 7, v. 1-4, Dd. xx. 3-4, Mkh. ii. 115-124, Sd. i. 4). The bridge is described most fully in Dd. xxi. 2-7 : « as it were that bridge is like a beam of many sides, of whose edges there are some which are broad, and there are some which are thin and sharp ; its broad edges are so large that its width is twenty-seven reeds, and its sharp sides are so contracted that in thinness it is just like the edge of a razor. And when the souls of the righteous and wicked arrive it turns to that side which is suitable to their necessities, through the great glory of the creator and the command of him who takes the just account. »

The balance and the bridge were borrowed from Parsiism by Islâm (Hübschmann, 242). The Qu'rân has references to the balance (Rüling, 20-21), as Sûr. vii. 7-8 : وَٱلْوَزْنُ يَوْمَئِذٍ ٱلْحَقُّ فَمَنْ ثَقُلَتْ مَوَازِينُهُ فَأُولَٰئِكَ هُمُ ٱلْمُفْلِحُونَ وَمَنْ خَفَّتْ مَوَازِينُهُ فَأُولَٰئِكَ ٱلَّذِينَ خَسِرُوا أَنْفُسَهُمْ بِمَا كَانُوا بِآيَاتِنَا يَظْلِمُونَ « and the balance on that day shall be true, and whosesoever balance is heavy, they are happy, and whosesoever balance is light, they are they who have destroyed themselves, because they abused our signs ». Sûr. xxi. 48 : وَنَضَعُ ٱلْمَوَازِينَ ٱلْقِسْطَ لِيَوْمِ ٱلْقِيَامَةِ فَلَا تُظْلَمُ نَفْسٌ شَيْئًا وَإِنْ كَانَ مِثْقَالَ حَبَّةٍ مِنْ خَرْدَلٍ « and we shall set just balances for the day of resurrection, and no soul shall be defrauded in aught, even though it be the weight of a grain of mustard. »

On the day of resurrection the great balance, which is elaborately described in the Book of the Resurrection (Wolff, 146-147, cf. Perle préc. 58-59) is set up by Gabriel (Wolff, 134) and the simple confession of faith : لا اله الّا اللّه و محمّد رسول اللّه, written on a leaf as large as the head of an ant outweighs all the soul's sins of omission and commission.

According to other Muḥammedan accounts the good deeds are weighed in one scale of the balance against the evil deeds in the other, or else the life-books, or even the souls themselves are put in the balance (Rüling, 56, 58-59, Sell, Faith of Islam, 225-226. For Indian parallels see Jackson, Actes du Xme Congr. des Orient., ii. 65-74, for Egyptian, Modi, J. Bo. Br. RAS., xix. 371).

From the idea of the Chinvat bridge the Muḥammedan

theologians received the famous bridge aṣ-Ṣirâṭ (Rüling, 63, Hübschmann, 242, Scherman, 105-106), although صراط in this sense is not found in the Qu'rân (Rüling, 27). This bridge aṣ-Ṣirâṭ is « thinner than a hair, sharper than a sword, and darker than night » (Wolff, 147-148). The righteous pass over it swiftly as a lightning flash, but the less upright Muslims consume a longer period in proportion to their guilt, so that some take twenty-five thousand years to complete the journey (Wolff, 109, 114-115, 148-149, Perle préc., 43, 69-70, 72-73). Like Sraosha, who with Atar guides the soul of the pious Mazdayasnian aross the Chinvat bridge, Gabriel keeps the Muslim from falling into the pit of hell into which the Kâfir is tumbled headlong (Wolff, 150, cf. also 134). According to other Muḥammedan writings the Prophet himself grasps the hands of his faithful and guides them over the awful bridge (Rüling, 64).

When the judgment is over and the bridge has been crossed the righteous soul proceeds joyfully to Heaven. According to the Zoroastrian system this « is the place of Aûharmazd, which they call 'endless light' » (Bd. i. 2, cf. frag. Tahm. xxxviii. in Darmesteter, Le ZA., iii. 69-70 and the Avestan phrase 𐬀𐬥𐬀𐬖𐬭𐬀 𐬭𐬀𐬊𐬗𐬃). The portrayals of the abode of the blessed are not extensive in the Iranian scriptures as compared with accounts of the home of the lost (see Casartelli, §§ 281-288, and consult AV. vii.-xv., Mkh. vii. 13-17, Dd. xxvi.), and this is true of most vision-literature, for as Becker, Medieval visions, p. 34, rightly says : « The description of heaven did not allow as free play to the imaginative and inventive faculties as did that of hell ; nor did it serve the end in view as well. The fear of future punishment was ever more efficacious in res-

training from sin than was the hope of future bliss. » In the later period of the Iranian religion the heavens were four in number, Hûmat « good thought », situated in the star track (*star pâyak*), Hûxt « good word » in the moon track (*mâh pâyak*), Hûvaršt « good deed » lying in the sun track (*x*ᵛ*aršêṭ pâyak*), and the highest heaven, Garôṭmân, « abode of song », the dwelling-place of Ormazd himself (Yt. xxii. 15, AV. vii.-x., Mkh. vii. 8-12, cf. Bd. xii. 1. It may be noticed that Dk. ii. 74, 2 seems to teach a triple heaven, Casartelli, § 281). There is apparently an allusion to the four heavens in Vd. vii. 52 : « O Zarathushtra, both stars and moon and sun will greet him, and I, the creator Ahura Mazda shall greet him [the soul of the righteous man] ».

Muḥammedan writers, on the contrary, never weary of describing the glories of heaven to which the faithful are to attain (Rüling, 32-34, 64-66, Wolff, 185-207). In one passage in the Qu'rân four gardens of Paradise are mentioned as follows (Sûr. LV. 46, 62). وَلِمَنْ خَافَ مَقَامَ رَبِّهِ جَنَّتَانِ .....وَمِنْ دُونِهِمَا جَنَّتَانِ « for him who feareth the judgment of his lord are two gardens, and beside them are two gardens » (cf. also Sûr. vi. 7).

They are, however, more usually seven in number (Wolff, 95, 186, 189-191, Perle préc., 35) and above them are the « veils of the Majesty » (سرادقات الجلال, Perle préc. 11), where God dwells. The seven heavens, like the seven earths, often mentioned in the Book of the Affairs of the Resurrection (Wolff, 9, 13, 91, 95), are doubtless borrowed from the seven *karšvars* of the Iranian geography (Spiegel, Eran. Alterthumsk., i. 189-190, Geiger, Ostiran. Kultur, 303-304, Casartelli, § 160).

According to Zoroastrians and Muḥammedans alike heaven is filled with material glory. Clad in the most costly apparel the righteous sit on their splendid seats (Aog. 17, AV. vii. 3, ix. 2, xii. 1, 9, 11, 16, xiii. 2, xiv. 4, 8-9, 12, 14, 17, 20, xv. 9-10, 16, Mkh. ii. 154, 156, as compared with the passages of the Qu'rân referred to by Rüling 35, and Wolff, 204, Perle préc. 88). — The sweetest of perfumes are wafted through paradise (Yt. xxii. 19-21, AV. iv. 17, Mkh. ii. 140-144 as compared with Wolff, 61-63, 200, Perle préc., 9, 56, Rüling, 54, de Vaux, 16). Well might Arṭâ-î Virâf say (AV. xv. 21-22, cf. Dd. xxvi) : « I also saw the pre-eminent world of the pious, which is the all-glorious light of space, much perfumed with sweet basil, all-bedecked, all-admired, and splendid, full of glory and every joy and every pleasure, with which no one is satiated », that blessed land where they feast on « butter made in mid-spring, and on water, wine, sugar, and honey » (Aog. 15-16, cf. Yt. xxii., 18).

Here in Garôṭmân, in the Parsî teaching, the angels and archangels, « immortal and undistressed », dwell, each seated in order in the presence of God (Dd. LXXIV. 2, AV. xi. 1-4, Jackson, Arch. f. Religionswiss. i. 363-366, Grundr. d. Iran. Philol. ii. 635). Very similar is the picture presented by Muḥammedan accounts (Wolff, 13-15, Perle préc. 2-3) and the Qu'rân says (Sûr. xxi. 19-20): وَمَنْ عِنْدَهُ لَا يَسْتَكْبِرُونَ عَنْ عِبَادَتِهِ وَلَا يَسْتَحْسِرُونَ يُسَبِّحُونَ ٱللَّيْلَ وَٱلنَّهَارَ لَا يَفْتُرُونَ « and they who are in his presence count not themselves too great for his service, nor do they grow weary ; night and day they praise him, relaxing not. »

The greatest happiness is the reward of the righteous.

Arṭâ-î Vîrâf tells how in his vision he saw the souls of the blessed gathered in the four heavens enjoying material splendor as the recompense for their purity on earth (AV. vii.-xv., see also Casartelli, § 288, Kaikhosroo Jâmâspji Jâmâsp Asânâ, Cama Memorial Volume, 129). He also says that adults are forty years of age, and children are fifteen, ideal ages to the Iranian mind.

The Muḥammedan descriptions of the joys which await the true believer are for more detailed than the Zoroastrian. The Qu'rân contains many allusions to heaven and descriptions of it, as Sûr. LXXVIII. 31-35 : اِنَّ لِلْمُتَّقِينَ مَفَازًا
حَدَآئِقَ وَأَعْنَابًا وَكَوَاعِبَ أَتْرَابًا وَكَأْسًا دِهَاقًا لَا يَسْمَعُونَ فِيهَا لَغْوًا وَلَا كِذَّبًا
« lo, for the pious is a refuge, gardens and vineyards, and full-bosomed maids of their own age, and a full cup. There they hear neither foolish nor unbelieving words. » (Cf. also the long description Sûr. LXXVI. 11-22, and other passages referred to by Rüling, 35-37). According to later accounts the inhabitants of paradise are of the same age that they were at the time of their death (Perle préc. 37). The Book of the Affairs of the Resurrection (Wolff, 202-207) describes in full detail the appearance of those who dwell in heaven. All are dressed most magnificently, each man with seventy garments, each of which changes its color every hour. The robes of the Ḥûris are, of course, diaphanous. The inhabitants of the Muḥammedan heaven, unlike the Zoroastrians, eat and drink all manner of dainties, which they exhale in perfume like musk (Wolff, 205-207). The unbridled licenciousness which holds carnival in the Muslim's paradise (Wolff, 202-205) finds, most fortunately, no parallel in the purity of the righteous Mazdayasnians who have passed away, who, in our own

familiar phrase, « neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo » (cf. Bd. xxx. 26).

The wicked soul after its condemnation proceeds to Hell. According to one Zoroastrian account it must cross, just before reaching Hell, a great river, which « is the many tears which men shed from the eyes, as they make lamentation and weeping for the departed » (AV. xvi. 7). The difficulty of crossing this stream, « gloomy as dreadful hell », is in direct proportion to the tears shed by the relatives of the deceased (AV. xvi., Casartelli, § 290, and compare the punishment at the Chinvat bridge of one who mourns to excess, Dk. ix. 17, 4). Perhaps this river, apparently mentioned only by Arṭâ-î Vîrâf, caused suffering to pious souls as well, while they were on their way to Paradise, although nothing is said on this subject.

Muḥammad according to later accounts disapproved of loud lamentation over the dead, although weeping in moderation was not absolutely prohibited (Wolff, 52-53). According to al-Ghazâlî, however, tears shed beside a Muslim's grave distress him, and even prayers offered at his tomb may pain him, and are consequently forbidden (Perle préc. 26).

The Zoroastrian system has four hells to correspond with its four heavens. They are « Evil Thought » (*dušhû-matô*), « Evil Word » (*dušhûxtô*), « Evil Deed » (*dušhû-varštô*), and the « Darkest (Hell) » (*târîktûm*), where Ahriman dwells as a counterpart of Ormazd in Garôṭmân (Yt. xxii. 33, Mkh. vii. 20-21, Casartelli, § 289). Other Pahlavi texts differ slightly, and we read of three hells only, « the ever-stationary of the wicked », « the worst existence », and « the home of the Lie », which forms « the populous abode of all darkness and all evil »

(Dd. xxxiii. 2-4). In Hell there is « darkness so gloomy that it is necessary to hold by the hand ; and such stench that everyone whose nose inhales that air, will struggle and stagger and fall ; and on account of such close confinement no one's existence is possible ; and everyone thinks thus : 'I am alone' ; and when three days and nights have elapsed, he says thus : 'The nine thousand years [before the resurrection and the purification of hell] are completed, and they will not release me ! » (AV. xviii. 7-11, cf. also Aog. xxviii., AV. Liv. 4-11, Bd. i. 3, xxviii. 47, Dd. xxvii., Mkh. vii. 30-31, Casartelli, § 297).

In the earlier period of Muḥammedanism only one hell seems to have been supposed to exist, and this was called by many names (Rüling, 27-28). In the Qu'rân hell is described as merciless and terrible, e. g. Sûr. LXXIV. 28-29 : لَا تُبْقِي وَلَا تَذَرُ لَوَّاحَةٌ لِلْبَشَرِ « it leaveth naught remaining, and letteth naught escape, consuming men », Sûr. LXXXVII. 13 : ثُمَّ لَا يَمُوتُ فِيهَا وَلَا يَحْيَا « then he shall not die therein, neither shall he live. » Hell was later divided into seven parts to correspond to the seven heavens, and in each division a separate class of the damned was confined (Wolff, 159-160, Thousand Nights and a Night, 493, tr. Payne, v. 72, Rüling, 62). Darkness and stench are occasionally mentioned as hellish conditions, although they are far less important in the Muḥammedan than in the Zoroastrian system. Thus, on the day of resurrection the faces of the blessed are bright, white, and glowing, while the faces of the lost are black and dark (Wolff, 121, 167, Rüling, 15).

Those who have been guilty of sensuality and the far more heinous sin of wine-drinking exhale from their

mouths and sweat an odor so foul that « it torments the folk awaiting judgment, so that they cry to God for help against the stench » (Wolff, 175, Perle préc. 46, Rüling, 54).

The torments of hell are described at length both in the Zoroastrian and in the Muḥammedan eschatological treatises, but it is noteworthy that the same sins do not receive the same punishments in both systems. It seems probable, therefore, that the coincidences about to be stated are accidental rather than borrowed.

In the Iranian texts there is a curious lack of order in sins and their penalties, for the same sin may be punished in different parts of hell with various tortures, or the same torment may be inflicted for several different crimes (cf. Casartelli, § 293). It will suffice here to consider only those penalties of hell which seem sufficiently close to afford true parallels in both religions

According to the Arṭâ-i Vîrâf Nâmak, the most complete Iranian text on eschatology, the souls of tyrants and misers are flogged with darting serpents and trampled by ḍemons (xxvii., xxxi.). In like manner in the Muḥammedan hell the lost soul (اعداء الله « foes of God ») is manacled with a Satan and is thrown on its face to the ground, where angels beat it with iron clubs (Wolff, 162, cf. the Persian painting reproduced by Conway in the Cosmopolitan, May, 1888, p. 178), while the same fate befalls those who have slumbered past the hour of prayer (de Vaux, 23-24).

The wicked soul according to both faiths is exposed to constant terror and pain from the attacks of loathsome creatures (Av. *xrafstra*), serpents, dogs, and the like. Such was the punishment in Arṭâ-i Vîrâf's vision inflicted

on those guilty of unnatural sin (xix.), « defrauders of their God and religion » (LVI.), slanderers (LXVI.), unfaithful wives (LXIX.) and their seducers (LXXI.), sorceresses (LXXXI.), or profane (XC.), and for injury or neglect of the sacred elements fire and water (XXXVII.).

The Muḥammedan Book of the Affairs of the Resurrection tells us that « Hell has serpents as thick as the neck of Bactrian camels and scorpions as large as the mules of this world ». These reptiles seize upon and torment the lost trying to escape from hell-fire (Wolff, 155, 168, 176, Thousand Nights and a Night, 487, tr. Payne, v. 59-60, cf. Scherman, 43). There is, however, a vast variety of torture, as the Qu'rân says (Sûr. XLVI. 18, cf. vi. 132) : وَلِكُلٍّ دَرَجَاتٌ مِمَّا عَمِلُوا وَلِيُوَفِّيَهُمْ أَعْمَالَهُمْ وَهُمْ لَا يُظْلَمُونَ « and for all are there gradations according to what they have wrought, and verily he [God] shall repay them their works, and they shall not lack justice. » In the Parsî vision women who have made excessive lamentation for the dead have their heads cut off in hell, while their tongues continue wailing (AV. LVII.). We may perhaps compare with this punishment the plight in which the sixth class of the damned, liars or impenitent, are to rise from their tombs at the Resurrection according to Muḥammedan belief. « They are awakened from their graves with their throats cut from their necks » (Wolff, 112. مقطوعة الحلاقيم من الأقفية).

In the Iranian account the wife who had scorned and insulted her husband « ever stretched out her tongue on her neck » (AV. XXVI.). A like punishment seems destined for slanderers who form the tenth class of the lost in the Muḥammedan system, for their tongues are said to come

out of their necks (Wolff, 109 ألسنتهم من قفاهم). Somewhat similar is the fate of theologians whose deeds are not in harmony with their words. They gnaw their own tongues which hang down over their breasts, while saliva dribbles from their mouths (Rüling, 54, cf. Wolff, 106).

Akin to this torture is the excision of the tongue. This in Iranian theology is the doom of the unjust judge, the unfaithful wife, or the sorceress, or of her whose « husband and master was much troubled by her tongue », as well as of « the souls of that wicked man and woman, who, among the living, spoke much falsehood and profanity, and deceived their own souls » (AV. LXXIX., LXXXI., LXXXII., XCVII.).

The Book of the Affairs of the Resurrection states that the seventh class of the lost, who refused to profess their belief (يمتنعون من الشهادة) and died impenitent, must arise tongueless with blood and matter flowing from their lips (Wolff, 112, Indian parallels given by Scherman, 41-42).

A punishment more horrible still is the extraction of the vitals, the fate according to Arṭâ-î Vîrâf of the woman who deals in poisons and opium (AV. LXXXIV.). In Muḥammedanism the fourth class of the damned, who have been dishonest in trade and died impenitent, come forth at the Resurrection with entrails dragging on the ground and blood and fire pouring from their mouths (Wolff, 111).

One remarkable difference between the hells of the two religions is in the role played by fire. The hell of Islâm is essentially fire unquenchable, and its denizens are « fuel for hell » (Sûr. LXXII. 15, وَأَمَّا ٱلْقَاسِطُونَ فَكَانُوا لِجَهَنَّمَ حَطَبًا. cf. Wolff, 154-158, Rüling, 29-30). In the Parsi inferno, on the contrary, fire is mentioned but seldom, and it is

a region of cold as well as of heat (AV. xviii. 3-4, LV, 1, Bd. xxviii. 47, Mkh. VII. 27-28. Cf. also the Indian Yama's hell, Scherman, 35). This is quite natural in view of the sanctity of fire in Irân. It is, nevertheless, occasionally employed in the Zoroastrian hell as a punishment. Thus, women who destroyed their unborn children or prepared food during periods of ceremonial uncleanness stand on molten brass in addition to other torments (AV. LXIV., LXXVI.). The Qu'rân mentions molten brass as a torture of hell in Sûr. LV. 35 : يُرْسَلُ عَلَيْكُمَا شُوَاظٌ مِنْ نَارٍ وَنُحَاسٌ فَلَا تَنْتَصِرَانِ « there shall be sent on you flame from fire and molten brass, neither shall ye defend yourselves ». Again, in the Muḥammedan hell men are found wearing sandals of fire while their brains are boiling and their ears and teeth are burning coals and Kâfirs are robed in molten brass (Wolff, 156-157, 145. Cf. also the Indian Mahârâurava-hell, whose floor is brass glowing from the unquenchable fire beneath, Scherman, 35). Arṭâ-i Virâf saw a similar torment inflicted on a gallant of married women, who was thrust into a brazen caldron and cooked continually (AV. LX.), while in Muḥammedan belief wine-drinkers are confined in a fiery chest for a thousand years (Wolff, 176).

The lost souls have food and drink suitable to their lot. The Gâthâs allude to this more than once. Thus Ys. xxxi. 20 :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]

« whosoever comes over to the righteous,
for him hereafter will be spared
the long duration of misery and darkness,
the evil food and woeful words —
such is that life to which, O ye wicked,
your conscience through your own deeds will lead you ».

(tr. Jackson, cf. also Ys. LIII. 6, Yt. XXII. 36), or again Ys. XLIX. 11 :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

« the souls do meet tyrants of evil deed and word and creed and mind, and wicked, with horrid food ; veritable members shall they be of the household of the Lie ».

In a similar vein the Pahlavi texts declare that the « food is brimstone, and of succulents, the lizard and other evil and wretchedness » (Bd. XXVIII. 48, cf. Casartelli, § 297). The Arṭâ-î Vîrâf Nâmak, like the Gâthic passage, Ys. XXXI. 20, repeatedly mentions the filth which the damned are forced to eat and drink. Muḥammedan eschatology describes the lost as drinking boiling water or the matter flowing from their wounds, and as eating the fruit of the hell-tree Zaqqûm, which burns the stomach

like boiling water or molten brass, and thorns which never satisfy the starving soul (see the passages referred to by Rüling, 30; Wolff, 170-171, 158).

The Iranians regarded hell simply as a means of purification. Eternal punishment is not a dogma of Zoroastrianism. It is true that the souls of the wicked « until the resurrection and future existence must be in hell, in much misery and punishment of various kinds » (Mkh. ii. 193), but they are destined to reach heaven at last. « When they have undergone their punishment at the renovation of the universe, they attain, by complete purification from every sin, unto the everlasting progress, happy progress, and perfect progress of the best and undisturbed existence » (Dd. xiv. 8, cf. Bd. xxx. 31-32, Dd. xxxii. 10-16, Dk. ix. 17, 6, Casartelli, §§ 311-314) (1). According to Muḥammedanism the torments of hell are eternal only for the Kâfirs or infidels. Muslims, even though they have fallen into hell on account of grievous sins are pardoned when the Prophet intercedes with God on their behalf, and they enter Paradise after a period of punishment, which must be at least a thousand years. They are not equal, however, to their co-religionists who have never fallen into condemnation, but bear written on their brows the words : « these are the freedmen of the Merciful, that were denizens of hell » (هؤلاء الجهنّميّون عتقاء الرحمن), until Allâh in answer to their entreaties wipes the brand away (Wolff, 177-181, Perle préc. 78-79, 81-84, Rüling, 60-61).

(1) On the passage Mkh. XL. 31, « and the bridge and destruction and punishment of the wicked in hell are for ever and everlasting », see West's note ad loc., SBE, xxiv. 81, n. 4, Casartelli, § 301. Windischmann, Zor. Stud., 232.

The Mazdayasnians recognized a place intermediate between heaven and hell, called Hamêstagân (« the ever-stationary »). This is the home of souls whose good and evil deeds exactly counterbalance, and here they remain in the same position till the day of resurrection, suffering no pain except « cold or heat, from the revolution of the atmosphere » (Bd. vi., Mkh. vii. 18, xii. 14, Sls. vi. 2, cf. also Roth, ZDMG. xxxvii. 223-229, de Harlez, ibid., xxxvi. 627-631, BB. ix. 294-299, IF. Anz. iii. 169-170, Casartelli, §§ 302-305). The later Pahlavi treatise of the Dâṭistân-î Dênîk assigns one part of Hamêstagân to souls whose good deeds slightly preponderate and another to those whose evil acts somewhat outweigh their righteous ones. It speaks therefore of « the ever-stationary of the righteous » (xxiv. 6) as well as of « the ever-stationary of the wicked » (xxxiii. 2).

Muḥammedanism also was confronted with this problem, although it concerns itself with Muslims alone. There seems to be an allusion to this in the Qu'rân, Sûr. vii. 44-45 (cf. Rüling, 37-38) where it is said of the « companions of the elevation » (أَصْحَابُ ٱلْأَعْرَافِ) : « وَبَيْنَهُمَا حِجَابٌ وَعَلَى ٱلْأَعْرَافِ رِجَالٌ يَعْرِفُونَ كُلًّا بِسِيمَاهُمْ وَنَادَوْا أَصْحَابَ ٱلْجَنَّةِ أَنْ سَلَامٌ عَلَيْكُمْ لَمْ يَدْخُلُوهَا وَهُمْ يَطْمَعُونَ وَإِذَا صُرِفَتْ أَبْصَارُهُمْ تِلْقَاءَ أَصْحَابِ ٱلنَّارِ قَالُوا رَبَّنَا لَا تَجْعَلْنَا مَعَ ٱلْقَوْمِ ٱلظَّالِمِينَ » « and between them is a veil, and on the elevation are men recognizing all by their marks, and they cry out to the companions of the garden : Peace be unto you, but they do not enter in, although they desire it. And when their glances are turned toward the companions of the fire

they say : O Lord, assemble us not with the people of the unrighteous. » According to al-Gazâlî (Perle préc. 79-80) one whose sins exactly equal his virtues is bidden by God to borrow some small merit from a more fortunate soul that the scale may be depressed in his favor. The Book of the Affairs of the Resurrection has yet another solution, for it says that « the souls of the faithful over whom guilt and grievances depend float in the air, coming neither to paradise nor to heaven (لاتصل الى الجنّة ولا الى السماء) till guilt and grievance be taken from them » (Wolff, 85).

The belief in the Day of Judgment is a marked tenet both of Zoroastrianism and Muḥammedanism (Hübschmann, 225-238, Jackson, Bibl. World, viii. 155-163, Rüling, 9-27, 44-62). The oldest portions of the Avesta voice this conviction. Thus Ys. xliii. 5 (cf. also 7 and 9) :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

« then did I think thee holy, O Mazda Ahura, when first I saw thee at the birth of the world, when thou establishedst deeds and words with their recompense, evil for the evil, but good reward for the good, through thy virtue at creation's final change [at the Last Day]. »

This passage is echoed by Ys. xlviii. 1 :

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

« if in time to come Righteousness shall conquer the Lie, when in immortality those things are to come to pass which were called false both by demons and men, then because of thy mercies [our] invocation shall increase for thee, O Lord. »

There are, however, radical differences in the conception of the last day in the two religions. The Masdayasnians looked forward with hope and trust to the third millenium, when the Savior (Av. *saošyant*, Phl. *sôšyâns*), the third spiritual and miraculously begotten son of Zarathushtra, should appear. Gradually, in the conflict now going on between Ormazd and Ahriman, evil will have been subdued, so that, even when Ukhshaṭ-nemah, the second millenial prophet, comes, « two-thirds in the land of Irân are righteous and one-third wicked » (Dk. vii. 9, 13). Then, when men shall have become so spiritualized in their preparation for the judgment that « for ten years before Sôshyâns comes they remain without food and do not die » (Bd. xxx. 3, cf. Dk. vii. 11, 4), the Savior will appear to wage the final battle against the powers of darkness as described in Yt. xix. 89-96 (tr. Jackson, Bibl. World, viii. 158-160).

The doctrine of Islâm concerning the signs preceding the last day is far different. Here all is horror and terror. None but God knows when the appointed day is to come, Sûr. xliii. 85 : وَتَبَارَكَ ٱلَّذِي لَهُ مُلْكُ ٱلسَّمٰوَاتِ وَٱلْأَرْضِ وَمَا بَيْنَهُمَا وَعِنْدَهُ عِلْمُ ٱلسَّاعَةِ وَإِلَيْهِ تُرْجَعُونَ « and exalted is he

who hath the kingdom of heaven and earth and what is between them, and the knowledge of the hour, and before whom ye shall be assembled » (cf. Rüling, 12, 50). In sharp contrast to this view stands the definite time assigned to this great event by Zoroastrianism (Casartelli, §§ 306-308). The judgment is to be announced by a blast of Israfîl's trumpet, or according to one passage in the Qu'rân, Sûr. xxxix. 68, by two blasts. Then distress will seize mankind, and the sun, moon, and stars as well. This is stated in the Qu'rân itself, Sûr. xxxix. 68 (cf. the other passages referred to by Rüling, 11-13) : وَنُفِخَ فى الصُّورِ فَصَعِقَ مَنْ فى السَّمَوَاتِ وَمَنْ فى الأَرْضِ إِلَّا مَنْ شَآءَ اللّٰهُ ثُمَّ نُفِخَ فِيهِ أُخْرَى فَإِذَا هُمْ قِيَامٌ يَنْظُرُونَ « and a blast shall be blown on the trump, and whoso is in heaven or on earth shall faint, except those whom God shall desire (not to faint) ; then shall be blown a blast again, and behold, they shall arise and look up. » So great will be the terror that « no living creature will remain on the seven earths, or in the seven heavens, or on the Throne » (Perle préc. 34, cf. Wolff, 92-93).

With the coming of the Sôshyant in the Parsi system the second advent of Jesus to slay Antichrist (Rüling, 45-46, cf., however, 11), or the coming of the Mahdi, a descendent of the Prophet, who is to convert all Jews and Christians to Islâm (Darmesteter, The Mahdi past and present, New York, 1885) may be compared.

We must note, however, that the Mahdi is to come when the world is full of misery and sin and that he is to die forty days before the Resurrection (Rüling, 48-49),

which contrasts sharply with the Zoroastrian spirit. The ten years fasting described in the passage Bd. xxx. 3, quoted above, is possibly comparable to the forty years' abstinence from meat or drink to be undergone by souls after the second sounding of Israfîl's trump (Wolff, 119).

On the Last Day the mountains will disappear and the most intense heat prevail. According to Bd. xxx. 18-20 the (evil ?) star Gôchîhar will fall from heaven and distress the earth. Then the heat will melt the metal in the world and this fiery tide will sweep over the land to purify it and to cleanse the souls of all men from their sins (cf. also Dd. xxxvii. 109-110, Casartelli, § 311, Jackson, Iranische Religion, Chap. ix., in Geiger and Kuhn's GIPh., ii. 683-687, read in proof-sheets). After these events « this earth becomes an iceless, slopeless plain ; even the mountain [Chakâṭ-i Dâitîk], whose summit is the support of the Chînvar bridge, they keep down and it will not exist » (Bd. xxx. 33 cf. also Plutarch, Ir. et Os. 47). Muḥammedan eschatology likewise teaches that the mountains are to be levelled at that time. Thus in the Qu'rân xx. 105-106 we read : وَيَسْـَٔلُونَكَ عَنِ ٱلْجِبَالِ فَقُلْ

يَنْسِفُهَا رَبِّى نَسْفًا فَيَذَرُهَا قَاعًا صَفْصَفًا لَا تَرَى فِيهَا عِوَجًا وَلَا امْتًا

« and they will ask thee concerning the mountains. Say : My Lord will crush them and leave them a desert plain ; thou wilt not see among them inequality or depression » (cf. also Rüling, 13, 52, Wolff 97-98, Perle préc. 34, 38). Then, too, the sun will be brought within arm's length of the earth, so that its heat will be seventy times greater than usual (Perle préc. 48-49, Wolff, 123).

The firm belief of the Zoroastrians in the resurrection

of the body is too well known to require more than a mention. During the fifty-seven years of the rule of Sôshyans the resurrection of all mankind will take place, beginning with Gâyômarṭ and the primeval pair Mâshya and Mâshyôi. Then all the souls will gather together and « everyone sees his own good deeds and his own evil deeds ; and then, in that assembly, a wicked man becomes as conspicuous as a white sheep among those which are black » (Bd. xxx. 10). After this the righteous will depart to heaven (*gârôṭman*), and the wicked will be tortured three days in hell. All souls must furthermore pass through the flood of molten metal already mentioned. This seems to be warm milk to the good, but it is molten metal indeed to the bad. After this ordeal, the souls of those whom sin had parted from each other are reunited for ever in heaven (Bd. xxx. 4-23, Dd. LXXV. 4).

In Muḥammedan belief, as noted above, no living creature survives the first blast of Israfîl's trump. When God determines to make the final judgment, he restores to life Israfîl, Gabriel, Michael, and Azraîl, and other angels, together with Muḥammad himself. Allâh then causes water كمنى الرجال to rain forty days. This revivifies all creatures and Israfîl is commanded to blow a second time, to summon the souls to the final judgment. They appear joyous or sad according to their deeds done in the body, and according to the consequent pleasure or pain which they have experienced in their tombs. This is stated in the Qu'rân also, e. g. Sûr. LXXX. 38-42 : وجوه يومئذ مسفرة ضاحكة مستبشرة ووجوه يومئذ عليها غبرة ترهقها قترة أولائك هم

الكفرة الفجرة « on that day faces shall be bright, laughing, and joyous, and on that day there shall be faces with dust upon them, and dirt covering them ; these are they who are infidels and wicked », for Sûr. LV. 41 declares : يعرف المجرمون بسيماهم « the wicked shall be known by their signs » (cf. also Rüling, 14-16, 52-58, Wolff, 99-133, Perle préc. 36-48). The judgment now follows according to the Muḥammedan system, whereas each Mazdayasnian is supposed to undergo a double examination, one soon after death, and the other at the final renovation of the universe.

After the final judgment there is to be a new earth. In the Zoroastrian system hell, after it has been purified, is brought back « for the enlargement of the world ; the renovation arises in the universe by his [Ahura Mazda's] will, and the world is immortal for ever and ever-lasting » (Bd. xxx. 32). The sun, moon, and stars still shine over this earthly paradise, although the world itself gives light and all creatures on it are radiant. A similar idea is found also in the Book of the Affairs of the Resurrection, where the seven heavens and the seven earths vanish at the Last Day and are transformed into gardens of paradise (Wolff, 185-186).

Thus the faith of Iran left its impress on the religion which drove it from its home. Certain parallels which I have suggested here have analogues in Christianity as well. Some features of Islâm upon which I have touched are doubtless drawn jointly from Christianity and Zoroastrianism. Others may well have been obtained directly from Persia. Nor is the influence of Zoroaster's faith on Muḥammedan belief yet dead, despite persecution and

exile. The Shia'h sect, predominant in Persia, and the mystic Sufîs derive their origin in great part from the teaching of Zarathushtra's disciples, although the Sufîs have mingled with their belief tenets of the Vedânta philosophy of India (Ethé, Morgenl. Stud., 95-96, Mystische Poesie ... der Perser, 5, GIPh. ii, 271-272, cf. Horn, ibid., 554, Omar Khayyam, tr. Payne, notes, passim. Against this Brockelmann, Gesch. der arab. Lit. i. 197-198). The followers of the Prophet indeed quenched many a sacred fire burning in honor of Ahura Mazda, but in their creed they adopted, involuntarily, element after element of the lofty doctrines of the very Parsîs whose bodies they had slain.

Since this article was written the able studies of Söderblom, *La Vie Future d'après le Mazdéisme*, Paris 1901, and of Böklen, Verwandtschaft der jüdisch-christlichen mit der Parsischen Eschatologie, Göttingen, 1902, have appeared. Söderblom intentionally omits references to Muḥammedanism (cf. p. 321, 132-133, 296). Böklen, on the other, hand, has frequent allusions, never however in detail, to Parsî parallels in Islâm (pp. 10, 15, 30-31, 38, 42-44, 56-58, 60-61, 68, 111, 115, 117, 144). In this admirable and sober monograph of Böklen's I am glad to note some supplementary parallels, overlooked by me, on pp. 11, 58-59, 127. Reference should also be made to Bousset, Himmelsreise der Seele, Arch. f. Religionswiss. iv., especially 155-169, and to Modi's important translation of the thirty-ninth chapter of the Great Iranian Bûndahishn (cf. West, GIPh., ii. 102), which treats « of the Chinvahar [i. e., the Chinvat Bridge] and the souls of the departed », Bombay, 1902. Proof-sheet addition.]

Princeton University. LOUIS H. GRAY.

LES TEMPLIERS DE L'ANCIEN MEXIQUE

ET LEUR ORIGINE EUROPÉENNE.

Les derniers des émigrants qui introduisirent dans l'ancien Mexique des notions du christianisme et des hommes Blancs, portaient le nom significatif de *Tecpantlacs* (Templiers), qui caractérise fort justement le régime théocratique sous lequel ils vivaient. Ils étaient divisés en trois classes : les *Nonohualcs*, les *Teotlixcs* et les *Tlacochcalcs*, qui prirent plus tard le nom de *Chalcs*, après leur établissement sur les rives et dans les environs du lac de Chalco, dans le haut Anahuac, où ils furent renforcés, en 1304, par l'arrivée de leurs congénères les *Poyauhtecs* et les *Panohuayantlacs* (1). Leur berceau était *Tlapallan Nonohualco* ou *Tlapallan Chicomoztoc*, dont le nom, dit Chimalpahin (2), leur historien national, s'est changé en celui de *Nonohualco Tzotzompa Quinehuayan*. Le *Codex Tellerianus* (3) et le *Codex Vaticanus n° 3738* (4) citent les Nonoalcs

(1) *Annales* de Domingo Francisco de San Anton Muñon CHIMALPAHIN Quauhtlehuanitzin, 6e et 7e relations (1258-1612), publ. et trad. par R. Siméon. Paris, 1889, gr. in-8, p. 48.

(2) Id., *ibid.* p. 29, 37.

(3) Dans le t. I des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, facsim, part. III, pl. I ; Explic. en espagnol, t. V, p. 147.

(4) Dans le t. II de *Ant. of Mexico* de Kingsborough, facsim. pl. 91 ; Explic. en italien, t. V, p. 205, où il est dit que ces tribus émigrèrent en l'an II roseau, correspondant en partie à 1194 et à 1195.

parmi les tribus qui sortirent de Chicomoztoc et qui sont, avec eux, les Olmecs-Xicalancs, les Cuextecs, les Totonacs, les Couixcs, les Michuacs, les Chichimecs. Le nom de cette localité signifie *Aux sept cavernes, grottes* ou *cryptes* (1). Il est appliqué tantôt au premier point de départ des émigrants ou bien à l'une de leurs stations (2), tantôt aux embarcations sur lesquelles ils avaient traversé l'Océan (3), ou aux cavernes, au nombre de sept (4), où les émigrants établissaient temporairement leurs oratoires (5). Les Chicomoztoc dont parle Chimalpahin étaient situées à l'est de l'Océan Atlantique, puisqu'il les identifie avec *Tlapallan*, qui signifie *Dans la mer de l'Est* (6). Il ne peut y avoir de doute sur leur situation orientale par rapport à l'Amérique, car après avoir quitté Tlapallan, traversé

(1) En nahua *chicome*, sept, *oztotl*, caverne, apocopé pour recevoir la suffixe *co* ou *c*, à ; en espagnol : *siete cuevas*.

(2) Explicat. du *Codex Tellerianus* et du *Codex Vaticanus*, *n°* 3738, dans le t. V de Kingsborough, p. 147, 205 ; — Motolinia, *Hist. de los Indios*, prol. p. 7, du t. I de *Coleccion de documentos para la historia de México*, édit. par J. G. Icazbalceta. Mexico, 1858, gr. in-8 ; — Fr. Lopez de Gomara, *Conquista de Méjico* dans *Historiadores primitivos de Indias*, édit., par E. de Vedia, Madrid, 1877, gr. in-8, p. 432 ; — D. Duran, *Hist. de las Indias*, Mexico, 1867, in-4, t. I, p. 9, 219-220 ; — J. de Acosta, *Hist. natural y moral de las Indias*, L. VII, ch. 2, p. 150 du t. II, Madrid 1792 pet. in-4 ; — G. de Mendieta, *Hist. ecclesiástica indiana*, édit. par J. G. Icazbalceta, Mexico, 1870, in-4, p. 145 ; — J. de Torquemada, *Monarchia indiana*, 2e édit. 1723, in-4 ; L. I, ch. 11 ; L. II, ch. 2 ; L. III, ch. 18, p. 31, 79, 278 du t. I ; L. VI, ch. 19 et 41, p. 38, 77 du t. II.

(3) B. de Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. par D. Jourdanet et R. Siméon, Paris 1880, gr. in-8, prol. du L. I, p. 9.

(4) Comme certaines églises réunies dans quelques villes des pays gaéliques. (*Hist. beati Reguli* dans *An Enquiry into the history of Scotland* de J. Pinkerton, nouv. édition, t. I. Edinburgh, 1814, in-8, p. 461 ; — E. W. Robertson, *Scotland under her early Kings*, Edinburgh, 1862, in-8, t. I, p. 337).

(5) Sahagun, L. X, ch. 27, p. 677.

(6) E. Beauvois, *La Tula primitive, berceau des Papas du Nouveau Monde*, dans *Le Muséon*, n° 2, avril, 1891, Louvain, in-8, p. 216-217.

la vaste mer et remonté une grande rivière [le Saint-Laurent ?], les Nonohualcs Tlacochcalcs retournèrent vers l'Est et eurent à passer de nouveau le grand Océan pour gagner une station transatlantique, d'où ils partirent pour le Mexique (1). On sait de plus, par une tradition des peuples mayas, que les Nonovalcs établis sur les rives de l'Océan furent dépouillés de leurs embarcations par les ancêtres des Cakchiquels qui émigraient en se dirigeant de l'Est vers l'Ouest (2), c'est-à-dire de l'Ancien vers le Nouveau Monde.

Le traducteur de Chimalpahin n'a pas essayé d'expliquer les noms de *Tzotzompa Quinehuayan*, apposés à celui de Nonohualco. Le premier, qu'il n'a pas fait figurer dans son *Dictionnaire de la langue Nahuatl*, est peut-être une transcription erronée de *tlatzompa*, à la fin, à l'extrémité (3), ou bien la première syllabe est une réduplication de la seconde, pour renforcer le sens du mot et lui donner la signification tautologique de *fin finale*. On est confirmé dans cette opinion par l'analyse de *Quinehuayan*, où l'on trouve le participe *quinehuac*, non atteint, avec la suffixe locative *yan*, le tout signifiant : *au pays non atteint*, inaccessible pour les descendants dégénérés des Nonohualcs. —

(1) Chimalpahin, *7e relat.* p. 38.

(2) *The Annals of the Cakchiquels*, texte et trad. par D. G. Brinton, Philadelphie. 1885, in-8, p. 82. — Il est dit également dans le *Livre de Chilan Balam de Mani* (*The Maya Chronicles*, texte et trad. par D. G. Brinton, *ibid.*, 1882, in-8, p. 95), que les ancêtres des Mayas, partis de leur maison de Nonoval, se rendirent dans l'Ouest, en s'éloignant de Zuiva dans le pays de Tula (Tulapan). Un autre peuple de l'Amérique centrale, les Quichés se souvenaient aussi de l'origine estatlantique de leurs ancêtres, venus des Sept Grottes (*Vukub Pek*) de *Tulan Zuiva* ou *Tulan Civan*, comme nous l'avons plus amplement exposé dans *La Tula primitive*, p. 221-226.

(3) Rémi Siméon, *Dict. de la langue nahuatl.* Paris 1885, in-4, p. 609 ; — Mendieta, *Hist. ecles. indiana*, p. 309 ; — Torquemada, *Mon. ind.* L. XVI, ch. 27, p. 201 du t. III. — Cfr. l'expression *Ultima Thule.*

Il est plus difficile d'expliquer le nom de ceux-ci et celui de leur pays *Nonohualco*, qui s'écrit aussi *Onohualco* (1). Le Dr Brinton (2) dérivait ce dernier, de *onohua* (on est couché) et le rapprochait de *onohuayan* (lieu habité) (3). En y ajoutant la préfixe possessive *no* (mon, ma) et en substituant à *co* la suffixe *catl*, au pluriel *ca* (gens), on peut rendre *Nonohualcs* ou *Onohualcs* par *gens de ma résidence* ou *résidents*. Quant à *Tecpantlacs*, c'est la forme francisée, au pluriel, du nahua *Tecpantlaca*, composé de *tecpan* (pavillon de seigneur, palais, temple), qui vient lui-même de *tecuhtli* ou *tecuyo* (4) seigneur, de *pantli* (5), pavillon, mur, et de *tlacatl*, personne, au pluriel *tlaca*. Il peut donc être rendu littéralement par : *Gens de la maison du seigneur*, ou *Gens du temple*. C'est dans cette dernière acception que doit être pris le nom des Tecpantlacs (6), puisque le *tecpan* où ils servaient était celui du dieu Tezcatlipoca ; et ce temple, ou du moins l'un de ceux qui étaient consacrés à ce dieu, portait le nom caractéristique de *Tlacochcalco* (7)

(1) Sahagun (L. X, ch. 29, p. 678 de la trad.) entend par *Nonoalca* les riverains de la mer de l'Est, ou en d'autres termes les habitants du Yucatan, de Campêche et de Tabasco, contrées que Torquemada (L. III, ch. 7, p. 256 du t. I) nomme *Onohualco*.

(2) *Ancient nahuatl poetry*, texte et trad. Philadelphie 1887, in-8, p. 174.

(3) The derivation is probably from *onoc* to lie down, *onohua* to sleep, *onohuayan* a settled spot, an inhabitad place ; the *co* is postposition (Brinton, *loc. cit.*, p. 174 ; Cfr. *nonoyan*, place of residence, — ibid. p. 66).

(4) D'où le nahua *tecpilli*, fils (pilli) de seigneur (tecuhtli), ou noble.

(5) Ecrit aussi *pamitl* ou *panitl*, dont la double signification de *bannière* et *bâtiment* est on ne peut mieux rendue par le français *pavillon*.

(6) Chimalpahin, 7e *Rel.* p. 25-26.

(7) Composé nahua de *tlacochtli* apocopé, trait, flèche, et de *calli* apocopé, maison, avec la suffixe locative *co* à, pour désigner le lieu (*Tlacochcalco*) ; ou bien *catl*, au pluriel *ca*, pour désigner les personnes attachées à ce lieu (*Tlacochcalca*) ; le tout signifiant dans le premier cas : *A la maison des traits* ou *des armes*, et dans le second : *Gens de la maison des armes*, en latin *milites*.

(A la maison des flèches ou arsenal). A la différence de *teopan* (de *teotl* dieu et *pantli*) qui signifie exclusivement *Maison de seigneur* céleste, *tecpan* cumule le même sens (*Maison du dieu* Tezcatlipoca) avec celui de *Maison de seigneur* terrestre (le *Grand, Maître* des Templiers). Il rend donc avec une étonnante précision le nom de l'édifice particulier d'après lequel furent appelés les premiers Templiers. Selon une remarque de Jacques de Vitry (1), le berceau de leur ordre n'était pas le *Templum Domini* (ou basilique de Jérusalem) (2), mais bien le *Templum Militiæ* (ou partie du Palais royal de la ville Sainte). — Si l'on préférait donner à *tecpan* le sens de *palais*, on lui trouverait de nombreux parallèles dans les documents relatifs aux Templiers où *palatium* désigne tantôt la partie du *Palais* Royal de Jérusalem qu'occupaient les Templiers primitifs (3) et qui fut longtemps le chef-lieu de leur ordre ; tantôt, dans leurs principaux couvents, la grande salle de réception, servant de refectoire et flanquée de dortoirs pour les hôtes (4). De même *Tlacochcalco*, d'où le nom d'une fraction des Tecpantlacs, correspond assez bien

(1) In templo Domini abbas et canonici regulares. Et sciendum est quod aliud est *Templum Domini*, aliud *Templum Militiae* : isti *clerici*, illi *milites*. (*Historia Orientalis*, L. III, ch. 12, dans *Thesaurus novus anecdotorum* par E. Martenne et U. Durand, p. 278 du t. III, Paris 1717, in fol.)

(2) Muñoz Camargo (*Historia de Tlaxcala*, édit. par A. Chavero, Mexico 1892 pet. in-4, p. 159) appelle *templarios* les prêtres des temples mexicains.

(3) Quoniam juxta *Templum Domini* in *Palatio Regio* mansionem habent, *Fratres militiae Templi* dicuntur. (Guillaume de Tyr, L. XII, ch 7, cité par Maillard de Chambure, *Règle et statuts secrets des Templiers*, Paris, 1840, in-8, p. 502).

(4) In uno quidem *palatio*, sed melius dicitur *refectorio* (*Règle et statuts*, p. 510 du texte latin ; cfr. texte français, p. 219, 339, 342, 351, 352, 418, 430).

à *domus militiæ* Templi (1), et *Tlacochcalca*, ou sous la forme francisée *Tlacochcalcs*, est la traduction du latin *Milites* Templi, *Commilitones* Christi, ou Fratres *Militiæ* Templi, noms des Templiers de Syrie et d'Europe. Le titre de *Milites*, et son synonyme *equites* (chevaliers), n'étaient donnés qu'aux nobles de naissance, ou bien aux ex-sergents (*servientes*) annoblis pour leurs services (2) ; c'était la classe aristocratique de l'ordre, qui comprenait aussi des prêtres réguliers et séculiers, ainsi que des laïques, même mariés (3).

La même division tripartite fut conservée chez les Tecpantlacs ou Templiers du Mexique, qui comprenaient, comme nous l'avons vu : 1° les *Tlacochcalcs* dont les plus simples même (*macehualtin*) étaient considérés comme supérieurs à tous les seigneurs et nobles, respectés à cause de leur dieu Tezcatlipoca et exempts de tout travail et tribut (4) ; 2° les *Teotlixcs* ou messagers de Dieu (5), cor-

(1) H. Prutz, *Entwicklung und Untergang des Tempelherren Ordens*, Berlin, 1888, gr. in-8, p. 261, 264, 265, 282, 286, 289, 290, 291, 297, 298, 299, 303, 304, 310, 311, 312, 314, 315, 326. — Maillard de Chambure, *Règle*, p. 333.

(2) Maillard de Chambure, *ibid.*, p. 247.

(3) Id., *ibid*, p. 241, 528-9 ; — *Procès des Templiers*, édité par Michelet, Paris 1841, 1851, 2 vol. in-4 ; t. I, p. 591-2.

(4) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 26.

(5) Ce nom se décompose en *teotl* dieu (ou soleil), *ixtli* face et *catl*, au pluriel *ca* gens ; le tout peut être rendu par : *gens* qui sont *à la face de dieu*, ou par : *gens à face divine* ou *à l'image de dieu* (cfr. l'anglais *divine* ecclésiastique). — Mais comme l'ambassadeur, le messager est l'image de celui qu'il représente, *ixtli* signifie aussi envoyé, missionnaire, et *teotlixcatl* correspond exactement au grec ἄγγελος, messager, prêtre, et αποστολος, messager. Aussi Torquemada (*Mon. ind.* L. X, ch. 16, p. 265 du t. II) traduit-il *teoixcale* par : *ojos del señor de la casa divina* et aussi par : *imagen del dios*. — Ailleurs (L. III, ch. 10, p. 260 du t. I) il écrit : « Pretendian pasar adelante, ácia aquellas partes donde sale el sol, y llegar hasta *Teotlixco*. » On voit par le contexte que ce dernier nom est pris dans le sens de Orient, Levant, lieu du soleil.

respondant aux *chapelains* de l'ordre, (qui étaient attachés aux *Magistri* ou qui *desservaient* les églises), ainsi qu'aux *prêtres* séculiers, admis parmi les frères à titre permanent ou temporaire (1) ; 3° les *Nonohuales*, résidents ou conventuels, correspondant aux frères et affiliés, ecclésiastiques ou laïcs, que la *Règle des Templiers* et les autres documents appellent *Fratres residentes* ou *conventuales* (2), *Frères de couvent* ou *de métier* (3), *Hospites* ou *Mansionarii Templi* (4), *Frères casaliers* (5).

On voit par cette rapide énumération que les Templiers transmirent aux Tecpantlacs, non seulement leurs noms sous une forme nahua, mais encore leurs institutions. La date de leur arrivée en Amérique n'est pas bien fixée. Chimalpahin affirme d'un côté qu'ils traversèrent le grand Océan de l'Est (Atlantique) en l'année de *I tecpatl* (silex), c'est-à-dire en 1272 de notre ère, mais il avait dit, sous une date antérieure de 22 ans, que cet évènement avait eu lieu à une date peu reculée, seulement 335 ans avant l'année 1629, ce qui nous reporterait à 1294 (6). Il serait assez tentant de donner la préférence à cette dernière alternative : elle nous aiderait à déterminer par quelle voie et à quelle occasion ils firent cette traversée. On lit en effet, dans les *Annales islandaises* (7), confirmées par

(1) Maillard de Chambure, p. 238, 445, 508, 511 ; — Prutz, *Entwicklung*, p. 275, cfr. p. 36-39 ; — Michelet, t. I, p. 612, 644.

(2) Michelet. *Procès*, t. I. p. 215.

(3) Maillard de Chambure, p. 350 ; — Prutz (p. 147, 185) cite, d'après le *Procès*, un certain nombre de frères ou de vassaux des Templiers qui exerçaient les métiers les plus divers, et qui nécessairement étaient sédentaires. — H. de Curzon (*La Règle du Temple*, p. XXII) énumère plus de vingt métiers exercés par des frères du Temple.

(4) Prutz, p. 298-9.

(5) Maillard de Chambure, p. 296.

(6) Chimalpahin, p. 37, 39.

(7) *Islandske Annaler indtil 1578*, édit. par le Dr Gustav Storm, Chris-

la *Saga de Laurent, évêque de Hóls* (1), que les fils de Helgé, Adalbrand et Thorvald, découvrirent le *Nýja Land* (la Terre Neuve) à l'est de l'Islande, et que la même année furent découvertes les *Dúneys* (Iles du Duvet) ; qu'en 1288 ou 1289, un certain Rolf ou Landa-Hrolf (Rollon des Pays ou le découvreur), comme il est appelé dans les Annales de Flatey, fut chargé par le roi de Norvège, Eirik Magnússon, d'explorer cette contrée ; qu'il se rendit en Islande en 1290 pour recruter des compagnons de voyage ; mais il mourut en 1295 (2) et l'on ignore les résultats de sa tentative.

On n'est pas mieux renseigné sur la situation précise du Nýja Land et des Dúneys ; mais à en juger par l'empressement que le roi de Norvège mit à s'enquérir de ces nouvelles terres, on doit croire qu'elles lui paraissaient être avantageuses et que ce n'était pas la partie orientale du Grœnland, située à la vérité à l'est de l'Islande, mais connue depuis fort longtemps sous le nom peu flatteur d'*Obygds* (Déserts) (3) par opposition à *Grœnland* (Pays vert) et décrite comme inhabitable et presque inabordable (4). Au lieu de chercher ce littoral inhospitalier, on le fuyait. Il est donc rationnel de localiser le Nýja Land sur le littoral de l'Amérique anglaise ou peut-être des

tiania, 1888, p. 142, 337, 383-5 ; — *Antiquitates Americanae*, édit. par C. Chr. Rafn pour la Société des Antiquaires du Nord, Copenhague, 1837-1845, in fol. p. 263 ; cfr. p. 259-261, 459. — Cfr. P. A. Munch, *Det norske Folks Historie*, 4e part. t. II, Christiania, 1859, in-8, p. 293-294.

(1) Dans *Biskupa sægur*, édit. par la Soc. de littérat. islandaise, t. II, Copenhague, 1857, in-8, p. 795.

(2) *Antiq. americanae*, p. 263 ; — *Flateyjarbók*, t. III, p. 562-3, Christiania, 1866, in-8 ; — *Isl. Annaler*, 1888, p. 384-5 ; — *Biskupa sægur*, t. II, p. 795.

(3) *Groenlands historiske Mindesmaerker*. T. III, p. 216, 222, 845, Copenhague, 1845, in-8.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 140 ; t. II, p. 96-124 ; t. III, p. 224, 253.

États-Unis (1). Peu importe pour notre sujet : il nous suffit d'avoir rappelé que les Scandinaves connaissaient, vers la fin du XIIIe siècle, une Terre-Neuve transatlantique, pour que des Templiers aient pu s'y rendre en 1272 ou 1294, comme encore plus tard, en 1347, un navire du Grœnland alla dans le Markland (2), que l'on peut soit identifier avec le Nýja Land, soit placer dans les mêmes parages.

Jusqu'au milieu du XIVe siècle, l'Europe communiquait plus librement avec le Nouveau Monde qu'elle ne le fit ensuite pendant près de 150 ans, jusqu'aux découvertes des Espagnols : la voie des échelles nordatlantiques n'était

(1) Un grand érudit norvégien, le professeur Gustav Storm, qui ne s'exposera certes pas au reproche d'avoir, par chauvinisme scientifique, exalté les mérites des découvreurs scandinaves, veut absolument (dans *Historisk Tidsskrift*, 2e série, t. VI, fasc. I, Christiania, 1887, in-8, p. 263-4) prendre à la lettre l'expression : *vestr undan Islandi* (à l'ouest de l'Islande) ; comme si les écrivains du moyen-âge se fussent piqués d'être parfaitement précis dans leurs indications géographiques. Ils s'exprimaient par à peu près. Plus il y a de vague dans leurs assertions, plus il est facile de les concilier. En voici un exemple topique : Tandis que, dans les Annales copiées ou compilées, par H. Hœjer, mort en 1615, il est dit que « les fils de Helge cinglèrent vers les *Obygds* du Groenland. » (G. Storm, *Isl. Ann.*, p. 70), sans ajouter toutefois que ce fût là le Nýja Land découvert par eux, selon d'autres documents, — un manuscrit du XVIe siècle porte : « d'après des gens bien informés, c'est en cinglant vers le sud-ouest, à partir du mont de Krysuvik, que l'on se rend au Nyja Land. » (Cité par G. Storm, p. 264 de la notice sus-mentionnée). Or Krysuvik est à la pointe sud-ouest de l'Islande et, en se dirigeant de là vers le sud ouest, on arrive d'abord à la partie méridionale des *Obygds* du Groenland, ensuite à Terre-Neuve, enfin au Markland ou Nouvelle Ecosse. La question serait donc tranchée si l'on pouvait prouver que le passage précité provient d'un manuscrit du XIIIe siècle ou tout au moins du moyen-âge. Mais on ne sait malheureusement pas s'il est fondé sur le témoignage d'un navigateur ou si c'est une simple conjecture des commentateurs.

(2) Voy. les textes et le commentaire dans notre mém. sur *les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland*, p. 16-23 (Extr. *du Compte rendu des travaux du congrès international des Américanistes*, 2e session, Luxembourg 1877, t. I, Nancy, in-8).

pas encore oubliée (1), comme elle le fut plus tard pendant quatre ou cinq générations. C'est d'elle probablement que se servirent les Tecpantlacs, pour aller d'une rive à l'autre du grand Océan ; que ce fût sur leurs navires, car leur Ordre en possédait (2), ou plutôt sur des navires scandinaves, le document nahua ne l'explique pas; il porte seulement que, après avoir quitté leur résidence (nonohualco) de l'Est (Tlapallan) (3), ils traversèrent sur des coquillages (4) la grande mer céleste (5), puis ils entrèrent dans un grand fleuve [le Saint-Laurent] (6) qu'ils

(1) Dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, Ph. de Mézières apprit en Norvège l'existence de contrées situées au-delà de l'Islande et où certains jours étaient si courts que le soleil ne se montrait pas au-dessus de l'horizon. Elles étaient si éloignées que les collecteurs de tributs mettaient trois ans pour y aller et en revenir ; les deux tiers des vaisseaux étaient submergés pendant le trajet (N. Jorga, *Philippe de Mézières, 1327-1405*. Paris, 1896, in 8, p. 250). Les navigateurs septentrionaux ne connaissaient pas encore la boussole fréquemment employée dans le midi (Id. *ibid.* p. 249). — Ces notions s'appliquent bien au Grœnland, mais non aux établissements des Tecpantlacs.

(2) *Règle des Templiers*, par Maillard de Chambure, § 61, p. 267.

(3) Chamalpahin, *Ann.* p. 37, 38.

(4) L'emploi de ce terme pour désigner un navire ne doit pas nous paraître trop étrange, à nous qui usons, dans le même sens, du mot *coque* d'un navire, dérivé du latin *concha*.

(5) Chimalpahin (p. 38) emploie la locution « huey *teohuatl ylhuicaatoyatl* » (grande mer divine, cours d'eau céleste), termes correspondant à *teoatl ilhuicaatl*, amplement expliqués par Sahagun (*Hist. gén.* L. XI, ch. 12, p. 403 du t. VII de Kingsborough ; 720 de la trad. franç.) — « La mar del cielo arriba » est précisément celle que Quetzalcoatl, parti de l'Amérique centrale, eut à traverser pour se rendre en Tlapallan (Tezozomoc, *Crónica mexicana*, ch. 105, p 681 de l'Edit. d'Orozco y Berra, Mexico, 1887, in-4).

(6) C'est une simple supposition. Sur quoi est-elle fondée ? Sur ce que la traversée directe de l'Atlantique étant fort hasardeuse avec de petites embarcations du moyen-âge et avant la vulgarisation de la boussole, les navigateurs s'éloignaient le moins possible des côtes. On voit notamment par d'anciens routiers nordatlantiques, qu'en partant de la Norvège on passait en vue et au nord des Shetlands, au sud des Faerœs, puis de l'Islande, d'où l'on se dirigeait vers l'ouest, puis au sud-ouest pour doubler les promontoires méridionaux du Groenland, ou bien directement au sud-

remontèrent ; après quoi ils retournèrent vers l'Est (1) pour adorer Tonatiuh [le Soleil] (2). C'est de cette circonstance que leur venait leur nom de Teotlixcs. Ayant de nouveau traversé le grand Océan [Atlantique], ils allèrent visiter *Acihuatl* (la Dame des eaux) (3), à *Michintla-*

ouest pour gagner ces promontoires et finalement le Nýja Land (*Groenlands hist. Mindesm.* t. III, p. 210-215, 490 492). — Cfr. *supra*, la note 1 de la p. 193). En suivant cet itinéraire, le premier et le plus grand des fleuves que l'on rencontrait était le Saint-Laurent, dans le bassin duquel il y avait encore vers la fin du XIVe siècle des Escotilandais ou Ecossais, civilisés à l'européenne et possédant des livres latins. (*Relat. des Zeno*, extraits traduits et commentés dans *les Colonies europ. du Markland* etc. p. 26, 37-40).

(1) De même, trois des anciens rois des Quichés et des Cakchiquels, qui étaient également venus de fort loin au delà de la mer de l'Est ou Atlantique, retournèrent dans l'Est pour se faire investir par Nacxit. (*La Tula primitive*, p. 221-226).

(2) C'était une des qualifications aussi bien du Christ que de diverses divinités païennes (voir nos mém. sur *les Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 175-6, dans *Revue des questions scientifiques*, juillet-octobre, 1896, 2e sér. t. X. Louvain, in-8 ; *Échos des croyances chrétiennes chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 387, dans *Le Muséon*, 4 décembre 1899, t. XVIII. Louvain, in-8). — En outre, on verra plus loin (p. 209-210) que le soleil ou ostensoir était un des insignes de Tezcatlipoca, le dieu particulier des Tecpantlacs, qui a beaucoup des attributs du vrai Dieu.

(3) M. R. Siméon (p. 38 des *Ann.* de Chilmalpahin) fait un seul mot d'*Acihuatlmichintlaco*, ce qui n'est guère conforme au génie de la langue, puisque dans ce composé même *atl* perd sa désinence et devient le *a* initial. On doit donc le couper et regarder *Acihuatl* comme un mot à part signifiant femme, dame (*cihuatl*) d'eau (*atl*). S'agirait-il là de la *hafgufa* des Islandais, de la *havfrue* des Danois, de la *mere-men* des Anglo-Saxons, de la *mermaid* des Anglais, de la *maigdean mara* ou *muirgeilt* des Gaëls, de la *morforwyn* des Gallois, de la *mor-chrék* des Armoricains ? sorte de sirène ou plutôt de phoque. — Nous sommes plutôt porté à rapprocher ce nom de la qualification de *Stella maris* donnée à la Ste Vierge dans les Litanies et dans un document émané d'un templier (Maria, Stella maris, perducat nos ad portum salutis, dans *Procès des Templiers*, t. I, p. 120). On conçoit que des marins catholiques aient eu dévotion particulière à Celle qui pouvait les conduire au port ; aussi ont-ils donné le nom de Notre-Dame à beaucoup d'églises ou simplement de localités situées près de la mer, comme c'est le cas notamment pour des montagnes de la Gaspésie au sud du fleuve Saint Laurent Les Templiers qui avaient à traverser sans cesse la Méditerranée s'étaient mis

co (1) [golfe du Saint-Laurent]. Ils parcoururent la mer dans deux autres parages, abordèrent dans une île, puis voyagèrent par terre, en passant par des localités qu'il serait superflu d'énumérer, puisqu'il est impossible de les identifier avec des noms de la topographie actuelle ; au bout de trois ans de pérégrination par terre, ils se rendirent (2), comme avaient fait plusieurs autres bandes d'émigrants, à la célèbre Tullan, probablement parce qu'elle portait un nom analogue (3) sinon identique à celui de leur mère-patrie (Thulé), nom qui a été successivement appliqué à certaines des Iles Britanniques, à la Norvège et à l'Islande (4), et finalement à certaines loca-

sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, appelée *chiés dela religion* ou chef de l'Ordre (*Ibid.* t. I. p. 141) lequel, est-il dit (*ibid.* t. I, p. 121, cfr. p. 167, 385), *in honore beatae gloriosae virginis Mariae fuit facta et fundata.* — C'est devant ses autels que devaient se recueillir les postulants avant d'être admis à prononcer leurs vœux (*Ibid.*, t. I, p. 444, 475, 551) et après avoir été reçus (*Ibid.*, t. I, p. 381, 508, 536). — Les Templiers s'intitulaient *servos esclavos Dei et beatae Mariae* (*Ibid.*, t. I, p. 535, 558). Le plus grand autel de toutes leurs églises était dédié à Notre-Dame (*Ibid.*, t. I, p. 141). Leur dévotion à la Ste Vierge était si connue que la formule : « *Dedit Deo et Beatae Mariae et domui Militiae Templi* », est couramment employée dans les donations en faveur des Templiers, tandis qu'elle est fort rare dans les actes relatifs aux chevaliers de St Jean de Jérusalem (voy. notamment *Cartulaire des Hospitaliers et des Templiers en Dauphiné*, édité par l'abbé C.-U.-J. Chevalier, Vienne 1875, in-8, *passim*). Il se pourrait donc que les Tecpantlacs, après la traversée de l'Océan, fussent allés en pèlerinage à un sanctuaire de Notre-Dame de l'eau, élevé sur les rives du St Laurent par leurs prédécesseurs les Papas Gaëls.

(1) Composé du nahua *michin* poisson, et des suffixes *tla* abondance et *co* au lieu ; le tout signifiant : parages où abondent les poissons. Aucune dénomination ne pouvait mieux convenir aux célèbres pêcheries des parages de Terre-Neuve.

(2) Chimalpahin, 7e *relat.*, p. 38-39.

(3) Porque venian de Tulla, poblaron luego à Tullan (Gomara, *Conquista de Méjico*, p. 431 du t. I des *Historiadores primitivos de Indias*, édit. par E. de Vedia, Madrid 1863, gr. in-8).

(4) Voy. nos mém. sur *les Migrations d'Europe en Amérique pendant le moyen-âge : les Gaëls*, dans *Mém. de la Soc. bourguignonne de géogr. et d'hist.* T. VII, p. 150-152, et *la Tula primitive*, p. 211-217.

lités du Nouveau Monde. C'est probablement l'une de ces dernières que Giraldus Cambrensis cite, vers l'an 1200, comme la plus éloignée des îles. Cette *Tyle*, comme il l'appelle, était inconnue de son temps ; on savait pourtant qu'elle différait tout à la fois de l'Islande et de *Tylis* dans l'Inde, où il y a des palmiers, de l'huile, des vignes (1).

Les Tecpantlacs avaient été précédés ou suivis de près au Mexique par divers peuples congénères : les Xochimilcs, les Mizquics et les Chalcs. Leurs relations avec les uns et les autres sont de nature à jeter de la lumière sur notre sujet et ce n'est pas nous en écarter que d'entrer dans quelques détails à cet égard. Selon le P. D. Duran (2), la tribu des *Xochimilcs* et celle des *Chalcs* furent les deux premières qui partirent de Teoculuacan ou Aztlan-Chicomoztoc, la première station américaine des civilisateurs du Mexique. L'*Histoire iconophonique* porte (3) que la seconde, la troisième et la quatrième tribu d'émigrants furent les *Suchimilcs* [Xochimilcs] avec leur dieu *Quelazcli* [Quilaztli] (4) qui était le cerf à deux têtes de Mixcoatl ; les *Atitlabacs* [Cuitlahuacs] (5), avec leur dieu *Amimitl*, qui

(1) *Topographia hibernica*, L. II, ch. 17, dans *Opera*, édités par James F. Dimock. T. V, Londres, 1867, in-8.

(2) *Hist. de las Indias*, t. I, p. 10-11. Il dit ailleurs (I, 115) que la tribu des Xochimilcs fut la troisième à émigrer de Chicomoztoc. — Cfr. son abréviateur, J. de Tobar, p. 18-19 de l'édit. de la *Crónica Mexicana* de Tezozomoc, Mexico, 1878, in-4

(3) p. 239.

(4) Voy. plus loin, p. 198, note 1.

(5) Le consciencieux érudit J.-G. Icazbalceta n'a pas vu qu'il fallait restituer (au moins en note) ce nom défiguré, comme tant d'autres, dans le mauvais manuscrit de l'*Hist. iconoph.* S'il s'était reporté à la *Monarchia indiana* (L. VI, ch 29, p. 59, du t. II) de Torquemada, il y aurait lu que « les habitants de Cuitlahuac avaient pour dieu *Amimitl*, nom qui signifie : chose pour la pêche, ou chasse dans l'eau. » — Sahagun (*Hist. gén* L. X, ch. 29, § 12, p. 677) dit que les *Michuacs* (possesseurs de poisson) avaient pour chef *Amimitl*, sans doute ainsi appelé d'après le dieu de la pêche.

était une baguette de Mixcoatl (1), qu'ils adoraient et en mémoire duquel ils la conservaient ; les Mizquics, qui adoraient *Quizalcoatl* [Quetzalcoatl] ; et les *Chalcs* avec leur dieu *Tezcatlipoca Napatecli* (2). D'après l'une des deux traditions ethnologiques rapportées par Torquemada (3), les Chalcs étaient la première des neuf tribus d'émigrants, les Xochimilcs la cinquième, et les Mizquics la neuvième.

Les Xochimilcs avaient de grandes affinités de langue et de costume avec les Toltecs (4) ; habiles comme eux dans les arts et surtout en architecture, en charpenterie et en mécanique (5), ils étaient si versés dans les sciences

(1) Ce n'est pas l'unique rapport que Mixcoatl ait eu avec les Cuitlahuacs : il leur avait fait prendre le cerf à deux têtes, en leur disant de l'adorer. (*Hist. iconoph.* p. 237). — *Atl* signifie eau et *mitl* (dont la syllabe a été redoublée) flèche. On peut donc rendre ce composé par baguette pour l'eau (ligne) ou javelot pour l'eau (harpon) *Iztac Mixcoatl* (le Mix ou Scot chef des Blancs. Voy. *Migrat. d'Europe en Amérique*, p. 138-9) était bien une sorte de civilisateur primitif qui avait fait connaitre aux sauvages du Nouveau Monde le cerf à deux têtes ou monture avec son cavalier, un ustensile de pêche, la manière de tirer l'étincelle du silex. (*Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, dans le t. III de la *Nueva coleccion de documentos para la historia de México*, édit. par J. G. Icazbalceta, Mexico, 1891, in-12 ou pet. in-4, p. 234, 237, 239). — Pour plus de brièveté, nous la citerons sous le titre d'*Histoire iconophonique*, c.-à-d. basée sur des images représentant des syllabes.

(2) On verra plus loin que Tezcatlipoca a beaucoup des attributs du Dieu des chrétiens ; pour le distinguer de son homonyme païen, on lui appliquait l'épithète de *Napatecuhtli* ou quatre fois Seigneur, parce qu'il pardonnait, qu'il répandait les bienfaits, qu'il était miséricordieux et qu'il exauçait les prières (Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 30, p. 59-60 du t. II. — Cfr. Sahagun, *Hist. gén.* L. I, ch. 20, p. 41-43) — C'est probablement le même qui était adoré à Tzacualtitan sous le nom de *Nauhyoteuhctli* ou Quatre fois seigneur (Chimalpahin 7e *Rel.* p. 123). — A rapprocher de *Nauholin* ou *Naolin* (naui ollin = quatre mouvements ou changements, c'est-à-dire quatre saisons formant l'année complète de 365 jours, par opposition à la période rituelle de 260 jours), noms du soleil, fêté comme créateur (Duran, t. II, p. 155-159 ; — Sahagun, *Hist. gén.* L. II, ch. 19 et append. ; L III, ch. 2, p. 78, 194, 241).

(3) Torquemada, *Mon. ind.* L. II, ch. 1, p. 78 du t. I.

(4) Ixtlilxochitl, *Relacion del origen de los Xuchimilcas* dans le t. IX des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, p. 458.

(5) Id. *ibid.*

occultes que leur nom, devenu synonyme de thaumaturge, fut en ce sens appliqué aux Espagnols (1). On peut donc croire qu'ils étaient de la race des Toltecs, puisque leurs frères les Mizquics, adorateurs de Quetzalcoatl (2), se vantaient également de l'être (3). Comme tels, les Xochimilcs étaient dépositaires de peintures relatives au retour et à la future domination des Blancs ; aussi furent-ils du nombre des peuples que Montezuma II fit interroger à ce sujet, et c'est un de leurs vieillards, Quilaztli (4) qui lui donna la réponse la plus pertinente, en lui montrant des images venant de ses ancêtres où étaient représentés des hommes blancs et barbus, montés sur des embarcations et des chevaux (5), le tout conforme aux traditions sur Quetzalcoatl et analogue aux croquis des navires espagnols de J. de Grijalva (6). — D'autre part, les habitants d'Ocuituco, qui étaient non seulement voisins, mais encore parents des Xochimilcs (7), conservèrent jusque vers le milieu du XVIe siècle un grand livre avec des caractères différant tout à la fois de ceux des Espagnols et des Mexicains, et qu'ils disaient leur avoir été laissé par le Papa (8), soit celui du IXe siècle, soit celui du XIVe (9).

Les Annales des Xochimilcs ne nous étant parvenues que dans un bref résumé donné par Ixtilxochitl, on ne

(1) G. de Mendieta, *Hist. ecl. ind.* L. III, ch. 18, p. 224 ; — Torquemada, *Mon. Ind.*, L. XV, ch. 16, p. 39 du t. III.
(2) *Hist. iconoph.*, p. 239.
(3) Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 85 ; II, p. 12 ; — Tezozomoc, *Cron. mex.*, ch. 12, p. 258 de l'édit. de 1878.
(4) Sur ce nom, voy. plus haut p. 197 et 198, note 1.
(5) D. Duran, t. II, p. 12-13 ; — Tezozomoc, ch. 109, p. 695-6.
(6) D. Duran, t. II, p. 5-11.
(7) Id., *ibid.* t. II, p. 10.
(8) Id. t. II, p. 76.
(9) *Les Papas du Nouveau Monde*, passim ; — *Les Voyages transatlantiques des Zeno*, dans *le Muséon*, t. IX, Louvain 1890, in-8, p. 467-9.

peut y suppléer que par des notices recueillies par-ci par-là. On sait que, lors de la soumission des Xochimilcs aux Espagnols, en 1520, ils étaient établis dans cette ville depuis 218 ans (1), c'est-à-dire depuis l'année 1302, et comme leur migration avait duré 180 ans, elle devait avoir commencé en 1122. Par une coïncidence qui n'est sans doute pas fortuite, leur exode eut lieu dans l'année qui suivit celle du départ pour le Vinland (Etats-Unis) de l'évêque du Groenland, Eirik Upsé (2). Peut-être ce prélat ne trouva-t-il plus de chrétiens dans le Vinland, depuis longtemps évacué par les Scandinaves et, sur les indications des Gaëls restés dans la Grande Irlande, poussa-t-il jusqu'au Mexique avec une des tribus autrefois évangélisées par les Papas ; mais, que ce soit par ceux-ci ou par les Tecpantlacs que les Xochimilcs aient été renseignés sur les Blancs, toujours est-il que, au temps de Cortés, ils avaient encore des notions positives sur des émigrants venus autrefois des pays transatlantiques (3).

Tel était aussi le cas pour les Chalcs, mêlés comme eux avec les Tecpantlacs, non pas seulement à partir de 1303, mais cinq ans auparavant, en 1299 (4) ; aussi furent-ils également consultés par ordre de Montezuma II, lors de l'enquête sur les Blancs (5). A la vérité, ils ne possédaient plus de peintures relatives à ces Hommes de l'Est (6), mais seulement un de ces bestiaires si répandus en Europe au moyen-âge, et où il y avait des images de

(1) Ixtlilxochitl, dans le t. IX des *Ant. of Mex.* de Kingsborough, p. 458.

(2) *Islandske Annaler*, édit. Storm, ann. 1121, p. 19, 59, 112, 252, 320, 473.

(3) *Les deux Quetzalcoatl espagnols*, p. 487-492.

(4) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 25, 44, 46-47.

(5) D. Duran, t. I, p. 11-12. — Tezozomoc, ch. 108, p. 692.

(6) Il y a dans cette assertion un indice de la véracité des écrivains qui

cyclopes et d'unipèdes conformément aux superstitions que les chrétiens avaient reçues des Anciens (1) et qu'ils transmirent aux habitants du Nouveau Monde (2). En revanche, comme on le verra à la fin de cette étude (3), les traditions sur les anciens et futurs dominateurs blancs étaient si vivaces chez eux qu'elles les portèrent à se soumettre de bon gré aux Espagnols. Leurs congénères les Cuitlahuacs (4) et les Mizquics se rappelaient parfaitement, en leur qualité de parents des anciens Toltecs, que leurs ancêtres avaient prédit le retour des fils de Quetzalcoatl dans le pays autrefois possédé par lui ; mais que ceux-ci auraient un costume différent de celui des Mexicains qui ne comprendraient pas leur langue. Leurs vieilles images n'étaient pas non plus semblables à celles que les peintres de Montezuma avaient tracées des compagnons de J. de Grijalva (5).

On voit par ce qui précède, que les Templiers n'étaient pas trop dépaysés parmi les Xochimilcs, les Mizquics, les Cuitlachuacs et les Chalcs, et ce n'est peut-être pas sans arrière pensée qu'ils allèrent précisément s'établir au mi-

ont rapporté le fait ou de la bonne foi des traditionnaires qui ont constaté l'ignorance des Chalcs. Si les uns ou les autres avaient voulu donner plus d'autorité à la tradition sur les Blancs précolombiens, il ne leur en eût guère coûté d'affirmer qu'elle était répandue chez les Chalcs comme chez les Xochimilcs.

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, L. XVI, ch. 8 ; cfr. note de M. Orozco y Berra, dans son édit. de Tezozomoc, p. 692-4.

(2) D. Duran, t. II, p. 11-12 ; — Tezozomoc, ch. 108, p. 692.

(3) p. 226-227.

(4) Un descendant d'Iztac Mixcoatl, Tzompanteuctli, seigneur de Ticic-Cuitlahuac, qui connaissait 616 prophéties, fut mis à mort en 1517 par ordre de Montezuma II, parce qu'il avait traité Huitzilopochtli de faux Dieu, et annoncé le règne prochain du vrai Dieu, le créateur de toute chose (D. Duran, t. I, p. 398, 514, 518 ; — *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 81-82).

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p 12 ; — Tezozomoc, *Crón. mex.*, ch. 107, p. 693-4.

lieu de populations qui avaient conservé tant de souvenirs des Blancs. Si à ce titre la prophétie de Quetzalcoatl leur fut appliquée, la croyance en la future domination des hommes de l'Est (1) ne fut sans doute pas étrangère à l'ascendant qu'ils prirent si rapidement dans leur nouvelle patrie.

Après s'être fusionnés en 1304 avec une de leurs fractions plus récemment immigrée (les *Poyauhtecs* ou *Gens de Panohuayan*) (2), les Nonohualcs, les Teotlixcs et les Tlacochcalcs se fixèrent définitivement sur les rives et dans le bassin du lac de Chalco, d'où ils prirent le nom de *Chalcs* (3), sous lequel ils furent confondus avec des peuplades qui les avaient précédés dans cette contrée : les *Acxotecs*, les *Mihuas*, les *Tlaltecahuas*, les *Contecs*, enfin les *Tlayllotlas* et (4) les *Chimalpanecs* (5). Ces deux dernières tribus, issues des Toltecs, venaient de la Mixtèque et d'au delà, c'est-à-dire des contrées colonisées par les Papas vers le littoral de l'Océan Pacifique. Leurs membres s'entendaient particulièrement à peindre et à historier (6) ; de plus ils étaient savants et habiles en astrologie (7).

Grâce à leur supériorité intellectuelle, les nouveaux

(1) Ils étaient *hijos del sol,* tout à la fois comme hommes de l'Est, et comme adorateurs du soleil.

(2) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 48.

(3) Id. *ibid.*, p. 25.

(4) Id. *ibid.*, p. 27-28.

(5) Ixtlilxochitl, p. 350 du t. IX de Kingsborough ; p. 289 du t. I, de l'éd. d'A. Chavero.

(6) Ce n'est pas seulement chez les anciens Mexicains que l'histoire était peinte : en Europe, leurs contemporains, les nobles illettrés aimaient à la faire représenter dans des tapisseries, des enluminures, des peintures murales ou autres.

(7) Ixtlixochitl, *Hist. Chichimeca*, ch. 12, p. 216 du t. IX de Kingsborough ; p. 69-70 du t. II, de l'éd. de A. Chavero.

venus, quoique faibles (1), prirent bientôt le dessus et exercèrent une sorte de suzeraineté sur les peuples voisins. Dès 1299 ils conquirent Tenantzinco et Aotlan (2) ; en 1303, ils donnèrent l'investiture au roi de Xochimilco-Chimalhuacan (3) ; en 1305, au seigneur de Tepetlixpan-Xochimilco (4) ; en 1336, à celui d'Amaquemecan (5) ; en 1342, au roi de Tenanco (6) ; en 1386, ils soumirent les Matlatzincs (7). L'empire théocratique et militaire (8) des Chalcs, avant son affaiblissement en 1407 (9), étendait sa protection sur vingt-cinq seigneuries, notamment celles de Totomihuacan (occupée par des Cholultecs), de Huexotzinco (possédée par les Tlilhuihquitepecs), d'Itztzocan, de Tezcuco (colonisée par les Acoluas), de Xochimilco, de Totollapan, de Quauhnahuac, de Culhuacan, de Tullocan,

(1) Chimalpahin, *Ann.* 7e relat. p. 28.
(2) Id. *ibid.* p. 44 = Sans doute Ayotlan au nord du lac de Chalco.
(3) Id. *ibid.*, p. 47.
(4) Id. *ibid.*, p. 48-54.
(5) Id. *ibid.*, p. 59.
(6) Id. *ibid.*, p. 62.
(7) Id. *ibid.*, p. 74.
(8) Dans certains de leurs Etats, le principal chef s'appelait *teohuateuctli* (seigneur qui possède Dieu); ailleurs, *atlauhtecatl teuctli* (seigneur qui garde l'engin à darder); d'autres dignitaires portaient les titres de *teomama* (porte-dieu), *tlatquic* (gouverneur), *tlacochquencatl* (homme des flèches et des harnais). Voy. Chimalpahin, *Relations*, passim. — En outre, chez les Tlalmanalcs Chalcs, comme on appelait au XVIe siècle les descendants des Nonohualcs, Teotlixcs et Tlacochcalcs (Chimalpahin, 7e *Rel.* p. 25), les trois premiers ministres se nommaient, l'un *Tetzauhquacuili*, le Révérend moine (Torquemada, L. VIII, ch. 5, p. 134 du t. II) ou tonsuré à l'imitation de Tezcatlipoca (Id. L. IX, ch. 30, p. 220 du t. II ; — Sahagun, *Hist. gén.*, L. II, ch. 25 ; L. VI, ch. 39, p. 109, 459. Voy. *infra*, p. 208, n. 5); le second *Xochpoyo* (prédicateur, voy. plus loin, p. 204 n. 3) ; le troisième *caççole* (mal-chaussé) ; cfr. chez nous moine *déchaux*). Sur ces dignitaires voy. Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 47, 155, 167, 181, 198, 202). *Caççole* est formé de *caççolli*, comme *cale* de *calli*, *mile* de *milli*. Dans ces mots le *e* final signifie possesseur de l'objet indiqué respectivement par le radical : *vieille chaussure*, *maison*, *champ*.
(9) Chimalpahin, *Ann.*, p. 79-84.

d'Azcaputzalco, de Tenanyocan; de Cuauhtitlan, de Teocalhuiacan, de Matlatzinco, de Mazahuacan, de Xiquipilco, enfin sur les Tlaxcaltecs et les Quauhquecholtecs (1). Ces localités et ces populations occupaient une bonne partie des États actuels de Mexico, Morelos, Puebla et Tlaxcala ; quoique leur étendue fût bien loin d'être comparable à celle de la confédération mexicaine, dans laquelle elles furent englobées plus tard, elles formaient pour le temps un ensemble assez imposant, de 100 à 150 kilom. de large. Si leur soumission (à l'influence religieuse, nous semble-t-il, plutôt qu'à un pouvoir militaire) n'avait pas été partout volontaire, elle le devint à la fin, puisqu'elles prirent la défense de leurs princes dépossédés par les Mexicains (2).

Les Chichimecs eux-mêmes, qui avaient fondé un vaste empire sur les ruines de celui des Toltecs, et qui néanmoins étaient encore à l'état sauvage, se civilisèrent un peu au contact des Tecpantlacs. Ceux-ci étaient à peine établis sur le plateau de l'Anahuac que le *Tecpoyo achcauhtli* (3) ou *Prédicateur en chef* du mont Xico (4), se mit en relations avec le prince Tlotzin, petit-fils du fondateur de l'empire. Il lui fit apprécier la bouillie de maïs (5), la cuisson des

(1) Chimalpahin, *Ann.*, p. 85-86. 98.

(2) Id. *ibid.*, p. 86-87.

(3) *Tecpuyutl*, pregonero (héraut) selon Motolinia (*Dict.*) et Torquemada (*Mon. ind.* L. XI, ch. 25, p. 353 du t. II). A rapprocher de *tequipuyul*, gardien du temple de Tula (*Hist. iconophon*, p. 242 de l'in-8) et de *Xochpoyo* ou *Xochpoyon*, titre de dignitaires à Tlacochcalco-Chalco Tlalmanalco (Chimalpahin, 7e *Rel.* p. 47, 155, 167. 198, 202).

(4) C'est dans une grotte de cette colline que Huemac, le dernier roi de la Tula indépendante s'était réfugié et avait disparu.

(5) *Atolli*, amplement décrit par Sahagun (*Hist gén.* L. X, ch. 26, p. 632 de la trad. — Cfr. Torquemada, *Mon. ind.* L IX, ch. 9, p. 182 du t. II). — S'il était prouvé que le maïs fût originaire de l'Asie, d'où il aurait été importé en Italie, en 1202, on serait bien tenté d'attribuer sa transplantation en Amérique à des Templiers, qui avaient appris à le

aliments, les tissus, de sorte que plus tard celui-ci devenu roi (1), ordonna à ses sujets de cultiver le maïs et le coton (2) ; mais une partie d'entre eux aimèrent mieux s'enfuir dans les montagnes et Tlotzin lui-même, qui portait un nom de chef de Peaux-Rouges (*le Noble Faucon*), n'était, au dire du Tecpoyo, qu'imparfaitement converti (3). Toutefois, la semence répandue sur ce sol ingrat finit par prospérer et l'on peut en grande partie attribuer aux Chalcs la renaissance de la civilisation précortésienne qui excitait l'admiration des Espagnols. Il est probable que sans eux le plateau de l'Anahuac serait resté barbare, comparativement au Yucatan où l'avaient transportée les Toltecs fugitifs emmenés par Quetzalcoatl (4).

Les unions (5) entre Chichimecs et *Culuas* (Possesseurs de crosses ou de croix) (6) contribuèrent peut-être plus à civiliser les Chichimecs que ne firent les enseignements

connaître en Orient. Malheureusement pour cette hypothèse, Gomara (*Conq. de Méj.* p. 431 de l'éd. Vedia), l'un des *Mémoriaux pour Juan Cano* (dans le t. III, in-8, 1891, de la *Nueva Coleccion* d'Icazbalceta, p. 269), et Sahagun (op. cit. L. X, ch. 29, § 1, p. 659 ; cfr. L. III, ch. 3, p. 208), disent que cette plante avait été introduite au Mexique, bien des siècles auparavant, par les Acoluas ou les Culuas ou les Toltecs de la suite de Quetzalcoatl. Voy. en outre Orozco y Berra, *Historia antigua y de la conquista de México*, t. I, 1880, in-8. p. 312-315.

(1) Selon Orozco y Berra (*Hist. Ant.*, t. III, p. 112-116), son règne dura de 1263 à 1298.

(2) Ixtlilxochitl, *Hist. chichimeca*, ch. 9, p. 213 de l'in-fol. ; p. 57-58 du t. I, in-8. — Le texte nahua de cette curieuse anecdote, accompagnant une scène illustrée de la *Mappe Tlotzin* (dans la *Revue Orientale et Américaine*, Paris, in-8, t. V, 1861, et dans *Anales del Museo Nacional de México*, t. III, 1886), a été traduit en français par Aubin (dans *Revue*, V, 371-377) et en espagnol (dans *Anales*, III, 310-312).

(3) Voy. les deux derniers documents cités dans la note précédente.

(4) Sahagun, *Hist. gén.*, L III, ch. 13, p. 218-9 de la trad. ; — Torquemada. L. III, ch. 7, p. 256 du t. I ; L. VI, ch. 24, p. 52 du t. II.

(5) *Mémorial pour J. Cano*, dans *Nueva Coleccion*, t. III, p. 269 ; — Gomara, *Conq de Méjico*, p. 431.

(6) Voy pour la justification de cette traduction *Les Papas du Nouveau Monde*, p. 227-229.

du Tecpoyo. Un descendant de Tlochtli à la quatrième génération, le célèbre Nezahualcoyotzin et son fils Nezahualpiltzintli (tous deux rois de la ville de Tezcuco, antérieurement placée sous la protection des Chalcs) (1) avaient hérité de tant de réminiscences des Blancs et de leurs tentatives d'évangélisation que l'on pourrait presque les regarder comme des crypto-chrétiens. Le premier, tout en pratiquant en public le mode d'idolâtrie propagé par les Tenuches de Mexico, ses alliés, professait en particulier d'autres doctrines : « Quoique quelques chefs et seigneurs, dit J.-B. de Pomar (l'historien de Tezcuco, petit-fils de Nezahualpiltzintli), adorassent les idoles et leur offrissent des sacrifices, ils doutaient cependant de leur divinité ; ils pensaient que c'était erreur de croire que des statues de bois et de pierres, faites de main d'homme, fussent des dieux (2). Nezahualcoyotzin surtout était fort perplexe en cherchant la lumière relativement au vrai Dieu et créateur de toutes choses, et comme notre Seigneur, dans ses secrets jugements, ne jugea pas à propos de l'éclairer, ce prince retourna à ce que ses ancêtres adoraient, comme en témoignent beaucoup de chants antiques dont on sait des fragments (3), car on y trouve beaucoup de noms et d'épithètes à la louange de Dieu : il y est dit qu'il y avait un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il maintenait tout ce qu'il avait fait et créé ; qu'il demeurait là où

(1) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 86.

(2) De même, G. de Mendieta dit à ce propos : « Asi se cuentan.... de un Nezahualpiltzintli y de otro Nezahualcoyotzin, reyes de Tezcuco, el uno de los cuales no solo con el corazon dubdo ser dioses los que adoraban, mas aun lo decia á otros que no le cuadraban ni tenia para si que aquellos eran dioses. » (*Hist. ecles. ind.* p. 181).

(3) Ce qu'il en reste a été publié, traduit et commenté en anglais par D. G. Brinton, sous le titre de *Ancient nahuatl poetry*, dans le t. VII (1887) de *The Library of aboriginal American literature*. Philadelphie, in-8.

il n'avait pas d'égal, en un lieu situé au-delà des neuf étages [du ciel] (1) ; qu'il ne s'était jamais montré sous forme humaine ou corporelle, ni sous une autre figure ; que les âmes des morts vertueux allaient demeurer près de lui ; que celles des méchants souffraient dans un autre lieu des peines terribles . . . . . . De quoi il ressort qu'ils étaient parvenus à la notion de l'immortalité de l'âme (2). »

Nezahualpiltzintli, qui n'était pas moins versé que son père dans les anciennes traditions, interpréta sans peine divers pronostics de la prochaine arrivée des Blancs (3) et les expliqua à son allié Montezuma II, qui avouait son ignorance en cette matière (4). Ainsi, malgré le soin (5) que les rois de Mexico avaient mis à faire détruire les souvenirs du passé, il s'en conservait assez, chez leurs sujets et leurs alliés les rois de Tezcuco, pour que les réminiscences du christianisme ne fussent pas totalement oblitérées et qu'il subsistât, sous forme de superstitions, un grand nombre de croyances et de pratiques dont la ressemblance avec les doctrines chrétiennes fut constatée à l'arrivée des Espagnols, au XVI[e] siècle (6).

(1) Conformément aux croyances des Gaëls, des Gallois et des Scandinaves qui, en ce point, différaient totalement de celles des écrivains latins (*Traces d'influence européenne*, p. 520-521), il se représentait l'atmosphère comme composée de neuf couches, au dessus desquelles trônait le Dieu suprême et, pour imiter ces neuf zones, il construisit une tour à neuf étages qui fut appelée *Chilitico* (lieu où est le *Chilitli*, en latin du moyen-âge *schilla*, *chilla*, cloche) et qui correspond à nos clochers. (*Traces d'infl. europ.*, p. 518, 520-522, 526-529).

(2) *Relación de Tezcuco* en tête du t. III de la *Nueva Coleccion* d'Icazbalceta, p. 24.

(3) *Les deux Quetzalcoatl espagnols*, p. 477-8, 584.

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 514.

(5) Sahagun, *Hist. gén.*, L. X, ch. 29, § 12 p. 674 ; — *Concession de F. Cortés aux caciques d'Axapusco*, dans la 1[re] *Coleccion* d'Icazbalceta, t. II, Mexico, 1866. in-4. p. 6.

(6) Voy. nos mém. sur les *Echos des croyances chrétiennes chez les Mexicains du moyen-âge* ; sur *la Contrefaçon du christianisme chez*

Les Tecpantlacs (1), comme les Culuas (2), les Chalcs (3), les habitants de Mexico et de Tezcuco (4), adoraient Tezcatlipoca, une des figures les plus complexes du panthéon mexicain (5). S'il est vrai, suivant le proverbe, que l'on ne prête qu'aux riches, ce doit être surtout le cas pour Tezcatlipoca. Il passait en effet pour être « un dieu véritable et invisible qui pénétrait en tout lieu, au ciel, sur la terre et en enfer . . . . . . On était dans la croyance que lui seul s'occupait de régler le monde ; que de lui procédaient les prospérités et les richesses ; et que seul il les enlevait quand il en avait le caprice ». (6). Selon l'*Histoire iconophonique* (7), « Tezcatlipoca, connaissant toutes les pensées, présent partout, sondant les cœurs, était en conséquence nommé *Moyocoya*, c'est-à-dire le *Tout-Puissant* ou *Celui qui fait toute chose sans l'aide d'autrui* (8) ; en

les Mexicains du moyen-âge, dans *Le Muséon*, t. XVII, p. 122-144, 223-242, Louvain 1898, in-8) ; sur les *Pratiques et institutions relig. d'origine chrét. chez les Mexicains du moyen-âge*.

(1) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 25-26, 28, 43, 58.

(2) *Mémoriaux pour J. Cano*, p. 266, 287.

(3) Qui le surnommaient *Napatecli*, quatre fois dieu (*Hist. iconoph.* p. 239. — Cfr. *supra*, p. 198, n. 2).

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 106-7.

(5) Aussi les Mexicains se le représentaient-ils de plusieurs manières, notamment comme un bel adolescent à longue chevelure tombant sur les épaules, mais rasée sur les oreilles et formant queue ; de même les élèves de son monastère ou *Telpochcalli* avaient, à son imitation, les cheveux coupés sur le front jusqu'aux oreilles. (Torquemada, *Mon. ind.* L. IX, ch. 30, p. 220). Les longues chevelures de ces religieux s'appelaient *papa* (Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p 110), sans doute en mémoire des Papas columbites, qui avaient obstinément conservé ce genre de tonsure. (Voy. nos mém. sur *les Premiers chrétiens des îles nordatlantiques*, p. 326-7 ; — *Migrat. d'Europe en Amér. : les Gaëls*, p. 159 ; — *La Tula primitive*, p. 208-210 ; — *les Papas du Nouv. Monde*, p. 175 ; — *les Blancs précolombiens* (dans *Revue des questions scientif.* 2e sér. t. XVI, Louvain, 1899, in-8, p. 15).

(6) Sahagun, *Hist. gén.* L. I, ch. 3, p. 14, 15 de la trad.

(7) 2e édit. p. 229. — Cfr. Sahagun, L. III, ch. 2, p. 207 de la trad.

(8) Cette dernière paraphrase rend mieux que *Todo Poderoso* le sens de *moyocoya*, substantif formé du verbe *yocoya* (créer) par l'addition de la préfixe *mo*.

cette qualité on ne savait le représenter autrement que comme l'air (1) ; c'est pourquoi on ne le nommait pas ordinairement de ce nom ». On voit par ces citations et par les suivantes que, en dépit des superfétations et des déformations que les disciples des Tecpantlacs, ou même leurs successeurs devenus païens, firent subir aux conceptions de leurs ancêtres ou précepteurs chrétiens relativement à Tezcatlipoca, ce dieu conservait encore, au temps de la conquête espagnole, beaucoup des attributs de la première personne de la Trinité : « Les indigènes, dit Torquemada, le regardaient comme incréé et invisible et comme le principal de tous les dieux ; ils disaient de lui qu'il était l'âme du monde (2) . . . . . . Ils adoraient Tezcatlipoca ou Titlacahua et le reconnaissaient comme dieu ou comme l'image de la divinité dont ils ne savaient ni le principe, ni l'origine, ne le tenant pas pour un être mortel, mais pour l'immortel créateur de toutes les choses. Ce n'est pas avec le même respect qu'ils adoraient et regardaient un autre dieu nommé Huitzilopochtli (3), quoiqu'ils le tinssent pour le dieu des batailles et leur protecteur dans les guerres (4). »

Tezcatlipoca n'a pas seulement quelques-uns des attributs du vrai Dieu (5) ; certains points de son culte et

(1) Le point d'interrogation que met après *pintar* l'éditeur Icazbalceta, d'ordinaire si perspicace, montre qu'il n'a pas compris que *représenter* s'applique exclusivement au nom de *moyocoya*, mais non aux autres attributs si nombreux de Tezcatlipoca, qui figurent dans ses images sculptées et peintes ou dans leurs descriptions.

(2) *Monarchia indiana*, L. VI, ch. 20, p. 38 du t. II.

(3) Celui-ci, voyant un rival dans Tezcatlipoca, « chef suprême de la royauté, de la noblesse et de la seigneurie.... et dieu souverain », l'appelait *jeune ennemi* (Glose marginale de la 7e *Rel.* de Chimalpahin, p. 26).

(4) Torquemada. *Mon. ind.* L. X, ch. 16, p. 265 du t. II.

(5) Les invocations à Tezcatlipoca, que nous a conservées Sahagun (*Hist. gén.* L. VI, ch. 1-7, 9), offrent un singulier mélange d'effusions chrétiennes et d'idées païennes.

l'un de ses insignes ne ressemblent pas moins à ceux de l'église chrétienne. Sa statue tenait de la main droite un ustensile que le P. D. Duran (1) et A. de Herrera (2) comparent à un éventail, pourvu dans sa partie centrale d'un disque en or, très brillant, analogue à un miroir ; on l'appelait en effet *ytlachiayan* (3). D'un petit cercle concentrique tracé au milieu de ce prétendu miroir partent quatre traits dont l'ensemble forme une croix. Tout autour, des plumes figuraient les rayons du *soleil* (4), c'est-à-dire de l'ostensoir, qui en Europe, tendait à se substituer à l'ancienne monstrance dès la fin du XIII[e] siècle (5). Cet ustensile nous paraît donc être une imitation plus ou moins fidèle de nos premiers ostensoirs ou *soleils*. C'est « pour accomplir des cérémonies religieuses devant ce *soleil* » que les Teotlixes ou messagers de Dieu, après s'être établis en Amérique, traversèrent l'Atlantique pour retourner vers l'Est (6). C'est sans doute ce *Porte-dieu* (7)

(1) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 98-99. — Cfr. J. de Tobar, p. 104.

(2) *Dec. II*, L. III, ch. 15, p. 67.

(3) Composé du nahua *tlachia* voir, avec la préfixe *i* son et la suffixe *yan*, qui correspond à *oir* dans *miroir*, *ostensoir*, *dortoir*, *reposoir* ; le tout peut être exactement rendu par : son ustensile (miroir) ou son lieu (observatoire) pour voir. Le soleil en effet voit tout et c'est sa lumière qui nous fait voir.

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, album. pl. 5 de la part. II.

(5) F. de Mély, dans *la Grande Encyclopédie*. t. XXV, p. 649-650. — Le Soleil est représenté d'une manière un peu différente sur la pl. 7, part. II, et pl. 2, part. III de l'Album du P. Duran : au milieu d'une étoile entourée de rayons on voit un demi cercle correspondant au croissant qui servait à supporter l'hostie. C'est la figure du *Nauholin* (voy. plus haut, p. 198, note 2), ou du soleil considéré comme créateur (Duran t. II, p. 155-159) dont la fête, célébrée à Mexico par les hommes de guerre, présentait de grandes analogies avec celle de la Grande Déesse des Totonacs, compagne du soleil, médiatrice et mère du sauveur. (B de Las Casas. *Apolog. hist.* ch. 121 ; — Roman y Zamora. *Repúblicas de Indias*, nouv. édit. Madrid, 1897, in-18, t. I, p. 180-185. — Torquemada, L. VI, ch. 25, 48 ; L. IX, ch. 8, p. 52, 83, 181 du t. II ; L. XV, ch. 49, p. 134-5 du t. III).

(6) Chimalpahin. 7[e] *Rel.*, p. 38.

(7) Un des noms français de l'ostensoir.

ou *Teomama*, comme on l'appelait en nahua, qui a donné son nom au dignitaire chargé de l'ostensoir dans les États des Tecpantlacs (1). C'est de l'ostensoir également que doivent venir deux des noms de la principale divinité des anciens Mexicains : *Tezcatlipoca* et *Tlatlauhquitezcatl*. Le premier signifie : *miroir resplendissant* (2), ce qui malgré la différence des deux parties de ces composés est, parait-il, aussi le sens du second (3). On ne peut désigner plus clairement le *soleil* (4) qui était tout à la fois un des noms du Christ et du *nauholin*, l'emblème des commandeurs du soleil, emblème qui était peint sur une bannière appendue à l'autel de leur temple, dans la caserne où ils enseignaient les exercices militaires à de jeunes nobles (5). Dans le temple de Tezcatlipoca, à Mexico, l'autel était de la même forme que les nôtres (6) ; le feu y était perpétuellement

(1) Id. *ibid.*, p. 43, 48, 53, 57. Ce fut en effet le *teomama* Quetzalcanauhtli qui porta Tezcatlipoca dans la translation dont on parle plus loin, p. 213-214.

(2) « Espejo resplandeciente » selon Torquemada (L. VI, ch. 20 ; L. VIII, ch. 13 ; L. X, ch. 15, p. 38, 150. 262 du t. II. — *Tezcatl* miroir, et *poca* qui brille. « El espejo relumbrante que a de representar el sol », dit le P. Duran (t. I, p. 238).

(3) Tlatlauhquitezcatl quiere deçir espexo de resplandor encendido (Duran, t. II, p. 147).

(4) Tonatiuh quiere decir sol..... y Tonatiuh quiere decir el que va resplandeciendo. (Torquemada. L. VI, ch. 27, p. 55 du t. II). — *Tona* brillant et *tiuh* qui va. — Quand on sait que *Tonatiuh* était synonyme de *Tezcatlipoca*, et que ces deux noms désignaient le créateur, on comprend mieux le passage du P. D. Duran (t. II, p. 159) parlant de l'*ynvocacion al sol, al qual tenian por criador de las cosas y caussa dellas* ; et aussi ce que disaient les parents en conduisant leur enfant au *telpochcalli*, monastère de Tezcatlipoca (Duran, t. II, p. 108 ; — Torquemada, L. IX, ch. 30. p. 120 du t II) : Nous l'amenons pour apprendre « à servir dans les combats les intérêts des dieux Tlaltecatli et Tonatiuh, qui sont la terre et le soleil. C'est pour cela que nous offrons notre enfant au seigneur dieu tout puissant. *Yaotl*, autrement dit *Titlacauan* ou *Tezcatlipoca*. » (Sahagun, *Hist. gén.*, L. III, append. ch. 4, p. 226 de la trad. franç.)

(5) D. Duran, t. II, p. 155, 156 ; album, part. II, pl. 7.

(6) Id., t. II, 99.

allumé, comme la lumière qui, chez nous, brille devant le Saint-Sacrement (1) ; l'officiant de chaque *semaine* (ou pour mieux dire *cinquaine* de jours), vêtu d'une longue robe descendant jusqu'aux jarrets comme nos dalmatiques et, tenant d'une main l'encensoir, de l'autre une bourse pleine d'encens (2), procédait de la même manière que les prêtres catholiques, élevant et baissant successivement la main (3). La croix de Saint André qui figure sur l'encensoir de ce prêtre (4), les os disposés en sautoir sur le manteau de Tezcatlipoca, et les cinq flocons de coton, qui forment une croix de Saint André sur son bouclier (5), rappellent peut-être que ses adorateurs les Tecpantlacs étaient originaire de l'Ecosse vouée à Saint André (6).

La veille ou le premier jour du mois de *Toxcatl*, le cinquième mois de l'année mexicaine lequel, selon le P. Duran (7) commençait le 20 mai ; selon Torquemada (8) le 24 avril, on célébrait en l'honneur de Tezcatlipoca une des plus grandes fêtes, avec des réjouissances et des représentations qui, dit le premier de ces auteurs (9),

(1) D. Duran, t. II, p. 113.

(2) Id. t. II, p. 112. — Dans beaucoup de cas où l'imitation est évidente, les Mexicains ont plus ou moins modifié le prototype (Voy. les exemples cités dans *Traces d'influence européenne dans les langues, les sciences et l'industrie précolombiennes du Mexique et de l'Amérique centrale*, dans *Revue des questions scientifiques*, 2e sér. t. XI, avril 1897, p. 522-3) ; aussi ont-ils fait de l'encensoir la navette ou vase à encens et l'ont-ils remplacé par une énorme pipe sur la panse de laquelle on voit, comme sur le manteau de Tezcatlipoca, une croix de Saint-André. (D. Duran, Album, part. II, pl. 6). — Un vase en deux pièces semblable à nos encensoirs a été trouvé à Yanguitlan (H. H. Bancroft, *The native races of the Pacific States*. New-York, 1875, in-8, t. IV, p. 423).

(3) Duran, t. II. p. 113 ; — Torquemada, L. X, ch. 14, p. 258 du t. II.

(4) D. Duran, *album*, pl. 6 de la part. II.

(5) Id. *ibid.*, pl. 5, de la part. II et *Hist. de las Indias*, t. II, p. 106.

(6) J. Pinkerton, *An Enquiry* etc., t. I, p. 457-462, 498-500.

(7) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 279.

(8) *Mon. ind.* L. X, ch. 14, p. 256 du t. II.

(9) D. Duran, t. II, p. 279.

« égalaient celles de la Fête-Dieu, qui presque toujours tombe à la même époque ». Elle correspondait d'ailleurs plutôt à nos Rogations : « Elle avait pour but de demander l'eau du ciel, de la même manière que le font nos rogations et nos litanies qui ont toujours lieu dans le mois de mai ; aussi la célébrait-on dans ce mois, en commençant le neuvième jour pour finir le dix-neuvième » (1). Ces cérémonies remontaient bien aux Tecpantlacs, qui les avaient eux-mêmes reçues tant des Papas columbites, leurs prédécesseurs, que des Templiers de Terre-Sainte, comme nous l'apprennent de curieuses anecdotes.

En 1332, les Tlacochcalcs de Yacapichtlan Cohuatepec, dont quelques uns avaient été maltraités et mutilés (la tête rasée, les mains coupées), se retirèrent à Coyohuacan avec le *Teomama* (Porte-Dieu) qui emportait Tezcatlipoca ; une sécheresse commença alors et, pendant quatre ans de suite, il ne plut pas dans le pays des Chalcs ; il ne tomba d'eau que sur les terres des Tlacochcalcs. Pour mettre fin à la famine qui avait duré tout ce temps, les Chalcs se décidèrent en 1336 à aller chercher Tezcatlipoca, qui fut tiré de son tabernacle et porté par le Teomama vers le mont Xoyac, du côté d'Amaquemecan, où les Chalcs s'empressèrent autour de lui et le placèrent dans un tabernacle. Ils se mirent alors sous la protection des gens

(1) D. Duran, t. II, p. 99, 101. — Cfr. J. de Tobar, p. 106. — Quoique les Rogations aient été instituées pour demander à Dieu de protéger les biens de la terre et de détourner les calamités de toute sorte, y compris la guerre et les ravages des animaux malfaisants, elles finirent par s'appliquer plutôt à la sécheresse, comme c'était le cas non seulement en Mexique, mais encore sous des climats plus humides, comme les environs de Trèves (Du Cange, *Gloss. med. latin.* édit. Favre, t. VII, p. 206) En Bourgogne, à Villy-le-Moûtier près Beaune, on portait en procession la châsse de Saint Révérien pour obtenir, suivant les cas, soit le beau temps soit la pluie (Courtépée, *Descr. du duché de Bourgogne*, 2e édit. Dijon, 1847, t. II, p. 407).

du Tecpan [Temple], les Tlacochcalcs. En allant recevoir la statue, le roi des Chichimecs d'Amequamecan lui remit le brillant bâton recourbé [la crosse] ; en retour, le dieu lui attribua la souveraineté d'Amequamecan qui fut partagée entre les Tlayllotlas et lui. Il reçut le titre de *Teohuateuctli* (seigneur théocratique ou spirituel) (1) qui était, d'ancienne date, usité à Tlacochcalco où fut reporté Tezcatlipoca (2).

Une ou deux générations auparavant, les Templiers de Palestine avaient coutume de faire des processions de même genre et dans le même but, comme nous l'apprend le témoignage rendu dans le procès des Templiers par Antoine Syci, de Verceil, notaire apostolique et impérial, qui avait été leur clerc et leur greffier dans le dernier quart du XIII[e] siècle (3). « J'ai vu plusieurs fois, dit-il, une croix de cuivre (4), qui était en apparence sans valeur, mais que l'on disait être celle du bassin dans lequel fut baigné le Christ. Les Templiers la conservaient dans leur trésor et, parfois quand la chaleur et la sécheresse étaient excessives, le peuple d'Ancon (5) les suppliait de la porter dans une procession du clergé. J'ai vu aussi parfois, dans cette cérémonie, le patriarche de Jérusalem [alors *in partibus*], accompagné d'un des chevaliers du Temple, qui portait cette croix avec la dévotion appropriée. A la suite de ces processions, grâce à la

(1) Sept ans après, en 1342, les Tlacochcalcs conférèrent le même titre à Cacamatl Totec, en lui donnant l'investiture de la seigneurie de Tenanco. (Chimalpahin, 7[e] *Rel.*, p. 62-63).

(2) Id., *ibid.*, p. 57-59.

(3) *Procès des Templiers*, t. I, p. 619, 642-3.

(4) Le texte porte *crucem cupitam*. Ce dernier mot n'ayant pas de sens, nous croyons qu'il faut le remplacer par *cupream*.

(5) Il ne s'agit certainement pas ici d'*Ancône* en Italie, mais bien de la ville d'*Acco* ou *Aca*, aujourd'hui Saint-Jean d'Acre, qui était le quartier général des ordres religieux et militaires.

clémence divine, l'eau du ciel arrosait la terre et tempérait la chaleur de l'air (1). »

A défaut de cette croix miraculeuse, probablement restée en Orient, les Tecpantlacs se servaient soit, comme à Xoyac, du Miroir resplendissant ou Ostensoir, l'emblême de Tezcatlipoca ; soit, comme les anciens Papas, d'un livre sacré. On sait en effet, par une des vies de Saint Columba, leur patron, que les moines d'Iona, l'une des Hébrides, à la suite d'une grande sécheresse, firent une procession à travers les champs, en agitant la tunique blanche du saint et en lisant des livres écrits de sa main (2). C'est dans le même but qu'ils placèrent, à trois reprises, sur l'autel, des livres écrits par le saint (3). Ces légendes nous expliquent un terme nahua, que n'a pu comprendre le traducteur de Chimalpahin. Cet annaliste parle, en quatre passages (4) de *tlacuilolquiauh*, mot composé de *tlacuilolli*, écriture, peinture, et de *quiauitl*, pluie. Entre les deux sens du premier terme, le traducteur a choisi le moins rationnel et rendu le tout par : *pluie peinte* (5). Nous regardons comme plus plausible l'expression : *pluie d'écriture*, c'est-à-dire obtenue au moyen de livres et miraculeusement comme chez les Columbites des îles Britanniques. Si l'on n'avait pas toujours à sa disposition des manuscrits thaumaturgiques ou de saintes reliques, on se servait d'Évangiles, de missels, de rituels, de formules des litanies, pour les chants et les prières des Ro-

(1) *Procès des Templiers*, t. I, p. 646-7.

(2) Adamnan, *Vita Sti Columbae*, L. II, ch. 45, p. 188-9 du t. VI des *Historians of Scotland*, 1874, in-8.

(3) Id., *ibid.*, L. II, ch. 46, p. 89.

(4) 6e *Relat.*, p. 7 ; — 7e *Rel.*, p. 26, 28, 58.

(5) « Il faut sans douter entendre, dit-il, par *pluie peinte* cette ondée qui, en décomposant les rayons du soleil, produit l'arc en ciel », (note 2, p. 7 de la trad. des *Ann.* de Chimalpahin).

gations (1), de sorte que la locution nahua est parfaitement juste, les Mexicains ne manquant pas alors et ayant conservé jusqu'au XVIe siècle d'antiques peintures de scènes bibliques (2).

C'est, paraît-il, à leur réputation de thaumaturges, fondée sur les invocations à Tezcatlipoca, que les Tecpantlacs, d'abord fort pauvres, durent leur influence spirituelle, et par suite leur puissance temporelle (3). Celle-ci dut s'affaiblir lorsque, en 1347, ils furent impuissants à conjurer la sécheresse par la *pluie d'écriture* (4), dont il ne fut pas question pendant la grande famine de 1450 à 1454 (5). C'est que dans l'intervalle, les mœurs et les croyances avaient notablement changé. Les Tenuchcs, qui erraient depuis longtemps sur le plateau de l'Anahuac, s'étant établis à Mexico, dans le premier quart du XIVe siècle, avaient renié les traditions des Aztecs ou Blancs dont ils étaient issus (6), et substitué à la force morale et religieuse le régime du *maquauitl* (sabre). Pour terrifier leurs voisins, ils égorgèrent la fille du roi de Culuacan, Achitometl II (1336-1347) (7), qu'ils avaient demandée pour reine et déesse (8). Leur exemple fut bientôt imité par les Culuas eux-mêmes qui, pour la première fois en 1348, firent des sacrifices humains dans le temple de

(1) J. Brand, *Observations on the popular antiquities of Great Britain*, nouv. édit. par H. Ellis, Londres 1853, in-18, t. I, p. 199, 200, 203, 206-7.

(2) Voy. *Traces d'influence européenne*, p. 511-514.

(3) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 28, 58-59.

(4) Id., 6e *Rel.*, p. 7.

(5) Id., 7e *Rel.*, p. 115-117.

(6) *La Contrefaçon du Christianisme chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 230-242.

(7) Selon Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 59-63 ; — 1338-1348, selon les *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 52-53.

(8) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 241-2.

Quauhtitlan (1), en donnant un caractère religieux à l'égorgement des prisonniers de guerre. Les Chalcs ne purent se soustraire à cette contagion de férocité, qu'ils aggravèrent même en régularisant ces sacrifices humains. Par une abominable entente avec les Tenuchcs de Mexico, ils firent en 1324 (2), et recommencèrent, en 1368 (3) ou 1376 (4), la *Guerre fleurie* (Xochiyaoyotl) dont le nom décevant dissimule le caractère inhumain : elle consistait à lutter, non pour tuer les adversaires, mais pour faire des captifs. Pour avoir été ménagés sur le champ du combat, ceux-ci n'avaient pas un sort plus enviable que les morts : ils étaient destinés à être mangés, après avoir été solennellement sacrifiés dans les temples (5). Il est possible, toutefois, que cette *Guerre fleurie* n'ait été à l'origine qu'un simple tournoi, et que les Tenuchcs seuls aient sacrifié les prisonniers faits par eux, car B. de las Casas affirme que leur dieu Uchilobos [Huitzilopochtli] « fut le premier à ordonner les sacrifices humains qui n'avaient encore jamais eu lieu au Mexique » (6). C'était, en effet, selon J.-B. de Pomar (7) une invention des Mexicains, introduite à leur imitation dans tout le pays, au moins à Tezcuco, à Tlacuba, à Chalco, à Huexotzinco et à Tlaxcala, contrées qu'ils avaient soustraites à l'influence des Tecpantlacs. Le premier sacrifice humain, qui fut parvenu à la connaissance

(1) *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 54.
(2) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 55.
(3) 8 ans avant 1376, est-il dit dans la 7e *Rel.* de Chimalpahin, p. 71.
(4) C'est la date donnée par les *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 58.
(5) Muñoz Camargo. *Hist. de Tlaxcala*, p. 16.
(6) *Apolog. hist.*, ch. 122.
(7) *Relacion de Tezcuco*, p. 15-16, où l'on voit que c'est seulement quatre vingts ans avant l'arrivée des Espagnols, c'est-à-dire vers 1439, (après la destruction de la puissance des Tecpantlacs), que les sacrifices devinrent des hécatombes.

de Torquemada (1), était celui de quatre Xochimilcs faits prisonniers par les Tenuchcs, un peu avant leur établissement à Mexico, c'est-à-dire dans le premier quart du XIV[e] siècle. Muñoz Camargo n'est qu'un écho, lorsqu'il rapporte que ces rites sanguinaires avaient pris naissance dans la province de Chalco et que de là ils furent transplantés à Tlaxcala (2), la contrée où il se faisait le plus de sacrifices humains (3).

Comment les sujets, peut-être même les descendants ou les disciples des Tecpantlacs, en étaient-ils venus, une centaine d'années après l'arrivée de ceux-ci, à enfreindre la stricte prohibition des divers évangélisateurs précolombiens ? Au IX[e] siècle, le Papa Quetzalcoatl avait mieux aimé s'exiler de Tula que de tolérer les sacrifices humains (4). Le Papa anonyme de la fin du XIV[e] siècle les prohiba également ainsi que l'anthropophagie (5). Il n'est pas douteux que les Tecpantlacs, venus d'Europe, où le cannibalisme était en horreur, n'aient aboli les rites sanguinaires. Mais peu nombreux, isolés au milieu des barbares, perdant de leur puissance depuis qu'on ne les croyait plus capables d'obtenir de Tezcatlipoca la cessation de la sécheresse, affaiblis par leurs guerres avec les

(1) *Mon. indiana*, L. VII, ch. 17, p. 115 du t. II ; cfr. L. II, ch. 10, p. 91 du t. I ; — Voy. aussi Mendieta. *Hist. ecles. ind.*, p. 144.

(2) *Hist. de Tlaxcala*, p. 141-2, reproduite presque mot pour mot par A. de Herrera, *Déc. II*, L. VI, ch. 16, p. 162.

(3) Torquemada, *Mon. ind.*, L. X, ch. 31, p. 290 du t. II.

(4) A. de Tapia, *Relac.* p. 574 du t. II de la 1[re] *Col.* d'Icazbalceta ; — Gomara, *Conq. de Méj.*, p. 327 de l'édit. de Vedia ; — Las Casas, *Apol. hist.* ch. 122 ; — *Mémoriaux pour J. Cano*, p. 266, 288 ; — *Ann. de Cuauhtitlan* p. 17 ; — Mendieta, *Hist. ecles. ind.* p. 92 ; — Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 24, p. 50 du t. II.

(5) *Concession de F. Cortès aux caciques d'Axapusco*, dans la 1[re] *Col.* d'Icazbalceta, t. II, p. 9-10. — Cfr. *Les Voyages transatlantiques des Zeno* dans *Le Muséon*, t. IX, 1890, p. 468.

Tepanecs d'Azcaputzalco et les Tenuches de Mexico, ils ne réussirent pas mieux que les Espagnols (1), plus forts et maîtres incontestés, à empêcher les horribles sacrifices. On croirait même qu'ils y participèrent, si l'on voulait prendre à la lettre les assertions de leur historien national ou d'autres écrivains. Le P. Duran rapporte (2) que, dans leurs dernières guerres contre les Mexicains (3), les Chalcs les menacèrent de les sacrifier à leur Dieu Camaxtli, pour oindre son temple de leur sang et se repaître de leur chair. Mais il faut remarquer à ce propos que le dieu en question était celui d'une nation d'anthropophages, les Chichimecs (4), et que ces Chalcs portaient précisément le surnom de Chichimecs (5). Quatre ou cinq ans plus tard, en 1469, les trois seigneurs les plus puissants du pays de Chalco et de la ville d'Amaquemecan qui sont appelés Chalcs, quoiqu'ils fussent tous de race chichimèque, pendirent des ambassadeurs, firent bouillir leur chair et en firent manger subrepticement à ceux qui les avait envoyés (6). Les Tecpantlacs, dont ils étaient deve-

(1) Despues que los Españoles anduvieron de guerra, y ya ganada México hasta pacificar la tierra, los Indios amigos de los Españoles muchas veces comian de los que mataban, porque no todas veces los Españoles se lo podian defender. (Motolinia, p. 24 du t. I de la 1re *Col.* d'Icazbalceta. — Cfr. Bernal Diaz, ch. 175, p. 249. — Torquemada, L. XIV, ch. 26, p. 585 du t. II).

(2) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 142. — Cfr. Tezozomoc (*Crón. mex.* ch. 23, p. 293 de l'in-4), qui ne parle pas de l'anthropophagie.

(3) Qui, selon Chimalpahin (p. 113-127), dura de 1446 à 1465, et selon les *Ann. de Cuauhtitlan*, de 1436 à 1462.

(4) Los Indios.... Chichimecas.... han tenido de costumbre comerse las carnes de los que mataban y beberles la sangre (Torquemada, L. XIV, ch. 26, p. 585 du t. II).

(5) D. Duran, t. II, p. 139. — La plupart de Teochichimecs, en effet, s'établirent dans le territoire de Chalco (Torquemada, L. III, ch. 10, p. 261 du t. II), où Chimalpahin (7e *Rel.*) mentionne souvent des princes Chichimecs).

(6) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 131.

nus les maîtres, ne doivent pas être rendus responsables de cet acte de barbarie, mais on ne saurait les disculper de l'avoir, en quelque sorte, autorisée par des expressions métaphoriques et un langage mystique qui n'étaient pas de mise auprès des sauvages.

Les doctrines et les pratiques du catholicisme ne furent malheureusement pas toujours bien comprises des peuples grossiers auxquels ils les enseignaient. Les métaphores peuvent donner lieu à de singulières méprises quand des prédicateurs s'en servent devant des auditeurs incultes qui sont portés à tout prendre à la lettre. La *Regula pauperum commilitonum Christi Templique Salomonici*, pour dire qu'après avoir communié, aucun des chevaliers ne devait craindre d'aller au combat, se servait des termes : « *Divino cibo refecti ac satiati* » (1), que la paraphrase en vieux français rend par : « *repeus de la viande de Dieu et saoulez* » (2). Si l'on pouvait sans inconvénient s'exprimer aussi crûment devant les chrétiens de l'Ancien Monde, il n'était pas permis de le faire devant des amateurs de chair humaine. Comment en effet les Chichimecs ou nomades du Mexique auraient-ils pu comprendre le mystère de la Sainte-Cène, quand les Catholiques et les Protestants européens, instruits par les livres sacrés, les docteurs de l'Église et de savants théologiens, sont en désaccord sur la transsubstantiation ? Tout en adoptant le

(1) Edit. de Maillard de Chambure, p. 507 ; — éd. de H. de Curzon, p. 21-22.

(2) *Ibid.*, p. 208 ; — p. 21-22.

(3) Après les récoltes, en novembre, les Mexicains faisaient de petits pains ronds, avec de la graine de *cunila gallinacea* et de la farine de maïs, et ils disaient en chantant que « ces pains se changeaient au corps de Tezcatlipoca, leur dieu suprême » (Cantaban y decian que aquellos bollos se tornaban carne de Tezcatlipoca, que era el dios ó demonio que tenian por mayor). C'est avec ces pains que communiaient les enfants,

dogme dans l'espoir d'en tirer des avantages temporels (1), les Mexicains l'appliquaient d'une façon contraire à son esprit : outre l'hostie (2) qui est le corps de la divine victime propitiatoire, il leur fallait un représentant corporel de la divinité. A cet effet, ils choisissaient parmi les captifs quelque vaillant guerrier à qui l'on donnait le nom et le costume d'un dieu, pour remplacer le rôle de celui-ci pendant une année, au bout de laquelle on le sacrifiait en grande pompe (3) et sa chair était partagée entre les seigneurs qui la mangeaient comme une nourriture divine. L'immolation rituelle de cet ennemi (en latin *hostis*, d'où *hostie*) était une abominable contrefaçon de l'Eucharistie dégénérée de simple *théophagie* en *théandrophagie*, puis, sous l'influence des Tenuches de Mexico (4), en effroyable hécatombe de prisonniers, d'esclaves et même d'enfants, dont le sang servait à désaltérer le soleil, et les cadavres à pourvoir les boucheries de chair humaine (5).

A cet égard, les Tlaxcaltecs n'étaient pas moins fana-

tandis que les seigneurs, les marchands et les prêtres mangeaient la chair des victimes humaines (Motolinia. *Hist. de los Indios*, L. I, ch. 2, p. 23-24. — Cfr. *Pratiques et institutions relig.* p. 197). Tout en croyant à la transsubstantion enseignée par les évangélisateurs, les Indiens pratiquaient la communion de la manière la plus inhumaine.

(1) Ils promettaient de donner des cœurs d'hommes et d'enfants à leurs dieux pour apaiser leur courroux ou pour en obtenir ce qu'ils désiraient (Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, p. 142 ; — Cfr. Herrera, *Dec.* II, L. VI. ch. 16, p. 162 ; — Torquemada, L. XV, ch. 49, p. 134 du t. III ; — D. Duran, t. II, p. 157).

(2) Remplacée par le *tzoalli* arrosé du sang des victimes humaines, sorte de pain qu'ils regardaient comme les os et la chair de dieu et avec lequel ils communiaient. (D. Duran, t. II, p. 86-96, 197 ; — *Codex Vaticanus* n° 3738, explic. dans le t. V de Kingsborough, p. 196. — Cfr. *Pratiques et institutions relig. d'origine chrétienne*, p. 193-4, 198-9).

(3) D. Duran, t. II, p. 101-2, 104, 157-8 ; J.-B. de Pomar, *Rel. de Tezcuco*, p 21 ; — Torquemada, L. X, ch. 14, p. 259-261).

(4) Voy. *La Contrefaçon du christianisme chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 211-2.

(5) Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, p. 141.

tiques que les Tenuches, et ce n'est pas le seul cas où ils refusèrent de se contenter des représentations symboliques : tandis que dans d'autres contrées du Mexique, une statue du dieu Huitzilopochtli, en pâte bénite, était percée et mise en pièces à coups de javelots (1), ils attachaient, en certaines fêtes, un captif à une croix et le tuaient à coups de flèches ; le lendemain, ils en torturaient un autre à coups de dards (2). Qui ne verrait là une cruelle imitation de certains mystères du moyen-âge (3) où l'on rappelait dans nos églises les diverses scènes de la Passion?

On a vu que, à l'imitation de Tezcatlipoca, les religieux et les religieuses de son monastère (4), à Mexico, se rasaient les cheveux sur le front, d'oreille en oreille, mais les laissaient croître sur l'occiput et retomber en longue queue sur leurs épaules ; ceux du temple de Huitzilopochtli, au contraire, portaient la tonsure coronale comme nos moines, aussi bien à Mexico que dans le territoire de Chalco et de Huexotzinco (5) ; ainsi ces derniers étaient tonsurés à la romaine, ayant subi l'influence des Tecpantlacs ; tandis que les autres, issus des immigrants qui avaient été évangélisés par les Papas Gaëls, ne pouvaient se rattacher qu'aux traditions Columbites.

Il y eut dès l'origine antagonisme entre Huitzilopochtli,

(1) Sahagun, *Hist. gén.*, L. II, ch. 34 et L. III, ch. 1, § 2, p. 153, 203-4 de la trad. franç. ; — Torquemada, L. VI, ch. 38 ; L. X, ch. 27, p. 71-73 et 281-3 du t. II.

(2) Torquemada, L. X, ch. 31, p. 291 du t. II.

(3) La Passion est encore représentée de nos jours, notamment en Palestine et en Yucatan (J. L. Stephens, *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, 12e édit. New-York, 1846, in-8, t. II, p. 212-215), mais avec des mannequins, ou tout au plus des acteurs, et non avec des captifs voués à la mort.

(4) *Supra*, p. 208, note 5.

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, T. II, p. 86 : Cfr. l'Album. part. II, pl. 2.

le dieu guerrier des Tenuches de Mexico, et Tezcatlipoca, le dieu des Chalcs, que les premiers qualifiaient de *jeune ennemi* (1) et à qui ils enlevèrent successivement les États où il était adoré. Ils assujettirent les Tepanecs d'Azcapu-tzalco en 1429 ; les Xochimilcs en 1430 ; les Quauhque-choltecs, les Mizquics et les Cuitlahuacs en 1432 ; les Quauhnahuacs en 1439 ; les Chalcs de 1459 à 1465, après avoir exécuté tous les princes importants qu'ils remplacèrent par des gouverneurs pour la plupart étrangers ; les Mazahuacs en 1471 ; les habitants de Tullocan en 1474 ; les Matlatzincs en 1477 ; les Xiquipilcs en 1478 ; les Huexotzincs en 1515 seulement (2), et comme il y avait déjà longtemps que les Aculuas de Tezcuco s'étaient ligués avec les Tenuches pour former la fédération des Culuas, il ne resta, parmi les anciens sujets des Chalcs, que les Tlaxcaltecs pour tenir tête aux vainqueurs ; encore ceux-ci ne les conservèrent-ils que par tolérance pour avoir des adversaires dans les *Guerres fleuries* et des victimes pour leurs horribles sacrifices (3). Quant aux Tecpantlacs

(1) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 26 note 2.

(2) Id., *ibid.*, p. 99, 100, 103, 105, 119-126, 132, 135, 137, 153. — Cfr. Mendieta, *Hist. ecles. ind.*, p. 148. — Le *Codex Tellerianus* (dans *Antiq. of Mex.* de Kingsb. t. V, p. 151) donne bien l'année 1465 comme date de l'asservissement des Chalcs, mais il ajoute à tort que l'immolation rituelle des prisonniers de guerre commença alors seulement : « Año de XII casas y de 1465, los Mexicanos..... se señorearon de la provincia [de Chalco], laquel quedo sujeta a los Mexicanos desde este año, Dizen todos los viejos que desde este año 1465, en que fue guerra entre los Mexicanos y Chalcos, usaron sacrificar hombres tomados en la guerra, porque hasta aqui no sacrificaron sino animales, y à los hombres los sacavan sangre de sus cuerpos. » L'interprète du *Codex* a l'air de dire, par cette dernière phrase, que l'on n'égorgeait pas les captifs, mais que l'on se bornait à leur tirer du sang pour en asperger les idoles ; mais il est contredit par nombre de textes jouissant d'une plus grande autorité. (Voy. *supra*, p. 217).

(3) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 239-240 ; t. II, p. 94-95 ; — Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca*, ch. 41, p. 206-208 du t. I, in-8. — Cfr. pourtant D. Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, L. I, ch. 15, p. 123-4.

asservis, s'ils continuèrent comme de tout temps à travailler pour les temples, ce n'était plus pour leur *tecpan*, mais bien pour le *teocalli* de Huitzilopochtli (1), pour la construction duquel leurs ancêtres avaient refusé des pierres (2), d'où une longue guerre qui finit par leur assujettissement aux Tenuches.

L'influence exercée par eux n'avait donc pas été assez grande pour établir solidement dans le haut Anahuac la civilisation européenne et le christianisme, dont on retrouva pourtant bien des vestiges chez leurs descendants (3). Si la religion et la nationalité des Tecpantlacs n'ont pas déteint davantage et laissé de traces plus nombreuses chez les peuples au milieu desquels ils étaient établis, c'est évidemment qu'elles étaient trop différentes de celles des mères de leurs enfants et de leurs sujets ou alliés. La femme, qui est la gardienne du foyer et des traditions, finit bientôt par imposer sa langue, ses croyances et ses mœurs, non seulement à ceux qu'elle élève, mais encore à ceux qui l'entourent. Or chez les Templiers, ne formant qu'une infime minorité de la population, les frères lais, cultivateurs ou artisans, étaient les seuls qui pussent se marier. Ils n'avaient sans doute pas mené en Amérique de femmes européennes, et la postérité issue de leur union avec des indigènes ne pouvait leur ressembler de tous points. Il en fut chez eux, comme chez les Francs, les Burgondes, les Goths, les Langobards, qui, tout en étant la classe dominante, se laissèrent assimiler dans le cours de peu de siècles, par leurs propres sujets, Gallo-

(1) Bernal Diaz del Castillo, *Conquista de la Nueva-España*, ch. 86, 139, p. 81, 154 de l'édit. de E. Vedia ; p. 221, 419 de la trad. du Dr Jourdanet ; — Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 79, 85, 90, 178, 180, 188, 197, 198.

(2) D. Duran, t. I, p. 134, 135 ; — Tezozomoc, ch. 21, p. 289 l'in-4.

(3) Voy. *supra*, p. 205-216.

Romains, Italiotes, Ibères, et qui, au bout de quelques générations, avaient oublié leurs idiomes et ne parlaient plus que des dialectes néo-latins. De même les Tlacochcalcs substituèrent le nahua à leur belle langue particulière (1). D'un autre côté, dès la quatrième génération qui suivit leur établissement dans le bassin du lac de Chalco, leur pouvoir essentiellement spirituel était en décadence ; en 1407, les chefs des Chalcs durent s'expatrier pour se soustraire à la tyrannie des Mexicains (2). Au temps de Cortès, il y avait plus d'un demi siècle que leurs successeurs étaient sous le joug, conservant néanmoins leur réputation de bravoure (3), se révoltant de temps à autre (4), faisant alliance avec les villes ennemies de Mexico : Tlaxcala (5) et Tlatelulco (6) ; plus tard avec les Espagnols dès leur arrivée dans l'Anahuac central. Ils les aidèrent puissamment dans la conquête du Mexique (7) ; aussi les terres dont ils avaient été dépossédés par les chefs de la confédération Culua leur furent-elles rendues par les maîtres de la Nouvelle Espagne (8).

En 1519, avant l'entrée de F. Cortés à Mexico, la plu-

(1) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 29-30.
(2) Id., *ibid.*, p. 131.
(3) Torquemada, L. II, ch. 47, p. 158 du t. II.
(4) Id. L. II. ch. 44, 50, p. 153, 163 du t. II. — Orozco y Berra fait remarquer qu'ils avaient été les constants ennemis des Mexicains (*Hist. ant.* T. III, p. 269). — De même, Bernal Diaz dit de leurs congénères, les Mizquics : « Estos, segun pareció. jamás estuvieron bien con Mejicanos, y los querian mal de corazon. » (*Conq. de Nueva España*, ch. 139, p. 153 de l'édit. de Vedia ; p. 418 de la trad.). — Quant aux Tlaxcaltecs, autrefois sujets des Chalcs, le nom des Mexicains leur était si odieux qu'ils ne contractèrent jamais d'alliances ou de mariages avec eux, bien qu'ils s'unissent avec toutes les autres populations (Muñoz Camargo, L. II, ch. 15, p. 124).
(5) Torquemada, L. II, ch. 70, p. 199 du t. I.
(6) Id., *ibid.*, L. II, ch. 58, p. 177 du t. I.
(7) Chimalpahin, 7e *Rel.*, p. 194, 199.
(8) Id., *ibid.*, p. 196-199.

part des princes Chalcs allèrent le recevoir à Amaquemecan et lui souhaiter la bienvenue, en l'appelant leur dieu (*teotl*) (1) et, un peu avant le siège de Mexico (1521), ils lui amenèrent deux enfants de l'un de leurs seigneurs qui venait de mourir, en leur recommandant de se soumettre au grand chef des *Teules* (2), parce leurs aïeux avaient certainement prédit que le pays serait un jour gouverné par des hommes barbus venus de l'Est, et que tout indiquait qu'il s'agissait des Espagnols (3). Car il faut savoir que Tzumpantecutli, seigneur de Cuitlahuactizic, issu d'*Iztac-Mixcoatl* (le Blanc, chef des Mixs ou Ecossais) (4), avait annoncé la venue des Blancs (5). Il fut mis à mort, en 1517, par ordre de Montezuma II, pour avoir dit que Huitzilopochtli n'était pas le vrai dieu, mais que le règne du Créateur approchait (6). Les Mizquics, congénères des Cuitlahuacs, conservèrent jusqu'au temps de Montezuma II une antique prophétie sur le retour de Quetzalcoatl : les anciens leur avaient appris que les fils de celui-ci devaient recouvrer le pays qui leur avait appartenu et les richesses qu'ils avaient cachées

(1) Id., *ibid.*, p. 188. — Teotl ou Teutl signifie tout à la fois *seigneur* et *soleil*. Dans cette dernière acception il est synonyme de *tonatiuh* (Torquemada, L. VI, ch. 27 et L. VIII, ch. 3, p. 56 et 175 du t. II), qui lui-même l'était de Tezcatlipoca, le miroir brillant (voy. *supra*, p 195, 198 note 2, 208, 209).

(2) Seigneurs, du nahua *teuctli*, pluriel *teteuctin*, nom que les Indiens donnaient aux Espagnols.

(3) Porque ciertamente sus antepasados les habian dicho que habian de señorear aquellas tierras hombres que venian con barbas de hácia donde sale el sol, y que por las cosas que han visto éramos nosotros (Bernal Diaz, *Conq. de Nueva España*, ch. 139, p. 154 de l'édit. de Vedia ; 421-2 de la trad. du Dr Jourdanet).

(4) Voy. *supra*, p. 198, n. 1.

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 398 ; — *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 81.

(6) Voy. plus haut, p. 201, note 4.

dans les montagnes et les cavernes (1). Bien mieux les Xochimilcs, alliés des Tecpantlacs, possédaient de vieilles images de chevaux avec leurs cavaliers, de barques que leurs voiles faisaient ressembler à des aigles, de grands navires montés par des Blancs barbus, armés d'épées, coiffés de cabassets, et vêtus à l'Européenne (2). — Enfin d'anciens protégés des Tecpantlacs, les Tlaxcaltecs se rappelaient encore au XVI[e] siècle une prédiction de leurs ancêtres, d'après laquelle des hommes blancs et barbus, montés sur des hautes maisons flottantes, coiffés de heaumes, armés d'épées et d'arcs supérieurs à ceux des indigènes, devaient venir d'une lointaine contrée orientale pour subjuguer leur pays (3). Ces prophéties, ces réminiscences, ces images qui concernaient les *fils du soleil* en général, c'est-à-dire les hommes de l'Est, adorateurs du Saint-Sacrement, furent appliquées aux Espagnols. Aussi l'un des Conquistadores, Francisco de Aguilar qui, avec tant d'autres, place la même tradition dans la bouche de l'infortuné Montezuma (4), dit-il que « les Chalcs furent, dès l'origine, soumis au roi [Charles-Quint] et grands amis des Espagnols (5). »

Voilà donc un imposant ensemble de faits et de témoi-

(1) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 12. — Cfr. *supra*, p. 198-201.

(2) Voyez les sources traduites et commentées dans *les Deux Quetzalcoatl Espagnols*, p. 485-492.

(3) Muñoz Camarge, L. II, ch. 3, p. 184-185 ; — Herrera, déc. II, L. VI, ch. 3, p. 139 ; — Torquemada, L. IV, ch. 27, p. 145 du t. I ; — B. Diaz del Castillo, ch. 78, p. 70.

(4) Motecsuma..... dixo.... que de sus antepasados tenian y sabian, por lo que les avian dicho, que de donde salia el sol avia de venir una gente barvuda y armados. (*Relacion breve de la conquista de la Nueva España*, publiée dans *Anales del Museo nacional de México*. T. VII, fasc. 1, Mexico 1900, p. 12).

(5) Chalco fue..... desde el principio subjeta al rrey, y muy amigos de los Españoles. (Id. *ibid.*, p. 24. — Cfr. ibid. p. 21 pour les Xochimilcs et les Cuitlahuacs).

gnages, pour la plupart indépendants les uns des autres et qui, tirés des sources les plus diverses, concordent néanmoins pour démontrer que les Tecpantlacs et leurs congénères ou anciens sujets : les Chalcs, les Xochimilcs, les Mizquics, les Cuitlahuacs, les Tlaxcaltecs, contemporains de Cortés, avaient des notions du Christianisme et des Blancs de l'Est. Nous en concluons que leurs ancêtres, venus d'un pays estatlantique, étaient originaires de l'Europe ou qu'ils avaient été évangélisés par des membres de l'ordre militaire et religieux dont le nom était exactement rendu en nahua par celui de Tecpantlacs. Lors même que quelques unes de ces traditions sembleraient suspectes, que certaines croyances et pratiques religieuses paraîtraient trop éloignées du catholicisme pour en être des imitations ou tout au moins d'odieuses contrefaçons ; lors même que l'on contesterait la valeur d'une partie des preuves et des arguments exposés plus haut, — il en resterait encore assez pour qu'il soit impossible d'infirmer nos conclusions, en expliquant autrement que nous ne l'avons fait les vestiges archéologiques, les croyances, les pratiques religieuses, les témoignages historiques et les réminiscences.

Voici en effet ce qui ressort des documents les plus dignes de foi que nous avons traduits et commentés : les Tecpantlacs étaient originaires d'un pays lointain situé à l'est de l'Océan Atlantique (Voy. *supra*, p. 186-7, 194-7, 226-7), et qu'il faut chercher entre le Cap Nord et le Cap Bojador, car au sud de celui-ci l'Afrique était exclusivement habitée par des Nègres, et les réminiscences, comme les peintures conservées par les descendants, les alliés, les sujets, les protégés des Tecpantlacs (Chalcs, Mizquics, Cuitlahuacs, Xochimilcs, Tlaxcaltecs), avaient trait à des Blancs, barbus, armés et vêtus à l'européenne (*supra*,

p. 198-201, 207, 226-7). Comme le berceau commun de ces peuples et des autres immigrants qui les avaient précédés était Tullan-Tlapallan (la Thulé de la mer de l'Est par rapport au Mexique), et que ce nom s'applique aux îles et contrées peuplées de Gaëls (p. 186 note 6), on peut affirmer que les Tecpantlacs appartenaient à la famille de ceux-ci ; et en effet l'un des insignes de Tezcatlipoca, leur divinité particulière (p. 198, 208-213), était la croix *decussata* ou de Saint André, patron de l'Ecosse, et elle figurait sur le bouclier et le manteau du dieu, sur les encensoirs de ses prêtres (p. 212). Ce symbole du christianisme, conjointement avec le soleil ou Ostensoir que tenait l'idole de Tezcatlipoca (p. 210-212) ; avec ses principaux attributs (p. 208-209) qui sont ceux du vrai Dieu ; ainsi qu'avec certains détails de son culte : forme de ses autels, Rogations, encensoir, tabernacle, crosse, livres thaumaturgiques (p. 214-216), — ce symbole, disons-nous, est un sûr indice de l'origine chrétienne de diverses croyances professées par les Tecpantlacs et par le célèbre Nezahualcoyotl, roi de Tezcuco, issu d'un prince chichimec instruit par un missionnaire Chalc (p. 204-207).

En tenant compte de tous ces faits, tirés par Chimalpahin et d'autres historiens, d'anciennes peintures et chroniques, dont ils ne comprenaient pas toujours la portée, puisqu'ils accolent au nom de Tezcatllipoca les qualifications de diable, de grand démon, sans se douter que c'était une contrefaçon du vrai Dieu, — on ne risque guère d'identifier les Tecpantlacs avec nos Templiers, d'autant plus que *tecpan*, la première partie du nom nahua, est la traduction exacte de *templum*, pris dans le sens de palais et non de basilique (p. 189) ; que la division tripartite des Tecpantlacs en Tlacochcalcs ou *milites*, en Teotlixcs ou messagers de Dieu, en Nonohualcs ou résidents, corres-

pond parfaitement à celle des Templiers en chevaliers, clercs et résidents ou conventuels (p. 188-191) ; que ceux-là comme ceux-ci vivaient sous un régime théocratique et militaire, ayant pour chefs, non seulement des Gardiens des flèches, des engins, des harnais, mais encore des Seigneurs ministres de Dieu, des Porte-Dieu, des Prêcheurs, des Révérends moines et des Déchaux (p. 203 n. 8). — Que l'on juge maintenant si ces nombreux traits de ressemblance entre les Tecpantlacs et les Templiers peuvent être expliqués autrement que par la communauté d'origine des deux ordres guerriers et religieux ?

A la vérité, nous ne connaissons pas de documents européens qui nous apprennent, comme fait Chimalpahin, d'où, quand et comment des Templiers passèrent d'Europe en Amérique, mais nous pouvons conjecturer qu'ils partirent des pays gaéliques pendant les troubles qui désolèrent ces contrées à la fin du XIII[e] siècle. Mais, objectera-t-on, comment se fait-il qu'ils n'aient pas fait connaître à l'Europe l'existence d'un Nouveau Monde ? La réponse est facile si l'on se reporte au temps de leur migration et à politique de l'Ordre. Il aimait à s'envelopper de mystère : les chapitres n'étaient composés que de ceux que le Grand-Maître jugeait à propos d'y appeler (1) et, sous peine d'être exclus de l'Ordre, ceux-ci ne devaient révéler à personne, pas même à leurs confrères, ce qui s'y était fait et dit (2). « Une obscurité profonde, mystérieuse même, comme tout ce qui touche les Templiers, entoure la disparition de leurs archives (3) ». D'après le témoignage de

(1) *Règle et statuts secrets des Templiers*, p. 223.
(2) *Ibid.*, p. 314, 390, 448.
(3) Delaville Le Roulx, *Documents concernant les Templiers extraits des archives de Malte.* Paris 1882, in-8, p. 1.

l'un d'eux, Frère Geraldus de Causso, chevalier, « les anciens de l'Ordre s'accordaient à dire qu'il n'avait pas gagné à admettre des lettrés dans son sein. » (1). Avec cette tendance générale à mettre la lumière sous le boisseau, les chefs et les autres membres dirigeants ne devaient pas engager les découvreurs à écrire des relations de voyages (2), et ils ne les auraient pas déposées dans leurs archives, qui sont d'ailleurs dispersées, sinon détruites en grande partie. « Le grand maître et les précepteurs provinciaux, disait encore Geraldus, ne souffraient pas que des frères eussent par écrit ou gardassent par devers eux, sans permission, la Règle de l'Ordre ou les réglements faits plus tard, non plus que d'autres écrits concernant la situation et les affaires (3) de l'Ordre. Le témoin jugeait que c'était un abus et que de là provenaient les soupçons contre les Templiers. Une fois ou deux, à sa connaissance, le Grand-Maitre avait, dans les pays d'Outre-Mer (4), ordonné à tous les frères possédant des livres relatifs à la Règle, aux statuts, aux affaires de l'Ordre de les lui apporter. Il en avait fait brûler quelques uns, à ce que le témoin avait ouï dire et croyait, rendu d'autres aux plus anciens membres ou gardé le reste pour lui. » Deux de ses prédécesseurs en avaient fait autant. (5)

(1) Erat vox communis in Ordine, inter antiquos Ordinis, quod ex quo litterati fuerant inter eos, Ordo non fecerat profectum suum. (*Procès des Templiers*, t. I, p. 389).

(2) Quoiqu'ils aient joué un très grand rôle dans les expéditions en Terre Sainte, on ne connaîtrait guère les Croisades, s'il fallait les étudier dans des mémoires des membres de l'Ordre. C'étaient des hommes d'action et non des gens de plume.

(3) Le texte porte *puncta*. Voy. ce mot § 8 dans le *Gloss.* de Ducange, édit. Favre, t. VI, p. 371. Cfr. *ibid. punctus*, § 3.

(4) Non pas l'Amérique, bien entendu, mais la Terre-Sainte et les îles du Levant.

(5) *Procès des Templiers*, T. I, p. 388-9.

Aussi les anciens manuscrits de la Règle sont-ils rarissimes (1) et n'est-il fait mention, dans aucun livre européen, des Templiers qui, après avoir traversé l'Océan Atlantique, revinrent au moins une fois en Europe pour adorer le soleil, c'est-à-dire le Saint-Sacrement auquel on avait naguère donné cette forme et qui devint l'un des attributs de Tezcatlipoca, la caricature du Dieu des Chrétiens. Si ces relations s'étaient renouvelées, il est à croire qu'elles ne seraient pas longtemps restées secrètes et que l'Amérique aurait été connue chez nous 200 ans avant Christophe Colomb ; mais elles durent naturellement cesser lors de la dissolution de l'Ordre, dont les membres furent soit brûlés ou incarcérés, soit réduits à quitter l'habit et à se faire manœuvres ou artisans (2). Une partie d'entre eux passèrent même chez les Sarrazins et s'efforcèrent de faire le plus de mal possible à leurs anciens coreligionnaires, surtout à leurs frères ennemis, les Hospitaliers (3).

Pourquoi alors les Tecpantlacs seraient-ils revenus en Europe ou y auraient-ils donné de leurs nouvelles, quand

(1) Il était défendu aux frères de posséder les statuts, de peur que les écuiers ne les lussent et ne découvrissent les établissements de l'Ordre aux gens du siècle, ce qui lui eût été nuisible. (*Règle et statuts secrets*, p. 353. — Cfr. l'introd. de Maillard de Chambure, p. 50-51).

(2) Si qui ex Templariorum coetu manumissi aut per fugam abstracti evadere potuerunt, projecto religionis suae habitu, ministeriis plebeis ignoti aut artibus illiberabilibus se dederunt. (Ferretti Vicentini *Historia* (écrite dans le 1er quart du XIVe siècle) chez Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, Milan, 1726, in-fol. t. IX, p. 10-17).

(3) [En 1312]........ . Aucuns Templiers eschapèrent
qui vers Sarrazins se tornèrent,
et porchasèrent et porchasent
comment à nous damage facent,
especiaument l'Ospital.

(*Chronique rimée* attribuée à Geffroy de Paris, dans *Recueil des historiens des Gaules et de France*, t. XXII, 1865, p. 133).

les Templiers qui avaient, selon le témoignage d'un contemporain, échappé au bûcher ou à la geôle, « erraient dans le monde, après avoir dépouillé le froc. » (1). Leur situation au Mexique était meilleure qu'elle n'avait jamais été en Orient et en Europe, où l'Ordre n'avait pas réussi à se tailler une principauté autonome, comme firent les Hospitaliers dans l'île de Rhodes, les chevaliers Teutoniques dans la Prusse orientale et les Porte-Glaive en Livonie. Ce qu'il n'avait pu gagner ici, au temps de sa plus grande prospérité, par la force des armes, quelques-uns de ses membres l'avaient obtenu là-bas très facilement, grâce à leur supériorité intellectuelle et à leur réputation de thaumaturges. Ils avaient tout intérêt à ne pas attirer l'attention de compatriotes qui auraient pu les poursuivre, les asservir ou leur faire concurrence. N'ayant pas besoin, comme leurs malheureux frères restés en Europe, de se déguiser en manants et en vagabonds pour sauver leur vie, ou de se faire renégats pour recouvrer leur liberté, ils dominaient dans leurs États transatlantiques grâce à l'isolement qui fut d'abord leur sauvegarde, mais qui finit par être l'une des principales causes de leur décadence politique et religieuse. Ne pouvant s'appuyer, comme le firent plus tard les colons espagnols, portugais, français, anglais, sur les flottes et les troupes de la mère-patrie ; privés de l'afflux continuel d'immigrants qui les eussent renforcés, ils furent bientôt hors d'état de résister aux entreprises belliqueuses des Tenuchcs de Mexico, des Tepanecs d'Azcaputzalco, des Acoluas de Tezcuco, et ils se laissèrent absorber par les barbares qui les entouraient ou

(1) Caeteri fratres qui persequentium manus potuerunt effugere, relicto habitu, in orbe vagantur. (*Chronicon* Francisci Pipini, chez Muratori, t. IX, p. 750).

par leurs nouveaux maîtres, au point de devenir presque méconnaissables ; si bien que jusqu'ici les Américanistes n'avaient ni soupçonné leur origine, ni compris leurs traditions et leurs superstitions. Les érudits qui s'en tiennent exclusivement aux inscriptions, aux parchemins dûment signés, parafés et munis de sceaux, aux médailles, aux monuments, aux objets d'antiquité, aux mémoires et aux histoires contemporaines des évènements, auront peine à croire qu'une bande de Templiers ait possédé au Mexique, pendant un siècle et demi, des États souverains et même suzerains de nombreuses principautés. Il leur est bien permis de laisser de côté une question si éloignée de leurs études, mais ceux qui disent avec le poète :

Humani nihil a me alienum puto

et qui voudront exprimer une opinion relativement aux Tecpantlacs, devront tenir compte des faits positifs relevés dans ce mémoire et, s'il y a lieu, discuter nos explications et nos arguments ; et aucun vrai savant ne rejetera dédaigneusement nos conclusions, sous l'unique prétexte qu'elles sont invraisemblables et qu'il était impossible à des Templiers de fonder un État durable en Amérique, à l'insu des Européens des XIV[e] et XV[e] siècles.

EUG. BEAUVOIS.

ROLE DES AUXILIAIRES

DANS LA LANGUE HIÉROGLYPHIQUE.

Dans la langue hiéroglyphique, il y a des verbes qui sont toujours *auxiliaires* ; mais il y en a d'autres qui ne remplissent ce rôle qu'accidentellement et que nous appelons, pour ce motif, *pseudo-auxiliaires*. — De plus, le rôle des auxiliaires n'est pas simplement morphologique : il ne se borne pas à la conjugaison ; il s'étend à la syntaxe : c'est ainsi que deux auxiliaires jouent un rôle purement *syntaxique*.

Nous traiterons, dans une première section, des *auxiliaires proprement dits* ; dans une seconde section, des *pseudo-auxiliaires* ; dans une troisième, des *auxiliaires syntaxiques*.

Nous croyons pourtant devoir exposer, dans une courte *introduction*, quelques notions préliminaires, qui doivent nous servir dans la suite de cette étude : nous exposerons le mécanisme général de la conjugaison hiéroglyphique (I) ; après quoi, nous esquisserons le tableau des auxiliaires dont nous aurons à parler, en déterminant autant que possible la signification étymologique de chacun d'eux (II).

INTRODUCTION

I. La conjugaison hiéroglyphique.

La conjugaison hiéroglyphique, peu compliquée, quoi qu'on ait pu dire (1), peut se diviser en deux parties : la conjugaison que nous appellerons *simple*, dans laquelle n'entrent pas les auxiliaires, et la conjugaison *composée*, caractérisée par la présence d'auxiliaires ou de particules précisant le sens de la racine verbale : nous traiterons la seconde en parlant des auxiliaires ; nous n'envisageons, pour le moment, que la conjugaison simple.

Or, il faut y distinguer deux temps : le premier, marquant d'une façon générale l'action présente ou l'action future ; le 2d marquant le passé.

1er temps simple.

Il est formé par la juxtaposition du sujet et de la racine verbale. Le sujet peut être :

a) un substantif ou un membre de phrase.

Il se place soit avant, soit après la racine verbale :

Djet Asar.... dit Osiris (2).

Rā *sqadenut hi sutes šu* (2).

Ra croise sur la région des nuages de Shu.

b) un pronom absolu qui se place devant la racine :

ȧnuχ *reχ*. Je sais.

(1) Cf. Brugsch. — *Grammaire hiéroglyphique* : conjugaison.
(2) Maspero. — *Conjugaison égyptienne*. 3.

entuk *reχ*. Tu sais.

c) un pronom suffixe placé après la racine : c'est la conjugaison proprement dite :

reχ-à. Je sais. *reχ*-ek. Tu sais.

Comme en copte, le sujet est parfois exprimé deux fois : par le pronom absolu, le substantif ou le membre de phrase et par le pronom suffixe :

ànuχ *reχ* à. Je sais.

Parfois, le substantif sujet est rappelé par un pronom absolu :

χer en χeta ntef *ti iu nu*.

Le misérable de Kḥeta, *lui*, nous fait aller...

(Inscription d'Ipsamboul).

Ce temps peut servir à exprimer le présent et le futur ; on le trouve même employé avec le sens du passé (1).

2e temps simple.

Cependant, il y avait une forme destinée à marquer le passé ; c'est celle qu'on désigne sous le nom de 2d temps simple. Il est formé par l'intercalation de *àn* ou *n*, entre le verbe et le sujet, quel qu'il soit :

Reχ àn *Asar*. Osiris a su.

Ari àu *pai neb*. A fait, mon seigneur (2).

Reχ n *à*. Je sais.

Tels sont les deux temps principaux : ce sont proba blement aussi les temps primitifs ; plus tard, les Egyptiens voulurent s'exprimer d'une façon plus exacte et plus précise : ils employèrent à cet effet des formes plus amples : c'est la conjugaison que nous avons appelée *composée* ; c'est ici, comme nous l'avons dit plus haut, que les auxiliaires entrent en scène.

(1) Maspero. Op. c. 4.
(2) Id. ib.

II. Les verbes auxiliaires et leur signification étymologique.

Les verbes auxiliaires hiéroglyphiques sont :

1° les auxiliaires proprement dits : *àu*, *tu*, *un* :

2° les pseudo-auxiliaires : *hā*, *māk*, *χeper*, *àri*, *mā*, *ta*.

3° les auxiliaires syntaxiques : *pu*, *àr*.

Les plus importants sont de loin *àu*, *tu*, *un*, *pu*, et *àr* et il est opportun de fixer tout d'abord leur signification propre.

Pour M. Maspero, *àu*, *pu*, *tu*, *un* ont une origine grammaticale et son avis est partagé, par M. Loret, du moins, en ce qui concerne *pu*, *tu*, *un*.

« *Au*, *tu*, *pu*, *ūn*, ou plutôt son primitif, *nū*, écrit M. Maspero (1), forment un groupe spécial dont chaque terme a son analogue dans le groupe formé par le pronom personnel suffixe de la première personne du singulier *à*, je, et les articles *pa*, le, *ta*, la, *na* les....

« Mettant de côté la terminaison commune à tous les auxiliaires et la terminaison *a*, commune à tous les articles, on trouve à chaque degré de la série, identité de racine entre le verbe auxiliaire et le pronom ou l'article correspondant. « Dans le cas de *àu* être = *à* moi, il est facile d'expliquer cette identité. Afin d'exprimer l'idée abstraite ou générale d'être, on emploie la racine qui désigne le moi : comme pronom, *à* signifie je, moi ; comme verbe *àu*, marque le fait d'être moi... »

« Les auxiliaires *pu*, *tu*, *nu*, dit M. Loret (2), sont formés des lettres p, t, n, de même que l'article défini et le pronom adjectif démonstratif : l'article est *pa*, *ta*, *na* ;

(1) Maspero. Op. c. 16.

(2) Loret. *Manuel de la langue égyptienne*. § 116.

le pronom *pen, ten, nen* ; les trois verbes auxiliaires sont *pu, tu, un*.

A l'origine, la forme *pu* devait certainement n'être utilisée que pour le masculin, *tu* devait être réservé au féminin, et *nu* au pluriel. Mais ces valeurs spéciales disparurent de bonne heure et les trois formes finirent rapidement par être employées l'une pour l'autre. D'autre part, la forme *nu*, par suite d'une métathèse très fréquente en égyptien dans les racines bilitères, se changea en *un* ; *pu* se maintint dans son état primitif et *tu* produisit par métathèse, une forme *ut* que l'on rencontre aussi souvent que *tu*. »

Cette hypothèse est très séduisante et, tout d'abord, on est frappé par la ressemblance entre les diverses séries de formes signalées par ces auteurs. Mais comment admettre que des formes déterminées aient perdu, dans leur rôle d'auxiliaire, le sens précis de genre et de nombre qu'elles ont conservé dans les articles et les pronoms ?

Ne vaudrait-il pas mieux faire la supposition inverse et considérer *pu, tu, nu* comme ayant eu primitivement le sens de *être*, sens qui aurait été affecté plus tard à la détermination du masculin, du féminin et du pluriel ? Il est plus facile d'admettre qu'un sens indéfini ait été conservé que de recevoir l'hypothèse contraire. Toutefois, nous ne faisons qu'énoncer cette question sans avoir la prétention d'y répondre.

Pu, tu, un avaient-ils une signification différente ? Tous les égyptologues admettent que ces verbes signifient *être*. MM. Maspero (1) et Loret (2) pensent que primitivement, *pu* ne s'appliquait qu'au masculin, *tu*, qu'au féminin et

(1) Maspero. Op. c. 16.
(2) Loret. Op. c. 116.

nu ou *un*, qu'au pluriel. Brugsch (1) partage la même opinion, du moins pour *tu*, qui, dit-il, est le féminin de *pu* ; quant à *un*, il lui donne la signification plus spéciale de être, avec la nuance de paraître, se manifester (2).

De même, Brugsch a cherché à préciser le sens des autres auxiliaires : à *âu* il attribue le sens d'*être*, avec la nuance de se trouver, être dans l'état, à *âr*, celui de être par rapport à, ce qui explique très bien un emploi syntaxique très fréquent de cet auxiliaire (3).

Les autres racines employées comme auxiliaires ont un sens beaucoup moins difficile à préciser : on s'accorde à donner à *hā*, le sens de être debout (stare), à *māk*, celui de être présent, à *χeper*, celui de devenir, à *âri* celui de faire — *Mā* n'est, comme nous le verrons plus loin, que l'impératif de *ta*, donner. Après ces notions préliminaires, nous pouvons entrer dans notre sujet.

---

(1) Brugsch. *Gr. hiéroglyphique.* 123 et suivants.
(2) On pourrait peut-être le rapprocher de ⲟⲩⲉⲓⲛ luire ?
(3) Voir section III, chapitre II, § 2.

SECTION I.

Les véritables auxiliaires.

CHAPITRE I. — L'AUXILIAIRE âu.

(Copte ω, οι, ο, de même signification).

Cette racine verbale est très répandue et offre des usages variés. Auxiliaire et exprimant l'état par excellence, [*âu* = le fait d'être (1)] on la trouve tantôt conjuguée, tantôt non conjugée ; un emploi abusif lui fait même perdre à la longue sa qualité de verbe et nous la trouverons plusieurs fois jouant le rôle de conjonction.

L'auxiliaire *âu* s'emploie :

1° dans la formation des temps composés. § 1.

2° dans la formation d'impératifs et de participes. § 2.

3° dans les formes passives, négatives et interrogatives. § 3.

4° dans la formation de locutions impersonnelles et conjonctives. § 4.

§ 1. RÔLE DE *âu* DANS LA FORMATION DES TEMPS COMPOSÉS.

Dans les temps composés, *âu* est tantôt seul, tantôt accompagné d'une préposition. Il faut distinguer ces deux séries de temps composés.

(1) Maspero. Op. c. p. 16.

I. *Temps composés avec l'auxiliaire* àu *seul.*

L'auxiliaire áu peut se combiner avec les suffixes personnels et les racines verbales de trois manières différentes :

A. *àu* invariable est joint au verbe conjugué, c'est-à-dire affecté des suffixes personnels.

B. *àu* conjugué est joint au verbe conjugué.

C. *àu* conjugué est joint au verbe non conjugué.

a) àu *invariable joint au verbe conjugué.*

En prenant comme exemple la racine reχ, savoir connaître, nous obtenons les paradigmes :

àu *reχ-à* : (racine verbale au 1[re] temps simple) : je sais.

àu *reχ-na* (» » » 2[d] » ») : je sus.

C'est l'idée de connaissance se rattachant à celle d'existence. Partant de cette donnée, M. Maspero (1) donne de ces formes l'analyse suivante :

àu reχ-a, est le fait de savoir de moi : je sais.

àu reχ-n a est le fait que j'ai su. J'ai su.

Les formes en *àu* impliquent souvent l'idée de simultanéité, de corrélation entre les diverses actions exprimées par la racine verbale si bien que, pour en rendre pleinement le sens, il faut alors les traduire par le participe, ou par l'indicatif précédé d'une conjonction de temps, ou d'une particule copulative, adversative etc.

àu *ut' à honef m̦ χet seper r meh (t) amenti Kattesch* (2).

(1) Maspero. Op. c. 18.

(2) Inscription d'Ispsamboul-Guiegsu.

En copte, on a le même emploi de ⲁⲓ (ⲉⲓ) formes dérivées de *àu*. ⲁⲥϣⲱⲡⲓ ⲙⲙⲟⲓ ⲉⲓⲟϩⲓ ⲉⲣⲁⲧ ⲉϫⲉⲛ ⲫⲓⲁⲣⲟⲙⲓⲧⲓⲅⲣⲓⲟⲥ.. Il advint à moi tandis que je me tenais sur le fleuve du Tigre. Daniel, Visions 14-3.

Cf. même texte : 8, 9-10.

En marchant, Sa Majesté, en barque, parvint au Nord-Ouest de Kattescḥ.

àu na reṭ ḥer àr au *bu àī na šem r ta ànt* (1). Les hommes vinrent, *tandis que* ne vinrent pas ceux qui étaient allés à la montagne.

àu *àn reχ-tu paif sχeru*. Mais, on ne connaissait pas son existence (2).

Cette signification s'est tellement accentuée dans le nouvel égyptien que, selon M. Erman (3) la forme du modèle *àu reχ-à* n'est plus un temps composé, mais le 1er temps simple du verbe précédé d'*une particule de liaison* àu *rarement employée auparavant*. Nous croyons plutôt devoir nous ranger à l'explication que donne le même égyptologue, dans son ouvrage plus récent (4), à savoir que la particule *àu* est, en réalité, l'auxiliaire du premier temps simple, mais en tant qu'il implique, comme nous venons de le dire, l'idée de corrélation entre deux actions.

Cette explication rend bien compte des différents usages de cette forme en nouvel égyptien :

1. Le plus souvent, elle marque une simple corrélation.

àuf ḥer χed ḥer set àu *ānχ f m tep n àaut neb n set* (5). Il envahit le pays *et* vécut des meilleurs animaux du pays.

2. Répétée, elle équivaut à quoique.... pourtant.

àu *àārt u rdjet nà àmmatu* àu *bn tutu dut āqu* (6). *Quoi-*

(1) et (2) Orb. 11-8 et Orb. 145.

(3) Erman. *N. Aeg. Gramm.* § 196.

(4) Erman. *Aeg. Gramm.* (1894) § 220 et suivants. Il y constate simplement la combinaison de L'AUXILIAIRE *àu* avec la forme reχ-à sans proposer d'explication.

(5) Erman. *N. äg. gram.* § 196.

(6) » » § 200

qu'on m'eût dit : « qu'on donne, » on ne me donna *cependant* aucun moyen de me nourrir.

3. Si la forme *àu reχ-à* suit une phrase négative à laquelle elle se rapporte, elle contient une idée adversative qu'on fait ressortir en la faisant précéder de *mais* :

Les hommes revinrent : *àu bu āi šemt r ta àut pa āš* àu *χedebu sen Bata* (1). Mais ceux qui étaient allés à la montagne des cèdres ne revinrent pas, *au contraire* (mais) Bata les avait tués.

4. Du reste, même en nouvel égyptien, les formes *àu reχ-à* et àu *reχ-n à* n'ont pas toujours ce sens copulatif et adversatif. On les trouve encore avec leur ancienne signification.

mà qdnu red àu àn un mdaf *ḥri* (2). Comme quelqu'un qui n'a pas de chef.

B. àu *conjugué, joint au verbe conjugué.*

L'auxiliaire *àu* présente un paradigme complet, du moins au premier temps : selon M. Maspero, on ne le trouve jamais au 2d temps, et M. Loret, d'accord avec lui sur ce point (3), affirme en outre qu'il ne prend pas la marque du passif *tu* (4). Voici pourtant un exemple qui infirme cette assertion prise dans son sens absolu :

àu-tu-f meh *àm ef* (5). On s'empara de lui.

Le suffixe *f* montre qu'on est ici en présence de l'auxi-

(1) Erman. *N. äg. gram.* § 199

(2) » » § 201

En néo égyptien, *àu* est particulièrement fréquent devant les négations des verbes *àn*, *bu*, *bupui*, *ben*. Cf. Erman ib. 198 et plus loin

(3) Maspero. Op. c. p. 17 Loret. Op. c. nº 123. Cf. Brugsch.. *Gram. hierogl.* 128 et suivants.

(4) Maspero. Op. c. 77. Loret. Op. c. § 129.

(5) Maspero. Op. c. 17.

liaire *tu* caractéristique du passif, comme nous le verrons plus loin, et non pas du pronom impersonnel *tu*.

Conjugué au premier temps, *àu* se joint au verbe employé au premier *àu* au second temps : nous avons ainsi deux formes en *àu*, à sujet redoublé :

àu *à reχ-à* et àu *à reχ-n-à*.

Ces formes sont une sorte d'équation :

àu à, le fait d'être moi = *reχ-à*, le fait de connaître de moi (1). D'après M. Erman, elles impliquent une idée d'habitude, de coutume et il faudrait traduire rigoureusement :

àu *à reχ-à*. *J'ai coutume* de savoir (2).

Comme les éléments composants de cette locution ne nous permettent pas de rendre raison de cette signification, il faut croire que c'est l'usage qui l'a introduite (3).

Si plusieurs verbes ainsi combinés avec *àu* se suivent, àu se place seulement avant le premier (4). Les formes *àu à reχà*, et *àuà reχ-n-à* s'emploient :

1. Dans les narrations :

àuà *dàà mu n àb*. Je donnai de l'eau à celui qui avait soif.

2. Dans une proposition subordonnée jouant le rôle de complétive explicative :

sa set m neḥbtf, àuf men-f *ati n nehbtf* (5).

Un homme, au cou duquel il y a une tumeur et *qui a des douleurs aux deux articulations du cou*.

(1) Maspero. Op. c. 17.

(2) Erman. *Aeg. gr.* § 224.

(3) Quand le sujet du verbe est un nom, il s'intercale entre l'auxiliaire et le verbe : dans ce cas, l'auxiliaire perd son suffixe : *àu* NETER *reχ-f*. Dieu sait. Cf. Introduction.

(4) Erman. *Aeg. gr.* § 224.

(5) Erman : *Aeg. gr.* § 224 et suivants.

C'est l'application du principe que nous avons émis plus haut : *àu* marque, ici encore, la corrélation avec ce qui précède ; d'où son emploi.

Dans sa grammaire du nouvel égyptien, M. Erman ne mentionne plus les formes *àu à reχ à* et *àu à reχ-nà*, que nous venons d'étudier. Pour nous, le fait de cette disparition s'explique par le rôle de plus en plus prépondérant de *àu* dans la conjugaison. Dès le principe, il ne se conjuguait pas et précédait la racine conjuguée comme une particule invariable : *àu reχ à*, *àu reχ-ek* etc. Il reçoit les affixes personnels en même temps que le verbe attributif dans *àu à reχ à*, où les deux racines s'équivalent en tant que verbes. L'évolution est achevée dans *àu à reχ* où l'auxiliaire seul se conjugue, la racine *reχ* jouant le rôle de simple attribut. C'est la forme que nous devons maintenant étudier.

C. àu *conjugué seul.*

àu à reχ : est de moi le fait de connaître : Je sais (1).

L'école française, ainsi que Brugsch, renseignent cette forme comme appartenant à la langue hiéroglyphique, sans distinction d'époque ; mais M. Erman la regarde comme faisant seulement partie du système de conjugaison du nouvel égyptien, tout en reconnaissant d'ailleurs son existence dès le moyen empire (2).

Ce temps implique l'idée d'une action permanente. Cette notion fondamentale se retrouve d'une façon plus ou moins précise dans la plupart des cas où cette forme est employée :

(1) Maspero. Op. c. 18.
(2) Erman. Ib. 246. Note et *Neuäg. gr.* 223 et suivant.

1° elle marque une action habituelle :

àu paif per m kui, àust stertà. Sa maison était obscure et elle (sa femme) était couchée là (1).

De là, l'emploi de cette forme pour déterminer une qualité *permanente* d'un substantif : *ret* auf *met* (2). Un homme mort.

2° Elle exprime les circonstances accompagnant l'action principale ou les actions qui l'ont précédées : bref, tout ce qui forme le *cadre* de l'action principale.

àuf her šemt r merit àu hatef *huāut* (2).

Il alla vers le rivage, tandis que son cœur était plein de chagrin.

Renti utu na sru n nut šems (2), *àu meh m taiāat*, àuà nχet *rrau*, àuà neḥems *àuà her dut àutns nek* (3).

Les princes de la ville envoyèrent deux serviteurs : ils prirent cette ânesse : *j'ai été plus fort* qu'eux et l'*ai délivrée* (circonstances antérieures) je te la fais porter (action principale).

3° A la fin d'une narration ; elle exprime le terme de l'action, où *le repos* succède au mouvement.

àuf her qem paif sen àuf met àuf remi (4).

Il trouva son frère mort et se mit à pleurer.

àuf ḥer χedebu taif ḥemt.... àuf ḥems *m kasa* (5).

Il tua sa femme .... et s'assit là étant triste.

4° On trouve cette même forme marquant le futur, mais rarement : àu à šem-*nà m dau*. J'irai demain (6).

Dans ce cas, elle exprime un ordre après une proposition temporelle :

(1) Erman. *Neuäg. gr.* § 224.
(2) » » 224 et 225.
(3) » » 225.
(4) et (5) » 227.
(6) » » 228.

unn pa uχa sper rek, àuk àz *uā ārmāu* .... (1).

Quand la lettre te parviendra, réunis-toi avec ....

Ce dernier emploi, comme du reste les trois précédents, s'explique encore par l'idée de corrélation, de simultanéité renfermée dans *àu* (2).

Le type *àuàreχ* n'a pas de correspondant où *àu* soit conjugué au 2d temps simple : nous avons dit, en effet que cet auxiliaire ne reçoit pas la marque temporelle du passé.

II. àu *dans les temps composés où entre une préposition.*

Ces temps se composent de trois éléments : de l'auxiliaire *àu*, qui reçoit les suffixes personnels, de la préposition et de la racine verbale habituellement invariable.

En égyptien classique, un seul temps de cette formation est usité. C'est :

A. *àu à r reχ*, avec la signification du futur.

La préposition *r*, indique le mouvement, le transfert d'un point de l'espace à un autre, et, par suite, d'un moment à un autre moment : de là, la notion du futur qu'elle introduit dans la conjugaison composée. (3)

àu à r reχ = littéralement, je suis dirigé vers l'acte de connaître, d'où je connaîtrai.

On emploie ce temps :

1° Dans les promesses et les menaces :

χer àu àuà r djet *uf χer ben* àuà r dut *perf*. (4).

(1) Erman. *Neuäg. gr.* § 228.

(2) Maspero fait remarquer (op. c. 19) que les formes *àuà reχ*, *àu reχ-à* et *anà reχ-à* peuvent en outre équivaloir au participe présent ou passé français suivant le contexte. — C'est à cause de l'idée de simultanéité de corrélation renfermée dans l'auxiliaire *àu*. . .

(3) Maspero. Op. c. 65.

(4) Erman. *Neuäg. gr.* 236.

Je ne le dirai à personne, je ne le laisserai pas sortir. S'ils laissent sortir les sortants,... *àuà er χut tes à*... Je descendrai moi-même ... Stèle de Pianχhi, ligne 24.

2° Dans les phrases relatives se rapportant au futur transformées en locutions substantives par la préposition de l'article *pa* :

Pa nti neb àu à r dut, *àsui su nek* (1).

Tout ce que je te ferai faire.

3° Il a un sens impératif après une proposition temporelle : *un ntai sat spru rek*, àuk r àri *mān Pentahthrt*. *Quand cet* écrit te parvient, *réunis-toi* à Pentahthor (2).

En nouvel égyptien, quand le sens du futur ressort suffisamment du contexte, on remplace habituellement la forme *àuà r reχ* par la forme *àuà ḥer reχ* que nous allons étudier.

B. *àuà her* (*hi*) *reχ*.

Comme on peut le voir, cette forme est construite sur le même modèle que la précédente (cf A) la préposition seule a changé.

L'origine de *ḥer* et de sa forme réduite *hi* n'est pas douteuse ; elle se rattache à la racine primitive *ḥer* face, figure (3) àuf χeperu hi àrt *seχàu u heh àu u* = littéralement : il devint face à faire des écrits magiques.

La notion fondamentale qui est renfermée dans cette forme est celle d'*action inachevée*, qui commence, qui doit se faire.

(1) Erman. *Neuäg. gr.* 237.
(2) » » 238.
(3) Toutefois, il faut remarquer que *ḥer* est déjà, dans la langue hiéroglyphique, une préposition qui équivaut à *sur*, *à*. La forme *àuà her reχ*, ayant une origine relativement récente, il est probable que les égyptiens, lors de la formation du temps, voyaient déjà dans *ḥer* une préposition.

Cette forme est née, semble-t-il, au moyen empire (1).

Voici ses emplois :

1° Elle marque fréquemment le futur, comme nous le faisions remarquer tantôt : ce qui est d'ailleurs conforme à la notion fondamentale que l'analyse vient de nous faire découvrir.

Pa nti àuf ḥer djet *m pai ànu*. Celui qui lira cela dans ce livre (2).

2° Elle marque le commencement de l'action et est ainsi le temps propre au récit historique, emploi qui s'explique encore par l'analyse.

àuf ḥer nu *χri par sba*, àuf ḥer ptera *red n paiſ sen āa* (3).

Il regarde sous la porte, il vit les pieds de son frère aîné.

3° Une circonstance qui, selon nous, est dépendante et devrait être exprimée par une proposition relative est souvent simplement rendue par *àu à ḥer reχ*, conformément au principe que nous avons appliqué plusieurs fois (idée de corrélation renfermée dans *àu àuſ her tḥen ta paut*, àusen her šemt).

Il rencontra les dieux qui s'en allaient (littéralement : ils s'en allaient (4).

C. *àuà m reχ*.

Ce temps composé est donné par Brugsch et M. Loret, comme appartenant à la langue de toutes les époques. M. Erman ne cite pas cette locution dans sa grammaire

(1) Erman. *Aeg. gr*. 246.
De Rougé. *Chrestomathie* § 300 note, prétend, il est vrai que *tu*, dans une locution *tuàherreχ* se prête mieux au présent que *àu*, qui annoncerait mieux le passé. Il ne donne pas d'exemple à l'appui de son assertion.

(2) Erm. *Neuäg. gram*. 233. — (3) Ib. 231. — (4) Ib. 232.

de l'égyptien classique et la regarde à peine comme un temps dans le nouvel égyptien. Il cite ce seul exemple :

paia šrâu âuf m nāī *r χala*. Mon fils qui est en route pour la Syrie (1). Tout le monde s'accorde à donner à cette forme le sens du présent.

§ 2. Rôle de *âu* a l'impératif et au participe.

A. Le rôle de *âu* à l'impératif est très restreint : nous avons simplement à mentionner l'usage de *âu â ḥer reχ* et de *âu â r reχ*, plus rarement de *âu â reχ* pour exprimer un ordre après une proposition temporelle (2).

B. *a*) Les locutions *âu reχ â*, *âu â reχ â*, et *âu â reχ* peuvent marquer non seulement le présent ou le passé mais encore, toujours en vertu de l'idée de corrélation renfermée dans la racine *âu*.

1. Si le verbe conjugé avec *âu* est suivi d'un régime direct, *le participe présent :*

Bu pu tu qemtuf âu reχ *ef ast neb âm :* On ne le trouva pas, connaissant aucun endroit là (3).

2. Si le verbe n'est pas suivi d'un régime direct, *le participe passé* ou *le participe présent.*

χer âr zāt pā mādiu dūt azā-tu pa teb-ti ... auf āfennu (4). Alors, le monarque et l'officier firent conduire le ciseleur ... les yeux bandés.

âu u u šem, *âu u u smetiu,* *âu u udūt,* mūt-tu (5).
Allant, jugeant, donnant la mort.

b) Le participe du verbe *âu* (*âu tu*) forme des expressions participiales par sa juxtaposition à un verbe ou un adjectif.

(1) Erm. *Neuäg. gr.* 234. Cf. Loret § 122.
(2) Cf. plus haut.
(3) Maspero. Op. c. 19. Cf. de Rougé. Op. c. 344.
(4) et (5) Ibid.

àu tu hemse ḥer nebe-tu-s(t) (Il la trouva) *étant assise* à sa coiffure.

La princesse était assise à la table du roi.

àu tu nefer ma s(et) étant bon pour elle (1).

C. Ce même *àu tu* combiné avec *ḥer* et la racine verbale conjugée, donne une expression *qu'on rend* également par le participe.

àutu ḥer ta nef. Ayant été à mettre — littéralement : étant à poser lui (2).

Cette forme, signalée par J. de Rougé est singulière. Si l'on admet que *tu* a le sens de l'indéfini (on) la locution peut cependant se comprendre : *àu* implique parfois l'idée de la conjonction de temps ; d'où *àu tu ḥer ta nef* devrait se traduire : quand on était à poser lui (3).

§ 3. *àu* DANS LES FORMES PASSIVES, NÉGATIVES, INTERROGATIVES.

A. L'auxiliaire *àu* est presque le seul qui soit employé dans les temps composés du passif (4).

La marque du passif se joint de préférence à la racine et parfois, mais plus rarement, à l'auxiliaire (5).

B. En vertu de l'idée de corrélation qu'il renferme, *àu* entre dans la composition de différentes formes négatives. Il se place fréquemment *devant* les négations *àu*, *bu*, *bupu*(*i*) et *ben* (6).

(1) J. de Rougé. Op. c. § 344.
(2) Ib. 346.
(3) Cf. plus haut § 2. — B. 3°.
(4) Maspero. Op. c. 77.
(5) M. Loret. (*gr. ég.* 57) prétend que la marque du passif ne se place jamais après l'auxiliaire. Maspero (77) donne un exemple qui contredit cette affirmation trop absolue : *àu*TUF *meh àm ef.* On s'empara de lui. — La présence de l'affixe prouve bien que *tu* est ici un auxiliaire et non l'indéfini.
(6) J. de Rougé. Op. c. 387 et 388. Brugsch (*gr. hierogl.* § 218 R. b.) donne à la locution *àubu àr.* qui précède parfois le verbe fini, le sens de

àu àu sotemk ru à ḥer djet (1). Sans que tu écoutes mes paroles. Littéralement : étant que tu n'as pas écouté, d'où sans que tu ... àu àu *pehus*. Il ne l'avait pas atteinte. (Stèle de Pianχi, l. 81.)

C. La seule particule interrogative que l'on connaisse, écrit M. Loret, c'est *àu*, qui est toujours directement suivie de *àu* (2). Cette dernière affirmation, trop absolue est contredite en fait par de Rougé, par M. Erman, qui donnent des exemples où *àu* est employé seul comme particule interrogative (3).

Dans le récit de Saneha, on trouve, dans l'éloge du roi d'Égypte, la phrase suivante citée par de Rougé (§ 405). *àu tem-f àt bu nefer en tes-t unen-ti s(t) ḥer mu-f*. Ne fait-il pas du bien à la contrée qui est dans ses eaux ? (Cf. Erman, aeg. gr. § 357).

àu est donc employé dans l'interrogation : il est tantôt isolé, tantôt, mais plus rarement, suivi des suffixes personnels. — Le groupe *àn àu* suivi ou non de suffixe, appelle, semble-t-il, une réponse négative et équivaut à *num*, latin (4).

àu àuk *ti uà tà*. Num manebis solus.

àu àu *χem nek nuter Kaibi hera*.

Est-ce que tu oublies l'ombre divin de mon visage.

Stèle de Pianχi, l. 67.

avant que. Il donne cet exemple : *àk àubu àr-fai er* (*χai*) *ta peš-t en àrp*. La perte, avant qu'il entre dans la mixture, c'est la moitié du vin.

(1) Loret. Op. c. p. 59.

(2) Loret. Op. c. p. 59.

(3) Erman. *Aeg. gr*. 357. J. de Rougé. Op. c. § 405.

(4) J. de Rongé. Op. c. 328. Cf. Erman. *Neuäg. gr*. 356.

On peut se demander comment était introduite l'interrogation dubitative ou l'interrogation attendant une réponse affirmative. M. Erman énumère différents mots qui introduisent ces sortes de question : *àχ-her àχ*, *nima*, qui ne sont pas à proprement parler des particules interrogatives. (*Erm. Neuäg. gr*. 353 et 354.

L'exemple suivant est curieux : on y trouve *àu* dans son emploi interrogatif et dans son emploi négatif :

àu *àu* àu *keb àb en hon-k em nen àrnek er à.*

N'est donc pas apaisé ton cœur par les choses que tu as faites contre moi ? Stèle de Pianχi, l. 130).

§ 4. *àu* EMPLOYÉ AU MODE IMPERSONNEL.

1. Isolé, c'est-à-dire employé sans sujet, *àu* se place en tête d'une proposition incidente et signifie si, quand, lorsque (1) :

Per renk, àu ger-k *m ru-k.*

Que ton nom soit illustre, si ta bouche est muette.

àu-k di uāta auχ ā a-k *nu-it.*

Tu restes seul, après que tu as abandonné ta ville.

àu *ašu tu sa eu āntu* ; àu *uā ta-f ta χa.*

Stèle de Pianχi, 13.

S'il y a beaucoup (de monde) il leur donne la conséquence de gens annulés ; s'il y en a un seul, il prend personne nulle.

2. Précédé de *àu,* il forme un conditionnel qui appelle une réponse négative.

àu àuk *àr nek er s, χem sa res.*

Si tu te fait sur cela, est perdu le côté du midi.

Stèle de Pianχi, l. 6. — Cf. l. 31 et 32.

àu àu *honef t'au her ki māten, àuf her sent nà* (2).

Si le roi passe par un autre chemin, il s'éloigne par crainte de nous.

3. *àu* combiné avec l'auxiliaire *àr* et une racine verbale, donne à celle-ci le sens d'un conditionnel respectueux (idée de corrélation).

(1) Loret. Op. c. n° 251. Cf. Brugsch. Op. c. 212.
(2) J. de Rougé. Op. c. 328.

àu àr-*tu-k her k er χons* (1).

S'il pouvait se faire que tu places ta face vers Khons ...

4. Brugsch fait observer que *àu* remplace parfois *àr* en tête d'une phrase pour signifier : *pour*, *afin que*. Il ne donne pas d'exemple et nous n'en avons rencontré nulle part. — Par contre, nous pouvons donner un exemple de *àu* conjugué et suivi de *er*, ayant manifestement ce sens de *pour afin que* :

Sa en mut-f àuf er *hak em suh-t.*

Distingué par sa mère *pour être* roi dans l'œuf.

Stèle de Pianχi. 2.

Grammaticalement, cette forme est explicable par le sens corrélatif de *àu* pour être.

Ce curieux emploi n'avait pas été mentionné, que nous sachions.

5. *àu* placé entre deux membres de phrase n'a souvent d'autre signification que celle de la particule de coordination *et*. — Une trace de sa racine verbale subsiste néanmoins, en ce sens que son emploi comme conjonction ne s'étendit pas jusqu'à relier deux substantifs consécutifs. — Ainsi on dira : *Tahut* hena *Set*, Thot avec Set mais pas *Tahut* àu *Set*, pour traduire Thot et Set (2).

C'est ainsi que, dans l'exemple suivant, il lie deux impératifs :

m àr nnui àu *m àr bpagi* (3).

Ne sois pas corrompu et ne sois pas négligent.

---

(1) Ib. 525.
(2) J. de Rougé § 286.
(3) Erman. *Neuäg. gr.* 361.

CHAPITRE II. — L'AUXILIAIRE *tu*.

L'auxiliaire *tu* (cette dernière forme est correcte mais rare (1)) ne se prête pas à des usages aussi variés que l'auxiliaire *àu* : il n'a pas, comme lui, de rôle syntaxique et il s'emploie seulement dans la conjugaison : il y forme, entre autres usages, des temps composés construits sur le modèle de ceux qu'*àu* aide à former, ce qui nous permettra d'être plus court dans l'exposé de cette partie : en outre, il entre dans la formation du subjonctif-impératif, du passif et du participe.

§ 1. *tu* AUXILIAIRE FORMATIF DES TEMPS COMPOSÉS.

I. *Temps composés sans préposition.*

M. Loret mentionne les formes *tuà reχ-a* et *tuà reχ n à* (2). Elles sont logiquement possibles mais on peut se demander si elles ont été employées en réalité, M. Loret ne donnant pas d'exemple (3) ; d'ailleurs, on ne les trouve pas dans les grammaires de M. Erman : pour lui, il n'y a pas d'auxiliaire *tu* en égyptien classique : dans sa grammaire égyptienne, il donne seulement la forme *tuà reχ* que nous allons étudier en détail et qui, comme on le voit dès à présent, a une composition identique à *àu à reχ*.

(1) J. de Rougé 277 de la chrest. 3e fascicule.
(2) Loret. Op. c. § 122.
(3) Cf. Brugsch. Op. c. p. 49 qui mentionne seulement *tuàreχà*.

Tu à reχ. A ce propos, il est opportun de faire remarquer que, comme *àu*, *tu* présente un paradigme personnel complet mais qu'il ne se rencontre pas conjugué au 2[d] temps, ni au passif (1).

En outre, constatons avec de Rougé (2) que la forme indéfinie *tutu* est très usitée dans ces temps composés comme à l'état isolé ; l'auxiliaire *tu* ne sert donc pas seulement de support aux pronoms personnels, mais encore au pronom vague *tu*, de même forme que lui ; ce qui est curieux, c'est que la forme impersonnelle ainsi formée peut remplacer toutes les personnes et non pas seulement la 3[e], comme on serait naturellement porté à le croire. (De même, en français, un interlocuteur me reprochant ma façon d'agir, je lui répondrai par exemple : *on* fait ce qu'*on* peut = je fais ce que *je* peux).

Voici un exemple de cette forme indéfinie entrant dans la composition du temps *tu* á *reχ* :

tutu *sebai naḥti t'ut-tu ret-u en kamu* (3).

On apprend au nègre le langage des hommes d'Égygte.

Les emplois de ce temps diffèrent de ceux de *àu à reχ* :

1. On le trouve dans la première partie d'une phrase temporelle :

tuà ai .... àu à χenti ta (4).

Quand je vins, je conduisis.

2. Dans les propositions relatives avec *nti* :

ta àst nti tuà àm (5).

L'endroit où je m'arrête.

(1) M. Maspero le regarde comme usité *au passif*, mais on le rencontre seulement, dit-il, à la forme indéfinie *tutu*. Cette forme ne nous semble pas être passive, attendu qu'elle ne présente pas d'affixe personnel.

(2) J. de Rougé. Op. c. 297.

(3) Ibid.

(4) et (5) Erman *Neuäg gramm*. 211-215.

II. Tu *dans les temps composés avec préposition.*

D'après MM. Brugsch et Loret (1) *tu* forme ici les mêmes temps que ceux que ces auteurs signalent pour *àu*, à savoir :

tuà ḥer reχ ; tuà r reχ, tuà m reχ.

A. *Tuà ḥer reχ.*

L'analyse de ce temps composé (je suis face à savoir) montre que, comme *àu à ḥer reχ*, il peut marquer le présent ou le futur (2).

M. Erman détermine ainsi l'emploi de cette forme en nouvel Égyptien (3) :

1. Il exprime un état ou une action en train de s'accomplir — (emploi d'accord avec l'analyse que nous avons donnée).

tuà ḥer djet *m pa Ra*. Je dis à Ra tous les matins (4).

2. Il s'emploie dans la première partie d'une phrase temporelle :

tuà ḥer sper *r pa u suten taui kam, àuà her qem šems Piaai.*

Quand j'arrivai au canton de Suten Taui, je trouvai le serviteur Piaai (5).

3. Dans les phrases relatives avec :

pa nti *neb* tu-k her arf. Tout ce que tu fais (6).

En comparant ce divers usages avec ceux de *àuà her reχ*, on voit qu'ils ne sont pas identiques, comme on pourrait le croire : la forme en *àu* est employée dans le

(1) Loret. Op. c. — 122. Brugsch. Op. c. p. 49.

(2) M. Loret lui donne même le sens du passé (§ 122). Ce qui ne cadre pas bien avec l'analyse de la forme.

(3) Pour M. Erman, ce temps n'existe pas dans l'égyptien classique, il ne le cite pas dans sa grammaire égyptienne.

(4), (5) et (6) Erman. *Neuäg. gr.* 213-221.

récit historique tandis que celle en *tu* exprime un état ou une action *en train* de s'accomplir ; la forme en *àu* s'emploie de préférence dans les propositions principales, celle en *tu*, dans les subordonnées des phrases temporelles.

B. *Tuà r reχ.*

Mentionné par M. Loret (1), ce temps n'est admis ni par M. Brugsch (2), ni par M. Erman, qui ne reconnait que la forme *mtuà r reχ* en nouvel égyptien (3). Cette dernière locution est évidemment un composé de *tuà r reχ* : l'analyse montre qu'elle doit marquer le futur : en effet *r*, comme nous l'avons dit pour *àuà r reχ*, marque la translation d'un lieu dans un autre et, par extention, d'un moment à un autre.

C. *Tuà* m *reχ.*

Nous nous trouvons pour ce temps, en présence du même désaccord entre les grammairiens que pour *àu à m reχ*. — MM. Brugsch et Loret en reconnaissent l'existence. M. Erman ne le cite pas dans ses grammaires. — D'où peut venir une telle divergence ? Peut-être les deux premiers égyptologues reconnaissent-ils ces formes comme grammaticalement possibles : ils ne citent pas d'exemple de leur emploi ; M. Erman, au contraire, se basant sur l'observation, ne nous donne que les formes qu'il a rencontrées. — Nous ne pouvons non plus fournir d'exemple de l'emploi des temps composés *tuà m reχ* et *àuà m reχ*. — Si nous parlons donc de ces formes probablement purement théoriques, c'est pour être complet et pour signaler le désaccord des grammairiens.

Remarque. Dans les temps composés avec préposition,

(1) Loret. Op c § 122.
(2) Brugsch. Op. c. page 49. — Il mentionne la combinaison *tuà r reχ-à*.
(3) Erman. *Neuäg. gr.* 222.

le verbe principal est ordinairement dépourvu de suffixes pronominaux ; cependant, surtout quand il est précédé de l'auxiliaire *tu*, il peut être conjugué : c'est ainsi que nous trouvons dans le tableau des temps dressé par Brugsch, les formes *tuȧ r reχ ȧ* et *tuȧ m reχ n f* (1).

§ 2. *tu* AFFIXE DU SUBJONCTIF.

Jusqu'ici, nous avons vu *tu* jouant un rôle morphologique, assez semblable à celui de *ȧu* ; nous abordons maintenant l'étude d'emplois qui lui sont propres.

Précédé de la particule *m*, l'auxiliaire *tu* ou sa forme renversée *ut*, conjugué au 1er temps se place devant une racine verbale et est la caractéristique du subjonctif impératif. *em tu ȧ reχ* : que je sache.

Hems henȧ taif hemit em-tu-f surȧ emtuf ȧm (2).

Il s'assit avec sa femme, pour qu'il bût et qu'il mangeât (3).

Pour expliquer cette forme, il faut attribuer à la particule *m* le sens de *dans*, avec mouvement. De là le sens de *vers*, qui, appliqué au domaine moral, donne l'idée de désir. *em tu ȧ ȧm* : désir que je mange.

§ 3. *tu* INDICE DU PASSIF.

En règle générale, le verbe égyptien renferme en lui-même le sens passif, aussi bien que le sens actif : le contexte seul indique dans quelle acception il faut le prendre. Mais, si le contexte est insuffisant, un indice du passif devient indispensable : c'est l'auxiliaire *tu*, plus

(1) Brugsch. Op. c. p. 49. — Cf. Loret § 123 — 3°.

(2) Id. § 175.

(3) M. Erman. (*Neuäg. gr.* 217 h.) reconnait aussi cette signification à *sutuȧreχ*.

rarement sa forme renversée *ut* qui remplit ce rôle (1). Le procédé égyptien de la marque du passif est donc identique, sous ce rapport, au procédé français qui consiste aussi à employer l'auxiliaire être : toutefois, c'est la seule ressemblance : les temps de la voix passive, en égyptien, sont identiques à ceux de la voix active, à part l'insertion de *tu*.

L'indice du passif se place, au gré de l'écrivain :

a) *aux temps simples*, après la racine verbale, après la marque du passé ou après le suffixe, ce qui nous donne les formes :

reχ-tu-*á*, *reχ*-*á*-tu ; *reχ n*-tu *á*, *reχ n á* tu.

Ex. — *ámmā* santu en sen *há u nen*. — *ámmā* ser-tu en sen *χera en apu*. Soit que soient réunis à eux ces chefs, soit que soit disposé par eux l'ordre de bataille comme un ancêtre (2).

b) *aux temps composés*, après la racine verbale ou derrière le sujet : *áu á* tu ; *áu á* tu *reχ*.

áu á her reχ-tu ; *áu á* tu *her reχ*.

Jamais l'indice du passif ne pourrait se placer après une préposition ou un autre auxiliaire, suivant M. Loret (3). Nous avons déjà signalé, en étudiant l'auxiliaire *áu*, un exemple qui montre la marque du passif après l'auxiliaire. Il en cite même un autre où la marque du passif se trouve à la fois après l'auxiliaire et après la racine (4).

A l'impératif prohibitif, la finale *tu* du passif s'intro-

(1) J. de Rougé. Op. c. 358, assimile *tu*, *ut* à ογτ. ηογτ, τ.
(2) Stèle de Pianχi Meriamen. Ligne II.
Autre exemple : TU Á U TUF *ma neter án neterhow*.
Il est glorifié comme dieu par les prophètes.
(Obélisque Barberin, cité par *Champollion* Gr. Eg. p. 431.
(3) Loret, p. 57.
(4) Maspero. Conjug. p. 77.

duit à l'aide de l'auxiliaire *ari* : *em tai àri tu se hā paif betau erf*.

Mot à mot : qu'il ne soit pas fait : élever sa faute contre lui (1).

§ 4. *tu* SUFFIXE FORMATIF DE PARTICIPES.

Comme suffixe au participe, *tu* s'est dédoublé en *ta* et *tu*, *t*.

A. *ta*. Pour M. Erman *ta* est le dernier vestige d'un système de flexion plus ancien et plus imparfait que celui que nous trouvons habituellement dans les textes. C'est ce qu'il a appelé le « pseudo-participe » ainsi nommé parce que les formes qui font partie de ce système de flexion sont regardées comme des participes alors qu'originairement, elles formaient une conjugaison (2). Voici le paradigme complet de cette flexion primitive, tel que le présente Erman dans sa grammaire égyptienne (3).

Sing. 1 com.	*reχ-kuà* ou *reχ-ka*	je sais.	Plur. 1 com.		*reχ uin*
2 masc.	*reχ-ta* ou *reχ-tu*	tu sais	2	»	*reχ-tiuni*
fém.	*reχ-ta*	» »			
3 masc.	*reχ*	il sait	3	»	*reχ*
fém.	*reχ t*		*reχ-ta*		

Cette hypothèse appuyée sur de nombreux exemples est très séduisante : cette conjugaison trop incomplète serait insensiblement tombée en désuétude et aurait été remplacée par celle que nous connaissons. Mais la forme en *ta*, *tu*, aurait continué à être employée en même temps que les formes de la conjugaison pronominale et aurait

(1) J. de Rougé. Op. c. 401.
(2) Erman : *eine neue art der Ægyptische conjugation* dans le 26e vol. de la *Zeitschrift*, page 65.
(3) Erm. *Ag. gr.* 208.

donné le participe en *ta t*, si fréquent dans les textes.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons la forme ou ses congénères (de Rougé 338) employés comme suffixes de participes.

tà s'ajoute aux verbes transitifs et intransitifs pour former des participes présents : *mertà*, *ānχ-ta* (1).

La forme en *t*, est employée comme impératif poli ou précatif :

ait em hotep muter āā : *Viens* en paix, grand dieu (2).

Cette seconde personne en *t* s'explique bien dans la théorie de M. Erman ; le pseudo-participe se termine en effet à la seconde personne.

De même, cette théorie du pseudo-participe rend encore compte de la combinaison qu'on trouve dans l'exemple suivant, donné par de Rougé :

mā sabitu nek *seχet hotepu* (3).

Puisses-tu traverser les champs de Hotepu.

Ici, les deux systèmes de conjugaison seraient employés en même temps : *sabitu* = pseudo participe, 2ᵉ personne du singulier et *nek* = l'indice de la conjugaison par les affixes personnels.

B. *tu*, *ut*. Ces suffixes s'ajoutent à la racine verbale transitive pour former un participe passif (4). *ta ua tu a neferu k* = *(sum) celebrans ego dona tua*. — (de Rougé 341).

ut ou plutôt sa variante affaiblie *t*, se joint aux verbes intransitifs pour former un participe à sens neutre.

Dans ce cas, la dernière consonne de la racine est redoublée. *ḥes* plaire. *hess-it* ce qui plaît (5).

(1) Maspero. Op. c. 24. Erman. *Neuäg. gr.* § 258.
(2) de Rongé *Chrest.* 339.
(3) de Rongé *Chrest.* 341.
(4) Maspero 17. de Rongé § 341. Cf. Loret p. 56.
(5) Loret, p. 56.

Dans la stèle du roi de Pianχi Meriamen, nous trouvons un participe négatif, qui équivaut à un ablatif absolu (1).

âu χesef-tu *šem â usen â âb eu Ptah.* (Pianχi, l. 8).

Non intercepto itinere meo, offeram dona (deo) Ptah.

Cela tient à un usage de *tu* que nous signalions au début de notre étude : cette racine peut supporter les affixes personnels, mais elle a ceci de spécial : elle s'emploie absolument et peut remplacer toutes les personnes.

---

(1) de Rongé. *Chrest.* § 375.

CHAPITRE III. — L'AUXILIAIRE *un*.

Cette racine correspond au copte sahidique ⲟⲩⲛ ⲟⲩⲟⲛ être. — Très usitée isolément dans le sens d'être, exister (1), elle sert aussi, comme auxiliaire, à former les différentes locutions temporelles que nous avons rencontrées en étudiant *àu* et *tu*.

Comme ces deux auxiliaires, cette racine se conjugue à toutes les personnes du premier temps simple : mais elle en diffère en deux points : elle peut recevoir l'indice du 2d temps simple et n'est pas employée au passif (2).

Passons rapidement en revue l'emploi de cet auxiliaire.

I. Il forme des temps composés sans préposition sur le modèle de ceux que nous avons vu précédemment.

un reχ-à, un-reχ n à. Je sais. Cf. : *àu reχ à*.

M. Erman fait remarquer que *un* prend la particule *àn*, qui met le sujet en relief, dans les seuls cas où ce sujet est un nom désignant un personnage royal (3). D'après cela, les formes où entrent *un* conjugué et le verbe conjugué présentent le modèle suivant :

un (àn) à reχ-à.

un (àn) à reχ-n-à.

Ces formes sont d'ailleurs rares :

un au honef *hab f nà*. Sa majesté envoya moi.

(1) La stèle de Pianχi nous le montre dans cet emploi, conjugué avec *àu* :
àu un tar en ament Tafneχt em : le prince de l'Occident Tafneχt est dans. — De Rougé 288 in fine.

(2) J. de Rougé. Op. c. § 288 et Maspero. Op. c. 77.

(3) Erman. Ag. gr. 228.

La forme *un à reχ* est plus fréquente :

un àu seu-s-u aš *honef*. Elles invoquèrent sa Majesté (1).

II. Quant aux temps composés avec *un* et une préposition, en principe, *un* peut former les différents modèles que nous avons constatés en étudiant *àu* et *tu*. Mais en fait, *un seul* de ses temps, *un* (*àn*) *à ḥer reχ* se rencontre dans les textes (2).

Voici l'emploi de cette forme :

1. Dans une narration, elle montre, comme *un à reχ* d'ailleurs, une action ou un état comme la suite de ce qui précède.

Ex. : Différentes choses furent faites pour égayer le roi ...

un àn àb n honef keb et. Le cœur du roi fut égayé (3).

2. Quelquefois, on la trouve au commencement d'une nouvelle idée, pour la rattacher à la précédente.

un àn sen ḥer rdat set her χut-sen un àn sen her jedt set (4).

Ils se jetèrent sur leur ventre *et* ils lurent cela.

3. Au commencement du nouvel empire, cette forme est très fréquente et est employée ordinairement dans le récit (5).

(A suivre.) A. Colinet.

---

(1) J. de Rougé. *Stèle de Pianχi*, l. 63.
(2) Erman. *Aeg. gr*. 251.
(3) et (4) Erman. *Aegr. gr*. 251.
(5) Cf. Erman. *Neuäg. gr*. 239 à 244.

Bouddhisme. Notes et Bibliographie.

---

1. A. Foucher. *Notes sur la géographie ancienne du Gandhāra* (Commentaire à un chapitre de Hiuen-tsang), Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, 1901, pp. 322-369.

On appréciera dans ce beau mémoire, qu'illustrent des croquis et des plans très bien venus, les qualités maîtresses de M. Foucher : la clarté proche parente de l'élégance, la sobriété, le tact et la hardiesse heureusement combinés. Quiconque s'est intéressé aux problèmes de l'archéologie géographique de l'Inde nord-ouest connaît leur extrême difficulté et leur importance pour l'histoire de l'art et de la religion. C'est un des mérites de M. Foucher de ne pas être curieux hors de saison et d'apporter dans ces recherches délicates les habitudes d'esprit que les sanscritistes ont héritées des humanistes, nos maîtres. L'auteur sait à fond la « littérature » de son sujet, mais il ne nous en accable pas ; et le lourd fardeau des conjectures souvent pédantes ou fantaisistes n'alourdit pas son allure.

Très bonne étude et très instructive, très lisible ; et qui constitue comme on sait le troisième travail consacré par l'auteur à l'archéologie : L'art du Gandhāra (Revue de l'Hist. des Rel.) ; Étude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde (École des Hautes Études) ; sans parler du récit de voyage : Sur la frontière Indo-Afghane (Hachette) et de nombreux articles isolés. — Voyez un compte rendu de M. S. Lévi dans la Revue critique du 9 déc. 1901.

2. Jas. Burgess, *Buddhist Art in India*, translated from the Handbuch of Prof. Albert Grünwedel, by Agnes Gibson, revised and enlarged by Jas. Burgess. — Royal 8 v°, pp. VIII, 229 — Relié 12/6. — Quaritch, Piccadilly. — 1902, février.

Je ne sais, n'ayant pas le livre en main, quelle est exacte-

ment l'importance des additions et des corrections de M. Burgess. Le nombre des illustrations est très sensiblement supérieur à celui de la 2me édition du Manuel de Grünwedel, sur laquelle repose la traduction (154 au lieu de 102). On peut croire qu'elles sont meilleures, ou plutôt moins mauvaises, car l'exécution typographique était le côté faible du petit livre de M. G., livre à bon marché. (1.85 fr.).

D'un compte rendu très judicieux dans l'Athenaeum, nous citerons les lignes suivantes : « Qu'on puisse obtenir des résultats utiles par la seule étude des sources indiennes, c'est ce que prouve la monographie de M. Foucher sur l'Iconographie bouddhique. M. F. ne conteste pas l'importance des conclusions que Grünwedel et d'autres savants obtiennent par l'examen des monuments extra-hindous — ses propres recherches confirment dans une large mesure ces conclusions — ; mais il travaille d'après une méthode toute différente et sur des matériaux nouveaux. Il prend des miniatures du onzième siècle.. et d'après ces peintures, identifiées par des inscriptions de l'époque, il décrit les représentations du Bouddha et des Bodhisattvas.. en ayant parfois recours aux monuments sculptés.. M. Foucher ne suit pas aveuglément les conclusions de son confrère allemand : il a des choses une vue personnelle. Les deux essais sont indispensables à qui veut étudier l'ancien art bouddhique : les notes additionnelles de M. Burgess et son excellente bibliographie seront aussi très utiles. » — Pour ma part je ne vois pas qu'on puisse établir une distinction sévère entre le Bouddhisme indien et extra-indien. La distinction qui importe est surtout celle des Véhicules : l'Inde a créé, sinon toute la démonologie, du moins toute la théologie du Bouddhisme. Les figurations les plus tibétanisantes reposent sur des prototypes tantriques et hindous : c'est du moins plus que vraisemblable (Voyez Foucher, Iconographie, p. 185).

3. Vincent A. Smith, *Açoka the buddhist emperor of India*, Oxford, Clarendon Press, 1901 (dans la collection : Rulers of India) 204 p., 2 illustrations, index. — Edmund Hardy, König Açoka, *Indiens Kultur in der Blütezeit des Buddhismus*, Mainz, F. Kircheim, 1902 (dans la collection : Weltgeschichte in Karakterbildern), une carte et 62 illustrations.

Je ne saurais dire trop de bien de ces deux livres. Le premier se recommande par sa grande limpidité ; le second par la puissance de synthèse qu'il accuse.

M. V. A. Smith consacre 87 pages à l'histoire d'Açoka et à la description de l'empire et du gouvernement, 27 pages à l'étude des monuments. Le reste du volume constitue un exposé des sources, exposé dégagé de toute vue personnelle : traduction des inscriptions (45 p.), la légende singhalaise, les légendes indiennes (37 p.). — Très commode pour la recherche, la traduction des Édits d'Açoka parait faite avec le plus grand soin ; le chapitre archéologique est aussi bon qu'on pouvait l'attendre de l'auteur ; j'approuve fort la prudence avec laquelle la légende a été séparée de l'histoire. — Précision et limpidité, tels sont les mérites caractéristiques de cet ouvrage.

La monographie de M. E. Hardy est de plus grande allure ; éclairée par de multiples photographies des sculptures et des monuments de l'époque açokienne, elle nous donne une vue d'ensemble sur les temps anciens qui virent prospérer le Bouddhisme et régner un des princes les plus diligents et les plus extraordinaires de l'histoire. M. Hardy fait revivre tout ce peuple, roi, princes, épouses royales, moines, religieuses, missionnaires, employés et surintendants. Son livre n'est pas divisé en paragraphes cloisonnés, encore que les divisions en chapitres permettent, à peu près, de trouver ce qu'on cherche (l'index est très suffisant) ; il est écrit d'une plume alerte et légère, avec une sorte d'éloquence contenue.

La méthode, non point à la portée de tout le monde, n'est pas sans désavantage. Je me demande, et beaucoup de lecteurs auront je crois la même impression, s'il est possible que nous connaissions aussi bien l'empire des Mauryas. M. Hardy accorde peut-être, pour quelques détails, trop de créance aux chroniques singhalaises ; ce n'est pas ce que je lui reproche, — si je lui reproche quelque chose, — mais plutôt de dissimuler *un peu* combien tout ce monde nous demeure énigmatique et mystérieux.

En ce qui regarde le Bouddhisme d'Açoka et de ses inscriptions je crois que M. Senart a serré les choses de plus près, en les précisant moins, dans son bref article sur Açoka (Revue des deux Mondes, 1er mars 1889).

Un avant-propos eut utilement été consacré à l'histoire des recherches auxquelles les Édits ont donné lieu. M. Hardy est trop sommaire là-dessus ; ces recherches sont cependant parmi les plus belles de la science contemporaine.

Je crois qu'une traduction française du livre de M. Hardy serait très utile.

4. S. Lévi. *Quelques termes employés dans des Inscriptions des Kṣatrapas*, Journ. Asiatique 1902, 1. 95-125.

Açoka, on le sait, porte dans les inscriptions le nom de « Piyadasi cher aux devas ». Quelque temps même on put douter si l'Açoka des chroniques singhalaises était bien le Piyadasi des Édits. — M. S. Lévi, au cours d'un article d'ailleurs très intéressant pour l'histoire religieuse, ethnique et linguistique, établit que le mot Piyadasi (Priyadarçin) est seulement, tout comme le terme « cher aux devas », un titre royal, une expression pompeuse et populaire pour désigner Sa Majesté.

Les Kṣatrapas prenaient le titre *Bhadramukha* « à la face propice » ; les Çātakarṇis celui de *Piyadasana* : « qui se montre aimable, qui a un aspect aimable ». M. S. Lévi conclut : « La formule des Inscriptions d'Açoka serait donc uniquement constituée de désignations générales empruntées au protocole, sans aucun mot qui se rapporte individuellement à l'auteur des inscriptions, et il n'y aurait pas plus lieu, en dépit de l'usage, de parler d'un roi Piyadasi que d'un roi Devānāmpriya ».

5. E. Washburn Hopkins, *The Great Epic of India ; its character and origin.* — New York, C. Scribner's sons, 1901 ; fait partie de la série : Yale bicentennial publications.

Ce très beau livre, d'une méthode impeccable et d'une richesse vraiment surprenante, mérite tous les éloges. Nous ne nous en occupons ici que pour autant qu'il intéresse le Bouddhisme.

A ce point de vue il faut signaler en première ligne la magistrale étude consacrée à la métrique et à la langue du Mahābharata, et les nombreuses comparaisons, clairement indiquées par l'auteur, tant avec la métrique qu'avec la langue des stances bouddhiques (Dhammapada et gāthās du grand Véhicule). L'« hypermétrie » des anuṣṭubhs et des triṣṭubhs donne lieu aux remarques les plus fécondes.

De nombreuses identifications avaient été faites entre les « common sayings » des deux Épiques et les stances du Dhammapada, M. Hopkins en ajoute plusieurs qui avaient échappé aux recherches. — Son catalogue alphabétique de « phrases parallèles », où se trouvent fondues des listes par lui construites antérieurement, est aussi précieux pour la connaissance de la vieille sagesse hindoue que pour l'histoire de l'épopée.

Les paragraphes consacrés à la philosophie épique présentent tous quelque intérêt pour le Bouddhisme ; et celui-là surtout qui traite des hérétiques et du système de Pañcaçikha. La doctrine résumée p. 148 (XII, 218. 33 et suiv.) est bien, comme le croit M. Hopkins, une doctrine bouddhique. Il est évidemment question du pratītyasamutpāda. — Mais, et la chose vaut la peine d'être remarquée, le Mbh. s'écarte de l'explication de l'Aṅguttara (I p. 223) et du Çālistambasūtra. Pour les rédacteurs de ces deux textes, l'intelligence de l'être mourant ou plutôt son intelligence à l'état renaissant (pratisaṁdhivijñāna) est le germe (bīja) de l'être nouveau ; les actes (karman) sont le champ (kṣetra) ; la convoitise (tṛṣṇā) humecte (snehayati) le germe, que l'ignorance (avidyā) étire (avakirati : ce détail manque dans l'Aṅguttara). D'après le Mbh. l'acte est la semence, et l'ignorance le champ. — Nous connaissons trop mal la scolastique bouddhique pour tirer de ce fait quelque conclusion.

M. Hopkins rencontre l'argument que le P. Dahlmann a tiré de la mention dans les Jātakas des héros du Mbh. La stance III. 313. 117, traduite p. 91, est extraite d'un récit qui présente avec l'histoire de Bahubhaṇḍaka (Comm. du Dhp. 141) et de Devadhamma (Jātaka I, 1, 6 ; p. 126) la plus étroite analogie. Deux fils de roi, sont accompagnés dans leur exil par leur frère plus jeune qu'une marâtre a fait désigner comme héritier présomptif. L'aîné est le futur bouddha. Ses deux frères deviennent la proie d'un Yakṣa des eaux, dont ils n'ont pu résoudre les énigmes. Le Bodhisattva répond comme il sied aux questions du monstre, et obtient la délivrance d'un de ses frères : il choisit le plus jeune, non pas le cadet Étonnement du Yakṣa. — La même aventure arrive à Yudhisthira. — Notons que la stance dont M. Hopkins a signalé l'intérêt, est avec une curieuse variante (nāsau munir au lieu de

naiko ṛṣiḥ) citée par la Subhāṣitāvali (3437) qui l'attribue à Dignāga.

6. *Kaccayana's Pali Grammar* (Calcutta, 1901). — Le Professeur Satiç Candra Vidyābhūṣan a publié pour la Mahābodhi-Society le texte de Kaccāyana, en caractères devanāgaris. Il y a joint une traduction anglaise. Dharmapāla a écrit une préface extraordinaire qui se termine par ces mots : « De la résurrection de la religion scientifique du Tathāgata dépend la renaissance de la gloire de l'Inde. Que cette résurrection soit proche, c'est ma prière de tous les jours ». — L'introduction de Satiç Candra est beaucoup plus estimable : l'auteur confesse ses obligations au « Professeur E. Senart de Paris dont j'ai fréquemment employé l'excellente édition ». L'éditeur hindou a eu tort de supprimer les variantes et les notes grammaticales de l'édition de M. Senart (Paris, 1871) ; sa traduction est faite avec beaucoup de soin. Le livre enfin se vend à des prix très doux ; — c'est bien le moins que la Mahābodhi-Society serve à quelque chose (1).

7. G. A. van den Berg van Eysinga : *Indische invloeden op oude christelijke verhalen* (Thèse de doctorat de l'Université de Leyde) 1901, Brill ; VIII-135. Ch. F. Aiken : *The Dhamma of Gotama the Buddha and the Gospel of Jesus the Christ, A critical inquiry into alleged relations of Buddhism with primitive Christianity*, 1900, Boston, Marlier et Cie, VIII-348.

Nous signalons ces deux ouvrages parce qu'ils indiquent le parti pris, infiniment louable et digne d'encouragement, d'étudier le Bouddhisme avant d'examiner ses rapports avec le Christianisme. M. van den Berg est un théologien de l'école protestante libérale ; M. Aiken est professeur d'apologétique à l'Université catholique de Washington.

J'aurais de nombreuses observations à présenter aux deux auteurs. M. van den Berg ne confond-il pas Eugène Burnouf et son neveu quand il appelle Émile « een grootmeester op Oriëntalistich gebied » ? ce serait impardonnable. Il ajoute « alsof hij geen grooten naam te verliezen had » ; et cette phrase ne me tire pas d'angoisse. — M. van den Berg attribue une origine indienne au

(1) Sur Kaccāyana voyez E. Hardy. *Nettipakaraṇa* (Pāli Text Soc.), Intr. XXXII-XXXIII.

miracle de Jésus marchant sur les eaux : les Israélites en effet traversèrent la Mer Rouge et le Jourdain à pied sec, les eaux s'étant retirées à droite et à gauche ; tandis que Dīpaṁkara et plusieurs bhikṣus marchent sur l'eau communément. Le rapprochement est curieux ; plusieurs autres présentent le même intérêt qui n'avaient pas encore été relevés.

Avec M. Aiken, avouons-le, nous sommes d'accord pour le fond. Il pense que « les livres démontrant l'influence du Bouddhisme sur les Évangiles ont ébranlé la foi de nombreux chrétiens ». Quoiqu'il en soit, son livre est utile. Rien de plus utile, en toutes choses, que d'enfoncer les portes ouvertes : Kumārila s'excuse de réfuter le Bouddhisme : « ... mais si nous ne le réfutions pas, il y aurait des gens pour croire que c'est par impuissance » (1).

Je ne relève qu'une erreur notable. M. Aiken, avec infiniment de raison, se refuse à voir dans Siméon le reflet du Ṛṣi Asita ; mais je ne puis le suivre quand il affirme : « Il est au moins aussi possible que l'histoire de Siméon ait fourni le patron de l'histoire indienne parallèle » (2). Le Buddhacarita n'est pas, comme le suppose M. Aiken, le plus ancien document pour la légende d'Asita ; le Lalitavistara, le Mahāvastu, le Suttanipāta sont antérieurs. — Tout le chapitre intitulé « Anachronisms » est construit sur un terrain bien mouvant ; je préfère beaucoup celui qui traite des ressemblances exagérées et imaginaires.

L'auteur s'occupe de l'histoire du Bouddhisme, depuis les Upaniṣads, et de sa dogmatique, pour laquelle il est peut-être trop sévère : mais je suis partial dans ce procès et veux seulement louer la sûreté de son information.

8. MM. Aiken et van den Berg se sont préoccupés des relations entre l'Orient et le monde méditerranéen vers les débuts de notre ère. C'est une vieille question : elle n'est pas mûre encore, et toutes les remarques sont précieuses. M. S. Kennedy traite dans un long article du *Buddhist Gnosticism, the system of Basilides* (J. R. A. S. 1902, pp. 377-415). La lecture en est agréable et instructive.

---

(1) *Tantravārtika*, p. 115.

(2) Je dirais : « il est tout aussi impossible..... »

MÉLANGES.

Un manuscrit de l'ancienne version latine du Pasteur d'Hermas.

Depuis la publication, en 1873, par M. Hilgenfeld (1), de la *versio vulgata* du Pasteur d'Hermas, on a signalé, un peu partout, des exemplaires de ce traité célèbre. En 1877, MM. Harnack et O. von Gebhardt (2) en indiquaient seize, et depuis lors on en a retrouvé encore deux, l'un à la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris (3), l'autre au musée Plantin-Moretus, à Anvers (4).

On possède donc, à l'heure actuelle, dix-huit manuscrits contenant la *versio vulgata* du Pasteur d'Hermas. Ce chiffre semble même être en dessous de l'exacte vérité, puisque M. Harnack assure qu', outre les seize exemplaires mentionnés par M. von Gebhardt, ce dernier en a vu et collationné un certain nombre d'autres (5).

Nous venons de retrouver, à la Bibliothèque royale de Belgique, un nouveau manuscrit de la *versio vulgata* du Pasteur, et à l'exem-

(1) *Hermae Pastor*. Veterem Latinam interpretationem e codicibus edidit Adolphus Hilgenfeld. Lipsiae, 1873.

(2) *Patrum apostolicorum opera*. Fasciculus III. *Hermae Pastor graece addita versione latina recentiore e codice palatino*, Lipsiae 1877, p. XIV-XIX. Cf. A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, Leipzig, 1893, t. I, p. 51; F. X. Funk, *Patres apostolici*, 1901, t. II, p. CXLIV.

(3) *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, t. XLVI, p. 372.

(4) H. Delehaye S. I., *Un manuscrit de l'ancienne version latine du Pasteur d'Hermas*, dans Bulletin critique, t. XV, 1894, p. 14-16.

(5) Harnack, *Gesch der altchrist. Litter.*, t. I, p. 51. Cf. A. Ehrhard, *Die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung von 1884-1900*, Freiburg i. B., 1900, p. 104.

ple d'autres qui ont mis la main sur ce document, nous croyons utile de porter le fait à la connaissance des érudits.

Le volume en question est inventorié, à la Bibliothèque royale de Belgique, sous le n° 21205-9. Il comprend 167 feuillets en papier, plus deux de garde (0m,215 × 0m,135), à lignes pleines. L'écriture est du milieu du XVe siècle. Ce manuscrit provient de la bibliothèque de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacques, à Liége, provenance expressément attestée par les deux notes suivantes, qui se lisent f. 1v : *Liber monasterii sancti Iacobi leodiensis*, et sur le feuillet de garde, à la fin : *Iste liber est ecclesie sancti iacobi in leodio.* On voit aussi, f. 2, les cotes *E. 91*, *B. 75*, que le manuscrit a successivement portées dans la bibliothèque de Saint-Jacques. C'est vraisemblablement dans ce monastère même que ce volume fut écrit, car on lit, f. 148 : *Istum librum fecit scribi nonnus Iudetus monachus huius loci. Orate pro eo.*

Jusqu'à ce jour ce manuscrit n'a guère attiré l'attention, sans doute parce qu'il fut acquis postérieurement à la publication du premier catalogue des manuscrits, qui s'arrêtait au n° 18000 de l'inventaire. Il a été signalé récemment par M. l'abbé S. Balau (1) et a été décrit en détail au tome II de notre *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique* (2). Nous pouvons donc nous dispenser d'une étude plus ample du contenu de ce volume et nous en tenir exclusivement à l'examen de la *versio vulgata* du Pasteur d'Hermas.

Celle-ci occupe, dans le volume de la Bibliothèque royale de Belgique, les ff. 74-125v. Le titre en est énoncé comme suit : *Incipit prologus in libro qui dicitur liber pastoris nuncius penitencie ;* puis plus loin : *Incipit liber pastoris nuncius penitencie.*

Les quatre visions sont respectivement introduites par la formule : *Incipit prima.... secunda.... tercia. .. quarta visio.* Viennent ensuite les *Mandata* et les *Similitudines* avec le titre général : *Incipit prologus pastoris nuncius penitencie de XII mandatis cum*

(1) *La Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Jacques à Liége* dans COMPTE RENDU DES SÉANCES DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, t. LXXI, 1902, pp. 7, 49.

(2) P. 24-26.

silitudinibus (sic) *pastoris nuncii penitencie*. Les douze *Mandata* ont chacun leur titre particulier : *Incipit primum.. . secundum.... tertium* etc. *mandatum*. Pour les trois premiers, le scribe avait d'abord écrit *preceptum*, qu'il a biffé pour mettre à la suite le mot *mandatum*.

Voici le titre des *Similitudines : Incipiunt similitudines quas locutus est mecum*. Aucun titre particulier ne les sépare, la distinction est établie par des initiales en rouge.

Le point important à déterminer est de savoir à quel groupe de manuscrits se rattache le texte de Bruxelles. Pour cela, nous avons collationné le fragment de la *versio vulgata* que MM. Harnack et von Gebhardt ont publié dans leur édition (*Simil. IX, 30-33 ; Simil. X*). Les chiffres gras sont ceux des pages de leur livre, les autres ceux des lignes. Dans le manuscrit de Bruxelles, le passage collationné se trouve aux ff. 123v-125v.

P. **256**, 1. non necesse habuisset. — 2. turram. — 2. candidi iuvenes. — 10. posse eos veritati favent sic opes eorum. — 13. ex genere bono sunt. — 15. neque apti sunt. — 16. in ea structura. — P. **258**, 2. vos iudico ego. — 3. innocentes estis. — 3. bona est honorata. — 5. hoc sigillum. — 7. amaritudines in unumquemque fieri spiritum. — 8. dissipati fuerint. — 12. non creditur. P. **260**, 1. peccatum suum. — 4. etenim vero pax. — 7. vestimentum integrum novum iterum vis recipere. — 8. autem si scissura tibi reddat recipies nonne statim candescis. — 9. tibi integrum dedi. — 11. in usum. — 12. fecerat. — 13. si igitur. — P. **262**, 2. factum tuum a facie plane inquam. — 4. clemenciam eius inquit nolite calcare. — 5. tam paciens ad delicta. — 5. utilem esse vobis. — 10. vivere poteritis in malicia. — 11. vivit Deo hec omnia me dicente. — 18. et posse eos permanere. — P. **264**, 1. *le titre manque*. — 3. in domo. — 4. is pastor. — 9. in mandatis istis. — 10. mandata hec subiecta — 16. videtur tibi esse. 19. offenderam. — 20. neque facturum et ideo loquor tecum. — P. **266**, 3. bene de hiis. — P. **266**, 4. et ego inquam omni homini. — 5. eos omnes qui iam ante peccaverunt hec audiunt *corr*. audient. — 7. et consummare illud — 8. huius mandata faciunt. — 9. non servant, fugant a se vitam et adversus illum nec mandata eius sequuntur morti. — 11. reus erit sanguinis. —

13. turbas virginum. — P. **268**, 2. si autem. — 4. spero me dominum. — 8. et custodire. — 12. libenter hec verba. — 15. omnino iudica. — 19. bona opera utile est illis. — P. **270**, 2. quisquis igitur. — 6. et fit reus. — 8. ne dum tardamini facere consummatur. — 12. dicens mihi remansurum. — 13. meam. Amen.

Si l'on compare le résultat de cette collation avec celle instituée par le R. P. Delehaye sur le manuscrit du musée Plantin-Moretus, on constate que, des soixante-six variantes qu'il a recueillies, cinquante-quatre se retrouvent dans le manuscrit de Bruxelles. Le R. P. Delehaye avait tiré de sa collation la conclusion que le manuscrit d'Anvers est apparenté étroitement aux manuscrits de Dresde A. 47 et de Vienne 1217.

La même conclusion s'impose donc en ce qui concerne l'exemplaire de la *versio vulgata* du Pasteur d'Hermas conservé à la Bibliothèque royale de Belgique.

J. Van den Gheyn, S. J.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

Bulletin de l'École française de l'Extrême-Orient. Tome I[er], nº 4. 1901.

1º *Notes Ethnographiques sur diverses tribus du Sud-Est de l'Indo-Chine*, par A. Lavallée.

Ces tribus sont les Bolovens, les Niaheuns, les Alaks, les Lavés, les Kasèngs, les Halangs, les Thés, les Djiarais, les Bahnars, les Sédangs, les Radehs. M. L. décrit brièvement les usages, tant religieux que sociaux, de ces tribus, dont quelques-unes (p. e. les Bahnars) sont déjà connues en Europe par les écrits de missionnaires français. Conclusion de l'auteur : « Il ne semble pas que cette race, sauvage, indolente, superstitieuse, nullement progressive, soit jamais appelée à jouer un rôle important en Indo-Chine. Il semble même qu'elle restera toujours une force inutilisable pour l'action civilisatrice, à laquelle elle ne créera que des obstacles. » L'article est illustré de plusieurs gravures intéressantes, ainsi que d'une carte.

2º *Tableau des Souverains de Nan-Tchao*, par le R. P. M. Tchang, S. J.

Le royaume de Nan-Tchao (dans le Yunnan), déjà étudié par Parker et autres sinologues, exista depuis 629 jusqu'en 1251, époque où il fut renversé par l'empire mongol.

3º *Notes sur la géographie ancienne du Gandhâra*, par A. Foucher.

Cet article est un commentaire du chapitre de Hiuen-Tsang, où il décrit son voyage à travers le Gandhâra, de la passe du Khaibar à l'Indus. H. T. a « clairement fixé pour son temps les

quatre grandes étapes de ce voyage : Puruṣapura, Puṣkarāvatī, Po-lou-cha, Udabhāṇḍa. » Ce sont, selon M. F., Peshawar, Charsadda, Shâhbâz-Gaṛhi, et Und (ou Ohind ; près de Lahore). Cet article est accompagné d'une carte et de diverses gravures.

The American Journal of Philology. Vol. XXII, nº 41. 901.

1º *Further Collection of Latin Proverbs*, by M. C. Sutphen.

Suite : *Pelias* à *Vulturius*. Le jeune auteur est malheureusement mort dans un accident de bâteau pendant l'impression de son article.

2º *The Torch-race*, by J. R. S. Sterrett.

Commentaire sur l'*Agamemnon* d'Eschyle, vv. 324-326. La Λαμπάς (course à flambeaux) avait lieu cinq fois par an. Elle se faisait en honneur de Promethée, d'Hephaistos, d'Athéné, d'Artemis, de Pan.

3º *The Pomerium and Roma quadrata*, by S. B. Platner.

Le vrai *pomerium* de la cité palatine se trouvait à l'intérieur des lignes de fortification et indiquait les limites de la *Roma quadrata*.

4º *Etymologies*, by G. Hempl.

Manu, *mann*, *man*, n'ont rien à faire avec $\sqrt{}$*man* = penser. Ils sont phonétiquement identiques au lat. *manus*, cf. l'usage moderne en anglais et en allemand (« factory *hands*, » « alle *Hände* auf Deck »), le grec πολύχειρ, πολυχειρία, etc. Il faut rattacher au même mot : *mensch*, *minsk*, *minx* (angl.) ; *gaman*, *manag*, *many* ; *gamang*, *among* ; *męncgan*, *mingle*, *monger*, *mango* (lat.), etc.

5º *Zarathushtra and the Logos*, by L. H. Mills.

Ce n'est pas Vohu Manah, mais bien Aša, qu'il faut rapprocher du Logos philonien.

— Dans les *Notes* : Μαμάτραι οἱ στρατηγοὶ παρ' Ἰνδοῖς. J. S. Speyer y voit le sansc. *mahāmātrāḥ* = « a minister of high rank, » (cf. στρατηγός employé pour le lat. *praetor*).

CHRONIQUE.

— Notre éminent collaborateur, M. A. V. Williams Jackson, professeur à la Columbia University de New-York, vient de faire une visite dans l'Inde pour y étudier de près le parsisme actuel parmi les zoroastriens de Bombay et de ses environs. Dans le *Journal of the American Oriental Society* (t. xxii, p. 321-332), il publie quelques notes intéressantes sur ce qu'il a vu et appris, non seulement par rapport au mazdéisme, mais aussi concernant l'hindouisme. Dans une première note « Meeting with the Parsis » il décrit le rituel du *Yasna*, dans les cérémonies auxquelles il lui a été permis d'assister, par exemple dans celle du *navjot*, et dans l'inauguration des enfants à la religion. Parlant du *navjot* M. J. dit : « On m'en a expliqué chaque détail, jusqu'à la manière de traire la petite chèvre pour avoir la *gąm jīvyąm*. Je n'oublierai pas facilement la scène où le prêtre se trouvait assis devant le feu, ni le parfum de l'encens, ni l'emploi des tasses sacrificielles en métal, qui donnèrent un son aigu quand on les frappa pendant la préparation du saint *haoma*. Les tons du *zōt* et du *raspī* qui chantaient retentissent encore dans mes oreilles ; et comme mémento du rituel je possède encore deux des petites tiges de la plante desséchée de *haoma* et une petite bandelette de l'*urvara*, employée pour relier le *barəsma*, ou *barsom*. » — Dans une autre note, M. J. décrit sa visite aux ruines de l'ancienne ville de Sanjan, où les premiers Mazdéens, expulsés de leur patrie par les Mahométans, se sont établis en 716 ou 775, et où ils ont pu vivre en paix sous le joug bénin des princes hindous jusqu'en 1315. On y voit encore les traces du premier *dokhma* établi dans l'Inde. — Les deux autres notes donnent la description détaillée d'un mariage brah-

mine, et une curieuse légende inédite sur Kālidāsa recueillie par J. à Ujjain.

— Dans un article « China, the Avars and the Franks, » publié dans l'*Asiatic Quarterly Review* (avril), M. E. H. Parker étudie la question si difficile de l'ethnographie des Geougen, Toba, Yüeh-pan, et autres nations de l'Asie Centrale. Il n'est pas impossible que Yüeh-pan ne représente philologiquement le nom des A-vars (E-vars), et il semble presque certain que le Fuh-lin des historiens chinois n'était autre chose que le nom Fer-reng, (c.-à-d. Frank = Européen, Romain, cf. Arabe, Afranj). S'il en est ainsi, la première connaissance des Européens aurait été apportée aux Chinois par l'intermédiaire des Avars ou des Turcs.

— Les anciens Grecs auraient sans doute dit que les naïades étaient les ennemies cruelles des philologues. Il y a à peine trois ans que l'illustre orientaliste de Vienne, G. Bühler, périt dans un accident de bâteau sur un lac suisse. Dans notre dernier numéro, nous avons enregistré la mort tragique du folkloriste français L. Marillier, corédacteur de la *Revue de l'Histoire des Religions*, mort à la suite d'un sinistre maritime à Port-Béni, près de Tréguier ; et voici maintenant l'annonce de la mort du jeune philologue américain, Morris C. Sutphen, collaborateur à l'*American Journal of Philology*, noyé à la suite d'un semblable accident dans la Shrewsbury-river, New Jersey.

— D'après les données du dernier « Linguistic Survey of India » complété en 1901 par les soins du Gouvernement des Indes britaniques, la liste des dialectes connus de l'Inde ne comporte pas moins de 721 noms.

— On annonce la formation en Angleterre d'une nouvelle *société paléographique* qui continuera l'œuvre interrompue par la dissolution de l'ancienne société en 1895. La nouvelle société sera constituée sur la même base que l'autre et comprendra approximativement le même nombre de membres, mais elle portera une dénomination nouvelle et ses publications annuelles formeront une série bien distincte. On s'y attachera moins qu'auparavant aux manuscrits du *British Museum* et l'on donnera une plus grande place à ceux des autres bibliothèques de l'Angleterre et de l'étranger, ainsi qu'aux textes d'auteurs classiques, aux *papyri* et en général

à tous les écrits portant une indication de provenance. Dans les *fac-simile*, on profitera de tous les progrès qui ont été faits récemment dans la photo-gravure.

Il n'est pas douteux qu'avec un tel programme la nouvelle société n'obtienne dans le monde savant un succès encore plus éclatant que l'ancienne. Tous ceux qui voudraient en faire partie peuvent s'adresser à MM. Maunde Thompson, G. F. Warner et F. G. Kenyon au British Museum.

De nombreuses promesses d'adhésions ont déjà été reçues de la part de savants de tous pays, tels que le Rev. T. K. Abbott du *Trinity College* à Dublin, Prof. Dr Biagi, directeur de la Bibliothèque Mediceo-Laurentienne à Florence, le P. Ceriani, de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, M. L. Delisle, administrateur de la Bibliothèque Nationale de Paris, le P. F. Ehrle S. J., de la Bibliothèque du Vatican, M. Paul Meyer, directeur de l'École des Chartes à Paris, Prof. D. A. Willmanns, directeur général de la Bibliothèque Royale de Berlin, M. F. J. Jenkinson, de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, et bien d'autres.

— A la réunion annuelle du « Palestine Exploration Fund » Sir Charles Wilson a rendu compte des nouvelles découvertes faites dans la partie basse de la Judée où l'on a trouvé l'emplacement de la vieille cité de Gath.

Des restes de poteries ont été mis à jour près du champ de bataille où David tua Goliath. On découvrit aussi dans ce district un monolithe qui formait évidemment un de ces « hauts lieux » dont on parle si souvent dans l'ancien testament, et des cavernes qui étaient habitées à une époque antérieure à l'an 1200 av. J.-C. par des populations pratiquant la crémation. Les poteries, d'origine pré-israélite, sont du même genre que celles recueillies dans la capitale des Hittis et que celles rencontrées par M. Flinders Petrie en Egypte. Elles indiquent une influence phénicienne ou mycénienne.

— Le 16 juin de cette année, la « Royal Geographical Society » de Londres a entendu le rapport de M. A. Stein sur ses découvertes archéologiques dans le sud du Turkestan chinois. A la suite d'une exploration systématique de la région de Khotan, il mit au jour des statues et des reliefs en stuc, des fresques et des tablettes de

bois peint, représentant des légendes bouddhiques, restes disparus depuis longtemps de cet art indien qui a trouvé une seconde patrie dans l'Asie centrale avant d'émigrer dans l'Extrême-Orient. En d'autres endroits, on a exhumé 200 documents sur bois, en écriture chinoise et des textes en kharoshthi sur cuir. Chaque pièce était bien enveloppée et scellée. Détail curieux : un sceau des plus fréquents présentait la figure d'Athène avec bouclier et égide. Sur un autre se trouvait une figurine nue d'un pur tracé classique, sans doute une image d'Eros. Nous apprenons ainsi que l'art classique pénétra jusqu'à mi-chemin entre l'Europe et Pékin. La colonisation du pays de Khotan par des populations du Pendjab, affirmée par Hieuen Tsiang est donc confirmée.

Un mahométan a avoué à M. Stein avoir fabriqué les documents en écriture inconnue, amenés du district de Khotan qui ont tant intrigué les orientalistes.

— Dans leur dernière réunion, les membres de la « Society for the Promotion of Hellenic Studies, a entendu deux intéressants rapports sur les récentes découvertes d'antiquités mycéniennes en Crète. M. Evans a parlé du palais de Minos récemment déblayé à Knossos. On y a trouvé les restes d'un ingénieux système de distribution d'eau, de nombreuses fresques, des poteries, des sceaux gravés et surtout des plaques de porcelaine représentant une histoire très semblable à celle du bouclier d'Achille et, chose très curieuse, les rues d'une ville du 15e siècle avant J.-C. avec des maisons à plusieurs étages dont les fenêtres étaient garnies de carreaux en parchemin huilé. Tout indique l'existence à cette époque d'une population dense parvenue à un haut degré de civilisation. Il faut mentionner aussi des figurines d'ivoire d'un travail extraordinairement délicat. M. Bosanquet, directeur de l'école anglaise d'Athènes a rendu compte ensuite de ses fouilles dans la Crète orientale où il a mis à jour plusieurs maisons dont l'une contenait jusqu'à quarante chambres. Dans une salle de bains souterraine, il a découvert une tablette portant une écriture linéaire analogue à celle de Knossos.

Eranica.

— L'événement le plus important dans le ressort des études éraniennes depuis notre dernière chronique a été le commencement de l'impression de son dictionnaire avestique *(Altiranisches Wörterbuch)* par C. Bartholomae, dont la première feuille vient d'être distribuée à ses collègues dans les études éraniennes, (Strassburg, Karl J. Trübner). Il est évident, d'après ce spécimen, que le nouveau dictionnaire sera de la plus haute utilité et même absolument indispensable pour l'étude du Zend et du Vieux-Persan. La complétion et l'exactitude minutieuse aussi bien des détails lexicographiques que de l'impression ne laissent rien à désirer ; tandis que les citations de textes en font une espèce de concordance à l'Avesta et aux inscriptions achéménides. On doit féliciter le docte auteur de cette œuvre d'une importance capitale. On pourrait peut-être regretter qu'il n'ait pas voulu se servir des caractères avestiques, au moins pour les racines et les mots principaux.

— Une autre contribution de valeur à la lexicographie avestique est celle de M. Schuyler, intitulée *Index Verborum of the Fragments of the Avesta* (New-York, Columbia University Press, 1901, xiv + 106 p.). Travail consciencieux qui fait honneur au jeune auteur et à l'école philologique fondée par M. Williams Jackson Ce livre forme le 4e volume de la nouvelle série « Columbia University Indo-Iranian Series », éditée par M. Jackson lui-même, et dont le 2e volume vient aussi de paraître : *Indo-Iranian Phonology, with special reference to the Middle and New Indo-Iranian languages* (xvii + 264), par notre collaborateur M. Louis H. Gray, déjà si favorablement connu par ses diverses études dans les revues philologiques. Dans le présent volume M G. étudie l'évolution phonologique des langues néo-indiennes et néo-éraniennes qui se rattachent au Sanscrit, au Zend et au Vieux-Persan. Voici le résultat définitif de cette étude, ainsi formulé par le

savant auteur : « The phonological tendencies discernible as early as in the Old Indian and Iranian period have developed steadily, each on its own line, in the Middle and New dialects, and through regular divergency, no less than through similarity of evolution, the tie of Indo-Iranian unity is potent still » (p. xvi). M. G. nous a donné un livre de haute valeur, que le spécialiste aura souvent besoin de consulter.

On aura remarqué le grand intérêt qu'on prend depuis quelque temps à l'étude comparative de la philosophie religieuse du Mazdéisme, et surtout de son eschatologie, vis-à-vis des autres grandes religions orientales. On a beaucoup écrit sur l'influence exercée réciproquement de côté et d'autre. Nous avons déjà enregistré l'ouvrage important de Söderblom, *La Vie future d'après le Mazdéisme ;* il y a peu de temps, Erik Stave nous a donné son étude *Über den Einfluss des Parsismus auf das Judentum*, (Haarlem, 1898) (1) ; dans notre numéro actuel, M. Gray discute l'influence Mazdéenne sur l'eschatologie de l'Islam ; et voici que M. Ernst Böklen nous donne une étude toute semblable, *Die Verwandtschaft der jüdisch-christlichen mit der Parsischen Eschatologie*, (Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1902, ii + 150 p.). L'auteur avoue très franchement ne pas être spécialiste ; c'est pourquoi, s'il n'ajoute rien de nouveau aux données déjà connues, il a néanmoins su réunir beaucoup de détails d'après les autorités les plus récentes, et il les discute avec beaucoup de bon sens et de justesse. C'est une étude très intéressante.

Les savants parsis de Bombay continuent à nous envoyer des publications très utiles pour les études. Sur les conseils de feu M. Darmesteter le « Victoria Jubilee Pahlavi Text Fund » avait déjà commencé en 1894 une série d'éditions, en facsimile photozincographié, de textes pehlevis, dont le premier volume était le *Nirangistan*, édité par le dastour (aujourd'hui grand-prêtre) Darāb Peshotan Sanjāna. Voici maintenant le second volume de la série : *Mādigān-i-Hazār Dādīstān*, d'après un ms. appartenant à la bibliothèque de la Zarthoshti Anjuman Atashbeharām, (xvi

(1) Le livre de Brodbeck, *Zoroaster : ein Beitrag zur vergleichenden Geschichte der Religionen*, (Leipzig, s. a.), n'a aucune valeur.

+ 110 + 17 p., grand in 4°, Poona, Government Photozincographic Department, 1901). Ce traité, qui résoud diverses questions légales, a été appelé par West « le code social des Parsis de l'époque sassanide » C'est M. Jivanji Jamshedji Modi qui a très soigneusement édité ce texte important. — *Le Karnamak-i Artaχšir Pāpakān* est une histoire du roi Ardeshir, fondateur de la dynastie Sassanide, dont le D. Darāb avait déjà donné une édition, avec traduction, en 1896. Une nouvelle édition en vient d'être faite par Edalji Kersaspji Antia (Bombay, Fort Press, 1900) avec traductions en Anglais et Gujarati, et de nombreuses citations du *Shahnāmeh* pour élucider l'histoire. Ce livre, destiné aux étudiants parsis qui, d'après le nouveau règlement de l'Université de Bombay, peuvent présenter aux examens pour les grades leurs anciennes langues nationales le Zend et le Pehlevi, sera d'une incontestable utilité.

L. C. C.

BASQUE ET GAULOIS.

H

HABELA ; « Fronde » ; Ex. *Davidek hil zuen Goliath habelaz aurthiki zien harri batez* ; « David tua Goliath avec une pierre lancée par une fronde ».

Le *h* initital n'est, sans doute, pas plus primitif ici qu'il ne l'est p. ex. dans *Harma*, « Arme » — *Hagun*, « Écume ». C'est ce que prouve clairement, ce semble, la forme dialectale *Abela*, (même sens). Quant au *a* suivant l'aspiration, ne serait-il pas lui-même euphonique, ainsi que dans *Athamenda*, « Demander » ?

L'on se trouverait donc réduit pour la forme radicale, à un monosyllabe *Bal*, *bel* que nous regarderions volontiers comme d'origine Celtique. En effet, Pictet nous cite le substantif Irlandais *Ball* ; « Arme » en général, et aussi « Membre, Instrument ». Sans vouloir révoquer en doute, le moins du monde, la traduction du savant génevois, faisons observer que le dictionnaire d'O'reilly aussi bien que M. Withley-Stokes ne connaissent *Ball*, (au pluriel *Baill*) que dans le sens de « Membre ». Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est que si la signification d' « Arme » assignée à ce terme est primitive, dès une époque relativement ancienne, elle a dû tendre à se modifier.

Il est bien plus probable, en effet, que le *Ballos*, Gaulois « Membre » d'après M. Whitley-Stokes ne constitue qu'un simple homophone du précédent, comme

synonyme d'arme. L'on conçoit d'ailleurs, assez facilement, la transition du sens d'Arme » à celle d' « instrument », puis, enfin, de « membre, organe. »

L'on a lieu de considérer comme apparenté au *Ballos* Gaulois, le Grec Φαλλός, φάλης, dont le sens primitif a, sans doute, été celui de « dard », aussi bien que le *bille*, « Pénis » de l'Allemand moderne (dial. Hessois). Rapprochons-en encore le Sanskrit *Bhalla*, *bhallî*, « Espèce de flèche », peut-être bien de la racine *Bhal*, *bhall*, « Ferire, occidere »..

Pictet voulait encore rattacher à la même racine, l'Anglo-Saxon, *bolt*, *bolta*, « Pilum » — Vieux Norrain *bolte*, « Telum » et *Bolti*, « Clavns ferreus » dont il faut visiblement rapprocher l'Allemand *bolz*, *bolzen*, « Trait, flèche » — Moyen-Haut-Allemand *bolz* — Vieux-Haut-Allemand, *Polz*, *bolz* (même sens) — Anglais *bolt* — Hollandais, *bout*, « Boulon, cheville de fer, éclanche » — Suédois, *Bult*, « Cheville, batte, boulon ». M. Kluge repousse, et avec toute raison, suivant nous, cette manière de voir. Il réclame pour tous ces termes une origine purement germanique. En effet, le Gallois *Bollt*, « Trait, pointe », le Polonais *belt*, « Javeline » ont, sans aucun doute, été empruntés soit à l'Anglais ou Anglo-Saxon, soit à l'Allemand. On pourrait, ajoute-t-il, supposer une forme prégermanique *bhḷdós*, au sens de « Trait, broche. » En tout cas, on ne saurait guères ramener celle-ci au Moyen-haut-Allemand, *Boln*, « Jeter, lancer, se servir de la fronde », ni y voir, comme l'ont voulu quelques-uns, une abréviation du Latin *Catapulta*.

Laissons de côté également, l'Allemand *Beil*, « Hache » qui, en Bavarois, se présente sous la forme *beichl*. Cf. Moyen-Haut-Allemand *bîl*, *bîhel* — Vieux-Haut-Allemand, *bîhal*, *bîal* — Vieux-Norrain *bilda*, *bylda*, « Hache ».

Kluge regarde tous ces mots comme pouvant avoir une parenté avec le Latin *findo*, de la racine Indo-Européenne *Bhĭd*, « fendre ». L'Irlandais *Biáil*, « Hache » serait-il emprunté au Germanique ?

Inutile également, malgré une incontestable ressemblance au double point de vue de la phonétique et de la sémantique de vouloir établir la communauté d'origine du Sanskrit *Abhala*, du Basque *Hâbela* avec l'Allemand *Pfeil*, « Flèche » — Moyen et Vieux-Haut-Allemand *Pfîl*. Anglo-Saxon *Pîl* — Hollandais *Pijl* — Anglais *Pile*, « Tête d'une flèche » Vieux-Norrain, *Pîla*, « Flèche » — Suédois, *Pil*. Tous ces vocables proviennent incontestablement du Latin *Pilum*, *pila* qui avant de signifier « Javelot » avait d'abord possédé le sens de « Pilon » et, spécialement, de « Pilon de boulangerie ». Voilà pourquoi *Pilumnus* était le dieu protecteur des boulangers. Ce n'est, évidemment, que lorsque ce terme fut passé au sens d'arme de trait, de javelot, qu'on s'avisa de qualifier le peuple Romain de *Pilumnae poplae*, litt. « Peuple habitué à manier le javelot ».

L'on a supposé que l'emploi du *Pilum* comme arme de guerre a bien pu être emprunté par les enfants de Romulus aux Étrusques (1). En tout cas, *Pilum* est certainement pour un primitif *Pinslum*, de *Pinso*, « Piler », comme *Velum* d'un archaïque *Veslum* de la même racine *Ves*, « Habiller, vêtir » qui a donné *Vestis* (2).

Phénomène singulier, ce terme latin *Pilum* a fait tout

(1) M. O. S. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, Kap. X, p. 331.

(2) Ne pas confondre *velum* « un voile » avec son homophone *velum* « voile de navire » qui a une origine toute différente et provient de la racine *vec*, « voiturer, transporter », d'où *veho*, *vexillum*, etc.

à fait tomber en désuétude, l'ancien terme germanique désignant la flèche et que nous retrouvons p. ex. dans le Gothique *Arhwazna* — Vieux-Norrain *Oer* — Anglo-Saxon *Earh*, *arewa*, peut-être à rapprocher du Latin *Arcus*.

Ne serait-ce pas encore le même substantif *Pilum* que nous retrouvons dans certains termes celtiques cités par Pictet, à savoir Gallois *Pilwrn*, « Javelot » et *Pilun*, « lance », peut-être même *Ffil*, « dard » ?

Nous ne savons trop à quoi rattacher d'autres noms Indo-Européens de la même arme, tels que le Sanskrit *Pilu*, « Flèche » — Persan, *Pîlah*, *pîlak*, *bîlak*, « Espèce de flèche ». Pictet pense y retrouver la racine *Pêl*, *pal*, *pall*, « Ire » — Grec πάλλω, « lancer » et πάλος, « Jet » — Latin *Pello*. En tout cas, il a incontestablement tort d'en vouloir rapprocher le latin *Pilum*, auquel, nous venons de le voir, une toute autre provenance doit être assignée.

M. Whitley-Stokes sépare nettement d'ailleurs l'Irlandais *ball* au sens de « membre », de son homophone *ball* voulant dire « Tache, morceau, pièce », d'où *ballach* « articulatus ». Les termes en question, d'après lui, pourraient bien être apparentés aux formes Romanes *balla*, *balle*, « Balle » et *Ballo*, « Balle au jeu de paume ». Cf. Espagnol, Portugais et Vieux-Provençal *Bala*, « Balle » — Italien *Palla*, « Balle, boule » et *Balla*, « Ballot, boule ». Ce dernier pourrait bien être venu, en droite ligne, du Français. Au dire de M. Kluge, il pourrait bien en être de même pour l'Anglais *ball* et Moyen-Anglais *balle*, car la forme Anglo-Saxonne fait défaut.

Cela n'empêcherait pas, en tout cas, tous ces noms de la balle d'avoir une origine germanique, aussi bien que l'Irlandais *balla* — l'Écossais *ball* (même sens), cf. en effet, l'Allemand *Ball*, « Balle » et *Ballen*, « Ballot, rouleau »,

dont *Bolle* au sens de « Bol » — Moyen-Haut-Allemand *balle*.

Pour être complets, ajoutons avant de terminer que les substantifs dont nous venons de parler n'ont absolument rien à faire avec l'Espagnol et Portugais *bola*, « Boule » — dont l'Espagnol *bulla*, « Bulle » — Portugais, *Bulla* « Bulle pontificale » et *bulha*, « Bulle d'eau » ne constituent que des doublets. Tous ces termes, aussi bien que le Béarnais *Boure*, « boule » et *bolou*, « grosse boule au jeu de quilles » viennent du Latin *Bulla*, « Bulle » dont la racine se retrouve dans *bullire*, « Bouillir ».

Nous allons parler à l'instant de termes ethniques ou géographiques paraissant offrir la même racine que le Basque *Habela*.

HABELIAR, RA ; « Frondeur » n'est que le précédent avec la finale qualificative *liar*, comme dans *Gorteliar*, « Courtisan », de *Gorte*, « Cour ».

De ce qui vient d'être dit plus haut, on peut, sans trop de crainte de se tromper, conclure que la forme archaïque devait être simplement *Beliar*. Ceci ne nous ferait-il pas songer à la dénomination des Iles Baléares ? Leurs habitants qui s'appelaient, eux aussi, du même nom, passèrent dans toute l'antiquité, pour les gens les plus habiles à se servir de la fronde. Rien d'étonnant, par suite, à ce qu'on se soit servi simplement pour les désigner, du terme de « frondeurs ». Serait-ce donc la première fois qu'une nation aurait tiré son nom de ses armes de prédilection ? N'avons-nous pas vu p. ex. à l'instant, le peuple Romain qualifié de *Pilumnus*, litt. « Habitué à manier le javelot ». De même, le terme *Aïno* dont les insulaires de l'île de Yésso se servent pour se désigner eux-mêmes, serait, dit-on, l'équivalent d' « Archer », du substantif indigène *Aï*

ou *aïgh*, « Areus ». Le Saxon n'était-il pas, dans toute la force du terme, « le guerrier qui combat avec le glaive », de *Sax* « Gladius » ? On sait d'autre part que les Algonquins et Chippeways ne connaissent guères les Blancs des États-Unis, ce qu'on appelle vulgairement les *Yankees*, que sous la dénomination de *Matchi Mokoman*, litt. « Grands Couteaux ». Il existe, dans le Nord de l'Amérique, une tribu indienne s'appelant eux-mêmes « Couteaux jaunes ». Enfin, nous ne rappellerons que pour mémoire, l'étymologie assez fantaisiste d'ailleurs proposée pour le nom des Sabins et Samnites. Quelques-uns ont voulu le dériver du Grec Σαύνη, « Épieu, échalan de vigne », sans doute, « les gens qui se servent du javelot, de l'épieu ». De même, le terme de « Pique » a été proposé comme origine de ceux de « Picard, Picardie », litt. « Pays des hommes habitués à manier la Pique », mais cela ne semble guères acceptable.

S'étonnera-t-on de voir ces insulaires affublés ainsi d'un nom d'origine Celtique ? Mais si l'on tient compte du grand nombre d'établissements formés par les Gaulois dans la péninsule Hispanique, la chose semblera facile à expliquer. Que savons-nous, en définitive, de l'ethnographie des îles Baléares ? Oserait-on affirmer que leurs habitants fussent de race Ibérique pure ! Ne formaient-ils pas un mélange d'Ibères et de Colons Gaulois ? D'ailleurs, en admettant même que le nom de *Baléares* ait constitué une sorte de sobriquet inventé par des étrangers, qu'est-ce qui empêcherait que le peuple de ces îles n'ait fini par l'adopter pour se désigner lui-même ? Ce ne serait pas, sans doute, la première fois qu'on aurait vu pareil phénomène se produire (1).

(1) *Bulletin des séances de la société philologique*, T. II, p. 67, (Paris 1898).

HANDI, A ; « Grand ». Voy. *Andia*.

HANDI, TU ; « Aggrandir, i », voy. le précédent.

HANITZ, « Beaucoup » n'est que le médiatif de *Handi* « Magnus », litt. « Per magnum », mais avec chûte du *d* médial.

HARAN, A ; « Vallon » ne semblera pas, à coup sûr, devoir être dérivé de l'Hébreu הַר *Har*, « Montagne », si l'on se rappelle le Gallois *Aran*, « Montagne », cité par Pictet et dont le docte Génevois rapproche le Sanskrit *Araṇya*, « Fôret, endroit éloigné » et *Arana*, « Étranger, éloigné ».

HARRI, A ; « Pierre, grêle, maladie de la pierre » ; Irlandais, *Carraic*, *Carraig*, *Carric*, « Pierre, rocher ». — Écossais, *Carraigh*, *Carragh* — Manx, *Carric* — Vieux-Gallois, *Carrec* — Gallois moderne, *Careg*, *Carreg*, *Carrek* (pluriel *Ceryg*) d'où l'Anglais *Crag*, « Roc, rocher, chignon du cou » — Vieux Breton, *Carrec*, « Sylva » — Bas-Breton, *Karrek*, « Écueil, rocher » ; pluriel, *Kerrek*. Tous ces termes sont ramenés par M. W. Stokes à un Gaulois hypothétique *Karsekki*, *Karseki*, peut-être dérivé lui-même d'un pré-Celtique *Karsegni*.

On peut se demander si tous ces mots ne seraient point, par hasard, apparentés au Vieux Gaulois *Karsâkos*, « Galeux, rogneux, d'où l'Irlandais *Carrach*, « Galeux, rogneux, farcineux » et *Carraige*, « Rogne, farcin ». Cf. le Vieux-Slavon *Srŭchŭkŭ*, « Rude, âpre » — Lithuanien, *Szurksztus*, même sens.

Ne convient-il pas d'en rapprocher également le Norwégien *herren*, « Raide, rude » et *harren*, « dur, impétueux, rude », ainsi que l'Allemand moderne *Hersch*, *harsh*, « dur, rude » ; Cf. Anglais, *Harsh*, « Apreté, âcreté, rudesse, sévérité, rigueur. » Ce terme, qui, du

reste, comme le remarque M. Kluge, ne se rencontre ni dans l'Anglo-Saxon ni dans le Vieil-Allemand, constitue visiblement un dérivé et doublet de l'Allemand *Hart*, « dur, rude » — Moyen-Haut-Allemand *hërt* — Vieux Allemand *Hërti*, *harti*, — Anglo-Saxon *Heard ;* « dur, fort, brave » — Anglais, *hard*, « dur, fâcheux, triste, déplaisant », et *Hardly*, « difficilement, avec peine ». Rapprochez-en également le Gothique *Horredus*, « fort, force » et le Français « hardi », d'où à son tour, l'Anglais *hardy*, aussi bien que le Grec Κρατός, « Fort, puissant », καρτερός, κρατερός, « Solide, constant, ferme, violent » et κάρτα, « Beaucoup, fortement ».

La gutturale forte du Celtique sera naturellement tombée en Basque, comme elle l'a fait p. ex. dans *Hobi*, « Tombe, fosse » du Béarnais *Cobe, quèbe*, « Caverne, grotte ».

Harri, tu ; « Pétrifier, é ; intimider, é », litt. « Rendre pierre » ; cf. le précédent.

Harrigarri, a ; « Épouvantable, terrible », litt. « qui rend comme une pierre » ; cf. le précédent. Pour la finale adjective *Garri*, voyez *Maithagarri* ; « Aimable » de *Maitha*, « Aimer ».

Hel, du ; « Arriver, é ; Atteindre, atteint, le but » ; Ex. : *Zure eta enea Semeak elgyarrekin heldu dire Montebideotik ;* « Votre fils et le mien arrivent ensemble de Montevideo » — *Nere bi anaiak Helduko dire daugin bazko eguneko Parisera*, « Mes deux frères arriveront ensemble à Paris, pour le jour de Pâques ». L'origine Celtique du terme Basque ne semble pas douteuse ; Cf. Vieux Breton, *Iëla*, « Aller ». — Bas Breton *Me a-i-el ;* « Ibo » — Cornique, *Yllyf* ; « Eam » ; *Ellen*, « Abirem » ; *elwify*, « Iero » ; *delwyfé ;* « Veniam » — Irlandais, *Ailim, Eilim*,

« Aller, se mouvoir » ; *Adella* ; « Transit » ; *di-ella ;* « deviat » ; *diall,* « deviatio » ; *do-m-ar-aill,* « Mihi venit » ; *do-da-aid-lea* ; « Visitat eam » ; *Fo-n-ind-lea,* « ut evagetur » ; *Sechm-alla,* « Omittit » ; *Sechm-o-ella,* « deficit » ; *do-e-cm-ella ;* « Colligit. »

Rapprochez de ces termes, l'Allemand *Eilen*, « se presser, se hâter, faire diligence » — Moyen et Vieux Haut Allemand *îlen* — Anglo-Saxon et Vieux Frison *Ile*, « Plante du pied » — Vieux Norrain *Il* et, au génitif, *iljar*, idem. C'est encore le même radical que M. W. Stokes croit retrouver dans le Grec Ἀλάομαι, ἐλθεῖν et ἐλαώ, « chasser, pousser », aussi bien, d'après Bugge que dans le Grec Ἄγγελος. Le Latin, à son tour, nous l'offrirait dans *Amb-ulare*, l'Ombrien dans *Amb-oltu*. On s'est demandé enfin s'il ne conviendrait pas de le chercher encore dans le Français « Aller » — Vieux Français *Aler*. Ajoutons toutefois que la parenté difficilement contestable de ce verbe de la langue d'oil avec le Vieux Provençal *Anar*, « Aller » — Espagnol et Portugail *Andar* — Italien *Andare* détournerait d'adopter cette façon de voir. D'ailleurs, la comparaison avec le verbe « Arriver » nous prédisposerait à tenir pour conforme à la réalité des faits, cette vieille hypothèse en vertu de laquelle *Aler*, *anar* seraient considérés comme tirés d'un composé *Ad-nare*, litt. « Nager vers », tandis que dans « Arriver » se découvrirait une vieille forme du Bas Latin, *Adripare*, id est « Atteindre la rive ». On ne saurait méconnaître le pittoresque de la métaphore contenue dans ces deux expressions.

En tout cas, ce radical verbal apparaîtra de nouveau dans le nom d'un des animaux les plus agités et les plus rapides à la course, à savoir le cerf ; voy. *Oreña*.

Il n'est guères douteux que le *l* du Bas Breton *Iëla* — Allemand *Eilen* ne constitue un indice de dérivation. La racine du verbe en question se réduirait donc réellement simplement en un *i*, qui se retrouve en Indo-Européen aussi bien qu'en Sanskrit. De là encore les formes du Latin *I-re* — Grec Ἰέναι — Vieux Slavon *Iti* — Lithuanien *Eiti*, « Aller ».

Ajoutons du reste que le verbe Basque n'a certainement rien à faire avec le Français « Hêler » mot d'origine incontestablement germanique et même vraisemblablement Anglaise ou Anglo-Saxonne ; Cf. Anglais, *To Hail* ; « Hêler, saluer, s'informer de la santé de ... ou comme l'on dit parfois en Patois Normand, « s'informer du portement », et *Health*, « Santé, vigueur, force » — Anglo-Saxon *Hael*, même sens et *Hâl*, « Fort, vigoureux », d'où l'Anglais *whole*, « Entier, intact, complet » — Allemand, Vieux et Moyen Haut Allemand, *Heil* ; « Sain, entier, prospère, santé, bonne chance, force » — Vieux Norrain *Heill*, « Sain, en bon état » — Gothique, *Hails*, même sens.

M. Kluge fait observer qu'à une époque ancienne, *Heil* et ses correspondants s'employaient comme formule de salut. Le Gothique *Hails* était, au besoin, l'équivalent du Grec Χαῖρε. Ces termes germaniques se retrouvent d'ailleurs dans le Vieux Slavon, *cêlü* « Entier, complet » — Pruczi, *Kailûstikun*, « Intégrité, santé », de *Kailustas*, « Sanus » et, sans doute aussi l'Irlandais, *Cél*, « Augure », qui rappelle si étroitement pour le sens l'Anglo-Saxon *Hâelsian*, « Augurari » — Vieux Haut Allemand, *heilisôn*, même sens. M. Kluge ne croit pas d'ailleurs à une parenté de ces termes dont la racine primitive devait être *kai* avec le Sanskrit *Kalya-s*, « Sain », *Kalyâṇas*, « Beau » — Grec Καλός, κάλλος.

Ajoutons enfin que la ressemblance de *Hel* Basque avec le Magyar *Ir*, « Aller » — Turk-Osmanli, *Irmeq* — Mongol *Irékou* doit être tenue pour purement fortuite.

Salaberry se demande si l'interjection Basque *Hela* qui s'emploie dans les mêmes cas que le Français « Holà » ne viendrait pas, elle aussi, de notre verbe « Hêler ». Cela ne nous parait pas du tout certain, et l'on peut se demander si la particule Basque n'est pas tout bonnement prise au Français « héla » ou « hélas ».

Helbide, a, s'emploie dans des sens un peu différents, bien que dérivant néanmoins les uns des autres. Tantôt, nous fait observer Salaberry, le terme Basque signifiera « ce que l'on peut atteindre » de façon très diverse, soit p. ex. avec la main, soit avec le pied, soit même avec une pierre que l'on lance ou même avec le regard. Ex. : *Zure helbidean harzazu bethi zure chedea*, « Prenez toujours votre but à votre portée ». — *Bichtaren helbidean etchebat Khausitugabe igaraiten duzu hamar lekua bide Tokibetan* ; « Vous parcourez dix lieues sans rencontrer une maison à portée de la vue ».

Tantôt ce terme deviendra synonyme de *Helmen* (Voy. plus loin) et signifiera la distance que l'on peut franchir en un temps donné ; Ex. : *Gaur Bayonan etzaten ahal gira, yadanik helbidean gira ;* « Nous pouvons coucher ce soir à Bayonne, déjà nous sommes à la portée », id est « à la distance voulue ».

En tout cas, *Helbide* constitue un terme composé signifiant litt. « Chemin d'arrivée » ou « Pour arriver ». Les deux éléments qui le constituent sont l'un et l'autre de provenance Celtique ; Voy. *Bide*.

Helmen, a ; « Portée, distance qui sépare du but à atteindre » ; synonyme de *Helbide ;* est formé de la racine

Hel déjà vue et de *men* final et qui possède elle-même, le sens de « portée, distance » ; Cf. *Harmen ;* « Prise, portée » de *Har*, « Prendre ». Ex. : *Acheriak Khausitu Zien Mahaxu harmenetik Gorago ;* « Le renard trouva le raisin au-dessus de sa portée ». On trouve la même suffixe avec une légère variation de sens dans d'autres substantifs ; Ex. : *Ahamen*, « Bouche », litt. « Prise de la bouche », de *Aho,* « Bucca » — *Dolamen,* « Grand regret, repentir, douleur vive », de *Dolu*, « Deuil, repentir, regret ». — *Ingurumen*, « Alentour » de *Inguru,* « Cercle, conférence ». Serait-ce la finale *men* du Latin, p. ex. dans *Agmen, fulmen, semen, lumen ?* Cela nous semble peu probable.

I

Idi, a ; « Bœuf ». Visiblement d'origine Celtique ; cf. le Gallois *Eidionn*, « Jeune taureau, taurillon », d'un primitif *Oidionn* — Bas Breton *Éjenn,* « Bœuf » — Irlandais, *Aideach, aoideach*, « Vache laitière » et *Aodh*, « Mouton ». Ce mot, avec un sens plus ou moins précis, devait se retrouver dans l'Indo-Européen primitif, comme le prouve le Sanskrit *Êḍa*, *êḍaka*, *iḍikka*, sorte de mouton ou de chèvre sauvage et *Iḍâ* « Vache nourricière » — Grec Ἄττηγος, bouc, d'après Arnobe, du Phrygien *Atagus*. On ne saurait même guères douter qu'il n'ait passé dans certains idiômes de souche étrangère ; cf. Suomi *Itikka*, « Chèvres, moutons, menu bétail en général ».

Tous ces termes sont ramenés par Pictet à la racine Sanskrite *iḍ*, *iḍa*, « libation fortifiante offerte aux dieux, vivification, force vitale » que nous retrouvons p. ex. dans *Aiḍa* « fortifiant, vivifiant » ; *Iḍavant*, « fortifié, restauré » aussi bien que dans le Gallois *Aid*, « Vie, principe vital » ;

eidiaw, « vivifier » ; *eidiawg*, *eidiawl*, « vigoureux, animé » ; *Eidiogi*, « donner de la force, remplir de vigueur ».

Le mot en passant en Basque, aurait perdu la première voyelle de sa diphthongue initiale et *Idi* a tout l'air, effectivement, d'être pour une forme plus ancienne *Oidi* ou *Aidi*. C'est ainsi que l'on rencontre p. ex. les formes *Uskara*, « Basque » pour *Euskara* ; *Uski* ou *Euski*, « derrière, le ».

Dans bon nombre d'autres idiômes d'ailleurs et n'appartenant pas tous à la famille Indo-Européenne, le même terme semble reparaître, mais avec suppression de la ou des voyelles initiales ; Ex. : Anglo-Saxon *Tiččen* ; « Chevrette » et, par adoucissement normal de la dentale en sifflante, Allemand *Ziege*, *Zicke* « Chèvre » — Moyen Haut Allemand *Zige* — Vieux Haut Allemand, *Ziga*, regardés par M. Kluge, comme d'origine Franke et *Zicchi*, *Zickin*, « Chevrette ». Rapprochons-en l'Arménien *Dig*, « Bouc », le Persan *Takal*, « mouton » et *Tekah*, « Bouc ». Si nous passons à d'autres souches linguistiques, nous pourrons citer le Géorgien *Thiki*, « Bouc » — Abkache, *Tig*, « Bélier » — Aware *Tuchi* — Andi *Tuka* — Dido et Ounso, *Zéki*, « Bouc » — Kazikumuk, *Tki*, « Agneau » et *Zuka*, « Chèvre » — Turk-Osmanli, *Tekié*, « Bouc » — Turk de Kazan, *Täkä* — Kirghize *Töke* — Bachkir, *Takka*, « mouton » — Mandjour *Tocho*, « Élan » — Tongouse, *Toko*, idem — Samoyède-Kamassine, *Tägo*, « Renne ». Pictet se demande si ces formes à dentale ou sifflante initiale ne se rattacheraient pas à une autre racine que *Iḍikka*, *êḍaka*, à savoir à la racine de mouvement du Sanskrit, *Tak*, *tik*, « Ire, se movere ». Cf. Persan *Takîdan*, « Courir çà et là » ; *Tak*, « Rapide » et *Tik*, « Cheval ». Rapprochez-en le Grec Τήκω, « Couler » — Lithuanien, *Tekēti*, « Couler, courrir » — Vieux Slavon, *Teshci*, idem.

Toutefois l'opinion qui paraît se présenter le plus naturellement à l'esprit, c'est que tous ces noms du bouc, de la chèvre et du mouton qui se ressemblent tellement au point de vue phonétique ne peuvent guères manquer de dériver d'une seule et même racine. Jusqu'à nouvel ordre, admettons que c'est celle que nous rencontrons dans le Sanskrit *Aida*, *iḍavant* ; le Gallois *Aid*, etc. (1)

Ajoutons que sur ce point là encore, les dialectes sémitiques offrent avec ceux du groupe Indo-Européen, une de ces ressemblances qu'on ne sait trop, à priori, comment expliquer. Cf. Arabe *Daykas*, « Moutons », au sin-

(1) Un point qui mérite sans doute d'être signalé ici, c'est la ressemblance des termes que nous étudions ici avec leurs correspondants plus ou moins parfaits dans certains dialectes du Nouveau-Monde Cela nous semble frappant surtout pour plusieurs noms d'animaux et nous y verrions un argument en faveur de l'hypothèse de relations ayant existé à une époque indéterminée entre les populations des deux continents. Ne convient-il pas p. ex. de rapprocher l'Algonkin *Atik*, « Renne » et le Sanskrit *Iḍikka*, « Chèvre sauvage » ou le Grec Ἀττηγος, « Bouc », *Ate* en Samoyède Ostyak (dial. du Narym et Karassine), « renne », (dial. Ketsche), *Ati* ; (dial. de l'Ob) *Atè* ?

Comparez encore le *Ta*, « Ruminant, gros quadrupède » du Dakotah ou Sioux, d'où *Ta tanka*, « Bison », litt. « grand ruminant » avec le *Tá*, « Renne » du Samoyède-Tawgy ; *Tía* du Samoyède Jénisséien ; *Thô* du Karassine (même sens).

Le *Wagosch* ou renard du Cri n'est pas sans rappeler un peu le *Wòkai*, (même sens) de l'Ostyake-surgute.

Nous ne mentionnerons ici que par mémoire l'affinité du *Yuc*, « Chèvre » Yucatèque avec le *Yukf*, « Cerf » de l'Aïno de Yésso, celle du *Mazatl*, « Chevreuil » en Mexicain ; avec le *Maza*, « Chèvre » de l'Arabe.

Ne serait-il pas permis de chercher dans le *Cicib* (prononcez *Chichib*) de l'Algonkin, un redoublement du *Chipá* (même sens) du Samoyède Ostyak, (dial. du Narym) ; *Sibá* du Karassine ?

Ce n'est peut-être pas par suite d'un pur hasard que le Quiché du Guatémala *Kar*, « Poisson » rappelle si étroitement le Samoyède-Jénisséien (dial. Chantique), *Kare* ou *Kahre*, « Poisson ».

Peut-être jugera-t-on plusieurs de ces rapprochements réellement significatifs puisqu'en définitive, ils ne portent que sur une catégorie de mots assez restreinte.

gulier, *Dakikat* — Chaldéen, *dakar*, « Bélier » — Hébreu, *Zâkâr* — Arabe, *Dakar*, « mâle » en général.

D'autre part, M. Kluge semblerait assez disposé à voir dans l'Allemand *Giess*, « Chèvre » — Suédois *Get* — Hollandais, *Geit*, « Chèvre » — Anglais, *Goat*, autant de métathèses de *Ziege*, *Zige*, *Ziga*.

Cette façon de voir peut se soutenir sans doute, mais nous n'oserions la donner comme absolument incontestable.

L'on a vu plus haut, du reste, que ce terme *Idi* devait déjà exister en Vieil Ibérien, mais sous la forme *Idu* ; Cf. ce qui a été dit à *Bide*.

Idiki, a ; « Morceau de bœuf ». C'est, en quelque sorte, l'équivalent du *Beef* Anglais, par opposition à *Ox*, lequel désigne l'animal sur pied. Il est formé de *Idi* déjà vu et de la finale partitive *ki*.

Idizko, a ; « Veau », sans doute litt. « ce qui est destiné à devenir bœuf », de *Idi*, « Bos » ; *ko*, signe de futur ; Voy. plus loin *z*, euphonique comme dans *Buruzkin*, « Entêté » lequel est formé lui-même de *Buru*, « Caput » et de la particule comitative *kin*.

Ithandi, a ; Sorte de mesure agraire se rapprochant assez de l'arpent, puisqu'elle contient 27 ares 37 centiares et en vigueur spécialement à Baïgorry et à St Jean Pied de Port. Ce nom signifie litt. « Magnum *satis* ad bovem » ; Cf. *Andi* et *Idi*. C'est à peu près, en effet, ce qu'un bœuf peut labourer dans une journée. On voit ici comme pour *Helbide* que les deux éléments constituants du substantif Basque sont l'un et l'autre empruntés au Gaulois.

Ithegun, a ; Synonyme du précédent, litt. « Journée de Bœuf » ; Cf. *Idi*, « Bos » et *Egun*, « Dies ».

Ithohoin, a ; « Constellation de la Grande Ourse », ne

saurait évidemment signifier, comme nous l'avions cru tout d'abord « Pied mouillé, pied noyé » de *Itho*, « Noyer, se noyer » et *Oin*, « pes ». On ne saurait guères, en effet, indiquer le motif d'une telle dénomination.

Au contraire, la légende nous rend parfaitement compte de l'étymologie de ce composé, lequel signifie litt. « Voleur de bœufs » ; Cf. *Idi*, mais avec transformation du *d* primitif en *th*, comme dans *Ithegun*, *ithandi* et *Ohoin*, « fur ». Ce n'est autre chose que celle du Petit Poucet, telle qu'on la raconte dans le pays Basque. La voici :

« Un laboureur auquel des voleurs avaient enlevé une paire de bœufs envoie un garçon de ferme à la recherche de ces animaux. Le jeune homme tardant à revenir, une servante, accompagnée d'un petit chien, est expédiée à sa place. Mais ces nouveaux messagers ne se montrent pas plus exacts à retourner à la maison. Le volé se décide à continuer l'enquête en personne, mais ne parvient à rien découvrir. Dans son exaspération, il se met à tempêter et à jurer si fort que le Bon Dieu se décide à loger dans la Constellation de la Grande Ourse, toute la compagnie. La punition de cette dernière rappelle un peu celle du Juif-errant, puisqu'elle devra parcourir les solitudes célestes jusqu'à la fin du monde. Les bœufs se trouvent placés dans les deux premières étoiles du groupe stellaire. Quant aux voleurs, les deux suivantes leur servent de demeure. La servante loge dans la seconde étoile isolée. Elle a près d'elle son chien auquel un tout petit astre sert de niche. Enfin, le laboureur vient après tous les autres, dans la septième étoile. On ne nous dit pas ce qu'est devenu le garçon envoyé en premier lieu. Peut-être n'a-t-il pas été admis dans la Constellation » (1).

(1) M. J. Vinson, *Le petit poucet et la grande ourse*; p. 241 et suivan-

Itzain, a ; « Bouvier », litt. « Boum Custos » ; cf. *Idi* et *Zain*, « Gardien ».

Itzaingo, a ; « Métier de Bouvier », Cf. le précédent et *go* final pour *ko*, avec adoucissement de la gutturale forte après *n* et d'ailleurs employé ici comme causatif. Cf. *Burukoa*, « Bonnet », litt. « Quod pro capite », de *buru*, « Caput ». On remarquera que dans les deux exemples cités ici, l'emploi de l'article semble essentiel pour en préciser le sens du dérivé. *Buruko* ; *Itzaingo* signifierait simplement « Pour la Tête, pour le Bouvier ».

K

Ko, a ; « pour, en faveur de » ; Ex. *Gizonarentako*, « En faveur de l'homme, pour l'homme ». — *Neretako*, « Pour moi » répond parfois à un simple génitif comme dans *Apeleko gortea*, « Cour d'appel » ; *Etcheko yauna*, « Maître de maison » ; cf. *Etche*, « domus » et *Yauna*, « dominus ». — *Inchauspeko alaba dendari*, « Couturière du bourg d'Inchavspe » — *Nafarroako erregea*, « Roi de Navarre », litt. « Roi pour la Navarre ». Cette finale, d'ailleurs, précédant un article, peut servir à former des substantifs ; Voy. *Hartzekoa*, « Créance », de *Hartze*, « Prise, action de prendre », de *Har*, « Capere ». Voy. d'ailleurs ce qui a été dit à ce sujet à propos de *Itzaingoa*.

On l'emploie aussi, bien qu'assez rarement, comme marque adverbiale, ex. : *Asko*, « Assez », litt. « Pro saturatione », visiblement pour *Aseko*, de *Ase*, « Nourriture,

tes du T. VII de la *Revue de linguistique et de philologie comparée* ; (Paris, 1875.) Pour les versions de la même légende en vigueur dans diverses régions de l'Europe, voy. M. G. Paris, *Le petit poucet et la grande ourse* ; (Paris 1875.)

rassasiement » ; *Oraiko*, « Juste en ce moment », de *Orai*, « Actuellement, présentement ».

Parfois, elle joue un rôle péjoratif ou despectif, comme dans *Muthilko*, *Mithilko*, « petit garçon, enfant mâle », ce que nous appelons en Français « un moutard » de *Muthila*, « Puer, juvenis, famulus » — *Ohako*, « Grabat », de *Ohe*, « Lit ».

C'est cette même désinence, transformée en *Go*, qui sert souvent à former des futurs ; Ex. : *Izan*, « Été, ayant été » et *Izango naiz*, « Je serai », de *Naiz*, « Sum » ; litt. « Sum ad esse ». Il semble assez naturel, du reste, qu'on ait employé le signe du prolatif pour marquer le temps en question.

Reconnaissons dans le *ko* ou *go* Basque, la même particule du Celtique équivalant à notre préposition « Pour ». Ainsi, la locution irlandaise *Erin go braigh*, « Ireland for ever ».

La finale *Koz* qui correspond à notre conjonction « Parce que », Ex. : *Nizala*, « Que je suis » et *Nizalakoz*, « Parce que je suis » — *Deretzu*, « Vous les leur avez » et *Deretzulakoz*, « Parce que vous les leur avez » est sans doute formé de la syllabe prolative *ko* et du signe du médiatif *z*. Notre première pensée que cette particule *koz* pouvait bien être empruntée au Proto-Celtique *qos*, « Ad, usque » Cf. Irlandais *Cu* p. ex. dans les formes *Cucele*, *cucci*, *cuccu* — Gallois *bw*, dans *bwy gilydd* ainsi que le Vieux Slavon *Kŭ*, « A, vers » nous semble devoir être abandonnée. Ç'aurait été le seul exemple à nous connu d'un terme Celte pris par le Basque à un dialecte du groupe dit Gaëlic et par suite plus anciennement parlé dans nos régions, que le Gaulois, lequel était incontestablement du rameau dit *Kimrique*.

Inutile d'ajouter qu'aucun lien de parenté ne saurait être reconnu entre ce *go* signe du futur en Basque et la syllabe *ka, ga* ou *go* qui marque le même temps dans certains dialectes Canadiens ; Ex. : Chippeway *Ninondôm*, « J'entends » et *Nin ga nondôm* ou *Ningo nondôm*, « J'entendrai ».

Larru, a ; « Peau, cuir », d'un vieux thême Gaulois *Lêtrŏ*, « Cuir », d'où Irlandais *Lethar*, (même sens) — Gallois *LLedr* — Breton *Lezr*, *lèr*. La forme Préceltique, comme le fait observer M. Holder, devait être *Pĕlĕtro* ou *Plĕtro*, ce qui nous permet d'établir un rapprochement avec le Latin *Pellis*, « Peau » — Allemand *Fell* — Moyen-haut-Allemand, *Vël* — Vieux-haut-Allemand *Fel* — Vieux Norrain, *Fjall*, « Peau, cuir » — Hollandais *Vel*, « peau » Anglo-Saxon *Fëll* — Anglais *Fell* — Gothique *Fill*, p. ex. dans *Φrûts-bill*, « Lèpre » et *Faura-filli*, « Préputium ». — Grec πέλλα « Peau, cuir », d'où Ἄπελλος, « Plaie encroutée », litt. « Sine pelle » ; Ἐρυζιπέλας, « Inflammation de la Peau », Eresypèle, feu de Saint Antoine » ; Επίπλοος, « épiploon », pour ἐπίπλοϜος — Lithuanien, *Plévé*, « Peau, épiploon » etc.

Les formes germaniques telles que Allemand, *Leder*, « Cuir » — Moyen-haut-Allemand, *Lëder* — Vieux-haut-Allemand, *Lëdar* — Anglo-Saxon, *Lëther* — Anglais, *Leather* — Vieux-Norrain, *Lethr* — Suédois, *Läder* — Hollandais, *Leer* sont incontestablement d'origine Celtique, comme le démontre clairement la chûte de la labiale initiale.

Le Basque a transformé ici la dentale médiale en *r*, par assimilation avec le *r* qui suit, comme il l'a fait p. ex. dans *Harrapa*, du Français « Attraper ».

Ajoutons qu'aucune parenté ne saurait être reconnue

entre le substantif *Larru* et le Latin *Lorum*, « Courroie », d'où *Lorica*, « Cuirasse ».

LARRU, TU ; « Écorcher, é », litt. « *Facere* pellem ». Cf. le préc.

LUPE ; « Fosse, tombe », pour *Lurpe*. Voy. plus loin.

LUR, RA ; « Terre, sol » ; incontestablement d'origine gauloise ; cf. Irlandais *Lár*, « Sol, plancher » — Ecossais, *Lair*, idem — Gallois *Llawr*, « Sol, plancher, aire » — Vieux Cornique, *Lor*, « Pavé, sol » — Moyen-Cornique, *Ler*, *lear*, (même sens) — Vieux-Bas-Breton, *Laur*, « Sol », p. ex. dans le composé *Rac-laur*, « Proscaenium » — Bas-Breton, *Leur*, « Aire, surface unie, tablier d'un pont », d'où *Leuren* ou *Douar-leuren*, « Sous-sol » et *Leurger*, « Place d'un village, place publique ». Il n'est pas du tout certain que *Leur* au sens de « Cercueil, bière » soit au point de vue étymologique, le même mot. Nous doutons de la parenté des termes Basque et Celtiques, avec le Suédois *Ler*, *lera*, « Argile, glaise », bien qu'il y ait presque identité et pour la forme et pour le sens.

Par exemple, ce qui est indéniable, c'est leur affinité avec certains termes germaniques ; cf. Allemand *Flur*, « aire » — Moyen-haut-Allemand, *Vluer*, « Champ ensemencé, sol, plafond » — Hollandais *Vloer*, « Seuil, vestibule, aire » — Anglo-Saxon *Flôr*, « Aire, seuil, étage » — Anglais, *Floor*, « Vestibule, aire, parvis » — Vieux Norrain, *Flór* ; « Pavé, seuil d'un étable ».

La présence dans ces derniers termes d'une labiale initiale certainement primitive, prouve bien qu'il ne saurait être question ici d'un emprunt fait par le Germanique au Gaulois. Peut-être est-ce bien l'inverse qu'il faudrait admettre et nous aurions l'exemple, assez rare d'ailleurs, d'un vocable pris par les Celtes à leurs voisins de l'est.

Tous ces mots d'ailleurs dérivent incontestablement d'une racine Indo-Européenne *Plâ* « Large, élargir » jointe à une suffixe *ro*. Le même radical a donné encore

1° avec adjonction du *t*, Lithuanien *Plóti*, « Aplatir » — Letton, *Plât*, « Étendre sur » — Grec Πλάτυς, « Large » et avec chûte normale du *p* initial primitif ; Irlandais, *Láthar*, « Exposition, disposition », *Lathair*, « Extension » ; *Látrach*, « Situation, assiette ». Par exemple, il faudra laisser de côté le Latin *Latus*, « Large, étendu », sans doute d'un primitif *Stlatus*.

2° Avec le suffixe *no*.

Latin, *Planus* — Lithuanien, *Plonás*, « mince, menu, délié, fin » — Letton, *Plans*, « Aire » — Pruczi, *Plonis*, (même sens) — Vieux-Gaulois *(P)lânon*, « Plaine », d'où *Mediolanum* ou « Milan «, litt. » Plaine du milieu, plaine centrale ». Voy. Irlandais, *Mide*, « Medium » — Latin, *Medius* — Allemand, *Mitte* — Sanskrit, *Mádhya*.

3° Avec une gutturale finale.

Allemand, *Flach*, « Applati » — Moyen-haut-Allemand, *Vlach* — Vieux-haut-Allemand, *Flah* — Hollandais, *Vlak* « plaine » — Grec, Πλάξ, « objet plat » et πλακοῦς, « gâteau », sans doute à cause de la forme applatie qu'on leur donnait — Latin, *placenta* (même sens).

Le fait que les langues Germaniques et Celtiques qui donnent à cette racine *Plâ*, une désinence en *r* confirme bien l'opinion d'un emprunt fait par ces dernières aux précédentes. On ne s'étonnera pas non plus que le Basque ait passé du sens de « Sol, aire » à celui de « Terre » en général.

Le *r* se sera doublé ici comme il l'a fait p. ex. dans *Izarra*, « Etoile ». Voy. plus loin et *Arrano*, « Aigle », du Vieux Norrain *Orn*, même sens.

Lurberatu, a ; « Terre labourable », litt. « Terre amollie, rendue meuble », de *Lur*, déjà vu ; *bera*, « mou » et *Tu* finale habituelle du participe passé.

Lurka, tu ; « Terrer, é », de *Lur* et de la finale allative-instrumentale *ka*, litt. « *Facere* per terram ».

Lurmin, a ; « Terrain nouvellement dégagé de la neige qui le couvrait et où les bergers peuvent désormais faire paître leurs troupeaux », litt. « Terre moisie, moississure de la Terre », de *Lur* et *min*, « Moisir, moisi ». En effet, la terre, lorsque la neige qui la couvrait, se trouve fondue, est humectée, au moins à la surface.

Lurmin, a ; « Epilepsie », litt. « Mal de terre, qui fait qu'on se roule à terre », de *Lur* et *min* pris au sens de « Mal, maladie ».

Lurpe, a ; « Fosse, tombeau » ; Ex. *Hil lupera ; biziak, astera*, « Le mort à la fosse, les vivants à la saoulée », litt. « Sub terrâ », de *Lur* et de *pe* ou *be*, « Sous, dessous » ; Voy. *Lupe*.

Lurpe, tu ; « Enterrer, é » ; Voy. le précédent.

Lursagar, ra ; « Pomme de terre ». Le Basque constitue la traduction exacte du Français ; cf. *Sagar, ra*, « Pomme ».

Lurtupin, a ; « Pot de terre », en Guipuscoan et en Labourdin. Voy. *Lur*, « Terre » et *Duphina*, « Pot au feu ».

M

Mozkor, ra ; « Ivrogne » nous avait tout d'abord fait l'effet d'être une sorte de terme hybride, tout à la fois, et de sobriquet, signifiant litt. « Qui aime le moût » ; Cf. Latin *Mustum*, « moût » — Espagnol, Portugais et Italien, *Mosto* — Béarnais, *Moust*, auxquels, sans doute, ont été

empruntés l'Allemand, Moyen et Vieux-haut-Allemand aussi bien que Hollandais *Most*, tout comme le Vieux Slavon *Mustu* — Russe *Mstó* — Polonais *Moszcz*, *muszcz* — Illyrien *Mas* — Schypétar ou Albanais, *Musht*.

Ajoutons, par parenthèse, que tous ces mots, au dire de plusieurs philologues, seraient dérivés du Latin *Mustus*, « Jeune, frais, nouveau ».

A cet élément radical s'ajoute la finale adjective *Kor*, laquelle marque la tendance, la disposition. Ex. : *Sinhetskor* ou *Sincxkor*, « Crédule », de *Sinhex*, « Trouver bon, penser que » — *Handikor*, « Sujet à grandir », de *Handi*, « Magnus ».

Toutefois, il faut bien reconnaître que ce qu'aime l'ivrogne, c'est bien moins le moût que le vin vieux. Aussi, avons-nous songé à nous tourner pour l'explication du mot Basque vers le Sémitique. Il existe bien tant en Hébreu qu'en Arabe, une racine *Sakara*, « Enivrer, s'enivrer », malheureusement, le participe régulier *Moskor* ne se trouve point, nous ont affirmé plusieurs doctes sémitisants, en usage, et ce serait de la dite forme participielle seule qu'aurait pu dériver le mot Basque.

En fin de compte, nous pensons que c'est encore du côté du Celtique qu'il convient de se tourner. Cf. Irlandais, *Mesc*, « Enivrant, ivre » et *Mesce*, « Ivresse » — Ecossais, *Misgeor*, « Ivre » — Gallois, *Meddu*, « Ivre » et *Meddwod*, « Ebrieté » — Bas-Breton, *Mezo*, *mezv*, « Ivre » et *Mezvier*, « Ivrogne ». Tout ceci suppose à côté du Gaulois *Medvos*, « Ebrius », d'autres formes encore telles que *Moskos*, « Enivrant, ivre » ; *Meskjâ*, « Ivresse, ivrognerie, ébrieté ». Ajoutons que ces mots sont visiblement apparentés au Grec Μέθυ, « Vin », μεθύσκω « J'enivre » et μέθη, « Ivresse » — Irlandais, *Mid*, « Hydromel » — Gallois,

Medd, « même sens » — Vieux Cornique, *Med*, « Bière, boisson fermentée » — Bas-Breton, *Mez*, « hydromel » — Allemand, *Met* — Moyen-haut-Allemand, *Mët*, *mëte* — Vieux-haut-Allemand, *Mëtu* — Anglo-Saxon *Meodo* — Anglais, *Mead* — Vieux-Norrain, *Mjodr* — Suédois, *Mjöd* Vieux-Slavon, *Medŭ*, « Miel, vin » — Polonais, *Mid* et *Miod-pity*, « Hydromel », litt. « Boisson de miel » — Lithuanien, *Midùs*, « même sens » et *Medùs*, « Miel » — Zend, *Madhu*, « Boisson douce, haôma » — Sanskrit, *Mádha*, « Douceur, boisson douce, hydromel » et, plus tard, « Miel ».

Tous ces mots paraissent provenir d'une racine Indo-Européenne *Mad*, « se réjouir », d'où encore le Sanskrit *Máda*, « Ivresse ».

L'Espagnol *Moscorra*, « Jeune prostituée » semble incontestablement emprunté au Basque *Mozkor*. Par une sorte d'euphémisme, le peuple Castillan aura traité d'ivrognesse, de personne adonnée à la boisson, la femme de mauvaise vie.

N

NAHAS ; « Ensemble » pour un primitif *Nas*, de même que *Ahal* pour *Al* et *Ahari*, « Mouton », pour *Aari* ou *Ahari*, du latin « Aries ». Cf. Irlandais *Nessa*, « Propior » et *Nessam*, « Proximus » — Ecossais *Nas*, *nais*, « Assembler, rapprocher » — Gallois, *Nes*, *nês*, « Près, proche » ; *Nesach*, *nesaf*, *nessaf*, *nesefin*, « Plus proche » et *Nesan*, « Approcher » — Cornique, *Nes*, *nessa*, *neshevin*, « Proche, tout près, second » et *Nesse*, *neste*, « Approcher » — Bas-Breton, *Nes*, *nez*, « Proche », d'où le comparatif *Nesac'h* et le superlatif *Nesa*, aussi bien que le substantif *Neza*,

« Autrui, prochain » ; *Nezant*, « Contracter alliance, devenir proche » ; *Nesanded*, *nesandet*, « Alliance, parenté, généalogie » ; *Nesant* (archaïque), alliance ; *Nested*, « Parenté de famille ».

Tout cela nous ramène d'ailleurs à des formes gauloises, telles que *Nedsôs*, « Proche » ; *Nedsamos*, *nessamos*, « Très proche, le plus proche ». Elles se retrouvent d'ailleurs dans l'Ombrien *Nesimei*, « Proximè » — Osque, *Nesimum*, « Proximum ». Cf. Sanskrit, *Náhus*, « Voisin » et *Náhuṣa*, « Voisinage ».

Ces termes n'ont, d'ailleurs, sans doute, rien à faire avec le Gaulois *Nashô*, « Je lie », pour un primitif *Nadhsko*, d'où l'Irlandais *Ro-nenasc*, « Je liai, j'attachai » ; *Fonascar*, « Il est lié, attaché » — Bas-Breton, *Naska*, « lier » ; *Di-naska*, « Délier » ; *Pen-naska*, « Lier la tête », de *Penn*, « Caput ». Cf. Sanskrit, *Náhyati*, « Lier, aggrafer, attacher ».

Nahas, i ; « Mêler, é ; se mêler », litt. « *Facere* simul » ; Cf. le préc.

Nahasi, a ; « Tracassier, qui cherche à monter les gens, les uns contre les autres », litt. « Cherchant à mêler ». Cf. *Nahas*.

Nahaskeri, a ; « Brouille, tracasserie ». Cf. *Nahas* et *Keri*, suffixe substantive.

Nahasteka, tu ; « Mêler, é ; mélanger, é », de *Nahas*, déjà vu, *te* suffixe de généralisation et *ka* finale ablative-instrumentale, litt. « *Facere* per mixtionem ».

Nahasteka ; « En mélange ». Voy. le précédent.

Nas, « Ensemble ». Voy. *Nahas*.

Neka, tu ; « Fatiguer, é ; se fatiguer ». Voy. *Neke*.

Nekazale, a ; « Homme de peine » ; du précédent et de la finale *zale*, suffixe indiquant accoutumance ; litt. « Qui a l'habitude de se fatiguer ».

Neke, a ; « Difficulté, fatigue », visiblement d'origine Celtique ; Cf. Gallois, *Nych*, « Langueur, peine, souffrance » ; *Nychdod*, « Phthisie » et *Nychu*, « Languir, dépérir » — Bas-Breton, *Nec'h*, « Peine » et *Nechif*, « S'affliger ».

M. Whitley-Stokes ramène tous ces mots à une forme primitive avec une labiale initiale, laquelle reparaît dans le Vieux-haut-Allemand *Fnehan*, « Respirer, souffler » et *Fnaskazzen*, « Haleter, souffler ». Peut-être même ces termes doivent-ils être rapprochés du Grec πνῖγος, « Etouffement, suffocation », πνίγειν, « Serrer jusqu'a étouffer, étrangler ». En tout cas, on ne saurait guères leur supposer une parenté quelconque avec le Latin *Necare*, *nex*, allié lui-même au Grec Νέκυς, νεκρὸς, « Mortun ; cadavre » — Sanskrit, *Naç*, « Mourir » et *Naçayami*', « Je tue, je fais mourir ». Rien effectivement n'autorise à croire que ces derniers aient jamais eu pour initiale, une labiale aujourd'hui disparue.

Nekez ; « Difficilement, péniblement ». Voy. le suivant.

Nekhetz ; « Difficilement, avec fatigue ». Ce n'est que le médiatif de *Neke*. Le *z* marque de ce cas est devenu *tz* comme dans *Laphitz*, « Pierre », du Latin « *Lapis* » ; *Gorphitz*, « Corps », du Latin « Corpus ».

Nekhaitz ; « Mauvais temps, gros temps », litt. « Vent pénible, fatiguant ». Cf. *Neke*, déjà vu et *Aize*, « Vent ». Ne serait-ce pas encore là un de ces termes pris au langage des gens de mer ? C'est, en effet, par les gros temps, que la manœuvre est surtout fatiguante.

Nekizerdi, a ; « Travail fatiguant », litt. « Sueur de fatigue ». Voy. *Neke* et *Izerdi*, « Sudor ». Ce dernier mot signifie lui-même « Demi-eau, petite eau » de *Itz*, « Ros, aqua » et *Erdi*, « Moitié ».

Orenkume, a ; « Faon », litt. « Enfant de cerf ». Cf. le suivant et *Hume*, « Infans, pucer ».

Orenna ; « Cerf », prononcez comme s'il y avait en Français, *Oregna*, à rapprocher du Gallois *Eilon*, « Cerf » et *Elain*, « Faon, biche », d'où notre terme « Elan » pour désigner le *Cervus alces*, ainsi que l'Allemand *Elend*, *elendthier* (même sens). Faut-il en rapprocher encore le Bas-Breton *Quelin*, « Faon » (Voy. *Revue Celtique*, t. XIV, p. 307 ?) Voyez encore l'Arménien *Eln*, « Cerf » — Lithuanien *Elnis* — Vieux-Slavon *Jéleni* — Polonais *Jelen* — Russe *Olon* — Tchèque *Gelen*. Ce terme, comme l'a fait remarquer Pictet, a dû passer dans certains dialectes étrangers à la famille Indo-Européenne. De là, le Bouryête, idiôme de souche mongol parlé en Sibérie (dialecte Nischneudien), *OElækshenn* ; « Renne femelle » ; (dial. Tunkien) *œlækshin*, même sens ; (dial. Sélingien) *œlækçin* — Mandjour *Oron*, *irin*, « Cerf » — Tongouse, *Oron* ; « Renne domestique » et, d'après Spassky, *Irun*, « Renne sauvage ». Vraisemblablement, en dépit de l'aspiration, chuintante ou gutturale initiale, nous devons rattacher à la même souche, le Yourake (Samoyède d'Europe), *Hôrie*, *hôra*, « Renne entier » et *hôrannabt*, « Renne coupé » — Tawgy, *Huru*, « Renne entier » — Samoyède-Yenisséien, *Hulha*, *Hura*, même sens — Samoyède-Ostyak, *Horai-âti*, — Tschouktschi nomade (Sibérie Or[le]), d'après Daukin, *Xoranna* ; d'après Reitsky, *Xoraañ* ; d'après Romberg, *Horôn*.

On doit admettre dans le Basque *Orenna*, ce durcissement du *l* en *r* entre deux voyelles que nous constatons p. ex. dans *Zeru*, « Ciel » — *Soro*, « Sol » — *Hiri*, « Ville », du Vieil Ibérien *Ili*.

En tout cas, ces noms du cerf le désignent comme l'ani-

mal agile par excellence. En effet, ils dérivent de la racine que nous retrouvons p. ex. dans l'Irlandais *Ailim*, « Se mouvoir » — Allemand, *Eilen*, « Se hâter » — Grec Ελάω, « Chasser, poursuivre » ; Voy. ce qui a été dit à propos de *Hel*, *due*, « Arriver ».

Ajoutons, par parenthèse, que c'est bien de cette même racine, mais au moyen de suffixes différents, que proviennent les noms donnés à diverses espèces de cervidés ; Ex. Grec Ἔλαφος, « Cerf » — Irlandais *Eilich*, idem — Écossais, *Eilidh*, « Biche » — Gaulois, *Alce*, *alcis*, « Élan « — Vieux Germanique, *Alkis*, *algis*, m. s. et *Achlin*, (d'après Solin) — Vieux-haut-Allemand, *Ëlaho*, « Elan » — Moyen — haut — Allemand, *Élch*, *ëlhe* — Anglo-Saxon, *Eolh* — Anglais, *Elk* — Vieux Norrain *Elgr* — Suédois, *Elg* etc. Signalons enfin l'Irlandais *Arr*, « Cerf » auquel Pictet attribue une origine identique.

Nous ne signalerons qu'à titre de pure curiosité, la ressemblance de ces termes avec le Vieil Egyptien *Ar*, « Gazelle » — Kopte, (dial. Baschmourique), *Ail*, « Bélier » ; (dial. Memphitique), *Oili*, « Bélier » et *Eioul*, *Eoul*, « Cerf » ; (dial. Thébain), *Oile*, *œile*, « Bélier » et *Iéoul*, *eeieoul*, *eioul*, *Iieoul*, *Ieieioul*, « Cerf » — Hébreu *Ail*, *ayyil*, « Cervus », *Ail*, « Aries » — Syriaque, *Ilo*, « Cerf » — Assyrien, *Ailu*, « Bélier » — Arabe, *Iyyal*, *ayyal*, « Cerf ».

Enfin, on ne saurait guères douter que ce ne soit le Basque *Orenna* qui a donné naissance au mot Français *Orignal*, désignant l'élan du Canada. On disait primitivement *Orignac* ou *Orenac*, ce qui constituait la forme active du nom Basque du cerf (*Orennak*). Ceci ne doit pas nous étonner. Comme le fait remarquer Lescarbot, il y avait nombre d'Euskariens parmi ceux de nos compatriotes qui faisaient la traite avec les sauvages de la Nouvelle France.

Ils firent entrer force termes de leur idiôme particulier dans l'espèce de *Lengua Franca* employée pour les transactions avec les Peaux-rouges (1). Celui d'*Orenac* ou d'*Orignal* dut être d'autant plus volontiers admis en Francais qu'en définitive, il n'existe point d'Elans dans notre pays et que les trafiquants ne sachant comment désigner ces pachydermes durent volontiers accepter, à cet effet, un terme étranger.

Oroch, a ; « Veau mâle ». V. le suivant.

Orox, a ; « Veau mâle » par opposition à *Aretche*, « Veau ou génisse », indifféremment. L'origine de ce mot reste enveloppée de certaines obscurités, cependant nous nous croyons devoir nous décider en faveur de la provenance Celtique.

Nous avions cru d'abord voir dans *Orox*, le Latin *Taurus*, l'Espagnol *Toro*, mais avec chûte du *T* initial comme dans *Azkor*, *ra*, « Fruit du lin en gousse », de l'Espagnol, *Tasco*, « Déchet du lin ou du chanvre qu'on espade ». — *Azkon*, « Blaireau », du Latin *Taxo*, même sens. Au radical serait venu se joindre la finale *x* qui indique ressemblance, comparaison. Ex. *Gardox*, « Bogue de la châtaigne », litt. « Ce qui ressemble au chardon » — *Munhux*, « motte de terre », litt. « Ce qui ressemble à un mamelon de montagne, à une élévation », de *Munho*, « Mamelon de montagne ».

Toutefois, on peut opposer à cette explication une fin de non-recevoir assez fondée, ce semble. Le nom de la chaine de l'*Orospeda*, voyez plus haut *Bide*, « Chemin » prouve clairement que ce terme *Orox*, *orotch* existait déjà

(1) Lescarbot *Histoire de la Nouvelle France*, livre III, chap. 7. *Apud* Picart, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les pleuples*, t. VII, chapitre V, p. 346 (en note), Paris, 1808.

en ancien Ibérien, c'est-à-dire à une époque antérieure, suivant toute apparence, à celle des premières relations des Ibères avec les Romains.

Nous nous étions alors rabattus sur l'adjectif *Oro*, « Entier, tout », mais toujours suivi de la même suffixe *x*. Dans cette hypothèse, il faudrait traduire litt. *Orox* par « Ressemblant à l'animal entier, non coupé ». A cela, on ne manquera pas de répliquer que *Oro* paraît bien d'origine relativement récente puisqu'il ne faut vraisemblablement voir dans ce mot un doublet d'*Oso*, « Entier, le tout ». Ex. : *Osoa hobe da erdoa beno*, « Le tout vaut mieux que la moitié » — *Lehenago urthea Osoa eztzen sobera hementik Chinara helzeko*, « Autrefois une année entière n'était pas trop pour arriver d'ici en Chine ». Cet adjectif *Oso* lui-même est apparenté au verbe *Osa*, *tu*, « Coudre » et, primitivement « Châtrer », sens qui s'est conservé spécialement en dialecte Souletin. Une telle mutation sémantique s'explique vraisemblablement par cette considération que la castration entraine comme conséquence, une couture des parties opérées. Tout ceci nous détourne d'identifier le *Orox* du Basque actuel à la portion initiale du nom de la chaîne de l'*Orospeda*.

Somme toute, à moins de considérer le terme en question comme indigène et par suite, insusceptible d'être ramené à une étymologie reconnaissable, le plus sûr sera encore d'y voir un dérivé du Gaulois *Uros* ou *Urus*, sorte de bœuf sauvage différent de l'aurochs et dont l'espèce a aujourd'hui disparu. Le *x* possédant la valeur ci-dessus indiquée, *Orox* se devrait littéralement traduire « ressemblant à l'Urus, sorte d'Urus ». Peut-être cette dénomination a-t-elle été motivée par quelque raison tirée de l'histoire naturelle dont il serait difficile actuellement de se

rendre compte. Sans doute, l'Urus habitant surtout les grandes fôrets et particulièrement la forêt Hercynienne, devait être, dès une époque assez ancienne, devenu fort rare dans nos régions du midi, si tant est qu'on l'y rencontrât encore. Mais, enfin, ce gros ruminant était parfaitement connu des Gaulois comme le prouvent bon nombre de noms propres. Citons en particulier celui d'*Urogenonertos*, litt. « Fort comme le fils de l'Urus ».

P

Potchor, ra ; « Pudenda muliebria » en dialecte Labourdin, présente certaines obscurités au point de vue étymologique. Nous nous étions d'abord demandé si ce mot ne constituait pas un dérivé de notre mot « Poche » — Béarnais *Poche* et (dialecte d'Orthez), *Potye*, « Poche ». On sait que dans le dialecte du Berry, « Poche » se prend volontiers comme synonyme de « Sac », aussi bien que le terme « Pouche » du dialecte Normand.

Tous ces termes, d'ailleurs, semblent bien d'origine germanique ; Cf. Anglo-Saxon, *Pocca* — Vieux-Norrain, *Poka* — Anglais, *Poke* et *Pouch* (ce dernier pouvant bien être pris au Franco-Normand) — Vieux-haut-Allemand, *Phunc* — Suédois *Pung*. Ce mot a passé avec sa nasale adventice jusque dans le Néo-Grec Πούγγι. Quant à la finale *or*, *ra* du substantif Basque, nous verrons plus loin comment il convient de l'expliquer.

En tout cas, la ressemblance étroite du vocable en question avec *Potzu*, *ak*, « Pudenda virilia » semble si prononcée qu'il devient difficile de ne pas leur attribuer à l'un et à l'autre, une seule et même provenance. Or nous verrons tout à l'heure qu'il y a lieu de regarder ce dernier

comme Celtique. Quant à la finale *r*, *ra*, elle a souvent une valeur soit dérivative, soit péjorative ; Ex. *Gophorra*, « Coupe » — *Chikor*, *ra*, « Petit son », de *Chiki*, « Parvus » — *Ezkerra*, « Gauche » par opposition à *Eskuina*, « Droite » etc. *Potchorra* signifierait donc litt. « Quod pudendis virilibus assimilatur, pudenda inferiora ». Quant au *ch* représentant un *tz* primitif, voy. *Mesperetchu*, « Mépris », du Béarnais *Mespretz* — Vieux Provençal *Menospretz* — *Latz* et *latch*, « Apre ».

Potzo, a ; « Chien ». Voy. Bas-Breton, *Puze*, « Chien courant ». Le mot remonte, sans doute, à la période Indo-Européenne, car on le retrouve dans le Vieux-Slavon *Pisu*, « Chien » — Russe, *Pesü* — Polonais, *Pics* — Illyrien, *Pas* — Tchèque, *Pes*. Il faut en rapprocher encore l'Allemand *Petse*, « Chienne » — Anglais *Bitch*, même sens — Anglo-Saxon *Bièce* — Vieux Norrain, *Bikka*, que M. Kluge regarderait comme pris au Slavon. Quant au Suomi *Puso*, c'est évidemment un emprunt fait au Germanique.

Le même auteur déclare douteuse la parenté à établir entre tous ces termes et le Français « Biche » — Vieux-Français, *Bisse*, que l'on a voulu également, mais avec plus de probabilité, dériver de « Bique ».

Potzu, ak ; « Pudenda virilia » ne se rattache visiblement pas, quoique pense M. Van Eys sur ce point, à *Poz*, « Joie, réjouir se ».

Nous avions pensé tout d'abord à y voir le Béarnais *Bousse*, « Bourse » — Vieux Béarnais, *Boussa*, même sens. Cf. également Vieux Provençal et Italien *Borsa* — Espagnol et Portugais *Bolsa*. On serait passé de l'idée de *Scortum*, de « Bourse des Testicules » à celle de *Pudenda* en général. Dans cette hypothèse, toutefois, le *u* final de *Potzu*, *potzuak* ne semblerait pas d'une explication aisée.

C'est ce qui nous décida, par la suite, à voir dans *Potzu*, le Vieux Provençal, *Boson*, « Bouchée, morceau » — Italien, *Boccone*, « Morceau, bouchée, pillule » — Vieux-Français, *Boucon*, « Bouchée, morceau, poison, appât empoisonné pour détruire les animaux nuisibles ». Tous ces termes dérivent d'ailleurs du Latin *Bucea*. Diez estime que l'on sera passé de l'idée de « Chose remplissant la bouche » à celle d'objet servant à clore une ouverture, en un mot à boucher.

Il ne faut pas, bien entendu, songer à rapprocher ces vocables du Français « Bouchon », au sens de corps servant à fermer une bouteille, une caraffe, du même mot indiquant un bouquet ou rameau de verdure formant enseigne d'un cabaret. Ce dernier est d'origine germanique et doit être, comme l'observe Littré, rapproché de l'Allemand *Busch*, « Buisson ».

En tout cas, l'on aurait assez bien compris ce nom de Bouchon ou *Boussou* appliqué au Pénis. Dans le langage populaire, ne l'appelle-t-on pas, parfois, une « Bonde » ? On s'expliquerait moins aisément son emploi pour désigner d'une façon générale les parties naturelles. Aussi le plus sage, croyons-nous, sera de chercher au mot en question, une provenance Gauloise. Cf. Vieil Irlandais, *Bolt* — Irlandais moderne, *Bod*, « Pénis » — Ecossais, *Bodag*, « Meretrix, vacca taurum cupiens » ; *Bodagachd*, « Libido » ; *Bodair*, « Scorbator » et même *Bodach*, « Asellus ».

M. W. Stokes hésite entre deux formes gauloises, hypothétiques ayant pu donner naissance aux vocables néoceltiques en question. La première serait *Butto-s*, « Pénis », peut-être à rapprocher du Grec Βύττος = Γυναικός αἰδοῖον d'après Hésychius.

Quant à la seconde, ç'aurait bien pu être quelque chose comme *Bozdo-s* et alors on pourrait la supposer apparentée au grec Πόσθη (der männliche glied) ou même à l'Anglo-Saxon *Peord*, « Vulva ».

Sai, a ; « Vautour », ne semble être autre chose que l'Irlandais *Seigh*, *saigh*, même sens, non indiqué, il est vrai, dans le *Wortschatz der Keltischen Spracheinheit*. Remarquons toutefois que l'Irlandais et le Basque sont les deux seuls idiômes qui donnent au terme en question, la valeur de « Vautour ». Partout ailleurs, ce terme incontestablement d'origine Indo-Européenne, s'applique à une autre sorte de rapaces ; Cf. Persan, *Shakrah*, « Faucon » ; *Shikarah*, « Oiseau dressé pour la chasse » ; *Shąkardah*, « Prompt, agile, actif » ; *Shikardan*, « Chasser », litt. « Chasser au faucon » — Vieux-Slavon, *Sokolŭ*, « Faucon » — Polonais *Sokolh*, même sens — Lithuanien, *Sakalas*, tous substantifs visiblement apparentés au Sanskrit *Çakra*, « Fort » et comme lui dérivant, nous dit Pictet, de la racine *Çak*, « Valere ».

De la Langue de l'Iran, ce mot passa, dès l'époque des poètes du désert, en Arabe où *Sąqr* désigne une sorte de faucon, à savoir le *folco sacer* des naturalistes. C'est, sans aucun doute, vers l'époque des croisades que ce terme si visiblement Indo-Européen fut pris par les chrétiens aux musulmans et remis en usage dans nos dialectes occidentaux. De là, l'Espagnol et Portugais *Sacre* ; le Français « Sacre, Sacret » ; le Bas-Latin *Sacer*, désignant le même volatile. C'est incontestablement en raison de l'adresse déployée par l'oiseau en question pour s'emparer de sa

proie que le terme Espagnol *Sacre* en est arrivé à signifier un voleur subtil et rusé.

Force est donc de rejeter l'explication proposée par Diez, qui voyait dans « Sacre, Sacret », désignant un rapace, une traduction par à peu près du grec Ἱέραξ, « Epervier ». Il n'est pas douteux, en effet, que ce dernier terme ne dérive de l'adjectif Ἱερός, « Saint, sacré ». C'est que, spécialement en Egypte, cet oiseau était l'objet de la vénération populaire. On le regardait, notamment, comme l'emblême d'Osiris. Cette grande divinité apparait parfois sur les monuments, affublée d'une tête d'épervier.

Nous ne sachions pas d'ailleurs que jamais le faucon ait joué un rôle aussi important, au point de vue de la symbolique.

Après tout, si *Sacer*, « Faucon » ne dérive pas directement de l'adjectif *Sacer*, « Saint, sacré », regardé comme d'origine Etrusque, cependant, au dire de Pictet, ils pourraient bien avoir une origine commune. Il conviendrait de la chercher dans la racine Sanscrite *Çak* « valere ». Le sens de ce « Fort, puissant » aurait conduit à celui de « Saint, sacré ». Toutefois, on pourrait se demander comment il se fait qu'ici le *ç* Sanskrit qui tient la place d'une gutturale primitive se trouve représenté en latin par un *s*.

Ce qui est incontestable en tout cas, c'est, comme le fait ressortir M. Schrader, que le Grec Ἱερός avait dû posséder à l'origine, tout comme le Sanskrit *Ishira* auquel il est apparenté, le sens de « Fort » et, par suite, « Vif, remuant ». Ainsi s'explique le Ἱεροι Ἰχθύες, litt. « Les poissons agiles, remuants », d'Homère.

Tout au plus serait-il permis de supposer que le souvenir du caractère hiératique assigné à l'épervier a pu porter

les érudits à faire entrer l'Arabe *Saqr*, sous la forme *sacer* dans leur nomenclature ornithologique.

T

Tra, indique, nous dit Salaberry, « ce qui peut être renfermé dans un récipient quelconque », ex. *Unzitra bat artho atzo yin da Amerikatik Bayonarat*, « Il est arrivé hier, d'Amérique à Bayonne, plein un navire de maïs ». — *Bost orgatra*, « Cinq charretées », de *Orga*, « Charrette », — *Ahurtrabat*, « Une poignée », de *Ahur*, « Creux de la main », etc.

Cette finale *Tra*, aussi bien que la suffixe *ko*, *go* (Voy. plus haut), semble bien d'origine Celtique ; Cf. Irlandais *Tria*, « A travers, par » — Vieux Gallois, *Troi* — Gallois, *Trwy*, *Drwy* — Cornique, *Dre*, « Par » — Vieux-Breton, *Tre*, *dre*, *dri* — Bas-Breton, *Dre*. Ces mots auraient-ils quelque chose à démêler avec le Latin *Trans* ?

Z

Zakhur, ra ; « Chien ». La finale *ur*, *ra* est ici purement adventice comme dans *Gezur*, *ra*, « Mensonge », du Français « Gosse, une ». Pour le radical du mot, rapprochez-le de l'Irlandais *Sag*, *saigh*, *saghain*, « Chienne ». Encore un de ces mots qui n'ont, pour ainsi dire, laissé de représentants que dans les représentants les plus éloignés de la souche Indo-Européenne. Cf. effectivement le Persan, *Sag*, » Chien » — Kurde, *Sah*, même sens — Boukhare, *Sek*. Convient-il de rapprocher de ces termes, le Russe et Polonais *Suka*, « Chienne » ? Pictet regarde la chose, tout au moins, comme fort douteuse.

Bien qu'on ait parfois, sur l'autorité de Sénèque, admis l'origine Ibérienne, d'une partie, au moins, des habitants de la Corse, nous ne pensons pas néanmoins, qu'il y ait lieu d'établir une parenté entre le *Zakhur, ra* Basque et le *Gnaccaro*, « Chien » des insulaires, p. ex. dans l'imprécation *Che te manghianu i gnaccari ;* « Puissent les chiens te dévorer ». Ajoutons, par parenthèse, que ce dernier terme pourrait bien signifier littéralement « Celui qui mord, qui dévore ».

Sans vouloir nous lancer ici sur le terrain de la Philologie purement Néo-latine, signalons la parenté, au moins très probable, du *Gnaccaro* Corse avec le Béarnais *Gnaca*, « Mordre, manger » ; *Gnacouteya*, « Mordiller » ; *Gnacade, gnac, gnacot*, « Morsure ». Nous ne nous chargeons pas d'ailleurs de déterminer quelle est l'origine première de tous ces mots.

Il va sans dire que la ressemblance entre le Basque *Zakhurra* et le Géorgien *Dzaghri*, « Chien », doit, elle aussi, être considérée comme purement fortuite.

Zakhureme, a ; « Chienne », litt. « Chien femelle » ; Cf. le préc. et *Eme*, « Faemina ».

Voici un aperçu quelque peu incomplet encore, sans doute, des emprunts lexicographiques faits par l'idiôme des anciens Basques au Gaulois. Nous remettons à un mémoire ultérieur, l'étude de certains termes Euskariens dont l'origine nous semble moins claire et qui peuvent avoir été pris soit au Latin, soit au Celtique.

Un mot seulement, en terminant, sur certains caractè res de la numération commune à l'Euskarien et aux dialectes Celtiques.

Ces derniers sont les seuls au sein de la famille Indo-Européenne qui fassent usage du comput vigésimal et le

docte M. Duvau voit là une preuve de l'influence exercée sur les Celtes par des populations aborigènes, peut-être de souche Euskarienne. Nous sommes d'autant plus disposés à nous ranger à cette manière de voir, qu'en définitive, certaines formes Celtiques, telles que l'Irlandais *Ceatrachad*, « Quarante », de *Ceithir*, « Quatuor ». — Le Bas-Breton *Tregoñt*, « Trente », certainement à rapprocher du Latin *Quadraginta*, *Triginta* attestent une lutte prolongée entre le vieux système Italo-Celte et celui par vingtaines. C'est ce dernier qui domine seul en Basque, du moins jusqu'à cent. On pourra juger de tout ceci par la liste suivante :

10. Irlandais, *Deig* — Gaëlic d'Écosse, *Deich* — Gallois, *Dêg* — Bas-Breton, *Dek*, *dec* — Basque, *Hamar*.

20. Irl. *Fiche*, *fichid* — Gaël. *Fichead* — Gallois, *Ucein*, *uccint*, *ugain* — Bas-Breton, *Ugen*, *uigent*, *uigen* — Basque, *Ogei*, *ogoi* (d'origine sans doute soit gauloise, soit latine, voy. *Viginti*).

30. Irl. *Trochad* (cf. Latin *Triginta*) ou *Deig ar fichid*, litt. 10 au-dessus de 20 — Gaël. *Deich ar fichead* — Gallois, *Deg ar ugain* (10 sur 20) — Bas-Bret. *Tregânt* (voy. *Triginta*) — Basq. *Ogeitamar*, *hogei eta hamar* ; litt. 20 et 10.

40. Irl. *Ceatrachad* (Lat. *Quadraginta*) ou *Dafichid*, litt. 2 fois 20 — Gaël. *Dafichead*, même sens — Gall. *Deugain*, idem — Bas-Bret. *Daou-ugent* — Basque *Birrogei*, litt. 2 fois 20 ; cf. *Bi*, « Deux ».

50. Irl. *Caoghadad* (cf. *Quinquagentu*) ou *Deich ar dafichid*, litt. 10 sur 2 × 20 ou 40 — Gaël. *Daficheud is deich* (40 et 10) — Gal. *Deg a deugain* (même sens) — Bas-Bret. *Hañter hañt*, litt. « Demi-cent » — Basq. *Birrogei ta hamar* (40 et 10).

60. Irl. *Trifichid*, litt. 3 × 20 — Gaël. *Trificheud* — Gal. *Trigain*, même sens — Bas-Bret. *Triugeñt* — Basq. *Hirurogei*, litt. 3 × 20.

70. Irl. *Deich ar Trifichid* (10 sur 60) — Gaël. *Trifichead is deich* — Gal. *Deg a Trigain* — Bas-Bret. *Dek ha Triugeñt* — Basq. *Hirur ogei eta hamar*, litt. 3 × 20 + 10.

80. Irl. *Ceithre fichid*, litt. 4 × 20 — Gaël. *Ceithir fichead* — Gal. *Pedwar ugain* (*Pedwar*, 4) — Bas-Bret. *Pewar ugeñt* — Basq. *Laurogei*, de *Laur* « Quatuor ».

90. Irl. *Deich ar ceithre fichid*, litt. 10 sur 80 — Gaël. *Ceithir fichead is deich* — Gal. *Deg a Pedwar ugain* — Bas-Bret. *Dek ha Pewar ugeñt* — Basque *Laur ogei eta hamar*, litt. 80 et 10.

100. Irl. *Cet, cead* — Gaëlic *Cend* — Gal. *Cant* — Bas-Bret. *Cant* (Vieux-Gaulois *Kn̥ton*, d'après M. W. Stokes) — Basq. *Ehun*. Ce dernier mot, nous le verrons dans un prochain travail, nous semblerait plutôt dérivé du Gaulois ou même du Latin *Centun* que de l'Allemand *Hundert*, ainsi que l'a supposé M. Uhlenbeck.

Basques et Celtes ont-ils puisé à une source commune, depuis longtemps disparue, ce système vigésimal ? Y a-t-il eu emprunt direct par nos ancêtres à des populations dont la langue se rapprochait de l'Euskarien d'aujourd'hui. Nous n'oserions nous prononcer là-dessus. En tout cas, l'accord sur ce point entre des langues d'origine si différente ne nous parait point attribuable au seul hasard. Un argument pourrait même être invoqué en faveur d'une origine Euskarienne de ce mode de comput. Le méthode vigésimale, là où elle est indigène, est presque toujours accompagnée d'une autre méthode par cinq. Ainsi le Mexicain dira d'une part *Chic nahui* pour 9, litt. « Quatre supérieur, quatre du second quint » et *Omepohualli*, litt. « 2 vingt » pour 40.

Au contraire, en Maya et en Quiché du Guatémala, le comput par vingtaines existe, mais non celui par quints. Nous y verrions volontiers la preuve que les populations Centro-Américaines n'ont pas inventé le comput par vingt, mais qu'elles l'ont reçu de leurs voisins du Nord.

D'autre part, il ne serait pas impossible que le calcul par cinq n'ait existé chez les anciens Euskariens. Serait-il permis de citer à preuve, ce fait qu'aujourd'hui encore les noms d'unités supérieur à 5 se trouvent en Basque munis d'une finale *i* dont les précédents restent, sauf un, dépourvus. Ex. :

1 *Bat*	6 *Sei*
2 *Bi*, *bida*, *biga*	7 *Zaspi*
3 *Hiru*	8 *Zortzi*
4 *Lau*	9 *Bederatzi*
5 *Bost*, *bortz*	10 *Hamar*.

Nous ne nous étendrons pas d'ailleurs sur le point de savoir, si l'emploi de l'Anglais *Score*, 20 p. ex. dans *Four scores* 80, litt. 4 × 20, aussi bien que le Français « Quatre-vingts, quatre-vingt-dix » n'accuserait pas une influence Celtique. En tout cas, on ne saurait nier l'affinité des formes du Vieux Français, telles que « Quinze vingts » par 300, « six vingt » pour 120 avec celles du Bas-Breton, *Daouzek ugeñt*, litt. 12 × 20 pour 240 ; *Unnek ugeñt*, litt. 11 fois 20 pour 220 etc.

L'examen de cette intéressante question nous entraînerait trop loin pour aujourd'hui.

Cte DE CHARENCEY.

ROLE DES AUXILIAIRES

DANS LA LANGUE HIÉROGLYPHIQUE.

(Suite).

SECTION II.

Les pseudo-auxiliaires.

Sous cette appellation nous rangeons les verbes *hā*, *χeper*, *māk* et *ār*(*i*) : en effet, ils servent plutôt à former des locutions spéciales, de véritables idiotismes que des temps proprement dits. Ils ont par eux-mêmes une valeur propre et signifient respectivement : *se tenir debout*, *devenir*, *être présent*, *faire ;* souvent même, il suffit de les traduire littéralement pour se rendre compte des idiotismes auxquels ils donnent lieu. Toutefois, ce sens concret s'est affaibli dans bien des cas, si bien qu'ils n'exercent plus alors d'autre influence que celle d'un auxiliaire. C'est ce que nous voudrions faire ressortir pour chacun de ces verbes.

CHAPITRE I. — *hā* : ÊTRE DEBOUT.

On trouve cette racine tantôt sous la forme *hā*, tantôt sous la forme *hān*, qui n'est que la première augmentée de l'indice du second temps simple. Au lieu de *hān*, on écrit dans la vieille langue *āhān* (1).

(1) Erman. *Aeg. gr.* 230.

Comme auxiliaire, *hā* est rarement employé et joue un rôle restreint. Brugsch, tout en reconnaissant son origine verbale, le considère comme une conjonction susceptible de recevoir les suffixes personnels (1).

C'est, nous semble-t-il, créer une complication inutile : après un long usage, *hā* fut parfois employé comme conjonction, mais, de même que *àu* usité comme copule ne perd pas sa nature verbale, ainsi *hā* laissa toujours subsister des traces de sa fonction antérieure.

Hā joue un rôle dans la conjugaison et dans la syntaxe.

§ 1. *Hā* dans la conjugaison.

Comme les véritables auxiliaires, *hā* peut entrer dans la formation de temps composés : passons en revue ces différentes combinaisons.

A. *Hā* combiné avec la racine seule.

1. *Hā* non conjugué avec le verbe conjugué :

hā reχ-à. — hā reχ-n-à.

Hā rdā pa sar *n Baχtau autu ancf* (2).

Le prince de Baχtau fait apporter ses tributs.

2. *Hā* conjugué joint au verbe conjugué.

Hā à reχ-à. — Hā à reχ-n à.

Hā à rda-na mur še-tu (3).

J'établis un intendant des réservoirs.

Comme *un*, *hā* auxiliaire reçoit la marque du passé et peut se conjuguer au 2d temps simple :

Hā-n-à dah-àu-kūā *r χā m Mennefer* (4).

Je commendai le [navire] χā m Mennefer.

Mot à mot : Je tins, je commandai le navire.

(1) Brugsch *Gr. égyp.* 213.
(2) Maspero. Conjug page 29.
(3) et (4) Ibid.

3. *Hā* conjugué joint au verbe non conjugué.

Si nous n'avons pas rencontré la combinaison *hā à reχ*, on peut citer en revanche la locution *hā n à reχ*, qu'on trouve dans l'exemple suivant :

Hān tu iui *er tjet en honef* (1).

On vint à dire à sa majesté.

Employé à l'origine pour mettre le verbe en relief (je me trouve ... *adsto* ...) cet auxiliaire a déjà perdu sa force dans la langue vulgaire du moyen empire (2).

B. Quant aux temps composés avec préposition nous n'en connaissons pas qui soit construit avec *hā* sur les modèles vus précédemment. — De Rougé cite une locution *àu à hā her reχ*, où nous trouvons :

1° le temps composé avec *àu* du modèle *àuà reχ* ;

2° la préposition *ḥer ;*

3° la racine verbale.

Ce n'est donc pas un véritable temps composé mais plutôt un de ces idiotismes dont nous parlions plus haut :

àuà ḥā ḥer reχ : mot à mot : il est debout à connaître : il se tient, il est occupé à connaître.

àuf hā ḥer remit nef (3).

Il restait à pleurer.

Comme on le voit par l'analyse, cette forme marque la permanence, la continuité de l'action.

§ 2. Rôle syntaxique.

L'emploi syntaxique de *hā*, se dégage de la signification propre que nous lui avons assignée.

(1) J. de Rougé. *Chrestom.* III. 310-6.
(2) Erman. *Aeg. gr.* 230.
(3) De Rougé, op. c. 356.

Sous la forme *hān*, nous le trouvons en tête de la phrase sur laquelle il attire l'attention : il répond à *alors, voici que, voilà que*.

La stèle de Pianχi Meriamen offre de nombreux exemples de cet emploi.

hān *hab eu honef em ha-u :* (Il) se tint, (il) resta, (il) se mit à envoyer Sa Majesté aux commandants : *voici* qu'envoya Sa Majesté aux commandants (1).

Pour M. Maspero, cette forme *hān*, qui ne reçoit plus les suffixes pronominaux, est un compromis entre la nature verbale de *hā* et son emploi conjonctif (2). C'est en nouvel égyptien que cet usage est surtout répandu (3).

L'impératif, soit sous la forme de la racine verbale, soit sous celle du premier temps simple, peut être précédé de *hā*, qui paraît, dit de Rougé, n'avoir d'autre valeur que celle d'une interjection.

Hā ti er ḥat 'to. Reste là jusqu'au point du jour.

Hā tat nà pertu. Donne moi les semences (4).

Comme on le voit, *hā* est ici une simple particule qui n'influe pas sur la composition du temps et qui sert uniquement à renforcer l'impératif :

Voici que tu restes là jusqu'au point du jour : reste *donc* là jusqu'au point du jour !

CHAPITRE II. — *χeper :* DEVENIR, EXISTER.

Variante : (cf. de Rougé 289). C'est le copte ϣωπι, ϣeπ. Comme les auxiliaires étudiés, il peut se conjuguer et

(1) Stèle de Pianχi Meriamen. Cf. l. 9, 14, 15, 18, 20, 23, 27, 28, 29.
(2) Maspero, op. c. 36.
(3) Erman. *Neuäg. gr.* 264.
(4) de Rougé, op. c. 316.

se combiner avec la racine verbale de façon à donner les modèles suivants :

A. 1. *χeper reχa* — 2. *χeper à reχ-à* — 3. *χeper à reχ*.

B. De même que pour *hā*, nous constatons ici le singulier modèle à l'auxiliaire double :

àu à χeper her reχ, exemple :

àuf χeper her àr *retu eu meheh* (1).

Il devint à faire des hommes de cire.

C. De la notion fondamentale de devenir, dérive l'emploi de *χeper* en tête de la phrase, pour introduire le récit d'un fait : il répond alors à notre : il arriva que :

er χeper hā pi neter amu to mer em ha seu.

Il est arrivé l'accident d'un Nil trop faible aux habitants de l'Égypte.

Décret de Canopus, l. 8.

Ici, il est combiné avec *er :* on le trouve aussi précédé de *àu àu*, ce qui donne la triple combinaison *àu àu χeper* (2).

CHAPITRE III. — *Māk :* ÊTRE PRÉSENT.

Cet auxiliaire, d'ailleurs rare, est susceptible de se combiner avec les racines verbales comme *àu*, *tu*, *un*. Il donne sans doute un sens emphatique et l'on ne l'emploie que dans des cas bien déterminés.

Voici les combinaisons que nous pouvons citer :

A. Temps composés avec l'auxiliaire seul : *Māk-ua reχ* : *Māk-ua reχ-ten*. Je vous connais (3).

Mot à mot : Je suis présent à vous connaître.

(1) de Rougé, op. c. 300.
(2) Ibid. 289.
Cf. plus loin *àr* qui s'emploie aussi pour signifier il arriva, il y eut.
(3) Brugsch. op. c. 168.

B. Temps composés à l'aide de l'auxiliaire et d'une préposition : *māk ua ḥer reχ* :

Māk uá ḥer sanχ *ran-k* (1).

Je suis un tel qui fait vivre ton nom.

Māk-uá ḥer ást *á put nebf* (2).

Je suis présent pour exécuter toutes les commissions.

M. Erman considère *māk* comme une interjection : comme il reçoit les affixes, nous préférons le considérer comme un auxiliaire, tout en reconnaissant d'ailleurs qu'il a le sens d'une interjection : *Mākuá*, me voici ; je suis présent (cf. notre opinion sur *hān* page 34).

C. *Māk* devant un infinitif.

Brugsch et après lui de Rougé signalent l'emploi de *māk* devant les infinitifs exprimant l'action ou la manière de faire. « Il n'est pas rare, écrit de Rougé, de rencontrer un verbe à l'infinitif mis comme titre dans les tableaux ou au-dessus d'un acte représenté .... Le verbe principal prend souvent, dans ce cas, l'auxiliaire *māk* et forme une locution très fréquente dans la décoration des tableaux : Ex. māk *teref* danser, sauter (se trouve sur les tableaux représentant des exercices gymnastiques.

māk nef-t — action d'éventer (4).

Cet emploi s'explique facilement par la signification de *voici* que nous venons d'attribuer à *māk*.

D. D'autre part, placé en tête d'une phrase, *māk* remplace le verbe être *ūn* ou *áu* et a, comme ce dernier, une valeur conjonctive (5).

Māk a *rā her tjet em áχut nte pet* (6).

(1) Brugsch. op. c. 168.
(2) Erman. *Neuäg. gr.* 264.
(3) Ibid.
(4) J. de Rougé, op. c. 332. Cf. Brugsch, op. c. 168.
(5) et (6) de Rougé, *Chrest.* 191.
Cf. stèle de Pianχi l. 79.

Littéralement : étant Ra à dire à l'horizon du ciel : Ra dit à l'horizon du ciel.

Le participe *māk tu* a le même emploi dans l'exemple suivant :

Māk-tu *āk-tā em ḥurt šes-k rā* (1).

Étant entré dans le ciel, tu suis le dieu Rā.

Cet emploi dérive de la signification primitive de *māk :* en effet, ces phrases peuvent se traduire mot à mot : est présent Rā pour dire .... Étant présent, entré dans le ciel = voici que Ra dit à l'horizon ; voici qu'entré dans le ciel, tu suis le dieu Rā.

C'est grâce à cette signification *de voici que*, qui lui est commune avec *hān*, que M. Erman, dans sa grammaire du nouvel égyptien ne distingue pas entre l'emploi de ces deux racines (2).

Chacune d'elles a pourtant ses usages propres : ainsi *ḥā* se met en tête des impératifs, *māk*, avant les infinitifs. D'ailleurs *māk* est plus rare que *hā*.

CHAPITRE IV. — *ār* : FAIRE.

Le verbe *ār* s'emploie aussi comme auxiliaire : construit avec une racine attributive, il ne lui donne pas une valeur causative, comme on serait tenté de le croire, mais il renforce simplement l'expression : souvent, il joue un rôle purement pléonastique.

A. L'auxiliaire *ār* entre dans la composition de temps composés avec l'auxiliaire seulement : c'est ainsi que nous avons une forme :

ār ā reχ et *ār n ā reχ* dans : *ār ā šemt.* J'allai. (Sin. 19).
. *ār n ā dz-ta.* Je voyageai.

(1) de Rougé, *Chrest*, 191.
Cf stèle de Pianχi, l. 79.
(2) Erman. *Neuäg. gr*. 264.

B. Dans sa grammaire du nouvel égyptien, M. Erman mentionne comme fréquentes les formes composées de *år*, *ḥer* et une racine verbale.

år *pa Rā ḥer dut.* Puisse Rā donner (1).

as bu å*ruk her djet.* Ne disais-tu pas (2).

Pour le sens, il n'y a pas de différence avec les formes sans préposition (3).

C. *år* est aussi employé dans la formation de l'impératif sans qu'il paraisse en modifier le sens : tantôt, il reçoit les affixes tandis que la racine reste invariable ; tantôt, la racine se conjugue seule ; dans ce cas, observe M. Erman, la locution a plutôt le sens d'un optatif (4).

åsk hā : Arrête-toi, fais que tu arrêtes (5).

å*rt-t-sotem :* Écoute (6).

år *maak :* Vois (7).

år *pai a neb ån phusi n ua tjet* (8).

Puisse mon maître apporter une matière de discours !

Depuis le nouvel empire, on emploie plus souvent *åmmā*, impératif irrégulier de *r*(*då*) donner, au lieu de *år* : åmmā *mduf nå* mot à mot : fais qu'il parle avec moi = puisse-t-il parler avec moi (9).

Pour défendre quelque chose, on fait précéder l'impératif positif formé avec *år*, de la négation *m* (10). L'affixe peut s'ajouter, soit au verbe auxiliaire, soit au verbe attributif.

(1) (2) et (3) Erman. *Neuäg. gr.* 254.

(4) Erman. *äg. gr.* 182. *Neuäg. gr.* 267. — Cf. de Rougé, op. c. 316.

(5) Brugsch, op. c. 180.

(6) Ibid.

(7) Erman, *Aeg. gr.* 182.

(8) Erman. *Neuäg. gr.* 267.

(9) Ibid. *Aeg. gr.* 182-B.

(10) On employait aussi la négation *bu* avec *år*. Cf. de Rougé :
-åu bu åri. Et qu'il ne fasse. On trouvait aussi *ben* :
ben år..... er šep -u. Qu'il ne les reçoive pas. »

Em ari *pere pa ma àu āk er kusi* (1).

Ne exeas, leo ingressus est Æthiopiam.

Em àri k rekai-tu (2). Ne fais pas de querelles.

Le prohibitif de *àr*(*i*) employé absolument se forme à l'aide du même auxiliaire :

em àri *àrt hru usefa-tu* (3). Ne passe pas un jour oisif. — Nous parlerons plus loin de l'expression *pu àr-n.*

CHAPITRE V. — De quelques racines verbales jouant un rôle dans la conjugaison.

Outre les véritables auxiliaires et les pseudo-auxiliaires il y a des racines qui jouent dans la conjugaison un rôle moins important, mais qui méritent pourtant d'être examinées. — Nous voulons parler de *mā*, *tà* et *à* que nous allons étudier dans ce chapitre.

A. *Mā*, *mā*, *àmmā* (4).

Cette racine, que l'usage a transformée en une véritable conjonction (utinam) sert à former des *impératifs-optatifs* en se plaçant devant le verbe conjugué au 1er temps.

Quant à l'origine de cet emploi, on doit remarquer que *mā* est l'impératif irrégulier du verbe *ta*, *rta* = donner (5). La forme *ammā* n'était sans doute que l'impératif renforcé par *àr*, particule qui, nous l'avons vu, sert à former des impératifs :

ammā signifie donc *donne*, *donne que* (6).

(1) (2) et (3) J. de Rougé, op. c. 399.

(4) Brugsch, op. c. 176

(5) Brugsch, op. c. 176. Cf. Erman. *Aeg. gr.* 256.

(6) Au lieu de *àumā*, on trouve aussi, dit Brugsch. (182) *ermā*, *àumā* ce qui confirme l'hypothèse que nous avons émise sur l'étymologie de *àmmā*.

On le trouve d'ailleurs dans cette signification dans l'exemple àmmā *su nes*, donne le lui (1) où il y a un ordre donné à une personne déterminée.

Mais la signification fondamentale est déjà affaiblie de manière à ne plus exprimer qu'un désir général ne se rapportant plus à une personne déterminée dans :

àmmā *šem-f nef*. Puisse-t-il aller (1).

Enfin, la signification verbale originelle allant toujours s'affaiblissant, on finit par ne plus voir en *àmmā* que le préfixe formatif de l'impératif optatif : de là son sens conjonctif.

àmmā *ger nen hetera*.

Donne à manger à nos chevaux.

(Erman. Neuäg. gr. 272).

B. *Ta*, donner. (Copte ϯ — τοι.)

Isolé, ce verbe se conjugue avec tous les affixes et il sert ordinairement à exprimer le don ou l'offrande.

Précédé de la particule *m*, il introduit l'impératif prohibitif : *emta(i)* ou *em er ta* : ne donne pas :

mtai *fit ḥati-k*.

Ne laisse pas rebuter ton cœur.

(Pap. d'Orbigney VIII. 5).

M. Erman, dans sa grammaire du nouvel égyptien cite d'autres exemples de cet emploi (2).

C. Quelques autres racines telles que *nà* venir, *iu* aller, *kàr* se préparer, *ša* commencer, modifient le verbe principal mais ce ne sont pas des auxiliaires : la traduction littérale rend parfaitement le sens des expressions dans lesquelles elles figurent.

(1) Erman. *Neuäg. gr*. 271.
(2) Erman. *Neuäg. gr*. § 278.

nā her āk. Il vint à entrer.

iu āk. Il allait entrer (1).

D. Avant de terminer ce chapitre, nous devons étudier le groupe *à*, qui joue aussi un rôle dans la conjugaison. Cet *à* est-il une racine verbale ?

De Rougé, qui est seul à mentionner un temps composé *à reχ à* (2) ou *à a reχ* rapproche ce groupe du copte ⲁ qui se trouve dans ⲁ ⲓ̅ⲥ̅ ⲟⲩⲱϣⲧ ; d'autre part, d'après Steindorff, cet ⲁ doit être rapproché de l'auxiliaire hiéroglyphique *àr* (3). Nous croyons qu'on peut concilier les deux opinions en disant que *à* est une forme abrégée pour *àr*, l'*r* final tombant souvent en égyptien.

D'après de Rougé, on trouve cet *à* surtout dans les propositions subordonnées.

àu na retu à šemt er (χas ?) her ait (4).

Furent les hommes qui étaient partis vers les pays.

Ben ànuχ à djet su (4). Ce n'est pas moi qui ai dit cela.

L'ellipse de la racine *tjet*, dire, est autorisée par l'usage : mais les affixes ne peuvent être supprimés sous peine d'obscurité ; aussi le groupe *à* les supporte-t-il.

Pa à nest. Ce qu'elle avait dit.

Comme on le voit par ces exemples, le groupe *à* possède ici la valeur d'un auxiliaire relatif : nous verrons bientôt que *àr*, dont nous l'avons rapproché, a un emploi identique.

II. Le groupe *à* se place encore devant certains verbes pour former l'impératif ; *àr* possède aussi cet emploi.

Voici, d'après M. Herman, les impératifs en *à* initial :

(1) de Rougé. op. c. 356.
(2) de Rougé, op. c. 305.
(3) Steindorff : *Koptische Grammatik* *276 remarque.
(4) de Rougé, op. c. 305.
(5) De Rougé 305.

àar, fais — *àdjet*, dis — *àma*, vois — *àun*, ouvre — *àšem*, va — *àhab*, envoie (1).

SECTION III.

Les auxiliaires syntaxiques.

Toutes les racines précédentes jouaient un rôle morphologique c'est-à-dire entraient dans la conjugaison. Les auxiliaires *pu* et *àr*, qu'il nous reste à étudier ne sont pas usités dans la conjugaison : leur rôle est purement syntaxique.

CHAPITRE I. — L'AUXILIAIRE *pu*.

Il est exact de dire, avec M. Loret (2) que la forme *pu* ne reçoit pas les affixes personnels : son rôle est donc purement syntaxique.

Étudions ses divers emplois.

A. *Pu* répond au français *c'est*, *ce sont* et met en relief un mot ou un membre de phrase : la partie mise en évidence se place en tête de la phrase, quelle qu'elle soit (un mot ou un membre de phrase) et quelle que soit sa fonction (sujet ou attribut). *Pu* suit le premier mot de la phrase, même s'il sépare un article de son substantif (3).

C'est ainsi qu'on le trouve :

(1) Erman. *Neuäg. gr.* 265. Cf. de Rougé, op. c. 317. Brugsch, op. c. 184.

(2) Loret, op. c. 123.

(3) Loret, op. c. 248. Pour M. Erman, *pu* n'est même pas un verbe, mais un pronom démonstratif (ceci) auquel est apposé ce qui suit. Cf. 87 et 237 *äg. gr.* Nous hésitons à nous ranger à cet avis qui, du reste, n'est pas partagé par les autres égyptologues : nous croyons que *pu* est un auxiliaire avec le sens de *être*.

1. Après un substantif, un article ou un pronom.

Rā pu. C'est Rā (1).

Na pu *u met u en nebhit-f* (2).

Ce sont les vaisseaux de son cœur.

Nen pu *tjet ret* (3).

Ce sont les paroles des hommes. — *Nuk* up. C'est moi (4).

Dans les exemples précédents, *pu* met le sujet en relief : voici des cas où c'est l'attribut qui est mis en évidence :

ā *aχt* pu *àpt* (5). C'est l'horizon Karuak.

Si l'on n'avait pas voulu accentuer *à aχt*, on aurait pu dire tout simplement : *àpt àaχt*. L'horizon est Karnak.

Le même cas de la mise en relief de l'attribut se présente dans l'exemple suivant :

Ne repoussez pas les chefs : *χas* pu. Cela est vil (6).

2. Après une négation.

àn pu *se àrt àrt nk* (7).

Il n'est pas de fils qui a fait ce que tu as fait.

bu pu *ua djet* (8).

Il n'est personne qui ait parlé avec moi.

Combiné avec la négation *bu*, *pu* prend parfois la forme *pui* et reçoit ainsi les affixes personnels ou le pronom impersonnel qui les remplace :

Au bu pui-st *stàu er hā-t-ef* (9).

Elle ne fit pas de lumière devant lui.

(1) Erman. *äg. gr.* 334.
(2) Loret, op. c. 248.
(3) Stèle de Pianχi, ligne 92.
(4) Loret, op. c. 248.
(5) Erman. *Ag. gr.* 335.
(6) Stèle de Pianχi, ligne 93.
(7) de Rougé, op. c. 371.
(8) Loret, op. c. 248.
(9) de Rougé, op. c. § 387.

Au bu pui-tu *kras* (1).

Et l'on n'y avait fait aucune violence.

3. Après le verbe *un* ou sa forme équivalente *nu* (2). — On trouve ainsi la locution *un pu*, qui signifie : *c'est qu'il existe, c'est qu'il y a :*

un npu *àn àd-u ent Kati en maf àbi* (3).

C'est qu'il y a la graisse du cœur dans la moitié gauche.

ent pu *mā ma sedjer-u* (4).

C'est qu'il est comme s'il était mort.

4. Après un verbe employé à un temps simple.

Reš-f pu *hat-f er* (*šemer u*) (5).

C'est qu'il se réjouit quand il atteint les ennemis.

5. Immédiatement après une racine verbale affectée de l'indice *nu* du 2d temps : il sépare ainsi la racine de l'indice *m* du passé. Il donne alors au verbe le sens d'un passé antérieur.

Ex. *ai* pu *eu àn suten .... utu en honef* (6).

Quand fut venu le scribe du roi .... ordonna sa Majesté.

B. L'auxiliaire *pu* peut enfin être suivi de l'auxiliaire *àr*, au 2d temps simple et former ainsi l'expression très fréquente : *pu àru* qui semble jouer le même rôle que *pu* dans le cas précédent.

Cette locution peut s'analyser : *nā pu artn sen*. Mot-à-

(1) Ibid. Cette traduction est de Chabas. Comme Kras signifie également ensevelis, on pourrait aussi bien traduire *on n'y avait enseveli personne*, comme le propose de Rougé Cette question d'herméneutique, qui doit être tranchée par le contexte, nous importe peu ici, l'exemple restant le même pour nous.

(2) Cf. Loret, op. c. 75 — 244 et 250.

Cf. le rôle de *àr* en tête de la principale.

(3) et (4) Loret, op. c. § 250.

(5) J. de Rougé, op. c. 295.

(6) Ibid. 312.

mot : Aller fut ce que firent eux — ou : Ce fut aller que firent eux (1).

(Mariette-Gebel Bakal, pl. 11, ligne 29).

Elle occupe la même place que *pu* dans la phrase.

Tous les grammairiens sont d'accord pour reconnaître qu'elle donne au verbe le sens d'un passé antérieur (2) — (Cf. A 5°). Dès lors, elle semble jouer un rôle tout-à-fait semblable à *pu* dans l'exemple que nous citions tantôt : *ài pu àru suten.*

Ex. *Sper* pu àr-n ef *er paif per, àuf her χedebu taif hent.*

Quand il arriva à sa maison, il tua sa femme (3).

Mais dès lors, pourquoi ces deux expressions qui ont un emploi identique ?

La locution *pu àr-n* est employée là où la présence des affixes personnels est nécessaire : *pu* ne pouvant se conjuguer, on lui adjoint un auxiliaire qui en est capable : *àr* (4).

La proposition temporelle où entre *pu àr n* se place avant la principale (5),

nā pu àr eu *sen em χut her àtur, kemseu hāu ken-u* (6).

Quand ils furent venus en descendant sur le fleuve, ils trouvèrent des vaisseaux nombreux.

per pu àr en *sen er seu, hān seu àr χai aāt àm sen* (7).

Lorsqu'ils furent sortis vers eux, voici qu'ils firent une grande défaite d'eux.

La stèle de Pianχi offre de nombreux exemples de

(1) Cf. Loret, op. c. § 249, et Maspero, op. c. p 22.

(2) Erman. *Neuäg. gr.* 396. — Maspero, op. c. 22. Brugsch, op. c. 143. De Rougé, *Chrest. III*, § 326. Loret, op. c. § 249.

(3) Erman. *Neuäg. gr.* 205.

(4) de Rougé, op c. 312.

(5) Erman. *Neuäg. gr.* 396.

(6) Stèle de Pianχi, ligne 16.

(7) Id., ligne 20.

l'emploi de cette locution (1). Elle montre même des cas où *pu ȧr n* est employé alors que le sujet est un substantif.

ai pu ȧr-n honef *em χut er Uas, ḥetes nef hebi ȧmen em ḥebi ȧpt* (2).

Quand Sa Majesté fut arrivée, elle accomplit la fête d'Amon dans la panégyrie d'Ap.

CHAPITRE II. — *ȧr* : ÊTRE.

Cet auxiliaire se présente aussi sous la forme abrégée *r* ; il peut recevoir les affixes personnels de la 3e personne du singulier et du pluriel ; mais les formes *ȧ(r) f* et *ȧru* (3) ainsi formées sont moins fréquentes que la forme impersonnelle *ȧr* et semblent d'ailleurs, la plupart du temps, jouer le rôle non d'un verbe à la troisième personne mais d'une simple particule.

Le verbe *ȧr* présente des usages multiples et variés. Nous le verrons modifiant soit un mot, soit une proposition (§ 1 et § 2).

Le mot qu'il modifie peut être un verbe, un adjectif, un pronom et, dans ces cas, il se place après le mot sur lequel il influe (§ 1 A) ; ou bien un substantif et alors, il se place avant lui (§ 1 B).

La proposition dont il fait partie est principale ou subordonnée circonstancielle (§ 2, A et B).

Celle-ci peut être une proposition conditionnelle ou temporelle (§ 2, B, I et II).

(1) Cf. Ibid. lignes 15, 17, 20, 89.
(2) de Rougé, op. c. 312.
Stèle de Pianχi, ligne 29, cf. lignes : 29-62-64, 76-78-99-107-109-155.
(3) Maspero, op. c. page 27.

§ 1. *âr* MODIFIANT UN MOT.

âr modifiant un mot se place tantôt après le mot qu'il met en relief (A) ; tantôt il se place avant le substantif, sur lequel il attire plus fortement l'attention.

A. *âr* après le mot qu'il modifie.

On le trouve :

1. Après la *racine verbale* d'un impératif optatif : Il sépare ainsi le verbe de son suffixe :

meḥ âr *ek*. Remplis (1).

Au premier abord, on pourrait croire que c'est *âr* qui reçoit les affixes : mais, en réalité, il ne fait ici l'office que d'une simple particule : on en trouve la preuve dans la forme *meḥ-ârf-ek* (2) dans laquelle *âr* supportant déjà le suffixe de la 3ᵉ personne ne peut recevoir *ek* de la 2ᵈᵉ, qui doit donc se rapporter à la racine verbale *meḥ*.

Cette forme prouve encore qu'on ne voyait plus dans *âr f* un verbe à la 3ᵉ personne mais une simple particule jouant un rôle impersonnel.

Ces formes d'impératif sont plus expressives que les simples (3).

djet-en thusi en is-t. « šem er *t er teb* .» (4).

Dit Thot à Isis : « Vient à Edfou ».

2. Après une racine verbale ou un adjectif.

Ex. iu *âu* r-ef *seχ-ti peu*. Il vint ce paysan.

hdjen ref *ta* (5). Claire était la terre.

Comme on le voit par ces exemples, *âr* appelle l'attention sur le verbe ou l'adjectif.

(1) Brugsch, op. c. § 181.
(2) Erman *Äg. gr.* 348.
(3) Brugsch, op. c. § 181.
(4) Ibid., in fine.
(5) Erman. *Aeg. gr.* § 349.

3. Après un pronom, comme dans l'expression :

djes k ȧrf. C'est toi-même.

Comme plus haut (1) faisons remarquer que *ȧrf* n'est plus qu'une particule.

4. A ces différents emplois, ajoutons le rôle que *ȧr* joue dans les phrases interrogatives : il met en relief le mot sur lequel porte l'interrogation.

Au ā uȧ tuȧ ref *m .... tef* (2).

Dois-je ravir ses biens.

B. *ȧr* devant un substantif ou un membre de phrase.

ȧr ne prend pas ici l'affixe *f* et il met en relief d'une façon plus énergique que dans les emplois précédents. Il équivaut à notre *pour ce qui est de*, *quant à*, *étant donné* (3).

ȧr sa *ȧu met sen ȧnuf* (4).

Étant donné un homme, il y a en lui douze vaisseaux.

ȧr *net nebt m sš sotem set* (5).

Quant à tout ce qui est écrit, entends-le.

La partie de la phrase mise en relief peut être :

a) le complément direct :

ȧr *pa nti ȧ ȧrt ta āti adjet nȧ ȧuȧ r sotem f nesit* (6).

Tout ce que me dira la Favorite, je l'écouterai.

b) le complément indirect :

ȧr *pa nti ȧuf r djet mtai seba ȧr nef Dhusi ari* (7) *χanti*.

A celui qui lira dans cette instruction ; qu'à celui-là Thot soit un fidèle compagnon.

c) le complément circonstanciel introduit par une préposition.

χer ȧr *ḥer terȧ n sqau ȧu paif sen her djet nef* (8).

Alors, au temps du labourage son frère lui dit : ....

(1) Erman. *Äg. gr.* 318. — (2) Erman. Ib. § 357.
(3) Loret, op c. 247-4° — (4) Loret, Ibid.
(5) Erman. *Aeg. gr.* § 347. — (6) Ibid. *Neuäg. gr.* § 336.
(7) (8) Ibid.

§ 2. *àr* DEVANT UNE PROPOSITION.

àr se place toujours en tête de la proposition, qu'elle soit principale ou subordonnée.

A. *En tête de la principale.*

àr a ici la signification générale de *il est, il y a*. Il s'emploie :

1. Pour commencer l'énonciation d'un fait :

àr *t' at à ut hi ààt àm u ànu. Tum pu, Su pu, Tefent pu* (1).

Ils sont les grands chefs habitant Heliopolis : Tum, Su, Tefent.

Comme on peut le voir dans cet exemple, *àr* a pour corrélatif *pu*, dans le 2[d] membre de phrase : il introduit ce que *pu* développe.

2° *àr* introduit un récit, un conte et répond au français : *il y avait, il était.*

àr *suten Rā sqneu su m haq m nuit resit* (2).

Il y avait un roi Kasqueneu, lequel était souverain d'une ville du midi.

àr *mentuf χer-tu seu sen* (3).

Il y avait une fois deux frères.

Dans ce cas, *àr* a un rôle semblable à celui de *χeper* : celui-ci introduit l'*action*, *àr* introduit les *personnages* du récit.

B. *En tête d'une proposition subordonnée circonstantielle.*

àr peut introduire une proposition circonstantielle soit une proposition conditionnelle, soit une proposition temporelle. — Voyons le dans chacun de ces cas.

(1) de Rougé, § 285. — (2) Erman. *Neuäg. gr.* 337.
(3) Loret, op. c. 247-1.

I. år *introduisant une phrase conditionnelle.*

La phrase conditionnelle peut être dépourvue de particule qui l'introduise ; mais elle peut aussi être précédée de *ma* ou de *år*, ce qui est beaucoup plus fréquent.

C'est le temps en *reχ å* qui est employé dans les propositions conditionnelles introduites par *år* (1).

år *gemk da åsu .... χam anuk* (2).

Si tu trouves un sage, ... tes bras fléchissent (de respect).

La stèle de Pianχi nous fournit plusieurs exemples de l'auxiliaire *år* introduisant ainsi l'antécédent d'une phrase conditionnelle avec un temps simple :

år *djet-f sån en meufi u teut hater-u eu ket nut, åχ hems teu er iu meufiu-f.* — Si l'on dit (qu'il a) rassemblé des soldats, des cavaliers de quelque autre ville, oh ! restez jusqu'à ce que viennent ses soldats ! (3)

år *seše at åu un ua māk-teu em åp χeru.*

S'il se passe un instant sans que vous m'ouvriez, vous serez juges des massacres (4).

Tout en reconnaissant avec M. Erman que l'usage du temps simple est la règle générale dans les phrases conditionnelles, nous pouvons citer, après M. Brugsch, une forme *åu reχ å* qui y serait usitée : *år* s'intercalerait alors entre l'auxiliaire *åu* et la racine et donnerait le modèle *åu år reχ-å*. Si je sais (5).

åu år *tu-k ḥer k er χeusu.*

Si tu tournais ta face vers Kheusu (6).

(Stèle de Beunès) I. 14.

(1) Erman. *Ag. gr.* 386 et suivants. — (2) Ibid. 389.
(3) Stèle de Pianχi, l. 10. — (4) Ibid. l. 78, cf. 95.
(5) Brugsch, p. 64 n° 209. — (6) Erman. *Aeg. gr.* § 300.

. Quand plusieurs phrases conditionnelles se suivent, *år* se place devant la première, les autres n'ont pas de particule introductrice.

år *χak s ḥer m ra ab f, gemmk set her pes det .... djet χerk* .... Si tu recherches un homme qui souffre à l'estomac, et *que* tu trouves cela sur son dos .... dis ....

De ces exemples, nous pouvons conclure que *år* a un rôle conditionnel bien caractérisé.

II. *En tête d'une proposition temporelle.*

On emploie volontiers l'auxiliaire *år* au commencement d'une narration pour introduire une circonstance de temps. — Alors, il est parfois précédé de *χer* :

χer år *m khet ta kedj* (1).

Or, quand la terre s'éclaire.

III. år *en tête d'un complément circonstantiel.*

L'auxiliaire *år* sert aussi à introduire un complément circonstantiel qui tient lieu d'une proposition conditionnelle ou temporelle comme dans les exemples suivants : *år* se place en tête de ce complément :

χer år *her tera n sqau* (2).

Or, étant venue l'époque du labourage.

år, *pa u årit nef* (3).

Or, étant donné tout ce qui a été commis.

C. år *reliant deux propositions.*

Après avoir étudié *år* modifiant un mot et modifiant une proposition, nous devons, avec MM. Maspero et

(1) Loret, op. c. 247.
(2) (3) Ibid.

de Rougé (1) signaler son emploi comme auxiliaire relatif, pour relier une subordonnée à sa principale.

Ta nef set ef Urt hā àru *her suaš honef.*

Il mit sa fille aînée en tête de *ceux qui* étaient destinés à implorer Sa Majesté (2).

Comme l'usage simulaire de *àu*, cet emploi s'explique par l'omission, très fréquent en égyptien, du pronom relatif.

« A partir de l'époque ptolémaïque, écrit M. Maspero (3) la forme *àr* n'apparait plus que sur les monuments qui affectent d'employer des tournures archaïques ou ne sont que la reproduction de textes anciens : pour obéir à une loi qui s'applique à tous les mots terminés en *r*, il perdit *r* final et devint *àu*. — Ainsi modifié il se confondit avec l'auxiliaire *àu.* »

Conclusion.

Nous sommes arrivés au terme de cette longue analyse, que nous avons tâché de rendre complète. — Nous allons en dégager quelques conclusions.

Considérant la langue égyptienne telle que nous la font connaitre les textes dépouillés actuellement, nous avons étudié non seulement les racines verbales qui jouent un rôle dans la formation des temps, mais encore celles qui ont un emploi syntaxique. — Parmi ces dernières, il en est même dont on conteste la nature verbale, comme *hān*, *māk*, *pu* et *àr* : puisqu'elles sont susceptibles de recevoir un affixe pronominal, il est évident, comme nous l'avons

(1) de Rougé, op. c. 285. Maspero, op. c. p. 28.
(2) Maspero, op. c. p. 29.

fait remarquer, que nous sommes en présence de racines verbales primitives : l'usage a fait disparaître l'habitude de les conjuguer et a transformé certaines d'entre elles en conjonctions : *àu, hàu*, *māk* et *àr* sont dans ce cas.

C'est ainsi que nous avons été amenés à distinguer, à côté des auxiliaires véritables, qui jouent un rôle morphologique, (*àu, tu, un*) des racines qui ne sont auxiliaires qu'accidentellement (nous les avons appelées les pseudo-auxiliaires) et les auxiliaires syntaxiques *pu* et *àr*, auxquels il faut ajouter *àu* : celui-ci joue un rôle syntaxique important.

Au point de vue morphologique, les auxiliaires *àu, tu, un*, ainsi que les racines *hā* et *χeper* forment tous les mêmes temps construits sur les modèles *àu reχ à*, *àu à reχ à* et *àu à reχ*.

De même, ceux en *àu à her reχ* et *àu à r reχ* sont généralement usités pour tous ces auxiliaires. On trouve même l'auxiliaire *àu* conjugué avec *hā* ou *χeper* et relié à une racine verbale par la préposition *her*, ce qui donne une expression verbale ou si l'on veut, un temps *doublement* composé.

Au point de vue syntaxique, nous pouvons mettre en évidence quelques rôles caractéristiques.

Faisons d'abord ressortir la similitude de l'emploi conjonctif de *hān*, voilà que, et de *χeper* et *àr*, il arriva que.

Nous pouvons de même rapprocher :

1° *hān* et *māk*, avec un sens indicatif (voici que, voici) : le 1er s'emploie en tête d'une phrase, le 2d avant un infinitif.

2° *àr* et *χeper* introduisant tous deux le récit d'un conte ; mais *àr* met les personnages en évidence, *χeper*, l'action.

3° En tête d'une principale, *àr* introduit ce que *pu* développe dans le membre de phrase suivant.

4° Mais deux auxiliaires se recommandent avant tout à notre attention, en raison de leur emploi fréquent : ce sont les verbes *àu* et *tu*.

Chacun a un rôle qui lui est propre : le premier forme les impératifs, il est l'auxiliaire du verbe passif, tandis que le second est la caractéristique de la voix passive et du participe.

Mais ils ont un rôle morphologique commun : ils entrent dans les mêmes combinaisons temporelles.

Les formes en *àu* n'ont pas le même rôle que les formes en *tu* : nous allons rapprocher et opposer quelques uns de leurs usages caractéristiques.

a) Dans les phrases *temporelles*, *àu*, nous l'avons, vu se place toujours dans le 2d membre, (proposition principale) ; *tu*, au contraire ne se rencontre que dans le 1er membre (proposition subordonnée de temps). Plus rarement, c'est l'auxiliaire *un* qui se place dans cette proposition subordonnée.

b) L'auxiliaire *àu* tient souvent lieu du relatif, en *nti* ; l'auxiliaire *tu* se trouve au contraire dans les propositions relatives en *nti*.

c) La forme construite sur le modèle *au à reχ* exprime, en général, l'idée d'un état ou d'une action permanente : de là son emploi pour exprimer une qualité et les circirconstances accompagnantes de l'action principale, le *cadre*, pour ainsi dire, dans laquelle elle s'est produite.

On peut conclure, d'après cela, que vis-à-vis des formes en *tu*, les temps en *àu* impliquent l'idée de simultanéité, de corrélation.

A. Colinet.

LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

(Suite).

DEUXIÈME PARTIE : LE CONSONANTISME

§ 1. *Les explosives sourdes intervocaliques.*

imudavit 462 (= immutavit) Insc. du 2[d] s. à Emerita.
sagerdotes 742 (a. 219) à Norba. Le *g* est peut-être un *c* mal formé. On lit *sacerdotes* sur la même pierre.
Bead(us) 4972. 20.
Callimagi XV. 4151.
digas 1415. Cette leçon ne mérite pas confiance.
Lubianus 2914.
(L)ovatus 777. Je crois devoir identifier ces deux noms propres avec *Lupianus*, *Lupatus*, car les dérivés de *lupus* abondent dans les noms de personnes de l'Espagne (cf. *Lupianus* 6257. 107, 5189, *Lupatus*, 4969. 32, *Lupatius* 525, etc.). Le rapprochement avec les noms *Lubiamus Lubia*, rencontrés en Cisalpine, *Lobessa*, *Lovessus*, *Lobeton*, constatés en Espagne, est moins vraisemblable. On a donc ici deux exemples de la modification du *p* intervocalique en *b* et *v*.
Bado 3165. — *Bato* se rencontre en plusieurs provinces. On pourrait cependant aussi rapprocher *Bado* du nom hispano-gaulois : *Badauis*, *Bedo*, ou du nom celtibère *Vadanus*.
Ambadus 5709, 2909, 2908 est une modification du nom *Ambatus*,

extrêmement répandu en Espagne qu'il faut sans doute identifier avec le celte : *Ambactos* (cf. Garofalo. *Revue celtique*. XXI. 2. p. 200 sqq.) signifiant esclave, messager (embi + agô) cf. cymriq. *amaeth* « servus arans » (Fick. Wörterb. p. 34).

En outre, dans un grand nombre de noms de personnes et de lieux tirés des idiomes indigènes, on constate l'échange des sourdes et des sonores, sans qu'on puisse toujours dire lequel des deux sons est primitif.

Puci	423, 447	*Pugi*	2380
Osicerdensis	4267, 4241	*Osigerdenses*	4241
Secovesos	2871	*Segovetis*. gen.	2731
Baetunia	2788	*Bedoniensis*	6246
Betouna	2861	*Bedunus*	2507
Ataecina	462	*Adaegina*	605, 5298
Apina	772, 5315	*Abinus*	4972. 2.
Apana	BAH' 36, p. 9.	*Abana*	2527
		Avana	5812
Doitena	EE. 8. 117.	*Doidena*	EE. 172, 159
Cloutius, *Clutamus*, passim.		*Clodamenes*	561
Bovecius	5722, 5729.	*Bovegius*	CIL III : 4227 (Nom d'un légionnaire espagnol)
Dobiter	782.	*Doiderus*	5708, 5711, 5720
Orecetus	2723.	*Orgeteius*	CIL III. 5191 (légionnaire espagnol).
Pellicus	3054, 3166	*Pelgus*	5662.

Le suffixe *-briga* qui termine beaucoup de noms de villes de l'Espagne apparaît assez fréquemment sous la forme *-brica*.

Il arrive aussi que la finale des patronymiques celtiques en *-genus (Retugenus, Cabruagenus)* soit orthographiée *-cenus* (*Madicenus*. 2711, 2869).

Un nombre considérable d'ethniques ou de noms de personnes se terminent en *icus*, *iqum*, *accus*, *ecus*. Dans quelques noms, ces suffixes ont la gutturale sonore. *Ceceaigis* 2597, *Bandiaepolcsego* 740, *Vagodomaego* 2636, *Boddegun* 6247, *Aulgigun* 6338 k. *Cel-*

iugun 6298 (a. 152), *Calediga* 6299, *Caelioniga* 5736 (a. 205), *Avolgigorum* 2633, *Veronigorum* 5714, (1er s.), etc.

Il arrive enfin que dans les différents dérivés d'une même racine, celle-ci ait tantôt la sourde, tantôt la sonore. Qu'on compare : *Dracina* à *Draganum*, *Tarraco* à *Tarraga*, *Attacum* au nom de fleuve *Attagus*, etc. (cf. MLI. Intr. p. CVI, sqq.)

Comme on peut s'y attendre, à l'époque chrétienne, on trouve de nouveaux exemples de sonores pour sourdes intervocaliques. On n'a toutefois, par un hasard malheureux, que des formes très récentes.

sacradum }
salvadoris } IHC. 272 (a. 931)
quader ib. 276.
peccadore ib. 513.

On doit y joindre

pontivicatus IHC. 175 (a. 665) où l'on constate pour la spirante *f* un phénomène analogue.

L'explosive du groupe « muta cum liquida » subit le même traitement que l'explosive intervocalique.

lebra IHC. 336. (7e siècle).
eglesia ib. 172. (a. 691).

A une époque plus ancienne, on a peut-être des cas analogues dans

Ablaidacoru 5731 cf. *Aplaidacoru* 2710.
Cabrilius 2682, si ce nom est pour *Caprilius* ; mais on trouve trois fois *Cabrilius* en Gaule et très souvent *Gabrillus*, *Gabrius* dérivés du celte *gabros* (chèvre). Par contamination avec *capra*, *Caper*, les dérivés de *gabros* substituent souvent *c* à *g*. C'est évidemment ce qui s'est passé dans le nom bien celtique *Cabruagenus* qu'on trouve en Espagne dans la même région que *Cabrilius*. Il vaut donc mieux rattacher *Cabrilius* à *gabros* et regarder le *b* comme primitif.

Enfin il faut se garder d'admettre qu'une sonore soit sortie phonétiquement d'une sourde dans :

idem 2633 (a. 152) employé dans le sens d'*item*
quodannis 3664, 1174 (2d s.) 4514 (fin du 2d s.)

En effet, *idem* se retrouve avec le sens adverbial dans CIL. III. 1193 et encore ailleurs. L'inscription 2633 est ancienne, officielle et soignée. Il s'agit donc certainement ici d'un fait d'ordre morphologique, l'emploi du démonstratif neutre au lieu de l'adverbe. Cela est d'autant moins surprenant que la finale *-tem* est très rare tandis que *-dem* est fréquent dans les adverbes dont le sens est voisin d'*item* (ibidem, identidem, tandem).

quodannis est presque aussi fréquent sur les inscriptions que *quotannis* (cf. Georges, p. 587). Ce n'est qu'un exemple des variations entre *t* et *d* finals dans l'orthographe latine.

Avant d'utiliser les exemples ci-dessus énumérés en vue de fixer la date de la transformation des sourdes intervocaliques en sonores dans le latin d'Espagne, il faut en éliminer un grand nombre qui n'offrent pas les garanties suffisantes. Je veux parler, tout d'abord, de la plupart des noms barbares. Dans ceux-ci, en effet, il est très difficile de déterminer si c'est la sonore qui a succédé à la sourde ou si c'est l'inverse qui s'est produit. Dans certains cas même, on est certain que la sourde n'est pas primitive, par exemple, dans *-brica*, *-cenus*, suffixes celtiques remontant aux thèmes indo-européens *bhṛgho-*, *geno-* et dans le nom grec *Aprocoma* EE VIII. 269 (= Αβροκόμας). D'autres fois, les formes en *d*, *g*, *b* sont plus fréquentes que celles en *t*, *c*, *p*.

Quant aux suffixes *iqum*, *ico*, *aeco*, ils sont, il est vrai, plus fréquents que les finales *igo*, *aego*, mais cela ne prouve pas que celles-ci soient une corruption de ceux-là. Il y avait des variantes dialectales dans les parlers ibériques, comme nous l'apprennent les légendes des monnaies où les mêmes suffixes affectent, suivant les régions, des formes assez diverses. Si *-icus* est plus fréquent que *-egus*, cela peut tenir d'ailleurs simplement à ce que ces suffixes ont été souvent latinisés.

En somme, les sourdes et les sonores s'échangeaient souvent dans les noms barbares de l'Espagne, mais ce fait ne paraît pas soumis à une règle bien fixe et dans la question qui nous occupe, il vaut mieux en faire abstraction.

Si nous négligeons encore quelques leçons incertaines, quelques exemples susceptibles de diverses interprétations, il nous reste quelques cas dignes de considération, parmi lesquels *imudavit*, *Lovatus*, *Lubianus*, *Ambadus* sont les plus intéressants et les plus anciens. *imudavit* remonte au second siècle et se trouve dans une inscription renfermant plusieurs vulgarismes et constituant un bel échantillon de la langue populaire de l'empire. *imudavit* et *Lovatus* ont ceci de commun que la consonne altérée se trouve devant un *a* tonique, ce qui est précisément la position où les sourdes sont devenues le plus généralement sonores en roman (1).

Outre ces quelques cas anciens, on a des exemples de l'époque chrétienne *lebra*, *pontivicatus*, *eglesia*, apparaissant après un long intervalle de temps. Cette seconde catégorie de graphies nous permet de conclure avec certitude que le phénomène était accompli au septième siècle.

Les indications chronologiques qu'on peut tirer de la grammaire historique, lui assignent d'ailleurs une date au moins aussi ancienne. En effet, il a précédé en Espagne la chute des intertoniques, alors qu'il lui est postérieur en Gaule (2). Il est, de plus, antérieur à la monophton-

(1) Dans *Ambada*, *sagerdotes*, *Bead*[*a*], *Bado*, l'explosive se trouve précisément aussi dans le voisinage d'un *a*. Cette circonstance, peut-être fortuite, doit cependant être signalée puisque l'*a*, même antécédent, a eu son influence dans l'évolution des sourdes intervocaliques. Qu'on compare, par exemple, en italien *padre* à *pietra*.

(2) Les emprunts brittoniques au latin des Gaules ont encore la sourde,

gaison de *au* et des diphtongues résultant de la vocalisation de l'*l* et du *y*.

Mais ne doit-on pas récuser au contraire le témoignage d'*imudavit*, *Lovatus*, etc. qui tend à faire reculer jusqu'aux premiers siècles de l'empire l'altération des explosives intervocaliques ? Certes, on ne peut admettre que toutes les sourdes soient déjà devenues sonores à cette époque ancienne. Ce phénomène doit, en effet, être postérieur à l'assibilation de *ti̯* et à la chute de certaines sonores intervocaliques telles que le *g* et le *d* précédées d'*i* ou d'*e* et suivies d'*a* ou d'*o* (1). Mais ces derniers *processus* sont fort anciens et l'on ne saurait en fixer le *terminus a quo*. Il ne faut pas, d'ailleurs, dénier toute valeur à un témoignage aussi convaincant que celui d'*imudavit*. Il est possible d'admettre, je pense, que dès une époque assez reculée, les sourdes intervocaliques devinrent sonores sporadiquement et dans certaines conditions, par exemple à la protonique et dans le voisinage d'un *a*, comme semblent l'indiquer *imudavit, Lovatus* et d'autres graphies des inscriptions païennes. Ces modifications partielles ont pu être le point de départ du processus qui s'étendit ensuite peu à peu à toutes les explosives intervocaliques. Ce n'est pas seulement en Espagne que se rencontrent des graphies tendant à faire reculer assez loin les origines de ce phénomène (Cf. Seelmann p. 309).

Remarque. J'appelle l'attention sur les exemples *pontivicatus* et *eglesia*. Le premier est intéressant parce qu'il montre la fusion d'*f* intervocalique avec *v*, phénomène

ce qui montre que le phénomène n'était pas encore accompli au 5e siècle. Ce n'est qu'au 7e siècle, que l'on a de nombreux exemples de sonores (Schuchardt I. p. 125 sqq.).

(1) Cf. *tibio* (tepidum), *real* (regale), *navear* (navigare), vis-à-vis de *cargar* (carricare), *oido* (auditum).

dont les exemples se rencontrent difficilement, puisque l'*f* latine se trouve bien rarement entre voyelles. Dans les quelques mots espagnols et français où l'*f* était dans ces conditions, elle semble avoir réellement subi le même traitement que celui qu'on peut constater dans *pontivicatus* (1).

Quant à *eglesia*, il montre que l'Espagne comme la Gaule usait de la forme *eclesia* dont on a, d'ailleurs, plusieurs exemples en Espagne IHC. 107, 115, 124, 155, 169, 175, 184, 197, tandis qu'en Italie on usait de *ecclesia* d'où *chiesa*.

§ 2. — *Chute de sonores intervocaliques.*

A. Chute du *g* intervocalique.

Le *g* a disparu dans *Austo* 5728 (3[e] s.) qu'on trouve sur une inscription très vulgaire des Asturies. *Austus* pour *Augustus* est très ancien en latin. On en a déjà des exemples au second siècle, notamment dans les *papyrus* (cf. coll. de Berlin, n° 741 etc.). La présence du *g* dans l'esp. *agosto* n'est nullement en désaccord avec l'existence d'*Austo* dans le latin de la péninsule. Le *g* a pu être rétabli par action savante. D'ailleurs, M. Meyer-Lübke (I § 443) regarde le *g* d'*agosto* comme s'étant développé postérieurement ainsi que cela s'est produit dans les dialectes de l'Italie méridionale où *tauru*, *lauru* sont devenus *taguru*, *laguru*.

Le *g* du suffixe local *-briga* est aussi tombé dans *Conimbriensis* IHC. 234, 261, comme dans la plupart des légendes des monnaies gothiques.

(1) Cf. a. fr *deors* (deforis), *reüser* (refusare), *escroelle* (scrofella) où l'*f* est tombée comme le *v* dans *ouaille* (ovicula), *seü* (sabucu ; esp. *Cristoval*, *Steban*, *Abrego* (Africus), *trebol* (trifolum < trifólium).

La chute du *g* entre certaines voyelles est donc un des plus anciens phénomènes du latin d'Espagne.

B) Chute de *b* et *v* intervocaliques.

On constate tout d'abord dans des noms d'origine indigène la disparition de *b* et de *v* dans le voisinage d'un *o*.

Aobriga	BAH. 37. p. 267.	cf. *Abobrica, Avobriga* 4247	
Aobrigensis	5616 (= 2477)		
Aulgigun	6338 k.	cf. *Avolgigorum*	2633
Doidina	EE. VIII. 159.	cf. *Dovide*	5714
Doidena	EE VIII. 172.	cf. *Dovidena*	5744
Doitena	BAH. 26. p. 47		
Doiderus	5720, 5708, 5711	cf. *Dobiter*	782
Boeq[*um*] CIL. XV. 3152 a		cf. *Boveq*[*um*] XV. 2928	

v est aussi tombé entre *i* et *a* dans

Beatia IHC. 455 = *Vivatia*. 3251, 3252.

Le *v* latin a disparu devant *i* et *o* dans

Flainus IHC. 146 (3e s.)

Flao 5620

vio 4051 (fin du 3e siècle).

Il tombe devant un *u* dans :

aunculus 713, 827, 845, 4581, 5708, 5713, 5716, 5718, 5720 et très souvent dans la finale *vus* :

aus 5677 (insc. vulg.)

Flaus 950, 2774, 2847, 4332, 4970. 199, 5211, 5221, 5561, 5266 (2d siècle), 5739 (1er s.), 2852 (2d ou 3e).

Flaus se lit déjà dans CIL I. 277 (a. u. c. 570).

vius 3070 (3e s.) 5780 (insc. barb. 1er s.).

noum 4969. 3.

aestius 2310

Argius 3424 (2d s.) cf. *Argivus* 3423, désignant le même personnage.

5941 (Epoq. d'Adrien).

Datius 830.

Lascius 2988.

Primitius 319, 544, 2325, 2766, 6338. n, 1198 (3e s.).
Araus 502, vis-à-vis de *Civitas Aravorum* 429.
caus 5065. Exemple douteux.
dium 1963. Ins. off. de Malaga. 1er s.
— On lit *rius* dans un document de l'an 780. (España sagrada XXXVII. 306).

Enfin on constate dans beaucoup d'inscriptions *uv* réduit à *u* dans
iuentus 4756, 4757, 4816, 4853, 4788, 4826, 4834, 4870, 4886, (toutes ces inscriptions sont de l'an 238) — 4789 (a. 217) 4832 (a. 282), 4761 (a. 282), 4853, 6247.2, 4332, 6228, 3267 (a. 3), 45, 3280, BAH. 36, p. 44, 5828 (a. 4).
iuenis 5117 (époq. d'Auguste).
iuat 59 (assez récente).

v issu de *b* est tombé après *u* dans
Pulicius 6116 (= Publicius) Cf. Schuchardt. Vok. I. 128 : *Pulilius*, *repulica*.

La chute du *v* intervocalique s'est produite assez souvent à différentes époques du latin et généralement devant ou après un *o* ou un *u*. M. Schuchardt, Vok. II, p. 471 cite : *Noembris*, *faor*, *Maorte*, *-noīcia*, *Boianum*, *Belloace*, *boe*, *pao*, *Faonius*, *Aonius*. L'App. Probi (K. 199. 2) dit : « pavor non paor ».

Dans tous les noms barbares de l'Espagne où *v* a disparu, c'est dans ces conditions. Signalons seulement que les formes sans *v* pourraient parfois être primitives, le *v* n'ayant été ajouté que pour donner au mot une physionomie plus latine. Le fait est, par exemple, que la légende ibérique des monnaies d'*Alavona* est *alaun* MLI. 32.

On constate aussi en latin, bien que plus rarement, la chute du *v* en dehors du voisinage des voyelles *o* et *u* (Meyer-Lübke. I § 442, § 446) notamment entre voyelles semblables : *obliscor*, *dinus*, *latrina* (= lavatrina — cf. Stolz. p. 285) et entre *a* et *i* : Ὀκτάϊος, Αἰᾶνος (Lindsay, p. 52), « *favilla non failla* » (App. Probi. K. 198. 8) sans parler

du substrat *amai* = *amavi*. En Espagne, nous constatons le fait dans *Flainus* pour *Flavinus*. Il suffit d'ajouter à cette forme, le suffixe patronymique : *-ici* pour arriver à *Lainez*, nom propre fréquent dans l'Espagne du moyen-âge (1).

La chute de *v* s'explique sans doute ici comme dans *Flao*, *vio* par analogie avec *Flaus*, *vius*, etc. Ceux-ci et les mots si nombreux où *-vus* s'est réduit à *-us* forment une catégorie spéciale dans l'histoire de la chute du *v* au sujet de laquelle je crois devoir formuler l'opinion que *-us* pour *-vus* n'est le plus souvent qu'un procédé orthographique, tout en pouvant en certains cas correspondre cependant à une prononciation populaire.

En effet, s'il me parait que d'ordinaire ce n'est qu'une particularité d'orthographe, c'est qu'il est bien avéré que la répétition immédiate de deux *u*, comme celle de deux *i* déplaisait aux Romains. En effet, ce n'est qu'à partir de Quintilien que la graphie *-vus* entra en faveur. Jusque là, dans le but évident d'éviter la rencontre de deux *u*, on écrivait soit à la manière antique *divos*, *Flavos*, soit plus simplement *dius*, *Flaus*, et ce qui montre que ces deux graphies étaient bien équivalentes, c'est qu'on les trouve côte à côte dans les mêmes inscriptions, par exemple à Malaga au 1er siècle, où on lit *dium* 1963. I. 30 à côté de *divom*, ib. II. 1. *Flavos* et *Flaus*, *vius* et *vivos* apparaissent simultanément dans les inscriptions soignées de la fin de la république et du premier siècle de l'empire, beaucoup plus souvent que *flavus*, *vivus*, etc. Dans ces mêmes inscriptions, on évite aussi bien de doubler l'*u* pour

(1) On constate encore la chute du *v* dans un nom propre de l'époque gothique : *Gudisalius* IHC. 260, p. 120, vis-à-vis de *Gudisalvi* IHC. 271. mais ici le phénomène s'est opéré après une *l*.

rendre *uv* que pour rendre *vu*, et cela, en écrivant *iuentus*, *iuenis*, *iuat*, etc. Il existait donc évidemment pour l'*u*, un usage analogue à celui auquel on se conformait pour l'*i*, quand on écrivait *eicio*, *proicio*, *conicio*, etc. pour *ejicio*, etc. Les grammairiens affirment, d'ailleurs, expressément, qu'il n'y avait qu'une pure question de mode dans l'emploi de ces diverses orthographes. On s'en convainc aisément en lisant les textes de Velleius Longus, de Quintilien et de plusieurs autres auteurs, rassemblés par M. Brambach. (Neugest. latein. Orthog. p. 88).

Ce qui montre, au reste, que le *v* n'est pas tombé dans la finale *-vus*, c'est son maintien presque universel dans les langues romanes ; cf. esp. *huevo* (ovum), *cautivo* (captivum), *niervo* (nervum), franç. *vif*, *cerf*, *serf*, *chétif*, etc.

C'est donc à bon droit que d'une manière générale, on peut considérer la réduction de *vus* à *us* comme une simple question d'orthographe. Pourtant, ai-je dit, on ne peut nier qu'elle a pu correspondre quelquefois à un trait phonétique de la langue vulgaire.

C'est qu'en fait, il circula certainement dans le latin populaire des formes où le *v* était tombé devant *u*. Probus (Inst. Orat. 113. 17, sqq.) cite *oum* (= ovum) et dans l'*Appendix*, on peut lire : « flavus non flaus », « rivus non rius ». Cette dernière forme est réclamée précisément par les langues romanes (esp. *rio*, franç. *rieu*, etc.) qui exigent aussi *aunculus* pour *avunculus*. Dans les adjectifs en *-ivus*, le *v* a aussi régulièrement disparu (Meyer-Lübke. I. § 403. 2) et n'a reparu que sous l'action du féminin en *-iva* (Ullmann. Roman. Forsch. VII. 202). La chute de *v* devant *u*, après les voyelles ne serait d'ailleurs pas plus étonnante que la disparition de ce phonème dans la finale *-vus* après une consonne, comme on la constate dans plu-

sieurs mots, surtout dans les parlers hispaniques. Cf. port. *fulo* (= fulus = fulvus), *pô* (= pulus = pulvus), esp. *hueco* (= vocus = vocuus = vacuus), *yero* (= erum = ervum) (Allg. Z. 76), sans parler de l'ital. *milano*, dérivé de *milus* pour *milvus* (Parodi. Romania. 27, p. 240).

En vieux latin aussi, il paraît bien que le *v* soit tombé devant *u*, car nous avons *deus* remontant à *deivos* et *Gnaeus* dont l'ancienne forme était *Gnaevos*. Déjà dans une inscription de l'époque de Plaute (CIL. I. 277), on trouve *Flaus*. Le fait se produit précisément au moment où l'ancienne terminaison *-os* commence à s'écrire *-us* dans les inscriptions, notamment dans le sénatus-consulte des Bacchanales (CIL. I. 196. a. 186). Il est donc vraisemblable que, quand *-os* devint *-us*, l'*u* consonant se fondit dans l'*u* voyelle suivant. On aurait donc dit : *Flaus*, *Flaum*, *Gnaeus*, *Gnaeum* mais aux cas obliques : *Flavo*, *Gnaevi*, etc. (Lindsay. p. 52, 267). Ultérieurement, le paradigme se serait unifié. Généralement, le *v* se serait rétabli, parfois l'on aurait eu des doublets comme *divus* : *deus*, et pour certains mots dans la langue populaire, on aurait fait tomber le *v* à tous les cas. C'est ce que montrent précisément les graphies espagnoles : *Flao*, *vio*. Les diverses formes sans *v*, attestées par les langues romanes et les grammairiens, seraient simplement des restes sporadiques de cette ancienne évolution du latin. Il se pourrait donc aussi que parmi les nombreuses graphies en *-us* pour *-vus* recueillies dans les inscriptions, il y en ait quelques-unes qui se rapportent à ce phénomène.

A tout le moins, la graphie *aunculus* où le *v* est tombé dans le corps du mot, correspond à une prononciation populaire, comme le montrent le fr. *oncle*, roum. *unkhiu*. La présence de cette forme en Espagne est à noter. Elle

nous apprend, en effet, que *avunculus* faisait encore partie de la langue du peuple durant l'époque impériale et ne disparut qu'assez tard devant θεῖος, esp. port, *tio*.

Graphie *u* pour *uv*.

La chute du *v* après *u* dans *iuenis* (juvenis), *iuat* (juvat), etc. n'est en soi pas plus étonnante que la disparition de ce même son après *o* dans *Noembris*, *paor*, etc. Consentius K. V. 392 (4[e] siècle) affirme d'ailleurs expressément l'effacement de l'*u* consonant après l'*u* voyelle dans l'articulation de certaines gens : « Nonne videtur per episynalephen barbarismum facere qui ut dicat : uvam passam, dicit : uam passam ». *ua* pour *uva* se serait même perpétué dans le français : *luette* = *l'*+*u*(*v*)*etta*, s'il faut en croire M. Fass (Rom. Forsch. III. 494). Il n'est donc pas impossible que l'une ou l'autre des formes épigraphiques où *uv* est rendu par *u* corresponde à une prononciation populaire. Toutefois, ici encore, il me paraît évident que ce n'est là qu'un cas exceptionnel et que les graphies *iventus*, *iuat*, etc. qu'on lit si souvent dans les inscriptions d'Espagne n'ont rien à voir avec la phonétique. En effet, on rencontre cette orthographe dans des textes tout à fait soignés, côte à côte avec les graphies en *uo* pour *uu*, (cf. ci-dessus part. I, § 8) ce qui montre clairement que c'étaient là deux procédés du même ordre tendant simplement à éviter la rencontre des deux *u*. En ce qui concerne *iuenis*, *iuentus*, en particulier, il faut noter que les langues romanes ont conservé le *v* (it. *giovane*, esp. *joven*, a. fr. *juefne*, etc.) (1)

(1) Cette opinion est conforme à celle de M. Lindsay (p. 267).

§ 3. *Le Bêtacisme.*

A. *b* ET *v* INTERVOCALIQUES.

1. *Dans les inscriptions païennes.*

b pour *v* *Enobolico* 142 cf. *Endovellicus*, *Endovollicus*.
abia 923, 5015, 5862.
Abilius 3182. cf. *Avilius* et *Avila* (ville).
Abilicorum 2698 } Ethnique dérivé d'*Avila*.
Abliqum 2817, 5783 }
Talabarus 171. cf. *Talavus* 776, 2442, 5750.
Le suffixe *-avus* est fréquent dans les noms barbares.
Abienus 2633.
Abitus 1646.
Arabinus 4268 } cf. *Aravi*, peuplade lusitanienne.
Arabus 3183 }
Calabius 2869. On trouve *Calavius* en Italie.
Dobiter 782. cf. *Dovide* 5714, *Dovidena* 5744.
lebis BAH. 27 p. 505.
lebes 5742.
instaurabit 6338 n.
nobo BAH. 31, p. 45.
[*de*]*b*[*otus*] 4787 (a. 252).
vibi 5872.
fobea, *fobenses* CIL. XV, 2830.
v pour *b* *Otovesanus* 829. cf. *Otobesanus* 826.
Lovessus 2380, 2518, 2467 cf. *Lobessus* 79, 165, 346, 381, 2518. EE. VIII, 11 (Lobesa Lovesi filia).
Avobrigenses 4247 cf. *Abobrica*, cité par Pline 4, 20, 112 (Revista lusitana I, 235).
Avana 5812 (a. 239). cf. *Abana* 2527, *Apana* BAH. 36 p. 9.
Revurrinus 868, cf. *Reburrus*, nom très fréquent.
Navia 756, 2601, 2602, 5622 cf. *Nabia* 2378, 5623.
Vivenna 134. L'empereur Claude écrivait *Vivenna*, mais l'orthographe *Vibenna* est plus commune. Toute-

fois c'est un nom étrusque et Claude était étrus cologue.

Vivienus 6257. 215, cf. *Vibienus* 4970.
Vivius 4970, 561, 1190. cf. *Vibius*, nom fréquent.
Vivbi 248. Le graveur a peut-être voulu se corriger.
Favius 2064. Leçon rejetée par Hübner.
Trevius 2805. Leçon douteuse.
Foevas 3186.
Onoravit 1088 (3e siècle) pour *honorabit*.

2. *A l'époque chrétienne.*

v pour *b*. *Savinus* IHC. 139 (7e ou 8e s.).
avebitis ib. 375 (7e ou 8e s.).
devitum ib. 12 (a. 593).
redivit ib. 403.

b pour *v* *fabillas*, *seba*, *redibibus* IHC. 385.
noba, *ornabit*, ib. 409 (a. 546).
requiebit ib. 22 a (*bis*).
vibere ib. 169.
brebe ib. 132 (7e ou 8e s.)
cibitate ib. 76 (a. 573).
captibi ib. 413.
nobare ib. 23 a.
octabo ib. 369 (a. 562).
sublibamen ib. 96 (a. 708).
labacrum ib. 12. (a. 593).
deboret ib. 386.
obes, *mellificabit* ib. 389.

Sans compter plusieurs autres finales de parfaits en *-bit* (142, 148, 386, 390, 398, 400).

La substitution de *v* à *b* prouve évidemment que *b* a pris un son spirant bilabial ou labio-dental. Celle de *b* à *v* montre que l'*u* consonant latin est devenu une véritable spirante. A la suite de ces deux évolutions indépendantes, ces deux sons ont fini par se confondre absolument si bien qu'ils ne se distinguent en rien dans les langues romanes. Il devenait dès lors indifférent de rendre ce son par *b* ou par *v*.

Les graphies *levens* (3e s.), *debotus* (a. 252), *onoravit* (3e s.), *Avana* (a. 239) permettent de faire remonter au moins jusqu'au 3e siècle le passage de *b* à la spirante en Espagne. C'est précisément à cette époque que les exemples de ce fait commencent à abonder dans les autres provinces.

A l'époque chrétienne, les exemples se multiplient dans les inscriptions de l'Espagne. Il en est de même dans les manuscrits hispaniques du haut moyen âge, par exemple dans les lois visigothiques, les documents publiés dans l'*España Sagrada*, le lectionnaire de Tolède (1) etc.

B. *v* ET *b* INITIAUX OU POSTCONSONANTIQUES

b POUR *v*.

Minerbae 1279 Leçon suspecte, rejetée par Hübner.

albei 6085. Leçon traditionnelle, corrigée par Hübner mais peut-être à tort. Cf. App. Probi K. 198. 7 « alveus non albeus ».

Varbius 255. Peut-être *Varbius* représente-t-il l'étape intermédiaire entre le nom italique *Barbius* et le nom propre assez fréquent en Espagne *Varvius*. Il y aurait eu dissimilation, puis assimilation. Comparons à *Varvius* pour *Varbius* le sicilien *varva* = *barba*.

Carbilus 2787 }
Carbilius 2825 } On ne trouve en Italie et en Gaule que *Carvilius*.

L'inscription 2825 ne renfermant guère que des noms barbares, *Carbilius* est peut-être un nom indigène tiré du radical ibérique *carb-* qu'on trouve dans le nom de ville *Carbula*, dans *Carboniaca*, *Carbetana*, etc.

Corbelius 2740. Il n'est pas sûr que ce soit le même nom que *Corvilius*. Il y a un nom celte *Corbus* dont on tire de nombreux dérivés : *Corbilla*, *Corbilo*, *Corbeus* et même le nom de ville *Corbelium* en Gaule.

(1) Cf. *Anecdota maredsolanea*. I.

solberat IHC. 23 a (cf. suppl. p. 19) (a. 663).
Cette inscription se trouve dans un manuscrit bien postérieur.

CAΛBΩ 6259. β est simplement la transcription normale du *v* latin.

Balerio 2875. Leçon rejetée par Hübner bien qu'attestée par deux *descriptores*.

Baria 5912. Leçon douteuse. Est-ce *Varia ?*
Il existe une ville du nom de *Baria*, pas trop éloignée de Castulo, où cette inscription a été trouvée. On a en Gaule une localité du nom de *Bariacum*.

Bercius 1489. Leçon douteuse. On lit *Vercius* IX. 3252, *Virtia* VIII. 10884, *Vercina* IX. 1422, et ci et là *Verco*, *Vercillus*, *Vertia*, mais on a aussi *Bircius* X. 6710 et *Bercius* est conservé dans deux villages français : *Bercé* et *Berzat*.

Bocontius 6338 i. (= 5725). Les *Vocontii* sont une peuplade de la Narbonnaise. Dans cette région, aussi, on trouve ce nom avec *b* : *Boconius* XII. 1941.

Balienus 1619. Serait-ce un nom de la même famille que *Valianus* VIII. 995 ?

Baccei IHC. 123 (a. 642). Il s'agit évidemment des *Vaccaei* peuplade bien connue de l'Espagne centrale. On hésite de même entre *Bascones* et *Vascones* pour le nom d'une peuplade voisine.

Beatia IHC. 455 = *Vivatia*. Le nom apparaît souvent sous la forme *Beatia* dans les documents du 6[e] et du 7[e] siècle. Il en est sorti le nom moderne, *Baeza*.

Bolosea 881, 834, 440. Je ne crois pas que ce nom lusitanien ait rien de commun avec *Volusius* bien qu'on lise *Bolusius* XIV, 256.

bivit 5015 (= vivit). Inscription chrétienne. Cette forme abonde dans beaucoup de provinces. M. Brambach (Neugest. lat. Orth. p. 240) cite un texte de glossateur qui met en garde contre les confusions entre *vivere* et *bibere* : « bibo quoque propter discretionem a vita per *v*, a potu per *b* scribendum est. »

biator 5418. Leçon conjecturale.

Bokatus IHC. 397 (a. 691). Peut-être est-ce non pas *Vocatus* mais *Rogatus*.

v POUR *b*.

Alvanus 1026. « traditur errore Hispanis facili » dit Hübner qui corrige en *Albanus*.

Alvitius 563. Le nom le plus voisin que l'on trouve dans les indices du CIL, c'est *Albiccius* III, 519 qui se trouve assez souvent dans l'Illyricum. Il y a en Narbonnaise, la tribu des *Albici*. *Alvitius* semble donc bien devoir être identifié avec *Albicius*.

Arviter IHC. 385, 386. (dans une anthologie du 8e siècle).

vis (= bis) IHC. 409 (a. 546).

Veronigorum 5714. On trouve les noms d'hommes *Vercus*, *Verotus* et la *gens Viromenicorum*, mais on est assez tenté de rapprocher les *Veronigi* des *Berones*, peuplade celtibère. L'hésitation entre *v* et *b* pourrait être attestée ici par une scolie de Perse. 5. 138. « Lingua gallica barones vel varones dicuntur servi militum. »

Varbius 255.
Varvius 3044, 4030 3864, 4035

Je n'ai pu trouver comme nom voisin dans les autres provinces que *Barbius*. Il semble donc bien qu'ici l'on ait eu un *b* changé en *v*.

Vabalus 2700. (Aux Asturies) Ce nom pourrait être le même que celui de la peuplade des *Bibali* en Galice (CIL II, p. 350).

Signalons enfin un certain nombre de noms indigènes assez obscurs où l'on semble hésiter à l'initiale entre *v* et *b* :

On a *v* dans :	On a *b* dans :
Vaenica.	*Baenis*.
Vaelo, *Vailico*.	*Baelo*, *Baela* (ville turdétaine).
Varcilenses, *Varcilenae*.	*Barca*, *Barcino*.
Vorus (cf. CIL. XII. 5686).	*Borensis*, *Borus*.
Vergium (orthog. de Pline).	*Bergidum* (orthog. de Ptolémée). cf. celtiq. *berg*, *brig* (montagne).
Varo.	*Baro*.

Velluca (Ptolem. VI. 55).	*Belluca* } sur les *rotuli* du *Monte Testaccio*.
Vellico, *Velleia*.	*Bellia* }
Vedais (BAH. 26. p. 61) Nom ibère.	*Bedaius* (divinité du Noricum).
Veleia } (Philipps Sitzungsber. Akad. Wien. 70, p. 733).	*Belia*, *Belli*.
Verarium }	*Berarium*.
Velgana.	*Belcilesis*.
Vacisi, *Vaccaei*, *Vaccus*.	*Bacasis* (ville d'Espagne), *Baccei*, etc.

Quand on a sous les yeux cette longue liste d'exemples, on fait immédiatement un rapprochement avec l'espagnol moderne et l'on se demande si la confusion entre *b* et *v*, qui est un trait si marquant des dialectes de l'Espagne, ne remonterait pas au latin vulgaire de cette province.

Cette opinion ne me parait pas pouvoir résister à un examen attentif des exemples recueillis dans les inscriptions. En effet, ceux-ci se subdivisent en plusieurs catégories.

On a d'abord des cas très douteux qui ne peuvent entrer en ligne de compte. Tels sont CAABΩ, simple graphie approximative, *Minerbae*, *Alvanus*, *biator*, leçons des plus suspectes, *Vabalus* et *Veronigorum* dont les rapports avec *Bibalus* et *Berones* sont fort hypothétiques.

Ensuite, on trouve une série de noms propres tirés des idiomes indigènes. Or l'importance de ces exemples est très discutable. Il faut noter, en effet, que :

1° dans la majorité des cas, l'identification des noms en *b* et de ceux en *v* est problématique.

2° le *v* et le *b* de ces formes latinisées correspondent souvent à d'autres sons indigènes qu'on rendait approximativement tantôt d'une manière, tantôt de l'autre. C'est ainsi que sur les monnaies ibériques, on trouve *oclihqš*

= *Velienses* et que d'après l'interprétation de divers auteurs, *oaqitz* désignerait les *Vaccaei* ou *Baccaei*, *coatia*, celle de *Vivatia* ou *Beatia*.

3° Les auteurs latins dépendent souvent de géographes grecs qui rendaient fréquemment le *w* et le *v* par β (cf. Βάγα pour *Vaga* de Numidie dans Plutarque). Il a pu se faire ainsi que des formes en *b* se soient introduites en latin.

4° Ces variations en *b* et *v* dans les noms propres se rencontrent un peu partout. Elles sont fréquentes en Gaule (Holder. Altk. Spr. I. p. 321). Il y en a aussi en Italie et en Illyrie. (On hésitait notamment entre *Vardaei* et *Bardaei* pour une peuplade illyrienne.)

En troisième lieu on rencontre, il est vrai, *b* pour *v* dans des mots latins, mais précisément dans des vocables qui offrent cette même particularité dans d'autres provinces :

albeius était répandu dans le latin vulgaire puisqu'on lit dans l'App. Probi : « alveus non albeus » Il a persisté dans certains dialectes italiens sous les formes : *albio*, *arbi*.

solbere se rencontre en divers endroits (CIL. V. 1597, 1598, 8254) (1).

Balerius se lit dans CIL. V. 1714 et fréquemment dans les CIL. IX, X, XIV.

Barius et *Bercius* se retrouvent dans des noms de villages français (voyez ci-dessous).

bivere est d'une fréquence extraordinaire dans les inscriptions et les manuscrits.

Si, malgré toutes les chances contraires, *Bokátus* et *biator* sont de bonnes leçons, on peut aussi rapprocher le premier du verbe sarde *bogare* (2), le second du toscan *biante*.

(1) La forme espagnole est d'ailleurs des plus récentes.

(2) *bogare* remonte à *vocare* (= vacare) qui s'est conservé dans. l'espa-

On trouve enfin *Varvius*, *Varbius* qui ont ceci de particulier qu'ils contiennent deux syllabes de suite commençant par *b*, ce qui était, d'ailleurs, aussi le cas pour *bivit*, *Vabalus*, *Beatia*, cités ci-dessus. Or, on constate que c'est surtout dans ces conditions que les exemples de *b* pour *v* initial se rencontrent dans les autres provinces.

En somme, il n'y a guère que les exemples *Alvitius*, *arviter* qui semblent spéciaux à l'Espagne, mais ils constituent un cas particulier dont je parlerai plus loin.

Il est donc bien évident que le bêtacisme des inscriptions hispaniques ne dénote nullement un trait caractéristique de la langue de cette région. Au contraire, il suffit de parcourir les *indices* du CIL pour s'assurer qu'en dehors de la Gaule (1), il n'y a pas de province où *b* pour *v* soit aussi peu répandu qu'en Espagne. On n'a donc aucune raison de faire remonter la confusion entre *b* et *v* du castillan récent jusqu'au latin vulgaire. On le peut d'autant moins, d'ailleurs, que les textes du haut moyen-âge en latin hispaniolisé ne renferment pas d'exemples de *b* initial pour *v* (Monaci. *Testi bassolatini*, p. 5 sqq.) et que M. Cuervo (Rev. Hispan. II. p. 5. sqq.) a démontré avec beaucoup de probabilité que dans le castillan du moyen-âge *b* et *v* étaient encore distincts.

Mais que penser de ces échanges entre *b* et *v* initiaux qui apparaissent si souvent dans les inscriptions vulgaires de la plupart des provinces au bas-empire ? La grande difficulté à laquelle on se heurte quand on veut expliquer

gnol : *hueco* = *vocus* pour *vacuus*. Evidemment ce n'est pas le même verbe que *vocare* (appeler) mais au point de vue phonétique, ils se confondaient.

(1) Le bêtacisme semble avoir été étranger à la Gaule. Dans les inscriptions, *b* pour *v* initial est très rare (Pirson p. 62) et on ne le rencontre ni dans Fredegar (O. Haag. Latein. Fredeg. p. 31) ni dans Grégoire de Tours.

les faits des inscriptions, c'est que dans les langues romanes, *b* et *v* initiaux sont restés bien distincts et n'ont été échangés qu'exceptionnellement. La plupart des auteurs ont négligé cette dernière circonstance et ont admis que *v* et *b* se confondirent en latin aussi bien à l'initiale qu'entre voyelles. Evidemment la situation qu'on constate dans les langues romanes donne à cette hypothèse un démenti absolu.

La question a été traitée dernièrement par M. Parodi (*b* e *v* nel latino volgare. Rom. 1898. p. 170 sqq.) dans un article très documenté, plein de matériaux utiles mais dont la conclusion ne me paraît pas satisfaisante, il admet l'existence dans le latin vulgaire d'une loi de sandhi, en vertu de laquelle on aurait eu à l'initiale *b* après une finale consonantique, *v* après un mot terminé en voyelle. Le besoin d'unifier et l'influence de la langue écrite auraient fait rétablir le *v* et le *b* dans leur situation primitive, sauf en quelques exceptions sporadiques. Cette hypothèse a, selon moi, le défaut d'étendre cette situation théorique indistinctement à tout le latin vulgaire, alors que l'Espagne et la Gaule n'ont presque pas d'exemples de *b* pour *v* et que l'Italie en offre beaucoup. Elle ne tient pas non plus un compte suffisant du nombre restreint de *b* pour *v* en roman, ce qui est en désaccord avec l'extension de ce phénomène sur toute l'étendue du latin vulgaire. L'influence de la langue officielle n'aurait certes pas suffi à rétablir la situation primitive si profondément et si généralement altérée. La théorie s'accorde d'ailleurs difficilement avec le maintien de la plupart des *v* après *l*, *r* dans l'intérieur du mot ; ne semble-t-il pas probable, en effet, que si la finale avait exercé une telle influence sur les *v* initiaux suivants, les *v* après consonne à l'intérieur du

mot, eussent *a fortiori* passé à *b* et se fussent maintenus comme tels puisque dans cette position, il n'y aurait pas eu d'alternance entre *v* et *b* comme à l'initiale.

Enfin, cette explication néglige absolument une circonstance qui me parait s'imposer à l'attention de quiconque cherche à se rendre compte du phénomène qui nous occupe. C'est que les quelques mots où la répartition du *v* et du *b* a été modifiée sur une portion assez étendue de la Romania, se prêtaient tous à l'assimilation et à la dissimilation. Tels sont *valvassore* (it. barbassore), *vervactum* (esp. *barbecho*, sarde : *barvattu*), *verbascum* (esp. *barbasco*), *verba* (fr. *verve*), *verbena* (prov. *berbena*, fr. *verveine*), *vervece* (sarde : *barveghe*, fr. *brebis*), *volvere* (a. port. *bolver*), *barba* (sicil. *varva*), *volvicare* (port. *em-borcar*) (1).

Et, dans le latin vulgaire aussi, tout tend à prouver que c'est dans les mêmes conditions que le *b* a supplanté le *v*. La graphie la plus commune dans les inscriptions, c'est *bivit* = *vivit*, qui est précisément une des seules dont aient parlé les grammairiens. Consentius (Schuchardt Vok. III, p. 68) cite un cas de bêtacisme qui est justement *bobis* = *vobis*. L'étrange graphie *berber* (= *verber*) du *Carmen Arvale* CIL. I. 28 qui se lit dans un texte très ancien mais transcrit au 3e siècle de notre ère apparaît d'autant plus clairement comme due à l'assimilation qu'il règne dans tout ce *carmen* une tendance très accusée à l'allitération (*sali sta*, *fu fere*, *marmor*, *advocapit conctos*).

Il me semble dès lors tout indiqué de faire de ces mots qui se prêtent aux processus assimilants et dissimilants, le centre et le point de départ de ce qu'on a appelé le bêtacisme en latin. En effet, comme c'est dans ces vocables

(1) Cf. Meyer-Lübke I, § 416, ainsi que les formes recueillies par M. Parodi dans l'article cité.

que *b* pour *v* est le mieux et le plus généralement attesté dans les sources du latin vulgaire, et comme dans les langues romanes, ce phénomène n'a de régularité et d'extension que pour les mots de cette espèce, il paraît bien que seule la substitution du *b* au *v* due à l'assimilation et la dissimilation ait été un trait du latin vulgaire général de l'empire. Les formes épigraphiques et les quelques mots romans (en général sporadiques et d'une origine obscure) qui ne rentrent pas dans cette catégorie peuvent s'expliquer aisément par une extension occasionnelle du phénomène dans la prononciation de certains individus. Comme on disait *bivit* pour *bibit*, on en vint assez naturellement à dire *bovis* pour *vobis*, *bivit* pour *vivit*, ce qui, avons-nous vu, est confirmé par les sources. On en arriva ainsi instinctivement à la sensation d'un balancement phonétique en vertu duquel *b* convenait à l'initiale, *v* à la médiale.

C'est ainsi que *b* pour *v* aura été accidentellement étendu à l'initiale de certains mots qui ne se prêtaient pas à la dissimilation. Comme les langues romanes ne portent guère de traces de ce *processus*, sauf en romagnol et dans quelques dialectes roumains, il faut croire que cette tendance ne se développa guère dans l'idiome populaire. Elle a existé sans doute dans quelques parties de l'Italie ou dans le parler de certains individus, par exemple, de demi-savants qui réagissaient contre l'usage de prononcer *v* pour *b* intervocalique. Il a pu y avoir ici une affaire de mode, quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour *a* au lieu d'*au* (I, § 16. 1).

Souvent aussi, je le crois, le bêtacisme n'exista que dans l'orthographe. Les graveurs sachant qu'il fallait fréquemment écrire *b* pour ce qu'on prononçait *v* à l'intérieur des

mots, auront poussé le zèle jusqu'à écrire *b* même à l'initiale. Le *b* avait en quelque sorte dans leur esprit deux valeurs : *b* et *v*. Cela est confirmé par le fait que souvent les inscriptions où *b* et *v* sont échangés à initiale sont aussi celles où *b* pour *v* médial est le plus fréquent, alors que phonétiquement ces deux phénomènes n'ont évidemment rien de commun. J'ai pu constater cette circonstance dans les textes de l'Espagne. Dans l'inscription 5015 où se trouve *bivit*, on lit aussi *abia*. L'inscription 409 contient *vis* pour *bis*, mais aussi *noba*, *ornabit* ; *arviter* se lit dans 385, 386, où se rencontrent aussi : *fabilla*, *s(a)eba*, *redibibus*, *deboret*, *-abit* pour *-avit*. De cette manière bien plus aisément que dans l'hypothèse de M. Parodi, on peut expliquer comment le bêtacisme a laissé si peu de traces en roman, alors qu'il infeste tous les textes du moyen latin, car on le considère comme un phénomène anormal restreint à une catégorie de mots très spéciale et peu étendue, phénomène dont l'apparition en dehors de ces limites, quand elle n'est pas une simple question d'orthographe, n'a pu être que le résultat d'une extension accidentelle et passagère. Il se fait par une curieuse coïncidence que cette situation qui aurait existé dans le latin vulgaire est précisément la même que celle que M. Cuervo a trouvée dans l'espagnol du moyen-âge (Rev. hisp. II, 5 sqq.). D'après ce philologue, le *b* et le *v* étaient encore phonétiquement distincts et avaient la même distribution qu'en latin, sauf dans quelques mots où l'on constate justement que le *v* a fait place au *b* par dissimilation ou assimilation. C'est ainsi que sur le modèle de *bever*, *bovo*, *bavo*, etc., on a formé *bivar*, *bivir*, *boveda*, *bivora*, pour *vivar*, *vivir*, etc. On constate de même une certaine tendance à étendre de plus en plus le *b* à l'initiale même là

où le mot ne contenait pas de *v* médial, par le même instinct qui de *bivit* pour *bibit*, fit créer *bivit* pour *vivit* et de là *betranus* V. 1609, *bictoria* VIII. 902, *botum* V. 6262, etc. C'est bien là, en effet, la meilleure explication de *barrer*, *berça*, *berruga*, *bispera*, *boz*, *bossa*, qui sont toujours orthographiés avec *b* au moyen-âge, même chez le phonétiste Nebrija.

Cette coïncidence entre ces deux états de choses mérite d'attirer l'attention, car il est possible qu'il y ait un lien entre eux et, en tous cas, les faits de l'espagnol médiéval montrent que la situation que nous avons admise, par hypothèse, pour le latin vulgaire, s'est, en fait, déjà présentée dans certaines périodes de l'histoire des langues.

Remarquons que dans cette question, l'accord entre l'espagnol du moyen-âge et des inscriptions latines de ce pays en particulier est vraiment remarquable. Il va jusque dans les détails. C'est, en effet, une caractéristique de l'espagnol du moyen-âge vis-à-vis des autres langues romanes de rendre par *v*, non seulement le *b* latin intervocalique mais aussi le *b* qui suit *l* et *r*. On a par exemple : *yerva* = *herba*, *olvido* = *olbitum* pour *oblitum*, *alva* = *alba*, *escarvar* = *scarbare* pour germ. *schrapen*, etc.

Or, c'est précisément en Espagne que nous trouvons le plus d'exemples de *v* pour *b* après *r* et *l*. Nous avons deux fois *arviter* dans les Asturies, nous lisons à une époque plus ancienne *Alvitius* qui doit être *Albitius* sans parler de *Alvanus*, graphie suspecte et de *Varvius* pour *Varbius*, *Barbius*. Dans les autres provinces *rv*, *lv* pour *rb*, *lb* sont presque inconnus. On trouve bien plus souvent *lb*, *rb* pour *lv*, *rv*. Ne semble-t-il donc pas que ce soit dès le latin vulgaire que *b* devint spirant en Espagne après *l* et *r*, en même temps sans doute qu'entre voyelles ?

§ 4. *Les groupes* ti̯ *et* ci̯.

1. *ti̯* POUR *ci̯*.

Albutius 2509. (Leçon douteuse). — On ne connait qu'*Albucius* et ses dérivés — On hésite de même entre *Abutius* et *Abucius*, *Minutius* et *Minucius*. (Bréal. Mém. Soc. Ling. VII, p. 152).

Mutia 3043. (Leç. douteuse). Il y eut toujours en latin hésitation entre *Mutius* et *Mucius*. Corssen (Aussp. lat. II, p. 153. 4), rapporte l'un à *mutus*, l'autre à *mucus*. Il y a aussi un nom celtique *Mutius* dérivé de *muto-* (voix).

Alvitius 563. On ne trouve que le nom *Albicius*, assez fréquent dans CIL. III. Les *Albici* sont aussi une peuplade de la Narbonnaise.

[*St*]*lattia* 2307. Hübner a peut-être tort de conjecturer *Stlattia* = *Stlaccia* car le nom *Lattia* qu'on lit sur l'inscription a existé (Cocchia. Rev. filol. ed istruz. classic. XII. 151 sqq.)

Portianus 2350. (Leçon douteuse).

Portius 2033 (Mauvais apographe). 3226 (un seul *descriptor*). Aurait-on intentionnellement cherché à dissimuler le rapport entre *Porcius* et *porcus* ?

Actius 3843, 871, est, je crois, différent d'*Accius*. On trouve encore ce nom dans CIL. V. 1054. Il faut aussi le rapprocher des noms bien connus : *Acte*, *Actus* dont on a des exemples en Espagne 1996, 3771, 3774, 6023.

2. *ci* POUR *ti*.

Bruccius 4970. 90 Il me paraît que ce nom doit être identifié non avec *Bruttius* mais avec le nom celtique : *Bruccius* VII, 180 qui apparaît dans le nom de lieu assez commun *Brucciacum*. En Espagne, on trouve aussi le nom indigène : *Broccus*, *Broccina*.

Cusuccia 1235. Serait-ce le nom italien *Cossutia* ? J'en doute fort. Peut-être est-ce un nom barbare. Cf. *Cossouqum* 2847. On peut aussi y comparer *Cosacianus* V. 7343.

Breccius 1730. Ce nom est d'origine obscure. On le retrouve sans doute dans le nom de lieu *Brecciacum*, cité par M. Holder.

Cancies 513.

Cancio 2739. — Il existe un nom très fréquent *Cantius* qui a de nombreux dérivés. Toutefois *Cancius* a aussi existé. On a le diminutif *Canciola* et le nom de lieu *Canciacum* en France. En Espagne, on a aussi *Cancilus* 772, 5713.

Viriacius 601 (à Emerita) paraît apparenté à *Viriatus*, 684, 791, 2435, 2970, 5246, 5586, nom d'un célèbre général lusitanien. Cependant ce nom est peut-être formé du suffixe celtique *-acius* qu'on trouve dans *Ambacius*, *Veracius*, *Boduacius*, *Togiacius*. — Le simple *Virius* est fréquent en Espagne.

Ponceia 620. Ce nom lusitanien, analogue à ceux en *ea* pour *ia* dont j'ai parlé I § 5. B., semble bien être une forme altérée de *Pontius*. Notons, en effet, qu'on trouve *Poncius* XII, 5853, 2713.

Teccius 4970, 508.

Tici BAII. 28 p. 350. (Setina Epaphroditi Tici serva). Il est vraisemblable que *Tici* est ici pour *Tettius*, car on trouve sur un vase de Carthagène (6257.71) le nom *Epaphroditus Tettius* qui semble bien désigner le même individu. On doit aussi comparer *Teccius*, *Ticius* à *Tecinius* V. 2210, *Ticidius* X, 4636. On lit aussi parfois *Ticciena*.

Lancius 573 (à Emerita). — Ce nom est rare, dit Hübner, mais défendable en Espagne où l'on trouve une ville du nom de *Lancia* (Asturies). Le mot *lancea* est d'origine hispanique. Le radical *lanc-* est fréquent dans les noms propres de l'Espagne. D'ailleurs, dans d'autres provinces on trouve aussi *Lancidius*. L'identification de *Lancius* au nom rare *Lantius* est donc plus que douteuse.

Terciae XV. 4376, (a. 179). — *Tercius* est aussi le plus ancien exemple de *ci* pour *ti* qu'on ait recueilli en Gaule CIL XII. 5347.

Marciae XV. 4431.

Suivent quelques leçons très suspectes, en général, rejetées par Hübner et que je donne à titre documentaire :

Porcione 1174 (2d siècle). Leçon traditionnelle.
Gracianus 3216. id.
Nepociana 4242.
Terencius 318, 2843.
Vinitiana 494.
tribunitia 6206. (a. 98). Leçon traditionnelle, 1282. Leçon à rejeter.
Minutius 4391. Leçon à rejeter.
provintia 4269, 1193. Leçon sans valeur.
Sulpitia 2356, 3701. Leçon fort douteuses.
Nitias 2308. Leçon traditionnelle mal appuyée.

A l'époque chrétienne, les confusions se multiplient à partir du 7e siècle).

gracia, *precium* } IHC, 413 (6e s.). (Anthologie du 8e s.).
tercia, *marcias* } IHC, 362. (7e s.). (Anth. du 8e s.), 354 (8e siècle).
pociunda ib. 108. (6e ou 7e s.).

gsi POUR *ci*.

judigsium IHC. 108 (6e, 7e s.).

z POUR *ti*.

Belazani IHC. 284 : *Belatia*, ib. 513 (Inscr. très récentes).

si POUR *ti*.

Seksi 6259.23. Ce pourrait être le génitif de *Sextius*, mais cette leçon est plus que suspecte.

Marsianesses XV. 2612 (3e s.) dérivé de *Marsianus* pour *Martianus* (BAH. 34. p. 493) cf. *marsas* VIII, 9751, *Marsalis* VIII, 9942. M. Ihm ALLG. X. 506 regarde, il est vrai, *Marsianus* comme un dérivé de *Marsus* mais cette opinion est insoutenable pour *marsas*, *marsalis* et aussi, je le crois, pour *Marsianesses*.

Segossoqum 5790. Il semble bien que cet ethnique ait d'étroits

rapports avec le nom de ville *Segontia* et le nom d'homme *Segontius* 818, 2946, 2949, 2956, 5808.

Cette liste d'exemples est longue. Mais, comme dans le paragraphe précédent, la valeur probante du matériel est fort infirmée par un examen un peu attentif. Comme on a pu le voir par les commentaires dont j'ai accompagné ces graphies, on a, somme toute, bien peu d'exemples sûrs. La plupart sont des leçons rejetées par Hübner et avec raison, car les auteurs de recueils d'inscriptions du seizième au dix-huitième siècle n'avaient pas notre souci de l'exactitude et les groupes CI et TI s'échangeaient d'autant plus facilement qu'ils se prononçaient de la même même façon dans le latin articulé à la moderne et que le T mal dessiné, se distinguait difficilement du C. Il est arrivé souvent que là où les recueils donnaient unanimement TI, Hübner, ayant retrouvé la pierre, a pu lire clairement CI. C'est le cas notamment pour l'inscription 2293 où on lit *solacium* bien que la tradition établisse *solatium*. Aussi, même quand Hübner accepte la leçon fautive, doit-on encore être défiant, car, en général, il trouve ces leçons dans de mauvaises copies dont les originaux ont disparu.

On peut d'ailleurs se demander ce que prouve l'échange de *ci* et *ti* dans les inscriptions latines. M. Mohl (Chron. p. 294. sqq.) pense qu'un tel fait ne peut s'expliquer qu'en supposant que *ti̯* et *ci̯* se sont assibilés en *ts* ou en *tš*. Cela ne me paraît pas justifié. En effet, dans la plupart des langues romanes, les succédané des *ti̯* et de *ci̯* sont encore distincts aujourd'hui. L'évolution de ces deux groupes a été bien séparée et tout indique que *ci̯* a été assibilé assez longtemps après *ti̯*. Les témoignages de l'époque latine nous mènent à une conclusion semblable. Aucun gram-

mairien ne parle de l'assibilation de *ci̯* et les inscriptions ne présentent jamais *s* pour *ci* (1) ; tandis que pour *ti*, on a de très anciens témoignages de grammairiens et d'assez nombreuses formes épigraphiques telles que *Terensus* VIII. 9927, *Marsas* VIII. 9751, *Marsalis* VIII. 9942.

Il me semble que l'on pourrait assez facilement expliquer comment *ci̯* et *ti̯* ont pu se confondre à un moment donné chez certains individus sans que ce fait ait laissé de traces notables dans les idiomes romans.

En effet, *ti̯* s'était assibilé de très bonne heure puisqu'on a déjà des preuves certaines de ce *processus* au 2^d siècle et que les grammairiens regardent la prononciation *tsy* comme courante et même comme recommandable (Seelmann p. 320). Or, si les gens cultivés finirent par accepter pleinement la sifflante, on peut dire *a priori* que ce ne fut pas sans quelque résistance. Il y eut évidemment une période de transition où, en certaines régions, le peuple disait toujours *tsy* tandis que les gens à moitié instruits s'efforçaient d'articuler *ty* comme les gens bien élevés. Ce *ty* ne leur étant pas familier, il serait assez naturel qu'ils l'aient mal prononcé.

Comme, d'autre part, la gutturale du groupe *ci̯* se rapprochant toujours du palais dur, n'était plus très éloignée de l'articulation du *t*, on comprend que ces gens aient confondu ce *ty* avec le groupe *ky* qui faisait partie de leur phonétique habituelle (2). Or les lapicides appartenant le

(1) *felissiosa*, cité par M. Seelmann est une leçon aujourd'hui rejetée.

(2) En admettant le passage de *-itia* à *-icia*, ce qu'aurait pu faciliter une confusion entre *-itia* et le suffixe *-icius*, *-icia*, *-icius*, on rendrait aussi aisément compte du français *-ece* (et non *-ọise*) dans *perece*, *richece*, etc. Ainsi expliquerait-on aussi l'espagnol *-eza* au lieu d'*-eça*.

— La transcription Αρουνκιανος dans une inscription de l'an 131 (Lindsay p. 88) ne peut aussi trouver de bonne explication que si on admet qu'on ait réellement prononcé *Arunkyanu*.

plus souvent à cette classe de demi-lettrés : rien d'étonnant à ce qu'ils aient parfois échangé les graphies *ti* et *ci*. Une leçon malheureusement trop peu sûre de l'inscription VIII. 1389 : [DEPO]SIKIO, trouvée en Afrique, tend à prouver que l'on affectait réellement de prononcer *ky* au lieu de la sifflante *ts*, qui était, on ne peut en douter, la prononciation du *ti̯* dans le latin d'Afrique de cette époque, car c'est précisément dans cette province qu'on lit les trois exemples d'*s* pour *ti̯* cités ci-dessus.

Ainsi s'explique aussi très bien que l'on ait plus souvent dans les inscriptions *ci* pour *ti* que le cas inverse (Seelmann. p. 323, Schuchardt, Vok. I. 154).

Ainsi s'explique enfin que la transformation accidentelle de *ti̯* en *ci̯* soit attestée par divers mots romans, notamment par le nom de plusieurs villages français : *Gressey* qui remonte à *Graciacum* pour *Gratiacum*, et par le mot *chevece* issu de *capicium* pour *capitium* (Schwan, Altfr. Gram. § 197).

Tous les exemples quelque peu spécieux de *ci* pour *ti* en Espagne se trouvent en Bétique, c'est-à-dire dans une province voisine de l'Afrique, où l'on trouve l'exemple *Marsianesses* tout à fait analogue à ceux récoltés dans cette dernière province ; si bien que l'on a toutes raisons de croire que les deux régions s'accordaient intimement en ce qui concerne le traitement de *ci̯* et de *ti̯*. La forme *Tercia* que nous y avons recueillie s'explique donc comme les exemples africains : *deposikio* et *definicio* (Rev. archéol. X. 318 a. 222). Comme le nom propre *Tertius* est précisément d'une fréquence absolument inaccoutumée en Afrique, il n'est pas impossible même que le nom *Tercia* eut désigné une personne d'origine africaine.

Remarquons d'ailleurs que, même sans ces circon-

stances spéciales au latin de l'époque impériale, la confusion entre les groupes *c̯i* et *t̯i*, avait bien des chances de se produire occasionnellement. En effet, c'est là un vice de prononciation qui se rencontre chez beaucoup d'individus et dans de nombreux parlers locaux de régions bien diverses. Par exemple, quand les gens de la Normandie et du Morvan prononcent *amitié, pitié, tiens*, on croit entendre *amikié, pikié, kiens* (Meyer-Lübke I § 509).

M. Schuchardt (Vok. I. 59) cite des formes analogues dans de nombreux idiomes (1).

Notons enfin que cette confusion entre *c̯i* et *t̯i*, rendue si aisée par des raisons générales, a été favorisée bien des fois, par des circonstances particulières. Ce sont par exemple les méprises entre suffixes et radicaux de forme et de sens voisins. Un cas bien connu de cette espèce, c'est la transformation de *Bonifatius* (bonum fatum) en *Bonifacius* (bonum facere). On trouve aussi dans certaines inscriptions *solatium*, évidemment par analogie à *solatus, solatio*. À côté des noms propres en *-acius*, *-ecius*, *-icius*, *-ucius*, existait une série de gentilices en *-atius*, *-etius*, *-utius*, tirés des participes en *-atus*, *-itus*, *-utus*. Les formes hispaniques *Albutius*, *Mutius*, *Alvitius*, *Vinitiana*, etc., sont, sans doute, dues à des hésitations de cette nature. M. Bréal (Mém. Soc. Ling. VII. p. 152) signale de même les variantes *Abutius* et *Abucius*, *Minutius* et *Minucius*.

[St]lattia pour *Stlaccia*, *Teccius* pour *Tettius* appartiennent à la série de noms en *t* ou *c* redoublé devant *i̯* dont l'orthographe fut toujours hésitante. On trouve aussi bien *Attius* qu'*Accius*, *Stattius* que *Staccius*, etc. (cf. Cocchia Rev. di filol. ed istruz. class. XIII. p. 155).

(1) M. Mohl chron. p. 299 mentionne qu'en serbe *gy* et *dy* se prononcent de même.

Il résulte de ces diverses considérations, que l'hésitation orthographique entre *ti̯* et *ci̯* ne prouve nullement l'assibilation de ces deux phonèmes.

Celle-ci ne peut être établie sûrement que par l'emploi à une époque ancienne d'une sifflante pour rendre le son que l'on écrit normalement *ti* ou *ci*.

Le plus ancien exemple certain de cette sorte que nous ayons en Espagne est *Marsianesses* = *Martianenses* sur une étiquette du 3e siècle. *Segossoqum* est peut-être plus ancien, mais il est obscur sous tous les rapports.

Pour *ci̯*, on n'a pas d'exemples avant le 6e siècle époque où l'on trouve l'intéressante graphie *judigsium* qui constitue un témoignage précieux et presque unique en son genre.

La distance qui sépare *Marsianesses* de *judigsium* est tout à fait en rapport avec la chronologie de l'assibilation telle qu'on peut la déduire de l'examen des langues romanes et de l'espagnol en particulier. En effet, si aujourd'hui les succédanés de *ti̯* et *ci̯* se confondent dans la sifflante que les Espagnols rendent par *z* et par *c*, il semble qu'il n'en était pas encore ainsi au moyen-âge. M. Cuervo (Antigua ortog. y. pron. castel. Rev. hisp. II. 5. sqq.) croit pouvoir établir des règles fixes quant à la répartition de *ç* (phonème sourd) et de *z* (sifflante sonore) dans les œuvres de Nebrija et dans les textes exécutés par les scribes de la chancellerie d'Alphonse le Sage. Or, sauf quelques exceptions (suffixes *-eza*, *-azon* et quelques mots isolés), *ti̯* intervocalique serait toujours rendu par la sifflante sourde, tandis que *ci̯* dans cette position aboutirait régulièrement à une sonore.

Ce traitement est étrange puisqu'il est contraire à ce qui se passe dans les autres langues romanes et se trouve notamment être à l'opposé de ce qui s'est passé en fran-

çais où *ci̯* aboutit à une sourde et *ti̯* toujours à une sifflante sonore mouillée. Cependant si *ci̯* ne s'est assibilé que longtemps après *ti̯*, comme les inscriptions tendent à le prouver, tout peut s'expliquer. En effet, au moment où les sourdes intervocaliques devinrent sonores *ti̯* était déjà devenu une *affricata* dentale : *ts* ou *tsi̯*, et n'a pas été atteint par une loi ne concernant que les consonnes simples. *ci̯* au contraire, n'étant pas encore assibilé à ce moment et se trouvant encore au stade d'une explosive mouillée, est devenu normalement sonore et la sifflante qui s'en est dégagée ensuite a dû naturellement être sonore. Si en Gaule on a le phénomène inverse, c'est parce que, comme nous l'avons vu ci-dessus, les explosives et les spirantes intervocaliques y devinrent sonores plus tard qu'en Espagne : *ci̯* était alors déjà devenu l'affricata *ts*. Au contraire la sifflante issue de *ti̯* n'a pu résister à la loi générale parce qu'elle avait été réduite à *sy* depuis une époque ancienne, comme le prouvent de nombreuses formes épigraphiques. (Pirson. p. 71).

§ 5. *Assibilation de* c *devant* e *et* i.

quinigia IIIC 31 (a. 662) = Κυνηγία.
quiricus IIIC 85 = Κυριχός.

S'il fallait en croire M. Mohl (Lexiq. Lat. Vulg. p. 87), la transcription du κ grec par *qu* dans ces mots serait un indice de l'assibilation du *c* latin devant *e*, *i*. Le *c* assibilé ne pouvait plus servir à transcrire le κ. On recourait donc au *q*. Mais je remarque que dans ces deux mots et dans tous ceux que cite M. Mohl (*iusquiamus*, *quirillus*, *quirenarice*, *Coquitus*, *qunes*) le κ est devant υ. Dès lors, il est certain que *qui* est simplement une façon de rendre le grec κυ. On sait qu'inversément on rendait en grec le *qui* latin par κυ, κοι (1). D'après M. Birt (Rhein Mus. 52. Ergän-

(1) M. Lindsay p. 29, dit que l'υ s'énonçait *ui* en latin. On comprendrait

zungsheft. p. 176) *ui* serait une graphie fréquente à la basse époque pour rendre le son υ. *qui* et *cy* étaient regardés comme si parfaitement équivalents que l'on trouve parfois *cy* pour *qui* latin (*Cyrinali*, *Tarcynius*, *Cyrinus*).

Circienses 954, 1471, 1479, 5354, 5523.

Cette graphie se rencontre assez souvent dans les inscriptions de tout l'empire, p. ex. dans CIL. I. 206, 64 à la fin de la république. Le suffixe *-iensis* s'est ici simplement substitué à *-ensis*, comme cela s'est produit souvent en latin vulgaire. C'est à tort donc que certains philologues ont vu dans cet *i* l'indice que le *c* était affecté d'un *Nachschlag* palatal (Cf. Schuchardt. Vok. I, p. 151).

Sciprianus IHC. 108 (7ᵉ ou 8ᵉ s.)

Cette graphie apparaît sur la même pierre que *judigsium*. Jamais un graveur n'eût été porté à préposer un *s* devant le *c* si celui-ci avait encore prononcé comme *k*. Si l'explosive avait fait place à une sifflante, au contraire, il était fort naturel qu'un graveur inattentif ait écrit l'*s* qu'il entendait dans la prononciation. La graphie pourrait même être intentionnelle : *sc* a pu être un premier essai de représentation du son sifflant, issu de l'explosive palatale, car nous retrouvons précisément ce même son rendu par *sc* dans un des plus anciens témoignages de l'assibilation en Gaule, dans la graphie MAVRI∽CIVS que M. Deloche (Rapp. Acad. insc. bel. lett. 1882) a lu sur un vase mérovingien de l'an 584.

scincerre IHC. 262 est une graphie tout à fait analogue à la précédente, mais moins intéressante parce qu'elle n'est pas datée.

mence IHC. 328 (a. 660) est un épel inverse d'autant plus curieux qu'on peut en quelque sorte deviner pourquoi le lapicide a commis la faute. Le groupe *ns* s'étant réduit dans le latin parlé à *s*, la prononciation *ns* ne pouvait exister qu'artificiellement, sous l'influence de l'orthographe. Il est tout à fait admissible qu'elle ait existé dans le latin des écoles au 7ᵉ siècle. Dans ce cas, il devait arriver aisément qu'on confondît ce groupe insolite avec celui qui en était le plus proche dans la langue vivante : *nc* + *e*, *i*. Cela était d'autant plus naturel qu'entre *n* et *s* se glisse souvent un *t*

alors aisément *qui* pour κυ. La prononciation *ui* pour rendre le son *ü* étranger à une langue, n'est pas plus extraordinaire que l'osque *yu* (= υ) et l'anglais *iu* dans *music*.

dans la prononciation (1). *ns* et *nç* en venaient ainsi à se confondre absolument.

Obolconenge (= Obulconensem) IHC. 376 (6e s.).

Si cette graphie n'est pas un simple lapsus, on pourrait l'expliquer comme il suit.

Les mots : *ungere*, *singillum*, *gengiva*, etc. deviennent en espagnol : *uncir*, *sencilla*, *encia*, etc. (cf. Gorra p. 60). Or ce phénomène d'assourdissement doit être ancien puisqu'il a précédé nécessairement la transformation de $g + e, i$ en y (Cf. Mohl. Chron. p. 310). Ce qu'on écrivait *ng*, se prononçait donc souvent *nts* dans le latin hispanique de cette époque. Dès lors *ng* pourrait être un simple épel inverse qui aurait autant de raison d'être que *mence*, et qui établirait pour le 6e siècle déjà l'assibilation de la gutturale devant *e*, *i*.

Quant aux cinq formes : *sussitabit* IHC. 95 (6e s.), *vixcit* 839, *escimius* 2304, *Fesenia* 1426, *Prixsilla* IHC. 389, je crois devoir les rejeter en tant que preuves de l'assibilation de $c + e, i$.

vixcit semble n'être qu'une maladresse de lapicide. Les graveurs ont toujours été embarassés par le son double de l'*x*. Ils étaient toujours tentés de tomber dans la redondance et la décomposition. On rencontre à chaque instant : *xs*, *cx*, *xx*, *cs* au lieu d'un simple *x*. *Fesenia* est une leçon tout à fait douteuse.

D'ailleurs ces cinq formes ont ceci de commun qu'elles rendent *x* par *sc* ou réciproquement *sc* par *x*. Or il est probable que ce phénomène était distinct de l'assibilation du $c + e, i$. A une époque où les cas de sifflantes pour $c + e, i$ manquent absolument, on constate déjà *ss* pour *sc*. M. Schuchardt I, p. 145 cite une longue liste de ces exemples dont plus d'un, il est vrai, est sujet à caution : *sesentis*, *crexes*, *requiesit*, *xirpus*, *scitam*, *esce*, *Roscia* (= Rossia) (2). Il s'agit simplement d'une métathèse entre *ks* et *sk*, comme il est certain qu'il s'en est produit souvent en latin vulgaire. C'est

(1) C'est ainsi, par exemple qu'en vieux français, l'*s* du nominatif devient *z* (c'est-à-dire *ts*) quand le mot se termine par *n*.
— C'est à cette raison aussi, je suppose, qu'on doit la graphie hispanique *Ilduarcеensе* IHC. 231.

(2) M. G. Paris dans Rapp. Acad. Insc. bel. lett. p. 83 admet un traitement spécial pour $sc + e, i$ tout en révoquant en doute plusieurs exemples de M. Schuchardt que j'ai omis ici.

ainsi que *axilla* devint *ascella* (Lindsay, p 102), 3369, et que *Priscilla* en est venu à s'orthographier *Prixsilla* dans une inscription espagnole. Le développement du groupe *sc* en roman trahit de fréquentes métathèses. En français *sc* devient régulièrement *cs* devant *o*, *u* et souvent devant *e*, *i* (Cf. Wallensköld dans Mélang. Phil. Rom. offerts à K. Wahlund. 1896) (1). En espagnol, la métathèse n'est pas constante, puisque *sc* aboutit généralement à *ts*, mais elle existe sporadiquement. L'ancien espag. *dejenjo*, par exemple, paraît bien remonter à *dexensus* pour *descensus*. Or, ce groupe *cs* perdit assez tôt son élément explosif. Il devint *s* devant consonne. Devant voyelle, il aboutit à *ss* en italien, à *s* mouillée dans les autres régions. Dès lors, il est aisé de comprendre comment *sc* fut très tôt remplacé par une sifflante (2).

Les quatre formes des inscriptions d'Espagne résument tous ces phénomènes : *vixcit* et *escimius* représentent la métathèse de *x* à *sc* ; *Prixsilla* montre le processus inverse. *Sussitabit*, aussi, mais en affirmant de plus la disparition de l'explosive au 6e siècle.

Voici ce qu'on peut conclure des exemples énumérés ci-dessus quant à la date de l'assibilation de *c* + *e*, *i* en Espagne. La forme *Sciprianus* fixe le 6e ou tout au plus tard le 7e siècle comme *terminus ad quem* de l'assibilation de *c* devant *e*, *i* ; *mence* de la 2de moitié du 7e siècle renforce cette conclusion et *a fortiori*, *obolconenge*, du 6e siècle.

Si l'on compare l'Espagne à la Gaule, on voit que dans cette dernière région, les témoignages écrits de l'assibilation de *c* + *e*, *i* ne paraissent qu'au 8me siècle (Cf. G. Paris. Annuaire de l'École des hautes études, 1893), bien que le phénomène y soit, sans doute, plus ancien (3).

(1) Comptes-rendus dans Romania XXVI, 103 par M. G. Paris.

(2) Il est vrai que l'on n'a guère d'exemples d'*ss* pour *x* avant le 3e ou 4e siècle, mais il est certain que la gutturale avait disparu avant cette date et si l'on a plus souvent *ss* pour *x* issu de *sc* que pour *x* primitif, cela provient seulement du fait que dans le 1er cas, il n'y avait pas d'orthographe traditionnelle.

(3) M. Max Bonnet cite un jeu de mots de Grégoire de Tours qui est assez suggestif : « *gazetum* : *acetum* ».

L'Italie présente d'assez nombreux exemples de *c* + *e*, *i* rendus par une sifflante déjà bien avant le 7[e] siècle.

D'après M. Cuervo (op. cit.) et M. Gorra (Ling. Let. spag. p. 57, sqq.) le succédané de *c* + *e*, *i* intervocalique serait sonore en castillan comme celui de *c̯i*. L'assibilation de *c̯i* et celle de *c* + *e*, *i* seraient donc à peu près simultanées.

Il est curieux de constater que le premier exemple de l'emploi d'une sifflante pour rendre *c̯i* apparait dans une inscription où l'on trouve précisément aussi un des premiers témoignages de l'assibilation de *c* + *e*, *i*. Ces deux phénomènes sembleraient donc avoir confondu leur destinée en Espagne comme en Italie (1).

(1) M. Mohl et quelques autres philologues reculent beaucoup plus haut l'altération du *c* devant *e*, *i*. Il est vrai que ce fait peut s'être produit dans l'idiome du bas peuple bien avant de s'être généralisé dans la langue courante un peu soignée. D'ailleurs, le signe *c* changeant de valeur en même temps que se modifiait le son qu'il représentait, les lapicides qui n'étaient pas dépourvus de toute notion orthographique, n'étaient guère exposés à écrire *s* pour *c*. De fait, les quelques graphies révélatrices de sifflement que nous avons pu recueillir sur les inscriptions tardives ne sont que de véritables accidents. Malgré tout cela, je crois qu'on ne doit pas et même qu'on ne peut pas reculer l'assibilation aussi loin que le fait M. Mohl.

1° Fût-il prouvé que les palatalisations italiennes remontent directement à une altération des gutturales, opérée déjà dans les dialectes ombriens prélatins et que par conséquent le *c* + *e*, *i* était palatalisé depuis une haute antiquité en Italie, cela n'obligerait nullement à reculer aussi loin, le *č* et le *ts* des provinces puisque le latin provincial remonte à un idiome relativement pur d'italismes.

2° La sifflante peut avoir été importée bien après la colonisation. M. Mohl, lui-même, admet qu'elle n'arriva en Espagne que longtemps après la conquête. Dès lors, elle peut aussi bien avoir été importée au 4[e] siècle que sous Auguste.

3° La grande extension du phénomène d'assibilation sur le sol roman n'exige pas nécessairement qu'il remonte à la romanisation. D'autres faits aussi généraux, comme par exemple la diphtongaison d'*ŏ*, *ĕ* ne se sont certainement pas répandus avant la fin de l'empire.

4° En tous cas, rien ne pourrait nous forcer à admettre l'existence du son sifflant moderne dès les débuts de la romanisation. Pour que *c* + *e*, *i*

§ 6. *Gutturale sonore pour gutturale sourde initiale.*

Le *c* latin est rendu par *g* dans quelques mots romans, surtout devant *r* et devant *a*. Nous avons des transformations analogues dans certaines formes épigraphiques. On a par exemple :

Grassidianus 1030, qui nous fait songer au franç. : *gras* de *crassus* (cf. le wallon : *cras*).

Gloutius 2323 = *Cloutius*, nom celtique, des plus répandus en Espagne (1).

Gamili XV. 2776 } nous montrent *g* pour *c* latin devant *a*,
Gadius XV. 4429 } comme l'italien *gabbia*, le hennuyer *gayole* pour *cavea*, *caveola*, l'ital. *gatto* de *cattus*, etc.

Quant à la transformation de *Callaecia* en *Gallaecia*, elle est évidemment intentionnelle, due au désir de rappeler l'origine celtique de plusieurs peuplades de cette région, par un rapprochement avec le mot *Gallus*.

— Notons, enfin, d'une manière générale, que rien n'est plus commun dans les inscriptions que C pour G et que le cas inverse peut donc aussi se présenter, sans qu'il faille nécessairement toujours y chercher une autre explication que la maladresse avec laquelle le lapicide a dessiné ses C ou ses G.

(*A continuer*). A. Carnoy.

---

ait évolué dans presque toute la Romania vers le sifflement, il suffit de supposer que devant *e*, *i*, le *c* latin avait une propension à se palataliser, qu'il était par exemple un *k* antérieur analogue, peut-être, au *k* des dialectes néerlandais du Brabant dans *kees*, *ketel*, *kieken*, etc.

5° Malgré tous ses efforts, M. Mohl n'a pu découvrir une seule preuve convaincante de l'assibilation de *c* + *e*, *i*, à une époque ancienne. Il doit avouer lui-même que les inscriptions ne fournissent avant le 4e siècle aucun autre indice de l'altération du *c* que la confusion entre *ci* et *ti*, laquelle, avons-nous vu, peut admettre bien d'autres interprétations. Quant aux mots obscurs : *sozzo*, *panza*, *lézard*, *scuiro*, ils sont loin d'avoir l'importance que M. Mohl leur attache.

(1) L'hésitation entre *c* et *g* initiaux s'est encore produite dans un autre mot celtique *kambos* = courbé (cf. *cambodunum*, *camboritum*, bret. *cam* (courbé) irland. *camm* (louche) d'une racine qui a donné le picard *cambe*, le français du S.-E. *šamb*, mais l'ital. *gamba*, le franç. *jambe*.

Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

I. *Sarvadarçanasaṁgraha* (fin).

Appendice.

Pratītyasamutpāda.

Les informations de Mādhava sur le Pratītyasamutpāda (20. 21 — 22. 2) sont empruntées par l'intermédiaire de traités brahmaniques antérieurs, à un sūtra bouddhique, le Çālistambasūtra. Nous connaissons ce sūtra par la traduction tibétaine du Kandjour (Le Dr Stein a découvert récemment quelques feuilles qui appartiennent peut-être à une traduction différente ; voir la planche XVI de son « Exploration in Chinese Turkestan ») et par les fragments cités dans les commentaires sanscrits. Ce texte est trop intéressant, il appelle de trop nombreuses observations, pour qu'il ne soit pas utile de lui consacrer une étude spéciale et de le publier *in extenso*.

Arrêtons notre attention sur les points indispensables à l'intelligence du Sarvadarçana.

Définition du pratītyasamutpāda (Çālistambasūtra) : tatra pratītyasamutpādalakṣaṇaṁ saṁkṣepata uktaṁ bhagavatā : « idaṁpratyayatāphalam ; utpādād vā tathāgatānām anutpādād vā sthitaivaiṣā dharmāṇāṁ dharmatā iti yaiṣā dharmatā, dharmasthititā, dharmāpariṇāmatā, pratītyasamutpādānulomatā, tathatā, avitathatā, ananyatathatā, bhūtatā, satyatā, tattvam, aviparītatā, aviparyastatā iti ».

Le pratītyasamutpāda procède par rythme de *pratyayas* et rythme de *hetus ;* il est double, *bāhya* (processus du monde extérieur) et *ādhyātmika* (processus du moi, corps et intelligence).

I. Mādhava a eu tort de scinder la définition et d'en appliquer la première partie au pratyaya°, la seconde au hetu-upanibandha.

II. Idaṁpratyayatā[mātra]phalam.

Mādhava comprend : idaṁ (= kāryam) hetusamavāyaphalam : ceci (c.-à-d. l'effet) est le fruit du concours des causes.

Cette construction doit être écartée. Idaṁpratyaya est un composé ; anye = kāryād anye ; ye pare pratīyante, te pratyayāḥ ; pratyaya = ce vers quoi va le kārya : comme cela résulte de l'expression : tat pratītya = tat prāpya ; idaṁpratyayatā = le fait d'avoir cela pour cause. La glose de Mādhava ajoute : mātra, qui n'est pas représenté dans le tibétain, mais cp. *Bodhic.* 307. 9.

III. Le paragraphe sur la production du bourgeon constitue l'exposé du « bāhyasya pratītyasamutpādasya pratyayopanibandha ». Le hetūpanibandha réside dans la succession : semence, bourgeon, feuille, tige ... fleur, fruit.

IV. Utpādād vā tatnāgatānām .... Nous traduisons : qu'il y ait ou non apparition de Tathāgatas, la nature des choses reste la même, c'est-à-dire leur nature d'effets et de causes.

Anulomatā = imasyotpādād idam utpadyate ; pratilomatā = imasya nirodhād idaṁ nirudhyati. (*Mahāvastu* II. 285. 7, etc.)

Corrections et Notes additionelles.

Note 2. Au lieu de 4. 11 lire 4. 14.

Note 3. La stance est de Dharmakīrti (voir page 55, n. 1). — La leçon de Gough ou celle de la *Kandalī* sont seules admissibles.

Note 7. Dharmakīrti traite cette question dans le Hetubinduprakaraṇa (Mdo XCV fol. 357[a]).

Note 11, ligne 15. « A ceux qui n'admettent comme pramāṇa que le seul pratyakṣa il faut demander : reconnaissez-vous comme pramāṇa le seul cas individuel de pratyakṣa dont vous avez actuellement conscience, ou tout pratyakṣa ? ... (lire yatsvarūpam ...).

Le pratyakṣa atīta est un pratyakṣa-ābhāsa.

Nous lisons p. 8, l. 17 : paragatā vipratipattis ...

Note 13. La stance est de Dharmakīrti, Pramāṇaviniçcaya (Mdo XCV) fol. 260 b 1.

Page 8, l. 22, lire : prakrāntam et non parā°.

Note 17. Effacer la note jusque : ... çloka correct.

Note 20. Pour la définition de l'existence, Dharmakīrti, Pramāṇavārtika (XCV) fol. 223 a 1.

Note 25. Lire *Tātp.* 268. 3 — prasaṅgaviparyaya = prasaṅga inverse.

Note 29. Cette stance est citée *Abhidharmakoçav.*, Ms. Burn. 471 a, avec la lecture : asatphalam.

Note 30. Peut-être : « Si vous dites que la nature propre de l'être consiste en ce qu'il ne produit l'effet ... ; nous répondons : qu'il prenne garde ...

Note 37. Lire : sattā çaktir ... Effacer la deuxième partie de la note.

Note 39. Lire : parakṛte nāpi ... Traduisons : L'être n'est pas immuable, car dans cette hypothèse, un autre, [l'upakāra], aurait beau agir [ou être modifié], l'être n'agirait pas ni ne serait modifié ; et si vous admettez qu'il est variable [tantôt samartha, tantôt asamartha] vous admettez la momentanéité ...

Note 42. Il faut, pensons-nous, lire : prayojako, gaurava°.

Note 43. Le rapport du sāmānya avec les individus sera ou bien « kārtsnyena », tel le rapport du guṇa (qualité) avec les dravyas : tout le guṇa se trouvant dans chaque parcelle (bhūtakaṇa) — ou bien « avayavaçaḥ », tel le rapport du cordon avec les perles : un fragment déterminé du cordon se trouvant dans chaque perle.

Note 47. A signaler aussi le 5me chapitre du Pramāṇasamuccaya de Dignāga.

Note 48. Cp. *Tātp.* 300. 12, *Petavatthu*, II. 1 : saṁsāramocaka.

Note 54. Col. Jacob, *Handful* ..., p. 6 : the maxim of the semi-senile woman.

Note 55. Bhikṣupādaprasāraṇanyāya = the maxim of a beggar's obtaining a footing [in a patron's house] — Col. Jacob, p. 29.

Note 63. La double négation est inutile : « Le dṛṣṭa° n'est pas comme le svapna° : il est admissible ...

Note 74. Ces arguments des Vijñānavādins sont exposés par Dignāga dans Alambanaparīkṣa (Mdo XCV).

Note 85. Voir Wassilieff p. 307 (327).

Note 94. Comparer *Sāṁkhyakārikā* 64 : ... viçuddhaṁ kevalam utpadyate jñānam.

La stance *Tātp.* 60. 27 = nirupadravabhūtārthasvabhāsya viparyayaiḥ | na bādho 'yatnavattve 'pi buddhes tatpakṣapātataḥ.

Note 106. Voir Col. Jacob, p. 17 : « Some stupid person is supposed to argue that cowdung is identical with milk, because it comes from the cow ; hence (this maxim) is used to denote an utterly absurd argument or statement ».

Note 107. Effacer la note.

Note 112. Théorie opposée (*Çlokavārt.* 279. 3) : na cārthākāra evāyaṁ jñānārūḍhaḥ pratīyate ; na hi so 'ntaḥpraveçāya paryāpto nārthahānaye.

Note 119. Voir aussi *Tātp.* 145.

Note 124. Voir *Tātp.* 463. 24, *Vivaraṇapr.* 188, *Nyāyab.* 103. 7.

Note 126. Lire *Kalpataru* 278. 22.

Note 134. duḥkhāyatana, voir Sarvadarç. s. 116. 1.

Note 150. Ajouter *Tātp.* 464. 1.

Note 155. Voir *Kandalī* 190. 25.

Note 160. Un jeu de mots sur buddhi-bauddha, *Milinda* (Rhys Davids) I. 118.

Note 172. *M. Vyut.* 232. 12 : baddhakakṣyaḥ — Hopkins, *Great Epic*, p. 88 sur digvāsas.

Note 177. Même comparaison *Abhidh. k. v.* (Ms. Burn.) 482 b 9.

Note 186. *in fine.* La stance *Çikṣās.* doit s'entendre : son existence (apparemment établie) par l'āgama est démentie par l'āgama et le raisonnement.

Indices.

Les nos renvoient aux notes ou au texte auquel celles-ci se rapportent.

I.

Auteurs, livres, sectes.

II.

Citations.

Les citations non métriques sont marquées d'un astérisque.

III.

II. *Sarvasiddhāntasaṁgraha.*

Ce traité ne nous est connu que par un manuscrit en caractères télugus, actuellement déposé à la Bibliothèque de l'India Office. M. J. Eggeling l'a décrit et analysé p. 789 du Catalogue sous le nº 2442. Il le définit : « an elementary review of the philosophical systems, (wrongly) ascribed to Çaṁkarācārya. » Ces systèmes sont les suivants : 1, lokāyatikapakṣa (15 çlokas) ; 2, ārhatap. (16) : 3, mādhyamikap. (17) ; 4, yogācāryap. (9) [1] ; 5, sautrāntikap. (7) ; 6, vaibhāṣikap. (4) [2] ; 7, bauddhap. (33) ; 8, vaiçeṣikap. (40) ; 9, nayyāyikap. (44) [1] ; 10, prābhākarap. (13) ; 11, bhāṭṭap. (40) ; 12, Kapilavāsudevap. (40) ; 13, Patañjalip. (68) ; 14, Vedavyāsoktabhāratap. (64) ; 15, vedāntapakṣa (104).

Le Sarvasiddhānta est comme le Sarvadarçana, tout au moins pour ce qui concerne le Bouddhisme, un ouvrage de deuxième ou de troisième main. Il n'en contient pas moins des détails qui méritaient par leur précision d'être relevés.

Nous n'avons pas noté les modifications apportées aux lectures du Ms. en ce qui concerne l'anusvāra. Le Ms. donne sāṁpratarh (I. 1), pratikṣipaṁti, ālaṁbana, paṁca skaṁdhā bhavaṁti, etc. De même pour le visarga : bāhyas s°, uktaḥ s°. Nous avons signalé des particularités plus notables, fréquentes dans les Mss. du Sud : saṁn nāsan (III. 7), kiṁn nu (VII. 26), anumīyyate (V. 2).

(1) Sic.

(2) M. Eggeling n'a pas distingé le chapitre des Vaibhāṣikas de celui des Bauddhas.

III.

bauddhāḥ kṣapaṇakācāryapraṇītam api sāṁpratam
1. pakṣaṁ pratikṣipanty eva lokāyatamataṁ yathā.
caturṇāṁ matabhedena bauddhaçāstraṁ caturvidham
2. adhikārānumāpyena tatra tatra pravartakam.
jñānam eva hi sābuddhir na cāntaḥkaraṇaṁ matam,
3. jānāti budhyate ceti paryāyatvaprayogataḥ.
trayāṇām api bauddhānāṁ buddhir asty avivādataḥ,
4. bāhyo 'rtho 'sti dvayor eva : vivādo yatra tadyathā :
pratyakṣasiddhabāhyārthabuddhiṁ vaibhāṣiko 'bravīt,
5. bud[d]dhyākārānumeyo 'rtho bāhyaḥ sautrāntikoditaḥ ;
buddhimātraṁ vadaty atra yogācāryo na cāparam ;
6. nāsti buddhir apīty āha vādī mādhyamikaḥ kila :

na san nāsan na sadasan na cobhābhyāṁ vilakṣaṇam,
7. catuṣkoṭivinirmuktaṁ ta[t]tvaṁ mādhyamikā viduḥ.
yad asat kārakais tan na jāyate çaçaçṛṅgavat ;
8. sataç cotpattir iṣṭā cej janitaṁ janayet paṭam ;
ekasya sadasadbhāvo natarām upapadyate ;
9. ekasya sadasadbhyāṁ hi vailakṣaṇyaṁ na yuktimat.
catuṣkoṭivinirmuktaṁ çūnyaṁ tat[t]vam iti sthitam.
10. jātir jātimato bhinnā na vety atra vicāryate,
bhinnā cet sāpi gṛhyeta vyaktibhyo guṇavat pṛthak.
11. avicāritasaṁdigdhā vyaktiḥ kiṁ pāramāṇukī ?
svarūpaṁ paramāṇūnāṁ vācyaṁ vaiçeṣikādibhiḥ :
12. ṣaṭkoṇayugapadyoge paramāṇoṣ ṣaḍaṁçatā,
ṣaṇṇāṁ samānadeçatve kiṁ na syād aṇumātrakam ?
13. brāhmaṇatvādijātiḥ kiṁ vedapāṭhena janyate,
saṁskārair vā, dvayenātha, kathitaṁ nopapadyate.

14. vedapāṭhena cet, kaç cit çūdro deçāntaraṁ gataḥ
samyakpaṭhitavedo hi brāhma[ṇa]tvam avāpnuyāt.
15. sarvasaṁskārayukto 'tra loke vipro na dṛçyate,
catvāriṁçat tu saṁskārā viprasya vihitā yataḥ.
16. ekasaṁskārayukta[ḥ] syād vipraḥ syād akhilo janaḥ.
jātivyaktyātmako 'rtho 'tra nāsty arthato nirūpite.
17. vijñānam api nāsty eva jñeyābhāve samarthite,
ato mādhyamiko vakti sarvaṁ çūnyaṁ vicārite.
iti mādhyamikapakṣaḥ.

IV

atra mādhyamikenoktaṁ çūnyatvaṁ çūnyavādinā
1. nirālambanavāde tu yogācāryo nirasyati.
tvayokte sarvaçūnyatve pramāṇaṁ çūnyam eva te,
2. ato vādyadhikāras te na pareṇopapadyate.
svapakṣasthāpanaṁ tad yat parapakṣasya dūṣaṇam ?
3. kathaṁ karoty atra bhavān viparītaṁ vaden na kim ?
avibhāgo hi bu[d]dhyātmā viparyāsitada[r]çanaiḥ
4. grāhyagrāhakasaṁvittibhedavān iva lakṣyate ;
mānameyaphalādy uktaṁ jñāna[ṁ] dṛṣṭyanusārataḥ,
5. adhikāriṣu jāteṣu ta[t]tvam ity upadekṣyati.
buddhisvarūpam ekaṁ hi vastv asti paramārthataḥ ;
6. pratibhāsasya nānātvān na caikatvaṁ vihanyate :
parivrāṭkāmukaçunām ekasyāṁ pramadātanau
7. kuṇapaḥ kāminī bhakṣyam iti tisro vikalpanāḥ,
tathāpy ekaiva sā bālā ; buddhitattvaṁ tathaiva naḥ.
8. tadanyad yat tu jātyādi tan nirākriyatāṁ tvayā :
kṣaṇikā buddhir evātha tridhā bhrāntiprakalpitā
9. svayaṁprakāçā tattvajñair mumukṣubhir upāsyate.
iti yogācāryapakṣaḥ.

V

vijñānamātram atroktaṁ yogācāryeṇa dhīmatā.
1. jñānaṁ jñeyaṁ vinā nāsti, bāhyo 'rtho 'py asti tena naḥ ;
nīlapītādibhiç citrair buddhyākārair ihāntaraiḥ
2. sautrāntikamate [']nityo bāhyārthas tv anumīyate.
kṣīṇāni cakṣurādīni rūpādiṣv eva pañcasu,
3. na ṣaṣṭham indriyaṁ tasya grāhakaṁ vidyate bahiḥ.
yo 'ktā tenāpi bāhyo 'rtho *vānimetyotam asad bhavet*
4. ṣaḍaṁçatvaṁ tvayāpādya paramāṇor nirākṛtam.
ākāçadhātur asmābhiḥ paramāṇur itīritaḥ,
5. sa ca prajñaptimātraṁ syān na ca vastvantaraṁ matam.
sarve padārthā[ḥ] kṣaṇikā bu[d]dhyākāravijṛ[m]bhitāḥ,
6. idam ity eva ca bhrāntāḥ svākārānumitāḥ sadā.
viṣayatvavirodhas tu kṣaṇikatve 'pi nāsti naḥ,
7. viṣayatvaṁ hi hetutvaṁ jñānākārārpaṇakṣami.
iti sautrāntikamatam.

VI

sautrāntikād alpabhedo bhāvo vaibhāṣike mate,
1. pratyakṣa[tva]ṁ tu bāhyasya, kva cid evānumeyatā.
pūrvāparādibhāvena puñjībhūtāḥ sahasraçaḥ
2. paramāṇava evātra bāhyārthād anavasthitāḥ.
dūrād eva vanaṁ paçyan gatvā tasyāntikaṁ punaḥ,
3. na vanaṁ paçyati kvāpi vallīvṛkṣātirekataḥ.
mahī ghaṭatvam āyāti, kapālatvaṁ tu te ghaṭāḥ,
4. kapālāni ca cūrṇatvaṁ, te punaḥ paramāṇutām.
[iti vaibhāṣikamatam]

VII

caturṇām api bauddhānām aikyam adhyātmanirṇaye,
1. vyāvahārikabhedena vivadanti parasparam.
buddhita[t]tve sthitā bauddhā, buddhivṛttir dvidhā matā,

2. jñānājñānātmikī ceti tatra jñānātmikī nijā.
mūlājñānanimittottha[ṁ] ka[lpa]ya[n]te na dhātujam
3. prapañcajālam akhilaṁ çarīrabhuvanātmakam.
pañca skandhā bhavanty atra, dvādaçāyatanāni ca,
4. sarveṣām api bauddhānāṁ tathāṣṭādaça dhātavaḥ.
jñānasaṁskārasaṁjñānāṁ vedanārūpayor api
5. samūha[ḥ] skandhaçabdārthaḥ, tattatsaṁtativācakaḥ.
jñānasaṁtatir evātra vijñānaskandha ucyate,
6. saṁskāraskandha ity ukto vāsanānāṁ tu saṁtatiḥ,
sukhaduḥkhātmakā buddhis tathopekṣātmakā ca yā
7. vedanāskandha ity uktaḥ, saṁjñāskandhas tu nāma yat,
rūpaskandho bhavaty atra mūrtabhūtasya saṁhatiḥ.
8. rūpasyopacayaskandha[ḥ] kumbhādir anukalpitaḥ.
pṛthivyā gandharūpādi, dravatvā[di] bhaved apāṁ,
9. uṣṇatvaṁ tejaso dhātor, vāyudhātos tu çītatā ;
eṣāṁ caturṇāṁ dhātūnāṁ varṇagandharasaujasām,
10. piṇḍā jātāḥ pṛthivyādyāḥ, paramāṇucayā amī.
çrotraṁ tvak cakṣuṣī jihvā ghrāṇaṁ pratyayapañcakam,
11. vākpāṇipādapāyvādi jñeyaṁ karaṇapañcakam,
sāmudāyikacaitanyaṁ buddhiḥ syāt, karaṇaṁ manaḥ,
12. nāmajātiguṇadravyakriyāyogena pañcadhā.
liṅgadarçanato jñānaṁ, liṅgi nityānumānadhīḥ.
13. caturvidhaṁ yad ajñānaṁ pramāṇāt tan nivartate,
naṣṭe caturvidhājñāne mūlājñānaṁ nivartate ;
14. çuddhabu[d]dhyavaçeṣo hi mokṣo buddhamunīritaḥ.
utpādasthitibhaṅgadoṣarahitāṁ sarvāgamonmīḷanīṁ
grāhotsargaviyogayogajanitāṁ nābhāvabhāvātmikām
tām antadvayavarjitāṁ nirupamām ākāçavannirmalāṁ
15. prajñāpāramitāṁ janasya jananīṁ çṛṇvantu bu[d]dhy-
[arthinaḥ.

atistutiparair ukto yas tu vaiçeṣikādibhiḥ

16. Içvaro neṣyate 'smābhi[ḥ], sa nirākriyate 'dhunā.
heyopādeyata[t]tvaṁ ca mokṣopāyaṁ ca vetti yaḥ
17. sa eva naḥ pramāṇaṁ syān, na sarvajñas [t]vayeritaḥ.
dūraṁ paçyatu vā mā vā, ta[t]tvam iṣṭaṁ prapaçyatu :
18. pramāṇaṁ dūradarçī ced, vayaṁ gṛdhrān upāsmahe ;
deçe pipīlikādīnāṁ saṁkhyājñaḥ kaç cid asti kim ?
19. sarvaka[r]tṛtvam Içasya kathaṁ ? tan nopapadyate ;
yadi syāt sarvakartāsāv adharme 'pi pravartayet,
20. ayuktaṁ kārayel lokān, kathaṁ muktiṁ pravartayet ?
upekṣaiva hi sādhūnāṁ yuktā sādhau *kriyāgamau*
21. kṣatakṣāravikṣepa[ṇaṁ] sādhūnāṁ sādhuceṣṭitam !
Içva[re]ṇaiva çāstrāṇi sarvāṇy api kṛtāni cet,
22. kathaṁ pramāṇaṁ tadvākyaṁ pūrvāparaparāhatam ?
kārayed dharmaçāstraṁ ced ekaçāstrapravartakaḥ,
23. kathaṁ prādeçikasyāsya sarvakartṛtvam ucyate ?
Içaḥ prayojanākāṅkṣī çāntaḥ sṛjati vā na vā ;
24. kāṅkṣate ced, asaṁpūrṇo ; no cen, naiva pravartate ;
prava[rta]te kim Iças te bhrāntavan niṣprayojane ?
25. bhāgādīnāṁ purīṣāder vartulīkaraṇena kim ?
krīḍārtheyaṁ pravṛttiç cet, krīḍate kiṁ nu bālavat ?
26. ajasraṁ krīḍatas tasya du[ḥ]kham eva bhavaty aram :
taptalohāditāpādyair Içenālpasukhe[c]chunā
27. prāṇino narake kaṣṭe bata prāṇair viyojitāḥ ;
varapradānaçaktiç ced, brahmahatyādikāriṇe
28. svargaṁ dadyāt, svatantraḥ san, narakaṁ somayājine ;
karmānuguṇadātā ced, Içaḥ syād akhilo janaḥ ;
29. dāne svatantrahīnaḥ san sarveçaḥ katham ucyate ?
evaṁ naiyāyikādyuktasarvajñeçanirākriyā.
30. heyopādeyamātrajño grāhyo buddhamunis tataḥ.
caityaṁ vandeta cetyādyā dharmā buddhāgamoditāḥ,
31. anuṣṭheyā na yāgādyā vedādyāgamacoditāḥ.
kriyāyāṁ devatāyāṁ ca yoge çūnyapade kramāt

32. vaibhāṣikādayo bauddhā[ḥ] st[h]itāç catvāra eva te.
iti bauddhapakṣaḥ.

III.

1. Kṣapaṇaka = Bettler, insbes. ein nackt einhergehender Jaina-Bettler (P. W.).
2. Comp. *Sarvad.* note 16. Ex conj. : adhikāry-anumāpyena = d'après les conclusions qui sont obtenues par les divers docteurs qualifiés. (cp. ci-dessous IV. 5)
   Ms. : anumāpyeṇa.
3. Le manas n'est pas un sixième sens (cp. ci-dessous V. 3) — Comp. Dignāga cité *Tātp.* 97. 1 (na sukhādi prameyaṁ vā mano vāstīndriyāntaram) et Vinītadeva, comm. du Nyāyabindu (Mdo, Tandjour, CXI, fol. 7[a]) : yid-kyi dbaṅ-po ni ma yin-no, yid-kyi mṅon-sum ni logs-cig-tu bstan-pai-phyir-ro = mana-indriyaṁ nāsti, mānasapratyakṣasya pṛthag uktatvāt.

5-6. Comp. *Sarvad.* note 15. — Le Ms. lit. : yogācārya (de même IV. 1, V. 1).

7. Voyez *Sarvad.* note 58. — Ms. na saṁn nāsan.

8-9. Voyez *Madhyamakavṛtti* I. 1 et *passim*. — Il ne peut y avoir production ni de ce qui n'est pas, asataḥ ; ni de ce qui est, satas (le paṭa ne cesserait pas de se reproduire, de naître de lui-même), ni de ce qui n'est pas et est en même temps (car une même chose ne peut pas à la fois être et ne pas être) ni de ce qui n'est ni sat, ni asat.
   paṭa, neutre dans les Lexx.

10. jāti = sāmānya, comp. *Sarvad.* notes 40 et suiv.
11. Ms. vyaktibhyāṁ guṣṭhavat.
12. Ms. ṣaṭkoṇāyugapad (koṇa-ayugapad) ; mais voyez *Sarvad.* note 77.
13. Cette discussion des castes est appelée, semble-t-il, par le double sens du mot jāti. — Comp. *Vajrasūci* (Weber, Académie de Berlin, 1866) : notamment p. 236, § 12.
14. catvāriṁçat. Autorités pour ce chiffre dans P. W. ; énumération, *Cat. Oxford* 30 B.

17. Mss. nāsty āvato nirūpite. Cp. *Çlokavārt.* 334, comm. l. 8 : mādhyamikair uktam : arthābhāvād eva jñānam api nāstīti.

IV.

1. nirālambanavādī ? — Le *Çlokavārt.* consacre un chapitre à ce *vāda.*
2. Objection longuement réfutée dans la *Vigrahavyāvartanī*, voir Muséon 1900, p. 225. — Comp. *Çlokavārt.* 249. 4 : sarvathā sadupāyānāṁ vādamārgaḥ pravartate, adhikāro 'nupāyatvān na vāde çūnyavādinaḥ.
3. Les Mādhyamikas se défendent d'avoir un système ; ils se contentent de prouver que tous les systèmes sont absurdes ; voir *Madh. vṛtti* (Bibl. Buddh.) 16. 4.
4. Comp. *Sarvad.* note 86.
5. Ms. aty upadekṣyati — En conformité avec les vues erronées des hommes, le jñāna est considéré comme māna, meya, phala = grāhaka, grāhya, saṁvitti. — Mais à ceux qui sont capables de comprendre, Bouddha enseigne que le sujet, l'objet et la pensée (saṁvitti = phala) sont identiques.
7. Comp. *Sarvad.* note 64.
8. Nous sommes d'accord avec vous, Mādhyamikas, pour écarter la jāti, etc.
9. Ms. bhrāntiprakalpatā. Le plus simple est de lire °kalpanaiḥ ; mais °kalpitā donne un sens suffisant. — svayaṁprakāçā, cp. *Sarvad.* note 79. — buddhir ... upāsyate, voir *ibid.* note 160 et Addenda.

V.

1. Ms. vijñānamātramaṁtroktam.
2. Ms. anumīyyate.
3. Ms. dūpādiṣu. — Comp. III. 3.
4. Nous ne pouvons que reproduire les leçons du Ms. — Le télugu écrit souvent ye pour e initial, etc. ; une lecture uktas n'est pas impossible.
5. Ms. syāt na. D'après cette stance les Sautrāntikas tiennent

tout ce qui est « bāhya », les atomes compris, pour *sāṁvṛta* « n'existant pas réellement ». D'après 6, les choses sont produites par les images intellectuelles ; l'impression qu'elles sont là (idam iti, idaṁtā) est fausse : n'est-ce pas la thèse des Yogācāras ? (cf. VII. 3). Mais l'auteur poursuit : « on les connaît par anumāna ..., en vertu de la forme qu'elles donnent à la connaissance ».

7. Comp. *Sarvad.* note 109.

VI.

1. Ms. vaibhāḍike. — Cp. *Sarvad.* note 149.
3. Ms. gatyā ; y et v se confondent aisément dans les groupes.

VII.

1. Voyez Böhtlingk *s. voc.* vaiyavahārika.
3. Ms. mūlajnāna°, °otthe, kayata. — mūlājñāna = avidyā (cp. VII. 14),
4. Ms. dvādaço°.
5. Sur saṁtati, voyez *Sarvad.* note 186. — Sur les skandhas, *ibid.* note 128.
6. Ms. vāsanānāṁ ttu.
10. Ms. piḍā.
11. Ms. kāraṇapañcaka. — Cp. *Sarvad.* note 161.
12. Ms. sāmudayaka°, kāraṇam.

13a. Ms. liṅgadarçanako, liṅgi. — liṅga = hetu, pakṣadharma.

13b. Ms. pramaṇād yan. — Le quadruple ajñāna est peut-être le quadruple viparyāsa, voyez *Muséon*, 1900, p. 236 et J. P. T. S. 1886, p. 15 (tenir l'anitya pour nitya, le duḥkha pour sukha, l'açuci pour çuci, l'anātmaka pour sātmaka).

14b. La délivrance consiste en ce qu'il ne reste plus que .... Cp. *Sarvad.* note 94, *Sāṁkhya kārikā* 64.

15. Ms. (b) °bhāvātmiyatām, (d) buddhyārthinaḥ. —
A. utpāda, sthiti, bhaṅga, les trois caractères du saṁskṛta (*Abhidh. k* (Soc. As.) fol. 231, *Aṅg. n.* I p. 152, *Madh. vṛtti*)

B. née du yoga, c'est-à-dire du viyoga de tout grāha et de tout utsarga, cp. Hopkins, J. Am. Or. Soc. XXII, 338. —
C. antadvaya, les couples d'*antas*, c'est-à-dire l'uccheda et le çāçvata, sarvam asti — sarvaṁ nāsti, négation-affirmation. Comp. *Madh. vṛtti* (Bibl. Buddh.) p. 1, note 4. — A cette stance comparer l'introduction de la Prajñā en huit mille articles : ākaçam iva nirlepām ... et p. 272.

16-30. De cette réfutation du théisme on peut rapprocher les discussions *Bodhicaryāv.* IX 119-126 ; *Nyāyasūtras* et Comm. 4, 1, 21. — Dans Tandjour, Mdo 112, fol. 214, un petit traité *Içvarabhaṅgakārikā* de Saṁgharakṣita.

17-19ª. Comparer la citation de Pārthasārathimiçra ad *Çlokav.* p. 83 : kīṭasaṁkhyāparijñānaṁ tasya naḥ kvopayujyate ? dūraṁ paçyatu mā vāsau ? tattvam iṣṭaṁ tu paçyati. (Voir J. R. A. S. 1902, p. 373). Les bouddhistes ne réclament pas pour leur maître l'omniscience que les déistes attribuent à leur īçvara, mais seulement « la connaissance du bien et du mal » (heya, upādeya). Cp. VII. 30.

19ª. *deçe* donne-t-il un sens satisfaisant ?

19ᵇ. Réfutation du sarvakartṛtva.

20ᵇ. Ms. muktiḥ. On peut lire *muktaḥ*, mais c'est introduire un élément de discussion qui n'est pas en caue. Peut-être kārayan.

VII.

21. Ironique. — On peut traduire : « Il convient à un être bon (sādhau) de négliger les êtres bons ; c'est vraiment la conduite d'un être bon que de verser de l'acide sur les plaies des gens de bien ». — Que faire de *kriyāgamau* ? Les déistes disent qu'Içvara agit par pitié mais sans porter atteinte à la loi de rétribution : svakṛtābhyāgamālopena pravartamānasya... (*Tātp. ṭ.* 419. 15 — Comp. *Sarvad.* note 187). — kṛpāçamau ?

22. Le premier pāda est incorrect.

23. Ms. kārayad .... ved .... prādiçikasya. — prādeçika, *Çikṣās.* 125. 8, 183. 10.

24. Ms. īçaḥ, °kārikṣī.

26. Ms. kiṁ nnu.
30. Ms. naiyāyaka°, grāhye.
31. caityaṁ vandeta, exemple classique du culte bouddhique, voyez J. R. A. S. 1902, p. 373.
32. La littérature tantrique connait le kriyāyoga, le devatāyoga et plusieurs çūnyapadas superposés (de la Vallée Poussin, *Bouddhisme* p. 180). Mais sans doute ne faut-il pas chercher aussi loin l'explication de ce çloka. — st pour sth est caractéristique des Mss. du Sud.

COMPTES-RENDUS.

Eléments de Sanscrit classique par VICTOR HENRY, Paris 1902, Leroux — XIII. 284 (fait partie de la *Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient*).

« Le *Manuel Sanscrit* de mon cher maître et ami Abel Bergaigne remonte à près de vingt ans déjà, mais n'a point vieilli. Ai-je besoin de dire qu'il n'entre nullement dans mes intentions de le remplacer ? ... Mais peut-être les débutants me sauront-ils gré de leur avoir ménagé en ces modestes pages, qui m'ont coûté un dur travail, une initiation plus aisée, quoique infiniment moins attrayante ... Parmi les exercices j'ai fait une très large part au thème ... à titre de récapitulation constante des règles de la grammaire. Je suis convaincu que, du moins pour la majorité des intelligences, et dans l'étude des langues à grammaire quelque peu compliquée, le thème est un auxiliaire indispensable de l'enseignement grammatical ... Dans les phrases détachées qui composent ces thèmes, ... j'ai dispersé, au hasard de la rencontre nombre d'informations sur les idées, les mœurs, la mythologie ... Si dans cette orientation d'ailleurs toute élémentaire, j'ai englobé quelques renseignements sur l'époque et les croyances védiques, je ne pense pas qu'aucun m'en veuille faire un reproche ... Mais, pour tout ce qui touche à la grammaire, mon livre est nettement, résolument et exclusivement sanscrit, et sanscrit classique. S'il ignore les prâcrits, si de parti pris il exclut le védique, à plus forte raison n'y rencontrera-t-on pas l'ombre d'une comparaison avec le latin, le grec ou tout autre des langues indo-européennes (1) ».

Le *Manuel* de Bergaigne est un livre admirable, de facture « pâṇinéenne », et d'un Pāṇini qui préfère au guṇa la théorie

(1) M. Henry devrait plus nettement justifier une décision qui semble, à première vue, inexplicable.

des racines polysyllabiques et de l'*ablaut*. Livre admirable qui a pour vertu d'écarter de prime abord les volontés indolentes, mais qui multiplie comme à plaisir les difficultés de l'initiation. Les *Eléments* de M. Henry permettent au travailleur de pénétrer plus aisément, et j'en suis persuadé, plus à fond, la structure grammaticale du sanscrit. Je suis triste de ne pas les avoir eus jadis sous la main, car ils peuvent, dans une notable mesure, tenir lieu de Withney doublé de Bühler.

M. V. Henry est un professeur habile et consciencieux ; il connait, par une expérience déjà longue, les énigmes d'ordre secondaire qui troublent le sanscritisant à ses débuts. Nombreux sont les détails qui réclament une explication et qui rendent nécessaire en quelque sorte l'enseignement direct et oral. Je ne crois pas qu'un autre livre que le sien puisse aussi avantageusement remplacer le maître absent ; il me parait presque indispensable aux autodidactes, qu'ils aspirent à l'Indianisme ou à la Grammaire comparée.

L'auteur ne s'étonnera pas si je regrette qu'il ait fait une place, si modeste soit-elle, au lexique et aux idées védiques : je n'y vois, vraiment, aucun avantage. Je ne comprends pas non plus pourquoi il a choisi comme morceaux de lecture quelques pages empruntées à la littérature dramatique et à l'Upaniṣad : mieux eut valu allonger les extraits du Pañcatantra. — C'est à mon avis une vieille erreur que de réunir dans les Anthologies des fragments disparates : pour le vocabulaire, le style, la syntaxe, la pensée, le débutant se condamne à un effort nouveau quant il passe du Pañcatantra aux drames ou aux Darçanas. — On a toujours admis qu'une bonne éducation de sanscritiste supposait l'étude, dès le début, des stances raffinées et du drame : illusion nourrie par nos souvenirs d'humanistes et par la lointaine influence des Paṇḍits !

Ce que nous appelons de tous nos vœux c'est une collection d'anthologies, consacrées à chacune des disciplines de la littérature et qui présentent à l'étudiant avec une histoire de cette discipline des textes capitaux, le lexique et les annotations nécessaires : tel par exemple le Manuel védique de Bergaigne-Henry. Mais le Védisme par malheur est rebelle à ce mode d'exposé : pour avoir étudié neuf maṇḍalas, on ne comprendra pas le dixième ! ; et rien

n'a été fait d'analogue, ce me semble, pour le Tarka, pour le Vedānta, pour le Bouddhisme (1).

* * *

Arthur A. Macdonell, *A Sanskrit Grammar for beginners*, Londres, Longmans, 1901 — Prix 8 sh. — pages XX — 240, petit in-8°.

L'auteur, ainsi qu'il le rappelle dans la Préface (pages III-VI), a publié en 1886 un abrégé de la grammaire de Max Müller (1870). Comme M. V. Henry il apporte dans l'enseignement de rares qualités de méthode et de précision ; on connaît ses vastes travaux de lexicographe. Sa grammaire avait obtenu, voici quinze ans, la faveur des maîtres et des étudiants ; allégée de toutes les données védiques (groupées dans un appendice, p. 221-228), enrichie de paradigmes nouveaux (passif, parfait) et de paragraphes mi-lexicographiques, mi-syntactiques, sur les particules et les formes verbales de valeur purement formelle (§ 179), M. Macdonell nous la présente aujourd'hui comme complètement renouvelée : « It is practically a new book » — « Tout a été modifié excepté les paradigmes qu'on ne pouvait, sans désavantage, remplacer par d'autres... Une longue expérience de l'enseignement m'a mis à même de formuler les lois avec une plus grande exactitude et de les grouper en vue d'une plus grande clarté ; ... j'espère avoir applani pour les débutants un chemin inutilement raboteux, tout en leur fournissant l'équipement grammatical nécessaire à la lecture et à l'intelligence de n'importe quel texte sanscrit ».

Non seulement le savant professeur d'Oxford est très complet pour ce qui regarde la grammaire, mais il a quatre pages sur les mètres du sanscrit classique (p. 217-220 — Appendice II) où le çloka, chose rare, est exactement défini dans sa forme commune et ses formes anormales (vipulā) ; il fournit une « brève histoire de la grammaire sanscrite » de Yāska à Wackernagel sans oublier Heinrich Roth (1668) et Paulin de St Barthélemy ; il traite de

(1) Quelques erreurs d'impression ou lettres brisées : p. 105, l. 5 en remontant, lire prītipūrvam ; 106, 4 vāgjātam ; 114, 8 en remontant, kiṁkāratvam upā° ; 161, 2 en remontant, māciram.

l'accent dans le chapitre consacré au Veda, mais n'omet pas de le marquer dans tout le cours du volume.

Je louerai les habiletés typographiques, qui sollicitent et fixent l'attention de l'étudiant : les formes fortes, demi-fortes ou faibles, de la flexion nominale ou verbale sont isolées par des traits simples ou doubles ; ça et là une lettre grasse (ṣoḍaça, ahobhiḥ) indique un phénomène de saṁdhi ou une irrégularité. Les tableaux sont nombreux et clairs.

Quelle part faut-il faire à la tradition indigène et à la grammaire comparée ?

L'auteur s'est décidé suivant les circonstances. Il appelle tatpuruṣa un tatpuruṣa, parasmaipada le moyen ; il enseigne — et combien il a raison ! — le guṇa, le saṁprasāraṇa, les dix classes de présents, etc. Mais je ne vois qu'il parle des racines « aniṭ » (1) — ni qu'il explique les termes techniques leṭ, etc., même les plus usités. Il s'excuse de rester trop soumis à l'influence indigène : ce n'est pas moi qui lui en ferai un grief. D'autre part il constate que asmākam est un adjectif, non un génitif du pluriel (2) et fait çà et là des observations scientifiques ; mais sa règle, semble-t-il, est de ne rien dire qui ne soit directement utile à la connaissance pratique de langue : Trop de linguistique nuit (3). — Mais on ne peut en revanche trop insister sur l'économie syntactique de la phrase sanscrite, et notamment sur la valeur des « conjonctions et autres particules » (p. 143-153), si mal définies dans nos dictionnaires et auxquelles notre auteur consacre des pages très denses, très bien écrites ; son « esquisse de la syntaxe » (p. 165-196) est dans la même manière et constitue, non seulement un excellent chapitre de manuel, mais encore une contribution précieuse à cette discipline. C'est le mérite très appréciable de M. Macdonell de joindre à une précieuse dextérité dans l'exposé des formes flexionnelles, une féconde intelligence de l'organisme syntactique.

M. Macdonell se loue d'avoir eu pour collaborateurs dans la correction des épreuves, non seulement MM. Keith des Colleges

(1) Ce chapitre, si délicat, est d'ailleurs traité avec beaucoup d'habileté.

(2) Voyez aussi p. 88, n. 1.

(3) Et j'approuve des explications comme celle-ci « Après certains préfixes, datta est affaibli en t-ta (p. 131).

Trinity et Balliol, mais encore M. J. C. Pembrey, « lecteur oriental de la Clarendon Press » qui en 1847 travaillait déjà à la correction de la 2me édition de la grammaire de Wilson. Ce détail nous parait mériter d'être consigné ici.

L. V. P.

* * *

Le Nuage Messager, poème hindou de Kālidāsa, traduction française par A. Guérinot. — Paris, Leroux, 1902, Bibliothèque orientale elzévirienne, LXXV. — Tous les sanscritistes débutants éprouvent l'enthousiasme de Gœthe quand il découvrit Kālidāsa ; ils lisent de beaux çlokas ; ils savourent le Pañcatantra ; ils admirent cette admirable élégie, tendre et poétique, qui s'appelle le Nuage Messager. Trop heureux jours : les indianistes n'ont plus le droit d'être des dilettantes ou des littérateurs ; l'épigraphie, la linguistique, le bouddhisme escorté du tibétain et du chinois, la philosophie les réclament ; il y a tant à faire ! Aussi c'est une bonne fortune quand l'occasion se présente de relire un joli poème : M. Guérinot nous l'offre ; profitons en. — Sa traduction, nourrie des commentaires, est exacte et élégante. Ce n'est pas sa faute si les mots français n'ont pas les mêmes « harmoniques » que les mots sanscrits, si la stance de Kālidāsa s'énerve en glissant dans une prose de « mleccha », si cette profusion d'images parallèles et subtiles perd sa naïveté première, sa gaucherie de bonne grâce pour devenir un peu pédante, un peu prétentieuse. — M. A. Guérinot est l'élève de M. Regnaud, un des hommes du monde qui connaisse le mieux la rhétorique et la poétique. Il a eu raison de consacrer quelques semaines, ainsi que jadis Bergaigne (Bhāminīvilāsa) à l'étude approfondie d'un des plus classiques parmi les textes sanscrits. C'est une bonne tradition que l'école de Bühler a d'ailleurs eu tort d'exagérer en la faussant. L'édition la plus commode du Meghadūta, avec le commentaire de Mallinātha, est celle de la Nirṇayasāgara Press, Bombay 1886.

* * *

M. V. C. Seshacharri publie chez G. A. Natesan, Madras (Harrasowitz, Leipzig) une édition populaire des *Upaniṣads*. Le

texte est accompagné d'une traduction du commentaire de Çaṁkara. Le premier volume contient l'Iça, la Kena et la Mundaka, le second la Katha et la Praçna, le troisième et le quatrième la Chandogya (1899). Je n'ai pas vu les volumes publiés depuis. Le format est petit in 8° ; le brochage est, pour l'Inde, tout simplement admirable ; la traduction, sans prétendre à grande originalité, est mieux que bien ; le prix est modique.

* * *

L'*Indian Review* (Natesan, Madras) entre dans sa troisième année. Il semble qu'elle soit mieux rédigée que la plupart de ses sœurs ; elle se préoccupe moins de faire connaître l'Inde aux européens que de révéler l'Europe aux paṇḍits : nos idées, nos inventions, nos faits-divers sont expliqués ou appréciés. On y parle du péché originel, du Comte Tolstoï, de Nietzsche (Thinker or Rhapsodist ?). Je remarque un article sur le journalisme indien au XIXme siècle, un autre sur « l'amélioration des Vernaculars » (langues modernes).

* * *

Le Bulletin des *Religions des peuples classiques avant le christianisme*, que publie régulièrement depuis 1900 M. C. Michel dans la Revue d'histoire et de littérature religieuse, ajoute à la valeur de cette excellente publication. — L'abondance des matériaux littéraires, épigraphiques et figurés rend la tâche du travailleur presque décevante, surtout s'il est exempt du parti pris nécessaire à la construction des systèmes. Les substantielles chroniques de M. Michel, un des hommes les mieux renseignés de notre temps, donnent une idée que nous croyons juste de l'état de la science : il apprécie avec sureté, avec indépendance, les livres et les synthèses ; il sait mettre au premier plan ce qui est important. Guide excellent pour les non-spécialistes, il fera souvent réfléchir avec profit les hommes du métier.

* * *

Die indische Logik. (Nachr. der K. Ges. zu Göttingen, 1901, IV,

p. 460-484). Sous ce titre M. Jacobi expose les théories et les systèmes indiens de logique. Je ne pense pas que ce sujet, si difficile mais en même temps très satisfaisant pour l'esprit — car on arrive à comprendre tout ou peu s'en faut — ait jamais été traité avec autant de clarté et de précision. Indispensable aux novices en « tarka » (logique), le succint mémoire du savant professeur de Bonn parait l'emporter de beaucoup sur les travaux analogues de Max Müller (Journal de la Société Orientale allemande VI, et les Six systèmes orthodoxes) et de Rājārām Bodas (Bombay S. S. n° 55) Il évite rigoureusement le domaine dangereux des équivalences et des comparaisons aristotéliciennes ; il donne la clef des textes originaux ; il fournit de tous les termes techniques l'explication adéquate. M. H. Jacobi est comme on sait mathématicien.

La partie la plus neuve est le paragraphe consacré à la logique vaiçeṣika et bouddhiste. M. Jacobi s'est occupé du Nyāyabindu de Dharmakīrti dans un compte rendu du livre de Sadajiro Sugiura (Hindu Logic ... in China) dans Deutsche Lit.-Zeitung, 1901, n° 42.

ANNÉE 1902.

